

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE

Émily Ruete

NÉE PRINCESSE D'OMAN ET ZANZIBAR

Mémoires

D'UNE

Princesse Arabe

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L. LINDSAY



PARIS

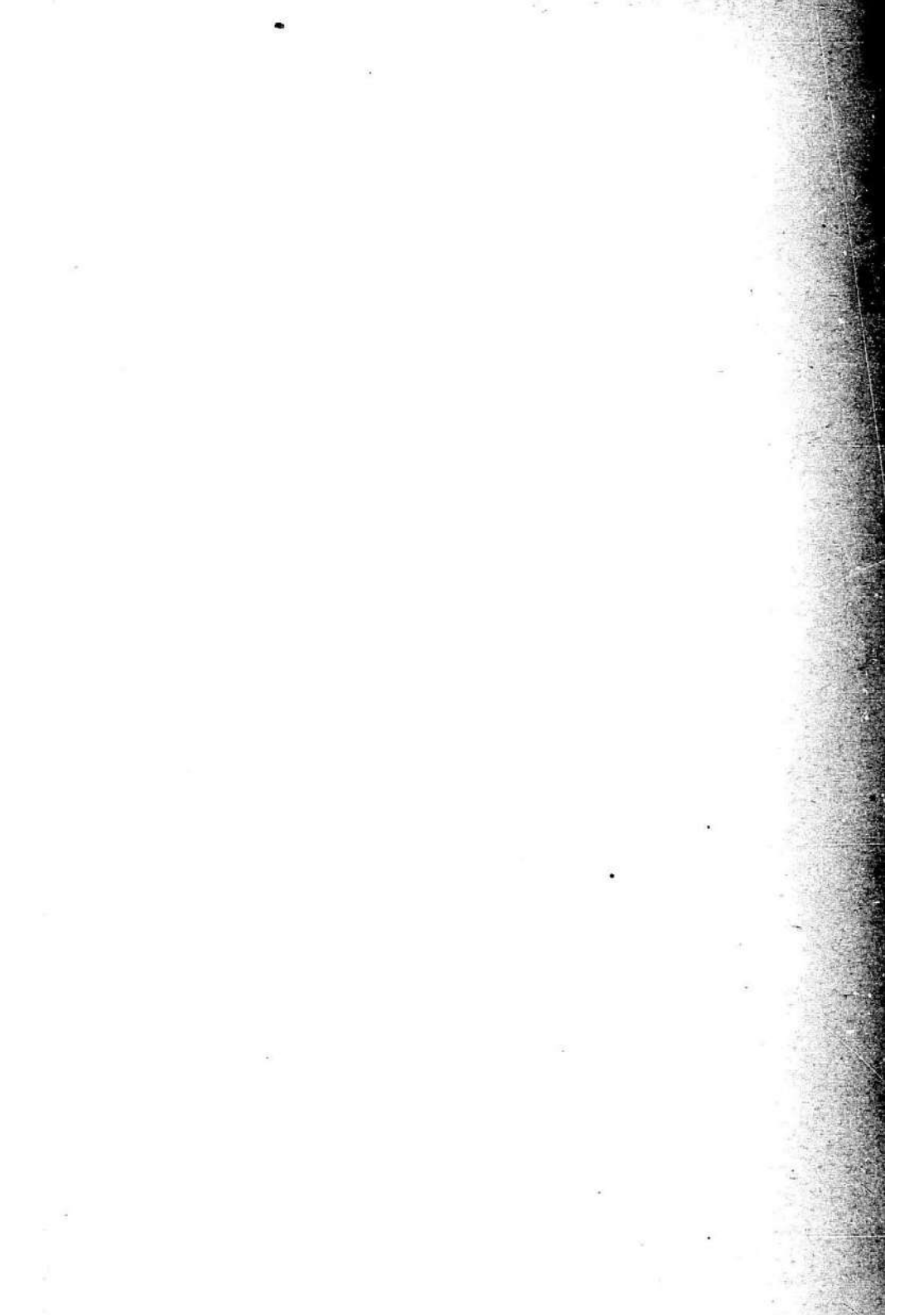
DUJARRIC ET C^{ie}, ÉDITEURS

50, RUE DES SAINTS-PÈRES, 50

1905



0³
V
64





Mémoires

D'UNE

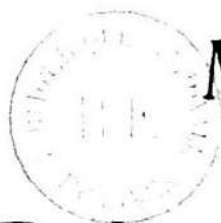
Princesse Arabe

Il a été tiré, de cet ouvrage,
QUINZE EXEMPLAIRES
sur papier de Hollande, au prix de
10 francs.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE

Émily Ruete

NÉE PRINCESSE D'OMAN ET ZANZIBAR



Mémoires

D'UNE

Princesse Arabe

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L. LINDSAY

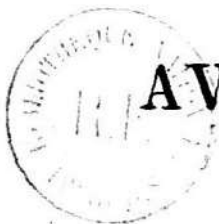
PARIS

DUJARRIC-ET C^{ie}, ÉDITEURS

50, RUE DES SAINTS-PÈRES, 50

1905





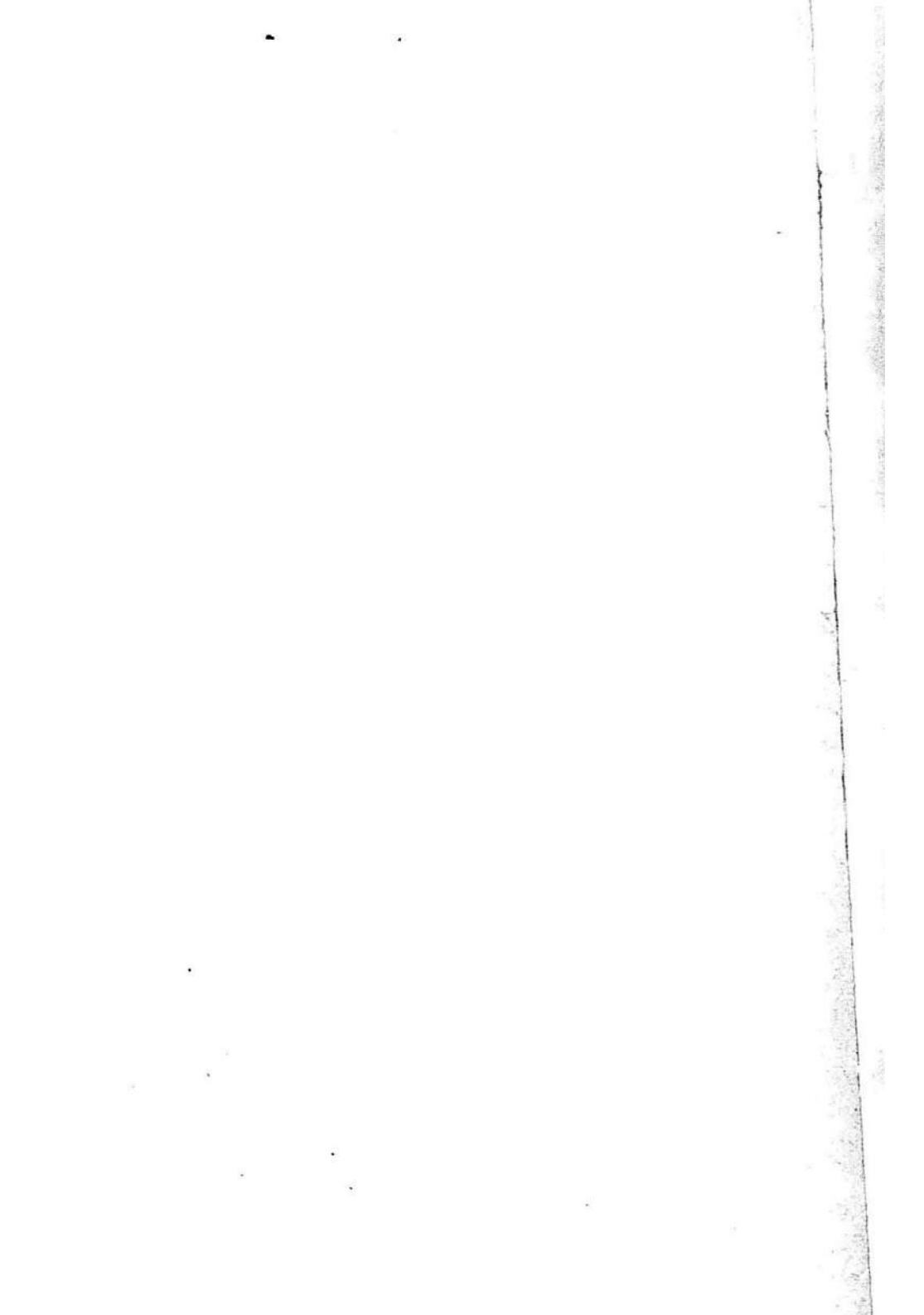
AVANT-PROPOS

Il y a neuf ans que je conçus le projet d'écrire ces Mémoires à l'intention de mes enfants, qui ne savaient rien de mes origines, sinon que je suis Arabe et que je naquis à Zanzibar où s'est écoulée ma jeunesse. Epuisée moralement et physiquement, je ne croyais pas qu'il me serait donné de les voir grandir et que je pourrais un jour les entretenir de mes premières années et des changements survenus dans mon existence. C'est ainsi que je me suis résolue à écrire les événements de ma vie ; j'y ai mis tout mon cœur et la plus absolue sincérité. Que cette œuvre soit donc accomplie pour les chers enfants dont la tendresse m'a soutenue pendant mes longues années de deuil, et dont la sollicitude filiale ne s'est jamais lassée.

A l'origine, ces Mémoires n'étaient pas destinés au grand public, mais seulement à mes enfants, auxquels je voulais léguer ce gage de mon amour. Cédant enfin aux conseils réitérés de mes amis, je me décide à les publier.

Depuis des années, ces pages étaient écrites ; seul, le dernier chapitre a été ajouté en supplément. Je l'écrivis à la suite d'un voyage que je fis avec mes enfants à Zanzibar, ma première patrie. Puisse ce livre se répandre au loin, et être accueilli avec la sympathie qu'il m'a été donné de rencontrer partout.

Emily RUETE,
née Princesse d'OMAN et ZANZIBAR.



MÉMOIRES D'UNE PRINCESSE ARABE

Bet il Mtoni

Bet il Mtoni, où je suis née, était le plus ancien de nos palais, dans l'île de Zanzibar.

Situé au bord de la mer, à 8 kilomètres environ de la ville de Zanzibar, Bet il Mtoni était délicieusement caché dans un bois de cocotiers, de manguiers et de tous les représentants superbes de la végétation des tropiques. Le nom de Mtoni donné à cette résidence est celui d'un petit fleuve qui prend sa source dans l'intérieur de l'île, à quelques heures de distance, et qui, après avoir traversé le palais formant de place en place de gracieux bassins, va se jeter dans le joli bras de mer qui sépare notre île du continent africain, et dont les eaux sont constamment sillonnées par les navires du monde entier.

Une seule et vaste cour s'étendait au milieu des nombreux bâtiments qui composaient Bet il Mtoni. Cette série de cons-

tructions variées, édifiées au fur et à mesure des besoins de la famille grandissante, et réunies par d'innombrables galeries ou des corridors, formaient un ensemble plutôt laid.

Les appartements de notre palais étaient également très nombreux. Leur distribution intérieure s'est effacée de mon souvenir, mais je me rappelle très exactement la disposition de nos bains. Une rangée de douze bassins placés à l'extrémité de la cour composait les différents établissements de bains, indépendamment desquels il y avait ce qu'on appelait le « bain persan » qui était, en réalité, le bain de vapeur turc. Ce dernier, par l'architecture artistique de sa construction, était unique à Zanzibar.

Chacun de ces établissements comprenait deux piscines de 4 mètres de long sur 3 mètres de large, et dont la profondeur était calculée de façon que la nappe d'eau ne montât pas plus haut que la poitrine.

Ces bains, où l'on venait goûter une délicieuse fraîcheur, étaient très recherchés de tous les habitants de la maison. On y allait passer plusieurs heures par jour, aussi bien pour prier que pour dormir, pour lire et même pour manger et boire. De 4 heures du matin jusqu'à minuit, c'était un va-et-vient continu de gens qui entraient et qui sortaient.

Dès que l'on franchissait le seuil d'un de ces établissements construits partout sur le même plan, on avait à droite et à gauche des lieux de repos recouverts de nattes aux couleurs merveilleuses, sur lesquelles on priait, on rêvait ou l'on dormait. On n'y trouvait ni tapis, ni meubles rares, ni rien de ce qui constitue le luxe. Pour prier, le musulman doit porter un vêtement particulier, parfaitement propre, autant que possible tout blanc et qu'il ne met que pour la

prière. Il va de soi que ce précepte religieux assez incommode n'est vraiment observé que par les musulmans très dévots.

Un étroit péristyle séparait ces lieux de repos des piscines, qui se trouvaient complètement à ciel ouvert. Deux ponts voûtés en pierre permettaient de monter des piscines dans un autre lieu de repos où l'on était tout à fait isolé.

Chaque bain avait son public particulier, et malheur à celui qui n'aurait pas respecté cette loi de l'étiquette. Il régnait d'ailleurs à Bet il Mtoni un tel esprit de caste, que du plus grand au plus petit, tous l'observaient rigoureusement.

Des orangers, de la hauteur de nos plus grands cerisiers d'Europe, ornaient en rangs serrés la façade de nos bains dans toute sa longueur ; étant enfants, nous cherchions dans leurs branches un refuge et une protection contre la terrible sévérité de notre institutrice.

Dans toute l'étendue de la vaste cour, hommes et animaux vivaient paisiblement côte à côte, sans se gêner réciproquement. Les paons, les gazelles, les pintades, les flamants, les oies, les canards et les autruches couraient librement, nourris et soignés par les petits comme par les grands. Les enfants se faisaient une joie de ramasser les œufs nombreux pondus çà et là, surtout les gros œufs d'autruches, et de les porter au cuisinier qui, pour la peine, les bourrait de friandises.

A partir de l'âge de cinq ans, filles et garçons prenaient matin et soir une leçon d'équitation que leur donnaient les eunuques. Lorsqu'on les jugeait suffisamment habiles dans cet art, chacun d'eux recevait une monture. Les garçons étaient autorisés à se choisir un cheval dans les écuries royales, tandis que les jeunes filles recevaient de grandes

mules blanches comme de la neige, et dont le prix était souvent aussi élevé que celui des chevaux. Le Père nous offrait ces jolies montures avec leur harnachement complet.

L'équitation était pour nous un plaisir extrême. Il n'y a chez nous ni théâtres, ni concerts, ni aucune de ces distractions qui charment les loisirs en Europe. Nous organisions donc des courses de chevaux en liberté qui, malheureusement, se terminaient souvent par quelque pénible accident. L'une de ces chevauchées faillit me coûter la vie. Entraînée dans une course folle avec mon frère Hamdan, et ne voulant pas être dépassée par lui, je n'avais pas vu un grand palmier recourbé qui, tout à coup, me barrait la route. J'allais me fracasser la tête contre cet obstacle, lorsque la frayeur me fit instinctivement me rejeter brusquement en arrière et j'échappai ainsi par miracle à un danger imminent.

Une des particularités de Bet il Mtoni, c'étaient les nombreux escaliers rapides et incommodes, dont les marches semblaient avoir été faites pour des géants. L'un d'entre eux, principalement, conduisait directement dans le haut de la maison, sans interruption ni palier, de telle sorte qu'on ne pouvait guère le monter qu'en se hissant jusqu'en haut le long d'une rampe assez primitive. La circulation dans ces escaliers était si grande que l'on devait réparer continuellement les rampes. Je me rappelle encore l'émotion de tous les habitants de l'aile que nous occupions, lorsqu'un matin on s'aperçut que les deux rampes de notre escalier de pierre, déjà si difficile à monter, s'étaient rompues pendant la nuit.

La statistique étant absolument inconnue à Zanzibar, il est naturellement impossible de savoir combien notre maison comptait d'habitants. Toutefois, je ne crois pas exagérer en estimant à un millier environ le nombre des hôtes de Bet il

Mtoni. Ce chiffre n'a rien d'extraordinaire pour l'Orient où il est d'usage d'avoir un personnel considérable lorsqu'on est riche et que l'on occupe un rang élevé. Le palais de Bet il Sahel, ou « Maison de la Côte », n'en comptait pas moins.

Une aile de notre palais de Bet il Mtoni, construction massive donnant sur la mer, était la résidence de mon Père Sejjid Saïd, Imam de Mesket et sultan de Zanzibar, qui l'habitait avec sa principale épouse. Il n'y venait passer que quatre jours de la semaine, étant retenu le reste du temps en ville dans son palais de Bet il Sahel. Le titre d'Iman correspond à une dignité religieuse, et il est excessivement rare de le voir donner à un souverain. C'est à mon grand-père Ahmed que nous sommes redevables de cette distinction qui, depuis, est devenue héréditaire pour toute notre famille.

Comme j'étais une des plus jeunes parmi ses enfants, mon Père était déjà un vieillard lorsque je le connus. D'une taille au-dessus de la moyenne, il avait le port majestueux ; son visage encadré d'une vénérable barbe blanche était empreint d'une douceur et d'un charme inexprimables alliés à un air de souveraine dignité. Malgré son amour des guerres et des conquêtes, c'était le modèle des princes et des pères de famille. Profondément imbu de l'esprit de justice, il n'aurait pas fait de différence entre son propre fils et un simple esclave, dans le cas d'une infraction quelconque. Plein d'humilité devant le Très-Haut, il était simple et bienveillant avec tous. Lorsque, après des années de fidèles services, un esclave s'était rendu digne de son estime, et venait à se marier, mon Père faisait seller son cheval et s'en allait en personne présenter ses vœux de bonheur à la jeune fiancée.

Il ne m'appelait jamais autrement que « la vieille », à

cause de ma passion pour la soupe au lait (en arabe : *farni*) qui est l'aliment de prédilection des vieillards qui ont perdu leurs dents.

Ma Mère était une circassienne enlevée tout enfant de son pays natal. Ses premières années s'étaient écoulées paisiblement entre son père, sa mère et ses deux frère et sœur dans la ferme que ses parents exploitaient. Survint une guerre, des bandes de pillards albanais parcoururent le pays semant partout la ruine et le carnage. Toute la famille se réfugia dans un souterrain, selon l'expression de ma Mère qui, élevée à Zanzibar, ne savait pas ce que c'est qu'une cave. La horde sauvage découvrit leur retraite, massacra le père et la mère, et trois Arnauts emportèrent les trois enfants au galop de leurs chevaux. Bientôt, l'un des ravisseurs quitta ses compagnons et disparut à leur vue séparant pour toujours le frère aîné de ses deux jeunes sœurs ; les deux autres poursuivirent quelque temps leur route côte à côte, l'un avec ma Mère, l'autre avec la petite sœur, une enfant de trois ans qui poussait des cris déchirants en appelant sa mère. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'au soir, puis se séparèrent à leur tour, et jamais plus ma Mère n'entendit parler de son frère ni de sa sœur.

Elle avait sept ou huit ans lorsqu'elle fut amenée chez mon Père. On lui donna tout de suite comme compagnes de jeux et d'études, deux de mes sœurs qui étaient de son âge. Elle fut élevée et instruite avec elles ; elle apprit à lire, ce qui lui donnait une grande importance vis-à-vis de la plupart des jeunes filles qui venaient chez nous à l'âge de 16 et 18 ans, et qui très ignorantes, s'amusaient beaucoup de s'asseoir avec les tout petits sur la natte d'étude. Ma Mère n'était pas jolie, mais grande et robuste, avec des yeux noirs et une

chevelure noire superbe qui lui tombait jusqu'aux genoux. Douce et obligeante, elle n'avait pas de plus grande joie que de rendre service. Quelqu'un était-il malade, elle était la première à s'en émouvoir et à le soigner. Je la vois encore avec ses livres de piété à la main, allant d'un malade à un autre, lisant à chacun quelques versets religieux.

Très en faveur auprès de mon Père, elle n'usa de son crédit que pour les autres, et jamais il ne sut rien lui refuser. Lorsqu'elle venait le trouver, il allait toujours au-devant d'elle, ce qui était une marque de déférence qu'il n'accordait pas à tout le monde. Bonne et pieuse, elle était très modeste, et de nature droite et franche. Elle ne manifestait pas de grandes capacités dans les travaux intellectuels, mais en revanche, elle était fort habile dans tous les ouvrages manuels. Elle n'eut d'enfants que moi et une petite fille qui mourut très jeune. Elle fut pour moi la mère la plus aimante et la plus tendre, tout en me punissant sévèrement lorsque je l'avais mérité.

A Bet il Mtoni elle avait su se faire beaucoup d'amis, ce qui est fort rare dans un milieu de femmes arabes. Très croyante, elle avait en Dieu une confiance inébranlable. Pendant une absence de mon Père, qui se trouvait alors en ville avec toute sa suite, le feu prit la nuit dans des écuries qui se trouvaient tout près de nous. L'alarme fut bientôt donnée; dans toute la maison le bruit se répandit que nous étions menacées, que le feu allait nous atteindre. Ma Mère me saisit d'une main, emportant de l'autre son grand manuscrit du *Kourân* (c'est ainsi que le mot se prononce chez nous) et se hâta de prendre la fuite. En cette heure de danger, le reste était sans importance pour elle.

Autant que je peux me le rappeler, je ne connus jamais à

mon Père qu'une seule femme ou harim, ou femme légitime ; les autres femmes ou sarari (au singulier sourie) étaient, à sa mort, au nombre de soixante-quinze achetées successivement au cours de son existence. Sa femme légitime, Azzé bint Séf, née princesse d'Oman, était souveraine absolue dans la maison. Très petite de taille, et de physionomie absolument insignifiante, elle exerçait sur mon Père un incroyable ascendant, au point qu'il souscrivait à tout ce qu'elle décidait. A l'égard des autres femmes et de leurs enfants, elle se montrait on ne peut plus despote, hautaine et arrogante. Heureusement pour nous, elle n'avait pas d'enfants ! car alors leur tyrannie aurait été absolument insupportable. A la mort de mon Père, nous n'étions que trente-six enfants, tous nés de ses concubines. Nous étions donc tous égaux, et n'avions pas à discuter ni rechercher la couleur de notre sang.

Bibi (souveraine, maîtresse) Azzé, que tout le monde devait appeler « altesse » (sejjide (1), était redoutée de tous, jeunes et vieux, grands et petits, et n'était aimée de personne. Je me rappelle encore aujourd'hui la façon dont elle passait devant nous tous, raide et impérieuse, adressant rarement à quelqu'un une parole bienveillante. Combien tout autre était mon bon vieux Père ! Il savait parler affectueusement à chacun, qu'il appartenait à un rang élevé ou au plus humble. Notre aînée belle-mère s'entendait extraordinairement à faire respecter son rang, et personne n'aurait osé l'approcher sans y être invité par elle. Elle était toujours escortée de sa suite, soit qu'elle allât chez mon Père, soit qu'elle se rendit avec

(1) Bibi est souahili, sejjide est arabe ; les deux mots signifient « altesse ».

rent et un enfant affectueux, et de ne faire aucune différence entre eux.

Un jour, j'avais environ 9 ans, je reçus de mon frère Hamdan, un enfant de mon âge, mais orgueilleux et violent, un coup de flèche dans le côté qui, heureusement, ne me blessa que légèrement. Aussitôt informé de ce qui s'était passé, mon Père me dit : « Salmé, va me chercher Hamdan ». J'étais à peine entrée avec le coupable que mon Père le gronda si sévèrement et lui adressa de si terribles reproches qu'il dut en garder longtemps le souvenir. Je suis forcée de reconnaître que chez nous les enfants sont beaucoup mieux élevés qu'en Europe.

Le plus bel emplacement de Bet il Mtoni était le bendjle, superbe terrasse circulaire, solidement établie sur la mer devant la maison principale, et sur laquelle on aurait aisément pu donner un grand bal, si cette coutume avait été en usage chez nous. C'était une sorte de cirque gigantesque, recouvert d'un toit en forme de tente. Les piliers, les murs, les planchers, le toit, tout était en bois peint. C'est là que mon excellent Père, le front incliné sous le poids de ses pensées, aimait à se reposer, allant et venant pendant des heures. Il avait conservé une légère claudication à la suite d'un coup de feu reçu au cours d'une guerre, et dont la balle s'était logée dans la cuisse, lui causant parfois de grandes souffrances et gênant la marche de l'imposant vieillard.

Tout autour du bendjle, délicieusement aéré par la brise de mer, s'étendaient d'innombrables sièges de bambou au milieu desquels était installé un magnifique télescope uniquement affecté aux besoins publics. Le coup d'œil que l'on avait du bendjle était merveilleux. C'est là que mon Père, Azzé bint Séf et tous les grands enfants venaient souvent

mon Père qu'une seule femme ou harim, ou femme légitime ; les autres femmes ou sarari (au singulier sourie) étaient, à sa mort, au nombre de soixante-quinze achetées successivement au cours de son existence. Sa femme légitime, Azzé bint Séf, née princesse d'Oman, était souveraine absolue dans la maison. Très petite de taille, et de physionomie absolument insignifiante, elle exerçait sur mon Père un incroyable ascendant, au point qu'il souscrivait à tout ce qu'elle décidait. A l'égard des autres femmes et de leurs enfants, elle se montrait on ne peut plus despote, hautaine et arrogante. Heureusement pour nous, elle n'avait pas d'enfants ! car alors leur tyrannie aurait été absolument insupportable. A la mort de mon Père, nous n'étions que trente-six enfants, tous nés de ses concubines. Nous étions donc tous égaux, et n'avions pas à discuter ni rechercher la couleur de notre sang.

Bibi (souveraine, maîtresse) Azzé, que tout le monde devait appeler « altesse » (sejjide (1), était redoutée de tous, jeunes et vieux, grands et petits, et n'était aimée de personne. Je me rappelle encore aujourd'hui la façon dont elle passait devant nous tous, raide et impérieuse, adressant rarement à quelqu'un une parole bienveillante. Combien tout autre était mon bon vieux Père ! Il savait parler affectueusement à chacun, qu'il appartint à un rang élevé ou au plus humble. Notre aînée belle-mère s'entendait extraordinairement à faire respecter son rang, et personne n'aurait osé l'approcher sans y être invité par elle. Elle était toujours escortée de sa suite, soit qu'elle allât chez mon Père, soit qu'elle se rendit avec

(1) Bibi est souahili, sejjide est arabe ; les deux mots signifient « altesse ».

lui dans l'établissement de bain qui leur était exclusivement réservé. Tous ceux qui se trouvaient sur leur passage se confondaient en démonstrations respectueuses.

Le poids de sa tyrannie se faisait péniblement sentir pour tous, sans parvenir cependant à gâter le charme que la vie de Bet il Mtoni offrait à ses habitants. Il était d'usage que tous les frères et sœurs, petits et grands, allassent tous les matins lui souhaiter le bonjour. Mais ils étaient si bien reçus que rarement l'un d'eux se risquait à se présenter avant le déjeuner, qu'elle prenait dans ses appartements ; aussi finit-on par n'y plus aller du tout, ce qui donnait satisfaction à son indifférence.

A Bet il Mtoni habitaient mes sœurs les plus âgées. Quelques-unes d'entre elles, comme Schecha et Zouène, auraient pu être mes grands-mères. Cette dernière avait un fils, Ali bin Sound, que je n'ai connu que lorsqu'il avait déjà la barbe grisonnante ; Zouène était veuve et, après la mort de son mari, elle était venue se retirer dans la maison paternelle.

Je n'ai jamais constaté dans notre famille ce qui se voit si fréquemment dans les familles européennes, la préférence des parents pour les garçons, simplement parce que ce sont des garçons. Si, chez nous, la loi favorise les fils dans beaucoup de cas, comme par exemple dans les questions d'héritage, dans la famille les enfants sont tous également aimés et traités. Ce n'est pas à dire que dans nos régions comme ailleurs un enfant, que ce soit un garçon ou une fille, ne sera pas l'objet d'une préférence secrète. C'est naturel et essentiellement humain. Notre Père, par exemple, avait une prédilection marquée pour deux de ses enfants, et c'étaient précisément des filles, Scharifé et Chole. On aurait absolument tort, d'ailleurs, de traiter également un enfant indiffé-

rent et un enfant affectueux, et de ne faire aucune différence entre eux.

Un jour, j'avais environ 9 ans, je reçus de mon frère Hamdan, un enfant de mon âge, mais orgueilleux et violent, un coup de flèche dans le côté qui, heureusement, ne me blessa que légèrement. Aussitôt informé de ce qui s'était passé, mon Père me dit : « Salmé, va me chercher Hamdan ». J'étais à peine entrée avec le coupable que mon Père le gronda si sévèrement et lui adressa de si terribles reproches qu'il dut en garder longtemps le souvenir. Je suis forcée de reconnaître que chez nous les enfants sont beaucoup mieux élevés qu'en Europe.

Le plus bel emplacement de Bet il Mtoni était le bendjle, superbe terrasse circulaire, solidement établie sur la mer devant la maison principale, et sur laquelle on aurait aisément pu donner un grand bal, si cette coutume avait été en usage chez nous. C'était une sorte de cirque gigantesque, recouvert d'un toit en forme de tente. Les piliers, les murs, les planchers, le toit, tout était en bois peint. C'est là que mon excellent Père, le front incliné sous le poids de ses pensées, aimait à se reposer, allant et venant pendant des heures. Il avait conservé une légère claudication à la suite d'un coup de feu reçu au cours d'une guerre, et dont la balle s'était logée dans la cuisse, lui causant parfois de grandes souffrances et gênant la marche de l'imposant vieillard.

Tout autour du bendjle, délicieusement aéré par la brise de mer, s'étendaient d'innombrables sièges de bambou au milieu desquels était installé un magnifique télescope uniquement affecté aux besoins publics. Le coup d'œil que l'on avait du bendjle était merveilleux. C'est là que mon Père, Azzé bint Séf et tous les grands enfants venaient souvent

dans la journée prendre le café. Lorsqu'on voulait parler à mon Père sans être dérangé, c'est là aussi qu'on savait le trouver seul à certaines heures.

En face du bendjle était mouillé à l'ancre toute l'année un vaisseau de guerre, *Il Rahmâni*, exclusivement chargé de donner le signal du lever par un coup de canon, dans les mois de carême, et d'équiper les nombreux bateaux à rames dont nous avons besoin. Sous le bendjle, se trouvait un mât élevé auquel on hissait un drapeau-signal qui indiquait le nombre des bateaux et des matelots demandés.

Pour ce qui concernait la cuisine, à Bet il Mtoni comme à Bet il Sahel, on faisait aussi bien la cuisine arabe que la cuisine persane et turque.

Dans les deux maisons habitaient ensemble les races les plus différentes, et les types les plus beaux et les plus variés y étaient représentés. Mais le costume arabe seul était permis pour nous, et le costume souahili pour les nègres. S'il prenait fantaisie à une Circassienne de revêtir une de ses amples robes, ou à une Abyssine de se draper dans ses étoffes bizarres, elles étaient condamnées à porter pendant trois jours certains vêtements arabes qui leur étaient imposés.

De même que le chapeau et les gants sont indispensables à la toilette de la femme européenne comme il faut, de même le bijou est l'accessoire inévitable de la toilette de la femme arabe. C'est au point que les mendiante elles-mêmes en portent pour exercer leur industrie. Dans ses deux maisons de Zanzibar aussi bien que dans son château de Mesket, dans le royaume d'Oman, le Père avait des chambres réservées spécialement à ses trésors, et qui étaient remplies de pièces d'or espagnoles, de guinées et de louis d'or ; mais ce que ces chambres contenaient surtout, c'étaient toutes sortes de bi-

joux de femmes, depuis les plus simples jusqu'aux plus somptueuses parures, colliers de perles, diadèmes de pierres précieuses, tous destinés à des cadeaux. Lorsque la famille s'augmentait, soit par l'arrivée de quelques sarari, soit par les naissances fréquentes de princes ou de princesses, la porte de la chambre des trésors s'ouvrait afin de donner au nouvel arrivant un présent selon son rang et la situation qui lui était réservée. Le septième jour de la naissance d'un enfant, le Père allait rendre visite à la mère et portait un bijou comme cadeau pour le nouveau-né. De même, une nouvelle souvie recevait, dès son arrivée, les bijoux indispensables à sa toilette, et le chef des eunuques lui présentait ses serviteurs.

Mon Père était pour lui de la plus grande simplicité, mais il était très exigeant à l'égard de tout son entourage. Jusqu'au plus jeune de ses eunuques, personne n'aurait osé paraître devant lui sans être en grande toilette. Les petites filles portaient leurs cheveux tressés en petites nattes minces, il y en avait parfois jusqu'à 20 ; ces nattes étaient attachées ensemble de chaque côté par leurs extrémités ; du milieu de la coiffure pendait un très lourd bijou d'or, souvent orné de pierres précieuses, qui retombait jusque sur le dos. Parfois aussi, à chacune de ces petites nattes, était suspendue une médaille d'or sur laquelle était gravé un pieux verset. Nous n'ôtions cette parure que pour nous coucher, et nous la remettions le lendemain matin. Un jour j'avais couru chez mon Père sans attendre que l'on me mit ce complément de ma coiffure, tant j'étais impatiente d'aller chercher les bonbons français que nous recevions régulièrement chaque matin. Mais au lieu de recevoir la friandise convoitée, je fus renvoyée à cause de ma toilette incorrecte, et un

domestique me reconduisit bon gré mal gré à l'appartement d'où je m'étais échappée. Je me gardai bien depuis lors de me présenter devant mon Père autrement que ma toilette achevée.

Ma Mère comptait parmi ses amies les plus intimes ma sœur Zejàne et ma belle-mère Médine. Zejàne, fille d'une Abyssine, était du même âge que ma Mère, et toutes deux s'aimaient tendrement. Ma belle-mère, Médine, était une Circassienne comme ma Mère, ce qui avait créé entre elles des liens d'amitié. Une autre de mes belles-mères, Sara, était originaire également de la même contrée. Les deux enfants de Sara étaient mon frère Madjid et ma sœur Khadoudj. Madjid était de quelques années plus jeune que sa sœur. Ma Mère avait pris l'engagement, vis-à-vis de son amie Sara, de servir de mère à ses deux enfants, si Sara venait à mourir. Mais lorsque son amie mourut, Khadoudj et Madjid étaient en âge de se passer de l'appui de ma Mère tout le temps qu'ils continuèrent d'habiter parmi nous. Dans notre famille, les garçons demeuraient dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de 13 à 20 ans et devaient se soumettre complètement aux règlements de la maison. Lorsqu'un prince avait atteint l'âge où mon Père jugeait que par sa conduite il en était digne, il le déclarait majeur. Il comptait alors pour un homme, titre qui était toujours impatiemment attendu. A sa majorité, le jeune prince recevait une maison, des serviteurs, des chevaux et tout ce dont il avait besoin pour tenir son rang, plus une pension mensuelle.

Ces biens, Madjid les avait acquis, et nul plus que lui ne les méritait. Madjid était une nature exceptionnelle. Aimable et affectueux, il était aimé de tous ceux avec qui il était en relations. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne vint de la

ville nous voir à Bet il Mtoni, car il continuait d'habiter Bet il Sahel où il avait vécu auparavant avec sa mère, et, bien que plus âgé que moi de douze ans, il jouait avec moi comme si nous avions été du même âge.

Il arriva un jour tout joyeux raconter à ma Mère que le Père l'avait déclaré majeur, et lui avait donné une maison pour lui. Il venait donc supplier ma Mère de quitter avec moi Bet il Mtoni et de venir pour vivre toujours ensemble dans sa nouvelle demeure. Khadoudj joignit ses instances à celles de son frère. Ma Mère fit observer à l'impétueux jeune homme qu'elle ne pouvait rien faire sans l'autorisation du Père. En ce qui la concernait, elle habiterait volontiers avec lui, aussi longtemps que lui et Khadoudj le souhaiteraient, mais elle devait avant tout consulter le Père, et promit de faire part à Madjid de ce qui aurait été décidé. Celui-ci s'offrit de parler lui-même au Père qui se trouvait en ce moment à Bet il Sahel, et le lendemain il nous apportait le consentement sollicité. Notre départ fut donc aussitôt décidé. Toutefois, il fut convenu que Madjid et Khadoudj nous précéderaient de deux jours dans leur nouvelle demeure.

Bet il Vatoro

Ma Mère ne quittait pas sans regrets cette maison où s'était écoulée son enfance et où elle avait vécu tant d'années. Mais ce qui lui était le plus douloureux, c'était de quitter les deux amies si tendrement aimées Zéjane et Médine. Elle avait avec cela l'horreur du changement. Mais la pensée qu'elle était nécessaire aux enfants de l'amie disparue l'emporta sur ses sentiments personnels.

Lorsque la nouvelle de notre départ pour la ville fut connue dans la maison, ce fut un concert de regrets :

— N'as-tu donc pas de cœur Djilfidàn (c'était le nom de ma Mère) de nous abandonner ainsi pour toujours ?

— Hélas, mes amies, répondait ma Mère, je ne souhaitais pas de vous quitter, mais je dois obéir à la destinée.

Si quelque lecteur est tenté de sourire ou de hausser les épaules devant cette soumission à la destinée, je ferai observer que née mahométane, j'ai été élevée et j'ai grandi dans cette croyance. Je retrace ici la vie arabe, dans un milieu essentiellement arabe, où la croyance en Dieu est profondément enracinée. Le mahométan ne reconnaît pas seulement Dieu comme son créateur et son guide, mais il voit en tout et partout l'intervention de la Providence. C'est la seule volonté du Seigneur qui dirige tous les actes des hommes, et

les grands comme les humbles ne sont que les instruments de sa Toute-Puissance.

En attendant le retour de Madjid, qui tenait à s'occuper lui-même de notre départ, nous procédâmes à nos préparatifs. Ce fut un gros chagrin pour moi de quitter mes compagnons de jeux, deux sœurs et un frère du même âge que moi, surtout ce dernier le petit Raloub qui m'était très attaché. Mais en revanche je me réjouissais de dire adieu pour toujours à notre méchante institutrice.

Les amis et connaissances que nous allions quitter se pressaient dans notre grande chambre pour nous faire leurs adieux, et nous apporter le cadeau de circonstance dont l'importance varie selon le degré d'intimité. C'est un usage très observé chez nous. L'Arabe de la condition la plus humble ne laissera pas partir un ami sans lui apporter le cadeau d'adieu. Alors que j'étais toute enfant, nous étions allés en excursion de Bet il Mtoni à l'une de nos plantations, et comme nous allions monter en bateau pour revenir à la maison, je me sentis tirée par ma robe. Je me retournai, et vis une vieille négresse qui me tendait un objet enveloppé dans des feuilles de bananes :

— Cette bagatelle est pour toi, comme adieu, me dit-elle. C'est le premier fruit mûr de ma maison.

J'écartai vivement les feuilles, et je vis un bel épis de maïs. Je ne connaissais pas du tout la vieille négresse, mais c'était une protégée de mon excellente Mère.

Madjid arriva enfin, annonçant à ma Mère que le capitaine du *Rahmâni* avait ordre d'envoyer un cutter pour nous deux, et un autre bateau pour nos bagages et pour les gens que nous devons emmener en ville.

Mon Père se trouvait précisément à Bet il Mtoni le jour de

notre départ, et nous allâmes ma Mère et moi lui faire nos adieux. Nous le trouvâmes allant et venant sur le bendjle. Dès qu'il nous aperçut, il vint au-devant de ma Mère avec laquelle il s'entretint longtemps. Pour moi, il commanda à un eunuque de m'apporter des bonbons et des sorbets, sans doute pour mettre un terme aux multiples questions que je lui adressais. Je voulais savoir comment était notre nouvelle demeure, comment nous allions y vivre. Je n'étais allée qu'une seule fois en ville et pour fort peu de temps. Je ne connaissais donc pas les frères, les sœurs et les nombreuses belles-mères que j'allais y trouver.

Après avoir pris congé de mon Père, nous nous rendîmes auprès de ma belle-mère Azzé bint Sèf. Elle daigna à peine nous recevoir, se tenant debout de façon à nous congédier plus vite. Cette nuance ne pouvait échapper à ma Mère puisque Azzé bint Sèf se tenait toujours assise ne se levant ni pour recevoir, ni pour congédier. Ma Mère et moi fûmes autorisées à porter à nos lèvres sa main délicate, et nous lui tournâmes le dos pour toujours.

Nous parcourûmes ensuite corridors et escaliers afin de serrer la main à tous, mais comme beaucoup ne se trouvaient pas dans leurs appartements, nous fîmes nos derniers adieux à l'heure où la prière réunissait tous les habitants de la maison.

A sept heures du soir notre cutter vint accoster sous le bendjle. C'était un grand bateau dont on ne se servait que dans des circonstances particulières. L'équipage comprenait quatorze rameurs. Notre drapeau rouge flottait aux deux extrémités du bâtiment. A l'arrière, sous une vaste tente, étaient installés des divans sur lesquels dix à douze personnes pouvaient prendre place.

Le vieux Djohar, un fidèle eunuque de mon Père vint annoncer que tout était prêt. Du haut du bendje, mon Père assistait à notre départ. Sur son ordre, Djohar et un autre eunuque s'embarquèrent avec nous, et comme d'habitude Djohar prit le gouvernail. Nos amis, tout en pleurs, nous accompagnèrent jusqu'à la porte de la maison, et le mot cent fois répété Véda, Véda! retentit encore à mon oreille.

Notre rivage est assez plat et il n'y avait aucun embarcadère. Or, il y avait trois façons d'embarquer : on s'asseyait sur une chaise que de solides matelots portaient jusqu'au bateau, ou bien il vous portaient simplement sur leur dos, ou bien encore on traversait sur une passerelle jetée du bateau sur le sable sec du rivage. C'est par ce dernier moyen que ma Mère gagna notre cutter, soutenue de chaque côté par les eunuques qui marchaient près d'elle dans le sable mouillé. Un autre eunuque me prit dans ses bras et m'assit au gouvernail près de ma Mère et du vieux Djohar. Des lanternes de couleurs éclairaient le bateau, et leurs feux bigarés se mêlant à l'é�incelante clarté des étoiles projetait sur les flots des reflets magiques. Puis, dès que le signal du départ fut donné, les quatorze rameurs entonnèrent en cadence un chant arabe dont la mélancolie répondait à nos sentiments intimes.

Nous longions la côte tandis que couchée moitié sur ma Mère, moitié sur mes coussins je m'étais profondément endormie. Tout à coup, je fut réveillée en sursaut par le bruit de voix nombreuses, au milieu desquelles j'entendis prononcer mon nom. Très effrayée et encore toute ensommeillée, je compris peu à peu que nous étions arrivées et que j'avais dormi pendant toute la durée du voyage. Nous fîmes halte aussitôt sous les fenêtres de Bet il Sahel, toutes éclairées et

où se montraient d'innombrables visages de curieux. C'étaient mes frères, mes sœurs et mes belles-mères. Beaucoup de mes frères et sœurs étaient plus jeunes que moi, et tous aussi impatients de faire ma connaissance que moi de faire la leur; du plus loin qu'il avaient pu voir le bâtiment, ils avaient crié mon nom.

12
L'atterrissage s'effectua comme s'était fait l'embarquement, et je fus accueillie par mes jeunes frères et sœurs avec un chaleureux empressement. Ils voulaient absolument nous emmener avec eux, ce que ma Mère dut leur refuser; Khadoudj nous attendait et guettait notre arrivée d'une fenêtre de sa maison. Certes, j'eusse bien préféré suivre mes frères et sœurs; mais je connaissais trop ma Mère pour espérer la fléchir et lui faire modifier ses dispositions. Elle me consola en me promettant de m'amener à Bet il Sahel dès que mon Père y viendrait.

Nous nous rendîmes donc directement chez mon frère Madjid, à Bet il Vatoro. Cette résidence était tout près de Bet il Sahel et donnait également sur la mer. Nous trouvâmes ma sœur Khadoudj qui nous attendait à l'entrée de la maison pour nous recevoir. Elle nous fit monter d'abord à son appartement où son eunuque Emàn nous apporta aussitôt des rafraîchissements de toutes sortes. Pendant ce temps, Madjid était en bas avec des amis dans le salon de réception. Sur l'invitation de Khadoudj et avec l'assentiment de ma Mère, il monta nous rejoindre. Combien il se montra joyeux le cher et bon Madjid de pouvoir nous souhaiter la bienvenue dans sa maison!

Notre chambre était assez grande, et de la fenêtre nous avions vue sur une mosquée qui se trouvait tout près. Meublée comme la plupart des chambres arabes, elle ne laissait

rien à désirer. Nous n'avions besoin que d'une seule chambre. L'extrême propreté des arabes de distinction, l'ordre qui règne dans leurs appartements rend superflue la chambre spécialement réservée comme chambre à coucher.

Chez les personnes riches et d'un rang élevé, les chambres sont garnies de tapis de Perse ou des nattes les plus fines. Les murs épais et blanchis à la chaux, sont garnis depuis le bas jusqu'en haut de somptueuses niches partagées en compartiments et dont les tablettes, formant étagères, supportent les plus jolis et les plus précieux bibelots : cristaux de prix, poteries élégantes, fines porcelaines artistement décorées. Rien ne coûte à l'Arabe pour l'ornementation de son intérieur. Quel que soit le prix de ces jolies futilités, il suffit qu'elles plaisent pour être achetées.

Il n'y a pas jusqu'aux étroits espaces de murs entre les niches qu'on ne s'ingénie à décorer de différentes façons, souvent avec des glaces, dont quelques-unes s'élèvent du sol et vont jusqu'au plafond. Ces glaces de grandes dimensions sont toujours d'importation européenne. Bien que chez les mahométans on ne permette pas les tableaux, comme étant la copie de la création divine, ils sont quelquefois tolérés.

Mais en revanche, les horloges de toutes sortes sont très recherchées. Dans une seule maison, il n'est pas rare d'en trouver toute une collection. Elles se placent sur les glaces ou par paire, de chaque côté des glaces. Les chambres des hommes sont ornées de trophées d'armes de toutes provenances, d'Arabie, de Turquie et de Perse, qui forment une décoration indispensable à l'intérieur de tout Arabe de distinction.

Dans un coin de la chambre s'élève le grand lit de bois de rose dont les admirables sculptures sont dues à l'art indien.

Une mousseline ou un tulle blanc l'enveloppe tout entier. Les lits arabes sont très élevés sur pieds, en sorte que pour y atteindre, on doit monter sur une chaise ou se servir de la main d'une femme de chambre comme échelon naturel. L'espace libre au-dessous du lit est souvent utilisé pour coucher soit la nourrice d'un enfant, soit une garde-malade.

Les tables sont rares et ne se trouvent que chez les personnes de condition élevée ; mais il y a en revanche beaucoup de sièges de toutes sortes et de toutes couleurs. Nous avons aussi des armoires, des commodes et une sorte de bahut à deux ou trois tiroirs dont l'intérieur est pourvu d'une cachette pour l'argent et les bijoux. Il est d'usage d'avoir plusieurs de ces bahuts très grands dans chaque chambre. Ils sont en bois de rose artistement travaillé, et ornés de milliers de petits clous à tête de cuivre.

Tout le jour, fenêtres et portes restent ouvertes, c'est tout au plus si l'on ferme les fenêtres lorsqu'il pleut, ce qui est fort rare, et pour les rouvrir aussitôt que la pluie a cessé.

Au début, notre nouvelle demeure ne me séduisit pas du tout. Je m'ennuyais de mes petits frères et sœurs, et lorsque je le comparais à l'immense palais de Bet il Mtoni, Bet il Vatoro me paraissait si exigü, si étroit, qu'il me semblait y étouffer. « Devrai-je toujours vivre ici ? » me demandais-je continuellement les premiers jours. « Où faire voguer mes petits bateaux, si ce n'est dans quelque cuvier. Il n'y a pas ici de Mtoni, et l'on doit aller chercher l'eau d'un puits au dehors ». Enfin, pour la première fois de ma vie, je me trouvai infiniment malheureuse, et une amère tristesse m'envahit.

Ma Mère, au contraire, était dans son élément. Elle allait et venait tout le jour avec Khadoudj, s'occupant du range-

ment et de l'installation, de telle sorte qu'elle était forcée de me délaisser beaucoup. Heureusement, le bon Madjid s'occupait de moi. Dès le lendemain de notre arrivée, il me prit par la main et me montra toute la maison du haut en bas. Mais tout cela m'était indifférent, et je regrettais si vivement mon existence passée, que je suppliai ma Mère de retourner bien vite à Bet il Mtoni, auprès de mes chers frères et sœurs. Il était impossible à ma Mère de souscrire à ce vœu, d'autant plus que sa présence était vraiment très utile à Khadoudj et à son frère.

Par bonheur, Madjid était très amateur d'animaux, et il en avait une grande quantité de toutes les espèces. Il y avait entre autres beaucoup de lapins blancs qui faisaient le désespoir de Khadoudj et de ma Mère, parce qu'ils abîmaient tout dans la maison. Il possédait aussi un grand nombre de coqs de combat d'espèces variées ; je n'ai jamais vu depuis, dans aucun jardin zoologique, une aussi riche collection de ces gallinacés.

J'accompagnai dès lors régulièrement Madjid dans toutes ses visites à ses favoris. Grâce à lui, je fus bientôt en possession de toute une compagnie de coqs de combat, ce qui fut une grande distraction pour moi, et m'aïda à supporter ma solitude à Bet il Vatoro. Presque chaque jour nous assistions ainsi à un combat de coqs, ce qui nous intéressait et nous divertissait beaucoup.

Plus tard, il m'apprit l'escrime avec le sabre, le poignard et la lance ; et quand nous allions à la campagne, il m'apprenait à tirer au fusil et au pistolet. Enfin, grâce à lui, je devins une demi-amazone, au grand effroi de ma chère Mère qui ne connaissait rien et ne voulait rien connaître à tous ces exercices violents. Mais, par exemple, les ouvrages

de mains n'avaient aucun charme pour moi, le maniement des armes me plaisait infiniment, plus que le travail du fuseau.

L'existence que je menais en compagnie de Madjid, la liberté entière dont je jouissais, puis que l'on n'avait encore trouvé aucune institutrice pour moi, firent bientôt s'évanouir l'aversion des premiers jours pour la « solitude » de Bet il Vatoro. L'équitation ne fut pas négligée non plus ; sur l'ordre de Madjid, l'eunuque Mesrour s'occupa de me perfectionner dans cet art.

Très accaparée par Khadoudj, ma Mère n'avait pas le loisir de s'occuper beaucoup de moi. Aussi me pris-je bientôt d'affection pour une Abyssine du nom de Nouren, femme instruite, qui m'apprit un peu d'abyssin, que d'ailleurs j'ai complètement oublié par la suite.

Nous étions en rapports constants avec Bet il Mtoni, et quand plus tard, nous nous y rendîmes, ma Mère et moi, nous reçûmes l'accueil le plus affectueux. Nos relations, du reste, se bornaient à quelques commissions verbales transmises par nos esclaves. On n'aime pas écrire, en Orient, même ceux qui savent. Toute personne riche et de distinction possède, parmi ses esclaves, des coureurs uniquement employés comme messagers. Ces coureurs doivent faire, par jour, plusieurs milles aller et retour ; mais ils sont en conséquence particulièrement bien traités et bien soignés. La bonne ou mauvaise fortune de leurs maîtres est souvent à la merci de leur loyauté, car ils peuvent être chargés des messages les plus importants et les plus confidentiels. Aussi n'est-il pas rare que, par suite d'un acte de vengeance de l'un de ces messagers, des liens d'affection aient été brisés à jamais. Et cependant, malgré tous les inconvénients de cette


sujétion, il en est très peu chez nous qui se décident à apprendre à écrire et à conquérir ainsi leur indépendance. Nulle part, l'expression « se laisser vivre » n'est plus applicable que chez nous.

Ma sœur Khadoudj aimait beaucoup le monde, aussi Bet il Vatoro ressemblait-il souvent à une véritable volière. Il se passait rarement un jour par semaine où nous n'ayons pas d'invités, depuis le matin six heures jusqu'au soir minuit. Les hôtes qui arrivaient dès six heures du matin, étaient reçus d'abord par le personnel de la maison, dans une chambre spécialement réservée à cet effet ; ce n'était que vers huit ou neuf heures que les dames de la maison venaient leur souhaiter la bienvenue. Jusque-là les visiteuses se rendaient dans leurs chambres respectives où elles se reposaient, reprenant leur sommeil interrompu. Je reviendrai plus tard, dans un chapitre spécial, sur ces visites entre dames arabes.

Je n'éprouvais pour ma sœur Khadoudj aucun des sentiments de tendre affection qui m'avaient si vite étroitement attachée à Madjid. Son caractère hautain et autoritaire était si différent de la charmante nature de Madjid, que tous ceux qui connaissaient le frère et la sœur réservaient toutes leurs préférences pour Madjid. En dehors de ses intimes, elle affectait volontiers une grande froideur ou se montrait même franchement désagréable, ce qui lui créait beaucoup d'ennemis. Elle n'aimait pas les nouvelles relations ou les étrangers ; malgré son hospitalité bien connue, elle se montrait fort maussade lorsqu'elle avait à recevoir une Européenne, et la visite ne durait jamais plus d'une demi-heure à trois quarts d'heure.

C'était, par exemple, une femme de sens pratique, active et laborieuse. Jamais elle ne restait oisive. Lorsqu'elle

n'avait pas à s'occuper de la maison, elle cousait et brodait des robes pour les petits enfants de nos esclaves mariés. Parmi ces enfants, ma sœur avait une prédilection marquée pour les trois petits garçons d'un arabe qui occupait chez nous les fonctions de charretier. De deux ans environ plus jeunes que moi, ces enfants, Sélim, Abdallah et Tani, devinrent bientôt mes camarades de jeux, en attendant que les circonstances me permissent enfin de connaître mes frères et sœurs de Bet il Sahel.



Une journée à Bet il Sahel

Le jour tant désiré, si impatiemment attendu de notre visite à Bet il Sahel se leva enfin ! Nous devions partir dès le matin de bonne heure pour y passer toute la journée. C'était un vendredi, jour férié des mahométans qui correspond au dimanche des chrétiens. Enveloppées de nos grands châles à larges galons d'or, ma Mère, Khadoudj et moi, nous quittâmes la maison pour nous rendre à Bet il Sahel, distant d'une centaine de pas environ.

Nous fûmes reçues d'abord de façon assez maussade par le vieil intendant, serviteur exemplaire, mais de caractère absolument insupportable. Plus grognon que de coutume, il se plaignit de nous attendre depuis une heure debout sur ses pauvres vieilles jambes. Saïd il Noubi, originaire de Nubie comme son nom l'indique, était un fidèle esclave de mon Père, dont la barbe, sinon la chevelure, les arabes portant la tête rasée, avait blanchi à notre service. Mon Père le tenait en grande estime et lui était resté reconnaissant du service qu'il en avait reçu dans une grave circonstance. Un jour, dans un transport de légitime colère, mon Père avait failli devenir criminel ; Saïd, arrachant des mains de son maître l'arme sortie du fourreau, lui avait épargné ainsi des remords qui eussent empoisonné sa vie.

Nous autres enfants, nous n'étions pas à même de connaître ni d'apprécier les mérites du fidèle serviteur, et son mauvais caractère incitait notre espièglerie à lui jouer les niches les plus folles. Nous nous en prenions surtout au précieux trousseau de ses énormes clés, et il n'y avait certainement pas à Bet il Sahel, un seul endroit où nous ne les eussions cachées. Mon frère Djemschid avait surtout une habileté particulière pour les faire disparaître si complètement que nous-mêmes, ses complices nous ne pouvions soupçonner la cachette.

Arrivées au premier étage, nous trouvâmes tout le monde sur pieds et enchanté de nous recevoir. Seules les personnes très pieuses étaient encore occupées à leurs prières du matin et absolument invisibles par conséquent. Personne ne se risquerait à troubler ces dévotions, quand bien même le feu serait à la maison. Mon Père était au nombre de ces dévots fervents, aussi dûmes-nous attendre pour lui présenter nos devoirs. Notre visite avait été motivée par sa présence à Bet il Sahel, et pour cette même raison beaucoup de visites arrivèrent après nous, au grand déplaisir du vieux Saïd.

Parmi les dames qui venaient voir mon Père, la plupart nous étaient inconnues, et beaucoup nous étaient même absolument étrangères. Elles venaient surtout d'Oman, le berceau de notre famille, pour solliciter de mon Père des secours qui leur étaient rarement refusés. Le royaume d'Oman est très pauvre, et l'opulence de notre maison ne date que de l'époque où mon Père conquit la riche et prospère Zanzibar.

Bien que la loi musulmane interdise aux femmes de jamais parler à un homme, il leur est toujours permis de s'adresser directement à leur souverain ou de paraître devant le juge. Actuellement encore, la plupart des femmes ne sachant

pas écrire, il ne faut pas leur demander d'adresser une pétition par écrit. Les infortunées solliciteuses n'avaient donc pas d'autre moyen que de faire le long voyage d'Asie en Afrique, et de venir en personnes exposer l'objet de leur requête. Le secours qu'elles recevaient variait selon leur rang et la situation qu'elles occupaient. Mais jamais ces libéralités n'étaient subordonnées à aucune enquête, ni à aucune de ces questions gênantes et souvent indiscretes dont il est d'usage en Europe d'accabler les solliciteurs indigents. Chacun reçoit ce dont il a besoin, ou ce que l'on peut donner. On n'admet pas chez nous qu'une personne honorable consente à solliciter un secours étranger sans en avoir un besoin pressant, et pour le seul plaisir de tendre la main. On a raison dans la plupart des cas.

Je fus très bien reçue par tous mes frères et sœurs, et surtout par mon inoubliable et bien-aimée sœur Chole. Jusqu'alors toute ma tendresse d'enfant s'était exclusivement concentrée sur mon excellente Mère ; mais dès que je vis Chole, je me mis à l'aimer de toutes les forces de mon cœur. C'était d'ailleurs une créature exceptionnelle ; tous ceux qui l'approchaient subissaient aussi bien le charme de son éblouissante beauté que de son exquise nature. C'était l'enfant préférée de mon Père, et il n'y avait pas, dans toute notre maison, personne qui pût lui être comparé. Les beaux yeux ne sont assurément pas rares en Orient, mais les siens étaient si merveilleux qu'ils lui avaient valu le surnom de Nidjim il Soubh ce qui veut dire « Etoile du Matin ». Un jeune prince arabe assistait un jour à un assaut d'armes qui avait lieu devant notre maison, lorsque son regard fut attiré comme par une irrésistible fascination sur une fenêtre où se tenait notre sœur Chole. Absolument subjugué par la radieuse

vision, il ne s'aperçut pas, tant son trouble était grand, que sa lance glissée de ses mains venait de lui percer le pied occasionnant une profonde blessure. Il ne sentait pas la douleur, il ne voyait pas le sang qui s'échappait rougissant le sol, il fallut qu'un de mes frères le lui fit remarquer. Longtemps mes frères s'amuserent à taquiner l'innocente Chole sur cet incident.

Bet il Sahel, situé près de la mer comme Bet il Mtoni, était bien loin d'être aussi vaste. Mais tout y respirait le charme et la sérénité, et cette impression se communiquait à ses habitants. Les appartements donnaient sur la mer toute sillonnée de vaisseaux; toutes les chambres du premier étage s'ouvraient sur une longue et large galerie, tellement vaste que je n'en ai jamais vu de semblable. Le toit de cette galerie était soutenu par des colonnes qui s'élevaient du sol, et que reliait entre elles une haute balustrade le long de laquelle étaient disposés de nombreux sièges. Des lampes de toutes les couleurs pendaient du plafond, et lorsque venait la nuit, faisaient étinceler la maison de lueurs fantastiques.

De cette galerie, le regard plongeait sur une cour où s'agitait dans une animation bruyante une foule tapageuse et bariolée.

Deux grands escaliers indépendants faisaient communiquer les pièces du premier étage avec la cour. Nuit et jour c'était un va-et-vient ininterrompu de haut en bas et de bas en haut, et l'affluence parfois était telle que l'on devait attendre avant de s'engager dans l'escalier.

Dans un coin de la cour, le bétail était abattu et aussitôt écorché et nettoyé. Chez nous, chaque maison doit pourvoir elle-même à ses approvisionnements de boucherie.

Un peu plus loin à l'écart, se tenaient assis les nègres occupés à se raser la tête, nette et luisante. Puis c'étaient les

nombreux porteurs d'eau qui, paresseusement étendus, reposaient leurs membres fatigués, faisant la sourde oreille à toutes les réclamations d'eau qui leur venaient de tous côtés, jusqu'à ce qu'un des ennuques vint les rappeler rudement à leur devoir. Il suffisait souvent d'un regard de leur terrible chef pour que tous s'emparant de leurs grandes « Mtoungin » cruches d'eau, prissent leur course dans une telle précipitation, qu'ils soulevaient un éclat de rire général.

A quelque distance, une douzaine de bonnes d'enfants se tenaient au soleil, amusant leurs pupilles par le récit de contes de toutes sortes.

Adossée à un des piliers du rez-de-chaussée se trouvait aussi la cuisine, en plein air; et, comme chez nous on ne connaît pas les cheminées, la fumée s'élevait tout simplement dans l'air en gais tourbillons. La cuisine est toujours le centre d'une indescriptible confusion. Les querelles et les batailles sont presque continuelles parmi la multitude des gens de ce service. Le cuisinier en chef comme la première cuisinière, font pleuvoir les gifles sur leurs aides des deux sexes qui ne comprennent pas assez vite à leur gré.

D'énormes quartiers de viande, et même des animaux entiers étaient cuits pour les besoins de la maison. Il y avait souvent des poissons tellement gros qu'il fallait deux robustes nègres pour les porter. Les petits poissons étaient livrés par paniers et les volailles par douzaine. La farine, le riz et le sucre ne s'achetaient qu'en gros par sacs, et quant au beurre que nous n'avions qu'à l'état liquide, il provenait du Nord, principalement de l'île Sokotora, et nous était apporté en cruches du poids d'un quintal environ. Les épices étaient mesurées à la livre (rattil).

La quantité de fruits que l'on consommait chez nous était

plus considérable encore. Tous les jours arrivaient 30, 40 et jusqu'à 50 porteurs avec les fruits destinés à la maison, sans compter toutes les barques chargées de nous apporter les produits de nos plantations des bords de la mer. Le transport de tous ces fruits se faisait avec la plus grande négligence. Les esclaves, qui étaient chargés de ce soin, jetaient brutalement des corbeilles pleines à terre, en sorte que la plupart de ces fruits mûrs et tendres se tachaient, et beaucoup étaient tout à fait perdus.

La maison était protégée contre les vagues de la mer par un long mur d'environ 2 mètres d'épaisseur, derrière lequel croissaient et s'épanouissaient de superbes grenadiers. En avant de ce mur, tous les jours, à l'heure de la marée basse, quelques-uns des meilleurs chevaux étaient attachés à de longues cordes de façon à pouvoir danser et caracoler tout à leur aise sur le sable humide. Mon Père aimait passionnément son pur sang qu'il avait amené d'Oman ; il voulait le voir tous les jours, et lorsque l'animal était malade, il allait le soigner lui-même dans sa stalle. La tendresse de l'arabe pour son cheval favori n'est pas une fable. Mon frère Madjid possédait une magnifique jument bai-brune et souhaitait ardemment d'en avoir un poulain. Il arriva enfin que Il Kehle, c'était le nom de la jument, allait réaliser le vœu de son maître. Madjid ordonna à son écuyer de l'avertir quelle que fût l'heure de jour ou de nuit où l'événement se produirait. Et le fait est qu'une nuit de 1 heure à 3 heures, nous fûmes tous debout dans l'attente de l'heureuse nouvelle. Lorsqu'il vint l'apporter, l'écuyer reçut de son maître 50 dollars de gratification. Cet exemple n'est pas un cas isolé, et les témoignages d'attachement de l'Arabe pour son cheval pourraient être cités à l'infini.

L'heure de la prière étant passée, mon Père était rentré dans ses appartements où nous nous rendîmes, ma Mère, Khadoudj et moi. Toujours plein d'entrain, mon Père me demanda gaiement : « Eh ! bien Salmé, te plais-tu ici ? Voudrais-tu retourner à Bet il Mtoni ? Te donne-t-on ici ta soupe au lait que tu aimes tant ? »

Entre 9 h. 1/2 et 10 heures, tous mes grands frères qui avaient leurs habitations au dehors vinrent déjeuner avec le Père. Aucune Sourie n'était admise à sa table. En dehors de ses enfants et petits-enfants, à partir de l'âge de sept ans environ, son épouse Azzé bint Séf et sa sœur Asché prenaient seules les repas avec lui. En Orient, c'est à table que les distinctions sociales se font particulièrement sentir. On est poli, aimable, affable vis-à-vis de ses hôtes autant et plus que les plus grands seigneurs d'Europe, mais cette politesse ne va pas jusqu'à les inviter à sa table, et personne ne songerait à considérer comme une offense personnelle une coutume profondément enracinée dans nos mœurs.

Les Sarari elles-mêmes avaient établi des distinctions entre elles, et jamais les belles et élégantes Circassiennes n'auraient voulu se commettre aux repas avec les Abyssines au teint couleur de café.

Au cours de nos relations avec Bet il Sahel j'eus l'impression que les habitants y étaient plus gais, plus heureux qu'à Bet il Mtoni. J'en compris plus tard la raison. Là-bas Azzé bint Séf était maîtresse absolue, elle commandait à ses beaux-enfants, à leurs mères, aux hommes, en un mot à tout ce qui se trouvait dans sa sphère. A Bet il Sahel au contraire, où Azzé bint Séf ne venait que rarement, chacun se sentait libre de faire ce que bon lui semblait. Le seul maître à Bet il Sahel était mon Père, incomparablement bon et doux,

et dont l'autorité n'avait rien de tyrannique. Il comprenait certainement le peu de charme que l'on trouvait à vivre sous la domination d'Azzé bint Séf, car depuis plusieurs années déjà, il n'avait imposé à personne le séjour de Bet il Mtoni, bien que cette résidence beaucoup plus vaste offrit de nombreux appartements vacants, tandis que Bet il Sahel était absolument encombré. Pour y remédier, mon Père eut l'idée de transformer une partie de l'immense galerie en appartements, puis plus tard, il fit construire une troisième maison, qui reçut le nom de Bet il Ras (Maison du Cap). Située au bord de la mer à quelques kilomètres au nord de Bet il Mtoni, cette résidence était destinée à la jeune génération de Bet il Sahel.

Notre galerie offrait un aspect des plus pittoresques. La physionomie de cette foule aux costumes de couleurs variées, aux visages diversement teintés, présentait une suite de tableaux d'une rare et originale variété. A cette fantasmagorie de couleurs, venaient se mêler les cris des enfants de tous les âges qui couraient, sautaient et se battaient dans tous les coins; de temps à autre résonnaient des appels et des claquements de mains, ce qui, en Orient, tient lieu de la sonnette pour les domestiques, et tout ce vacarme s'augmentait encore du bruit sec et ininterrompu des élégantes sandales dont les semelles de bois hautes de 5 à 10 centimètres sont souvent enrichies d'ornements d'or et d'argent.

Pour nous autres enfants, la diversité des langues qui se parlaient dans ce milieu était très amusante. Nous ne devions, il est vrai, parler que l'Arabe, et devant le Père cette règle était rigoureusement observée. Mais dès qu'il avait le dos tourné, les bavardages reprenaient dans une véritable confusion où l'Arabe, le Persan, le Turque, le Circassien, le

Souahili, le Nubien et l'Abyssin mélangés, formaient un dialecte qui ne ressemblait en rien à aucune de ces diverses langues.

Tous ces bruits et cette agitation de la maison paraissaient ne gêner personne. Notre Père y était habitué, car il ne témoigna jamais de mécontentement à ce sujet.

C'est dans ce cadre pittoresque et animé que je vis pour la première fois, mes grandes sœurs, élégamment parées, parce que c'était un vendredi, et de plus pour fêter la présence du Père. Nos mères allaient et venaient par groupes, causaient ensemble avec animation, riaient et plaisantaient avec tant d'enjouement qu'un étranger n'aurait jamais pu croire que c'étaient là les épouses d'un même homme. Bientôt retentit dans l'escalier un cliquetis d'armes; c'étaient mes nombreux frères et leurs fils qui venaient rendre visite au Père et passer la journée avec lui.

Il y avait à Bet il Sahel beaucoup plus de luxe et de faste qu'à Bet il Mtoni. J'y remarquai aussi que les visages y étaient plus beaux et plus aimables. Il est vrai que là-bas, à l'exception de ma Mère et de son amie Médine, il n'y avait pas de Circassiennes. À Bet il Sahel, au contraire, la plupart des femmes étaient des Circassiennes qui sont beaucoup plus jolies que les Abyssines, bien que parmi ces dernières on rencontre parfois des types d'une rare beauté. Ces avantages naturels n'étaient pas sans exciter l'envie et la malveillance; et sans qu'il y eût de leur faute les belles et blanches Circassiennes étaient généralement détestées des pauvres Abyssines au teint noir.

Dans ces conditions, une haine de race absolument ridicule et comique, ne pouvait manquer de se développer parmi les enfants entre frères et sœurs. Ceux d'entre eux qui

avaient du sang abyssin dans les veines appelaient les enfants des Circassiennes, du nom méprisé de « Chats » parce que quelques-uns d'entre nous avaient les yeux bleus. Dans leur colère envieuse de ce que la nature nous avait fait naître avec le teint clair, ils nous qualifiaient ironiquement d'Altesses. Les Abyssines sont certainement douées de grandes qualités, mais elles sont jalouses et vindicatives à l'excès. Lorsque leur passion est en jeu, elles perdent toute mesure et tout jugement. C'est ainsi qu'elles ne pouvaient pardonner au Père sa préférence marquée pour Sharifé et Chole, toutes deux filles de Circassiennes, de cette race exécrée des « Chats » dont Sharifé avait les yeux bleus.

Si à Bet il Mtoni, sous l'impérieuse domination d'Azzé bint Sél, la vie s'écoulait dans la contrainte et la monotonie du cloître, à Bet il Vatoro, j'étais bien seule, aussi trouvais-je d'autant plus de charme à l'existence joyeuse et animée de Bet il Sahel. J'eus vite lié connaissance avec les frères et sœurs de mon âge, auxquels se joignirent deux de mes nièces Schembouà et Farschou, du même âge que moi également, les seules enfants de mon frère Chàlid. Tous les matins, on les amenait à Bet il Sahel pour prendre leurs leçons avec leurs oncles et tantes, se mêler à leurs jeux, et le soir on les reconduisait chez leur père. Chourchit, la mère de Chàlid, était une Circassienne d'une grande énergie et d'une remarquable intelligence. On prétendait que lorsque Chàlid remplaça le Père, pendant une absence de ce dernier, ce fut elle en réalité qui gouverna notre pays sous le nom de son fils. Ses avis étaient toujours suivis, et rien ne se faisait dans notre famille qui n'eût été soumis à son approbation. Aucun détail n'échappait à la vigilance de son regard, et dans les circonstances les plus graves, elle fit preuve d'un

rare bon sens et de la plus haute sagesse. Les enfants, par exemple, ne l'aimaient pas beaucoup, et nous évitions autant que possible de nous trouver avec elle.

Lorsque le soir venu, nous nous disposions à reprendre le chemin de Bet il Vatoro, mon Père dit à ma Mère qu'il était temps de me remettre aux études, c'est-à-dire de m'apprendre à lire. Sur l'objection de ma Mère, qu'elle n'avait pas encore trouvé d'institutrice convenable, mon Père déclara qu'il n'y avait qu'à m'amener tous les matins à Bet il Sahel, où je prendrais les leçons avec mes frères et sœurs. Cette nouvelle me fut on ne peut plus désagréable ; j'étais bien trop indisciplinée pour aimer à rester assise et tranquille, et le souvenir de mon institutrice de Bet il Mtoni m'avait dégoutée de l'étude. Cependant la perspective d'être tous les jours, du matin au soir, avec mes frères et sœurs, fut une consolation pour moi, d'autant plus que mon adorable sœur Chole promit à ma Mère de veiller sur moi comme si j'étais sa fille.

Ma bien-aimée Mère éprouva, elle aussi, quelque chagrin de cette résolution de mon Père qui l'obligeait à se séparer de moi six jours par semaine, mais il fallait se soumettre. Sur sa recommandation, j'allais de temps en temps, dans la journée, me mettre à une place déterminée, d'où elle pouvait au moins m'apercevoir de Bet il Vatoro.

Notre existence à Bet il Vatoro et à Bet il Sahel

Combien je remercie la Providence de m'avoir donné pour instruire et guider ma jeunesse, l'amie parfaite que fut ma nouvelle institutrice. Elle sut toujours être bonne et juste, tout en faisant preuve de grande fermeté lorsqu'il le fallait.

D'une santé précaire, elle était souvent obligée de garder la chambre, où seule, je restais pour lui tenir compagnie et lui prodiguer mes soins, tandis que mes frères et sœurs, heureux de pouvoir se soustraire à son autorité, délaissaient la pauvre femme et ne me ménageaient ni les quolibets ni les coups. Je les laissais dire et faire, et j'avais la satisfaction d'apporter quelque soulagement à la chère malade que je n'aurais jamais eu le courage d'abandonner.

Malgré ces petites misères, je me plaisais de jour en jour davantage à Bet il Sahel, où nous pouvions bien mieux qu'à Bet il Vatoro donner libre cours à notre exubérance, et faire toutes les folies qui nous passaient par la tête. Lorsqu'à la suite de quelque tour de notre façon, nous avions encouru un châtement mérité, c'est auprès de ma bien-aimée Chole que j'allais me réfugier, sachant qu'elle était trop bonne pour me punir.

Il y avait dans la maison de superbes paons dont l'un

était très méchant, aussi l'avions-nous pris en grippe. Un jour, cinq d'entre nous étaient montées sur la coupole du bain turc, relié par deux ponts suspendus à Bet il Sahel et à Bet il Tani, faisant de ces deux résidences deux maisons contiguës. Tout à coup, le paon transporté de fureur en nous apercevant, se précipita sur mon frère Djemchid et nous n'eûmes que le temps de nous jeter sur l'oiseau pour lui faire lâcher prise et l'enfermer. Mais notre ressentiment, et surtout celui de Djemchid, ne pouvait se résoudre à remettre l'oiseau en liberté sans lui avoir infligé une sévère punition. Nous résolûmes donc de tirer de lui une vengeance éclatante, et nous lui arrachâmes impitoyablement toutes ses belles plumes. Je ne peux songer sans remords à cette méchante action. Comment avons-nous pu nous laisser entraîner par la colère au point de commettre une pareille cruauté, et réduire à cet état lamentable l'oiseau dont le plumage étincelant faisait l'ornement de notre résidence. Par bonheur mon Père se trouvait alors à Bet il Mtoni, et la chose put lui être cachée.

Sur ces entrefaites, deux Circassiennes nous arrivèrent d'Egypte. Nous nous aperçûmes bientôt que l'une d'elles, très hautaine, ne faisait aucun cas de nous autres, enfants, ce qui nous froissait d'autant plus qu'elle était à peine plus âgée que nous. Nous résolûmes de lui donner une bonne leçon ; mais il n'était pas facile de l'approcher, car elle ne se trouvait jamais sur notre chemin et nous n'avions aucun rapport avec elle. Enfin, un jour que nous rôdions du côté de sa chambre, par la porte restée ouverte, nous l'aperçûmes assise sur un lit de repos. Ce lit souahili, extrêmement léger, se composait simplement de quatre pieds reliés entre eux par des fils de coco et recouvert d'une natte. La pauvre créature chantait à

pleine voix une gaie chanson nationale. Ma sœur Schewâne était cette fois à la tête de l'expédition. Sur un coup d'œil de sa part, immédiatement compris, nous avions prestement saisi les draps du lit, et les élevant, avec celle qui était dessus, aussi haut que nos forces nous le permettaient, nous laissâmes retomber le tout, pour déposer un peu brusquement notre victime évanouie. C'était un vrai tour d'enfants terribles, mais il eut au moins un résultat, celle qui en fut la victime, fut désormais guérie de son dédain pour nous, et devint tout à fait charmante. Nous ne lui en demandions pas davantage.

Je ne me privais pas, d'ailleurs, de jouer à moi seule bien des tours, dont l'un, entre autres, aurait pu me coûter cher. C'était peu de temps après notre arrivée à Bet il Vatoro. Nous étions allés, comme cela nous arrivait souvent, passer quelques jours au frais, dans une de nos délicieuses plantations. Un matin, échappant à la surveillance, je me mis en un clin d'œil à grimper à un cocotier très élevé. Leste et agile comme un chat, je n'avais même pas recouru au Pingou, grosse corde dont se servent toujours les plus habiles grimpeurs. Arrivée à la moitié de la hauteur à peu près, je me mis à interpeller tous ceux qui passaient et à leur souhaiter le bonjour.

Ce fut une clameur d'effroi ! Bientôt une foule nombreuse s'assembla, me suppliant de descendre avec bien des précautions. Il ne fallait pas songer à envoyer chercher du secours ; escalader le palmier demandait à n'importe qui l'usage de ses deux bras, et il devenait alors impossible d'emporter un enfant de 7 à 8 ans. Je me trouvais cependant très bien là-haut, et ce ne fut que lorsque je vis ma Mère désespérée me tendre les bras, en me promettant toutes sortes de belles choses que

je me décidai à glisser lentement le long de l'arbre, pour arriver en bas heureusement saine et sauve. Je fus ce jour-là l'enfant gâtée de tous, et l'on me combla de cadeaux, alors que j'avais mérité, pour mon escapade, une signalée correction. Il ne se passait pas de jours que nous ne commettions quelque sottise du même genre, et les punitions ne nous empêchaient pas de recommencer. Nous étions sept enfants à peu près du même âge, trois garçons et quatre filles, qui mettions la maison entière en révolution perpétuelle. Ma malheureuse Mère n'avait pas un instant de repos.

Il arrivait parfois qu'en dehors du vendredi, ma bien-aimée Mère me gardait auprès d'elle, à Bet il Vatoro, et mon frère Madjid, en profitait pour me prodiguer toutes sortes de gâteries. C'est dans une de ces circonstances qu'il nous plongea dans de cruelles angoisses. Madjid était sujet à des crises de nerfs fréquentes et terribles qui exigeaient des soins immédiats, ce qui fait qu'on ne pouvait pour ainsi dire jamais le laisser seul, ces crises survenant subitement et sans que rien ne les fit prévoir. S'il se rendait au bain, ma Mère et Khadoudj ne s'en rapportant guère au zèle des esclaves, se tenaient alternativement à la porte, échangeant de temps à autre quelques paroles avec Madjid qui répondait en plaisantant : « Je suis toujours vivant ! » Or, il arriva que le jour dont je parle, Madjid étant au bain, Khadoudj se tenait près de la porte, lorsqu'elle entendit tout à coup le bruit sourd d'une chute. Justement alarmée, elle entra précipitamment suivie de quelques serviteurs, et elle trouva le malheureux en proie à un de ces terribles accès, le plus violent peut-être de tous ceux qu'il eût jamais subis. On dépêcha aussitôt un messenger à Bet il Mtoni, pour prévenir le Père et le prier de venir.

Malheureusement, chez nous l'ignorance des maladies en général est telle que nous sommes, la plupart du temps, les victimes du charlatanisme et de la superstition. Aujourd'hui qu'il m'a été donné d'apprécier la science éclairée des médecins européens, les traitements rationnels et sensés qu'ils font suivre à leurs malades, je comprends, hélas, les nombreux décès survenus dans notre famille. Dans la plupart des cas, les malades sont tombés victimes des absurdes médications, bien plus qu'ils n'ont succombé à la maladie elle-même. Il fallait toute notre ferme et inébranlable croyance dans notre « destin » pour nous permettre de supporter avec résignation tous ces deuils dans notre famille et dans notre entourage.

Pendant tout le temps que le pauvre Madjid resta sans connaissance, cruellement secoué par cette attaque de nerfs, il dut respirer un air qui aurait été funeste à une personne bien portante. Malgré notre grande prédilection pour le grand air et pour l'air frais, si quelqu'un vient à tomber malade, on s'empresse aussitôt de l'enfermer hermétiquement hors du contact de l'air extérieur, et d'enfumer sa chambre ainsi que toute la maison.

Une heure s'était à peine écoulée, qu'à notre grande surprise, nous vîmes arriver le Père qui, pour faire diligence, s'était jeté dans un Mloumbi, petit bateau de pêcheur ne pouvant porter qu'une seule personne. Ce vieillard comptait plus de 40 enfants, et la maladie d'un seul d'entre eux le plongeait dans un morne désespoir ! Des larmes brûlantes coulaient de ses yeux pendant que, debout au chevet de Madjid, il ne cessait d'implorer la miséricorde de Dieu : « O Seigneur ! Seigneur ! conserve-moi mon fils ». Le Seigneur entendit sa prière, et Madjid fut sauvé.

Plus tard, comme ma Mère lui demandait pourquoi il était venu dans cette misérable embarcation : « Lorsque le messager vint m'annoncer la nouvelle, dit-il, il ne se trouvait aucun bateau sur la côte, il aurait donc fallu en faire demander un et je n'avais pas le temps d'attendre. Faire seller un cheval était encore trop long. C'est alors que je vis, sous le bendjle, un pêcheur dans son Mtoumbi qui s'éloignait de la côte ; je saisis mes armes, je l'appelai, et dès qu'il fut débarqué, je sautai dans sa barque et me dirigeai en hâte vers Bet il Vatoro ». Il est bon de savoir qu'un Mtoumbi est une pauvre embarcation faite d'un tronc d'arbre creusé, et qui peut rarement contenir plus d'une personne. On la manœuvre, non avec des rames, mais avec un double aviron.

Tous les jours j'allais à Bet il Sahel pour suivre les leçons, et tous les soirs je revenais à Bet il Vatoro retrouver ma Mère. Lorsqu'enfin, je sus par cœur la troisième partie du Kourân, on déclara que mes études étaient terminées ; j'avais alors 9 ans. Je n'allai plus à Bet il Sahel que le vendredi avec ma Mère et Khadoudj, lorsque mon Père s'y trouvait.

Notre transfert à Bet il Tani

Nous vécûmes environ deux ans tranquilles et heureux à Bet il Vatoro, lorsque, par suite de circonstances inévitables, cette existence de paix et de bonheur se trouva complètement bouleversée. L'arrivée parmi nous d'Asché, une de nos parentes éloignée venue d'Oman à Zanzibar, jeta bientôt le trouble dans notre intérieur. C'était cependant la créature la plus gracieuse, la plus douce et la plus charmante que l'on puisse imaginer. Elle ne tarda pas à être remarquée de Madjid qui s'en éprit et l'épousa. Nous chérissions Asché et nous nous réjouissions tous du bonheur de notre bien-aimé frère. Khadoudj elle-même semblait ravie de cette union. Toutefois, je suis forcée de reconnaître que dès le début, elle se montra on ne peut plus injuste vis-à-vis de sa belle-sœur. Asché, encore très jeune, aurait eu besoin de trouver en Khadoudj un appui et un guide à son inexpérience. Elle aurait dû être initiée petit à petit aux devoirs de son rang et non pas être l'objet de continuelles tracasseries de la part de sa belle-sœur. Son mariage avec Madjid faisait d'elle la véritable maîtresse de la maison, mais Khadoudj ne l'entendait pas ainsi, et sa tyrannie se faisait si cruellement sentir que la pauvre Asché, si douce et si patiente qu'elle fût, venait souvent, tout en larmes, auprès de ma Mère se plaindre de quelque nouvelle injustice.

La situation de ma Mère devenait par suite de jour en jour plus difficile, elle se trouvait absolument entre deux feux. Khadoudj ne voulait rien abandonner de ce qu'elle considérait comme ses droits, et s'obstinait à traiter sa belle-sœur comme une enfant en tutelle. En vain ma Mère essayait-elle de lui faire comprendre la situation de la femme de Madjid et les droits que cette situation lui conférait, en vain la supplia-t-elle, pour l'amour de Madjid, d'éviter tout ce qui pourrait causer un chagrin ou un mécontentement au frère qu'elle chérissait, Khadoudj ne voulut rien entendre. A la fin, ma Mère, lassée des querelles continuelles, prit le parti de quitter cette chère maison où nous avions passé tant de jours heureux.

Lorsque Madjid et sa femme connurent la détermination de ma Mère, ils jetèrent les hauts cris, refusant de la laisser partir. Asché surtout, qui n'appelait jamais ma Mère que « Oumma » Maman, était absolument au désespoir. Khadoudj, au contraire, affecta la plus complète indifférence, ce qui encouragea d'autant plus ma Mère dans sa résolution.

Nous quittâmes donc Bet il Vatoro pour aller habiter à Bet il Tani, tout près de ma sœur Chole, qui fut bien heureuse de ce rapprochement. Elle avait eu soin de s'occuper elle-même de notre installation, et nous trouvâmes notre nouvelle résidence toute prête à nous recevoir.

Peu de temps après notre départ de Bet il Vatoro, l'infortunée Asché, à bout de force et de patience, ne voulant pas subir plus longtemps le despotisme de Khadoudj, consentit à divorcer. Malgré sa jeunesse, la pauvre petite avait pris tellement à cœur ses tristes débuts dans la vie, qu'elle ne voulait plus entendre parler de Zanzibar ni de ses habitants. Lorsque le vent du sud permit à nos vaisseaux de

faire voile vers le nord, Asché vint nous faire ses adieux. Elle repartit pour Omân et se retira aux environs de Mesket, chez une vieille tante, car la pauvre enfant n'avait plus ni père ni mère.

L'agglomération était si grande à Bet il Sahel qu'on ne savait comment loger tout le monde. On en était arrivé à escompter les décès qui pouvaient survenir pour donner à telle ou telle qui se trouvait campée dans quelque coin, une chambre plus à sa convenance. C'est ainsi que, dans un sentiment d'abominable égoïsme, on cherchait à surprendre la plus légère indisposition d'une voisine ; si elle venait à tousser, on entrevoyait aussitôt la terrible phtisie, et, mentalement, on arrangeait déjà, selon son goût, la chambre dont on comptait hériter, sans réfléchir à l'odieux de semblables espérances. La seule excuse, c'est que vraiment la place manquait pour loger une aussi nombreuse famille. Nous étions d'autant plus reconnaissantes à Chole, grâce à qui nous eûmes tout de suite à Bet il Tani une belle et vaste chambre sans avoir eu à attendre la mort de personne.

Après notre départ de Bet il Vatoro, nous ne revîmes Khadoudj qu'à de rares intervalles. Froissée de l'attitude de ma Mère dans ses différends avec Asché, elle voulut y voir un manque d'affection, ce qui était absolument faux et injuste. L'esprit très droit de ma Mère ne lui avait pas permis de tolérer la manière d'être de Khadoudj vis-à-vis de sa belle-sœur. Cette exquise créature dont la jeunesse, l'inexpérience et l'isolement étaient autant de droits à l'indulgence et à la sympathie de tous, n'avait pu se faire pardonner par Khadoudj d'être devenue la femme de Madjid. Celui-ci, par exemple, vint nous voir fréquemment et se montra toujours bon et affectueux comme par le passé.

Bet il Tani et Bet il Sahel sont reliés ensemble par un pont suspendu que partage dans son milieu la coupole du bain turc, qui, situé entre les deux maisons, était commun à l'une et à l'autre. A l'époque dont je parle, Bet il Tani gardait encore les vestiges de son ancienne splendeur. C'est au premier étage de ce palais qu'avait vécu autrefois une seconde épouse de mon Père, Schezade, princesse persane d'une rare beauté. On la disait très excentrique, mais très bonne et très affectueuse pour ses beaux enfants qu'elle aimait sincèrement. Cent cinquante cavaliers persans constituaient sa garde d'honneur et habitaient le rez-de-chaussée du palais. Accompagnée de cette escorte, elle montait à cheval et partait à la chasse en plein jour, ce qui est tout à fait en contradiction avec les mœurs et les coutumes arabes. Au point de vue physique, les femmes persanes reçoivent une éducation un peu spartiate ; elles sont très libres, beaucoup plus libres que les femmes arabes, mais leur éducation intellectuelle et sociale est à peu près nulle. Le luxe déployé par Schezade était inouï. Ses toilettes — elle portait toujours le costume persan — étaient brodées du haut en bas de vraies perles, et lorsque le matin, en nettoyant ses appartements, les esclaves ramassaient partout de ces perles tombées des robes de la princesse, celle-ci ne voulait jamais s'en servir de nouveau et les abandonnait à ses suivantes.

Très fastueuse et très dépensière, Schezade n'avait épousé notre excellent Père que pour son rang et sa grande fortune, car depuis longtemps son cœur appartenait à un autre. Non contente de puiser sans scrupules dans la caisse de mon Père, la perfide épouse ne craignit pas de violer les engagements les plus sacrés. Au retour d'une de ses chevauchées

suspectes, la princesse se trouva tout à coup en présence de mon Père qui, transporté de fureur et voulant infliger à l'épouse coupable un sanglant outrage, lui déclara que désormais elle serait sous l'étroite surveillance du fidèle Saïd il Noubi. L'altière princesse se révolta sous l'humiliation et demanda le divorce. Après un pareil éclat, c'était la seule solution possible ; par bonheur, Schezade n'avait pas eu d'enfants. Quelques années plus tard, mon Père, en guerre avec la Perse, s'empara de Bender Abbas, et l'on racontait que, pendant la lutte, on avait remarqué la belle Schezade parmi les troupes ennemies, faisant le coup de feu sur les membres de notre famille.

C'est à Bet il Tani, dans l'ancienne demeure de cette princesse, que j'appris à écrire, d'une façon d'abord très élémentaire. Il fallait le faire dans le plus grand secret, car les femmes arabes ne doivent pas entretenir de correspondances par écrit, et celles qui savent écrire se gardent bien de le laisser voir. Je m'appliquai donc, pour commencer, à reproduire aussi fidèlement que possible les caractères du Kourân sur une omoplate de chameau, ce qui, chez nous, tient lieu d'ardoise. Encouragée par mes premiers succès, j'ambitionnai d'acquérir une jolie écriture. J'allai donc trouver un de nos fidèles serviteurs et lui démontrai le rare honneur que ce serait pour lui d'être mon professeur d'écriture. Si la chose venait à se découvrir, je savais que j'aurais à encourir le blâme de tout le monde, mais de cela je m'inquiétais peu. Combien, par la suite, j'eus lieu de me féliciter de ma résolution, et combien je me suis sentie heureuse de pouvoir correspondre directement avec tous les miens, et me reporter ainsi dans ma chère et lointaine patrie !

La vie quotidienne dans notre maison

Les Européens se représentent volontiers la femme orientale comme une créature absolument désœuvrée, passant ses jours à rêver enfermée dans le harem, et ne s'éveillant parfois de sa paresseuse indifférence que sous l'attrait de quelque nouvel objet de luxe ou de futilité. Combien de fois ai-je entendu formuler cette même question : « Dites-moi, je vous prie, comment peut-on vivre chez vous sans avoir une occupation ? » Dans toutes les réunions où je me trouvais, ce même sujet revenait constamment dans la conversation.

Il est évident que l'homme du Nord ne peut concevoir l'existence sans travail, sans ces occupations régulières qui sont inhérentes à la vie européenne. Mais il faut tenir compte avant tout des conditions naturelles très différentes selon les pays et les latitudes. C'est d'après elles que se développent nos aspirations, nos manières de voir, nos coutumes et nos besoins de toutes sortes. Dans le Nord, le travail est en général une condition absolue de l'existence matérielle d'abord, et souvent il est encore indispensable de travailler si l'on veut se procurer toutes les jouissances de la vie. Combien différente est la condition de l'homme du Sud ! Doué d'une frugalité qui ne saurait être comparée qu'à celle du Chinois, l'Arabe se contente de peu. Si, bien souvent, on le

dépeint comme un paresseux, c'est que le travail n'est pas pour lui une obligation. L'homme du Sud *peut* travailler, mais l'homme du Nord *doit* travailler, et il ne faut pas lui faire une trop grande vertu de cette nécessité. La nature prévoyante a fait les choses en conséquence et distribué les facultés selon les besoins.

Les gens du Nord sont plus travailleurs que ceux du Sud, parce que le climat impose à ses habitants des besoins que les gens du Sud ne soupçonnent même pas.

Si nous envisageons seulement les innombrables articles qui composent la toilette d'un tout jeune enfant dans le Nord, nous voyons quelle dépense doivent s'imposer les parents pour subvenir simplement au strict nécessaire qu'exige un climat froid, que ce soit dans un milieu riche ou dans une pauvre famille d'ouvriers ; la qualité des étoffes, la richesse des ajustements établissent seules les différences sociales. Dans le Sud, au contraire, l'enfant bronzé, né sous l'ardent soleil des tropiques, sommeille presque nu constamment exposé à l'air chaud, et vêtu simplement d'une chemise et d'un kofije, que ce soit un fils de prince ou l'enfant d'un paysan. Pourquoi, dans ces conditions, une femme arabe travaillerait-elle autant qu'une mère de famille allemande ou anglaise ? Elle n'a pas, comme elles, à s'occuper des mille riens qu'entraîne tous les jours l'entretien d'une famille dans le Nord. Elle n'a pas l'ennui de ces grands blanchis-sages qui sont une corvée pour la maîtresse de maison européenne. Là-bas, tout est lavé tous les jours au fur et à mesure, séché en une demi-heure, replié et pressé, ce qui tient lieu du repassage, puis remis en place. On ne connaît pas chez nous ces coûteux rideaux qui absorbent les rayons du soleil et dont le nettoyage demande tant de temps. Les dé-

penses de toilette sont presque insignifiantes dans notre vie orientale où les femmes sortent peu, n'ont pas comme les Européennes ces longues courses à travers les rues, les visites à faire et à recevoir, enfin les frais de toutes sortes que comporte la vie européenne.

L'existence des Orientales est donc presque indistinctement simple et facile. Mais il faut avoir vécu longtemps parmi nous pour connaître ces détails de notre vie intime. Les touristes qui parcourent nos pays à la hâte, se renseignant auprès de leurs garçons d'hôtels, reviennent en Europe ayant vu l'Orient, mais n'ayant rien vu ni rien appris de la vie orientale. Les voyageurs que le hasard a fait entrer dans un harem à Constantinople ou au Caire, n'ont jamais pénétré dans le véritable harem, ils en ont vu tout au plus l'apparence, et peuvent en parler comme on pourrait parler d'un fastueux appartement dont on n'aurait vu que l'antichambre. Je ne peux nier que les habitants de nos contrées ne soient insoucians et nonchalants, mais peut-il en être autrement sous ce climat luxuriant et prospère où l'homme n'a presque pas à se préoccuper du lendemain ? Si, d'autre part, on réfléchit à l'accablement que font éprouver aux Européens les grandes chaleurs des mois de juillet et d'août, on comprendra l'influence déprimante que peut avoir sur l'homme le brûlant soleil des tropiques.

L'Arabe n'est pas industriel. Il n'a de goût que pour les armes et pour l'agriculture. Quelques-uns seulement, et c'est le plus petit nombre, exercent des métiers déterminés. Peu doué pour le commerce, l'Arabe ne s'en occupe que pour subvenir aux besoins de chaque jour, et ces besoins étant très limités, il n'a pas à déployer une grande activité. Il ne se préoccupe pas de l'avenir comme l'Européen, et ne sème ou

ne plante que ce qu'il doit pouvoir récolter lui-même.

C'est ainsi que la vie de l'Oriental s'écoule paisible et peu laborieuse. Toutefois, il est bien entendu qu'il n'est question ici que des mœurs d'Oman et de Zanzibar, qui peuvent être très différentes de celles des autres contrées de l'Orient.

Ce sont les heures de prières qui règlent en quelque sorte la journée chez les Mahométans. Les prières ont lieu cinq fois par jour, et lorsqu'elles sont accomplies avec les ablutions et les changements de costume qui doivent les accompagner conformément aux préceptes de l'Écriture, cela prend au moins trois heures de la journée.

Les personnes de qualité se font éveiller entre 4 h. 1/2 et 6 heures pour la première prière ; lorsqu'elle est faite, on se recouche pour reprendre son sommeil. Le fervent dévot attend encore le lever du soleil, qui a lieu à 6 heures. Ceci ne concerne naturellement que les personnes de haute condition. Pour le peuple, la journée de travail commence avec la première prière.

Nous étions trop nombreux dans notre maison pour que les occupations y fussent uniformément réparties. Chacun vivait à peu près selon son goût et sa convenance. Seules, les heures des prières et des deux principaux repas imposaient à tous une règle absolue et déterminée.

La plupart d'entre nous dormaient jusqu'à 8 heures. A ce moment, les femmes et les jeunes filles étaient délicatement éveillées par les soins d'une esclave qui les massait doucement, pendant que la baignoire s'emplissait de l'eau fraîche apportée du puits. En même temps, on préparait la toilette qui, depuis la veille au soir, était recouverte de fleurs de jasmin et d'oranger, et parfumée à l'ambre et au musc par les soins de la jeune fille ou de la femme de chambre.

Aussitôt levé, on se rend au bain, car il n'est pas de pays où l'on prenne autant de bains qu'en Orient. Il faut avoir vécu dans les pays tropicaux pour bien connaître la sensation délicieuse qu'un bain froid peut répandre dans l'être tout entier. La fraîcheur exquise de l'eau parfumée délasse et fortifie le corps, en même temps que les senteurs délicates pénètrent l'âme d'une enivrante et infinie douceur.

La toilette terminée, ce qui ne demande pas moins d'une heure, on se rend chez le Père pour lui souhaiter le bonjour. C'est bientôt l'heure de se mettre à table pour le déjeuner, le premier de nos deux repas. Tout est déjà servi bien avant que le bruit du tambour ne nous appelle, et malgré le nombre des plats, notre repas dure bien moins longtemps que les repas en Europe.

Après le déjeuner, chacun dispose de son temps à sa convenance. Tandis que les hommes se rendent à la salle des audiences, les femmes qui n'ont pas à travailler s'asseyent près des fenêtres pour voir le va-et-vient de la rue, et surtout pour regarder les jeunes notables de la ville venus là non seulement pour se réunir, mais s'asseyent aussi pour adresser un salut significatif, attendu et compris à l'une des fenêtres du palais. Ces dialogues muets sont pleins de charme et d'imprévu. Malheureusement, ils sont trop souvent troublés par la vigilance d'une mère ou d'une tante qui, ayant surpris le petit manège, vient adroitement faire diversion, et vous éloigne du poste d'observation.

Deux ou trois heures s'envolent ainsi sans qu'on s'en aperçoive. Les hommes font et reçoivent leurs visites et informent les dames de ce qui se fera dans la soirée. Pendant ce temps, les femmes sérieuses et raisonnables se tiennent à l'écart dans leurs chambres et s'occupent de toutes sortes

d'ouvrages manuels. Elles ornent leurs masques, leurs chemises ou leurs pantalons de broderies d'or, ou bien ce sont les chemises de fine batiste du mari, du frère ou du fils qu'elles brodent avec des soies rouges ou blanches ; tous ces ouvrages demandent une habileté toute particulière. D'autres lisent des romans, rendent visite aux unes et aux autres dans leurs appartements, vont voir les malades et s'occupent enfin de leurs affaires personnelles.

Une heure arrive sans qu'on s'en aperçoive et les domestiques viennent annoncer la deuxième prière. C'est le moment le plus chaud de la journée ; aussi dès que la prière est terminée, est-on heureux de passer deux heures à rêver, mollement étendu dans de frais et légers vêtements sur une natte finement tressée, ornée de versets sacrés tissés dans sa trame. On fait la sieste, on bavarde, on mange des gâteaux et des fruits, et le temps passe.

A 4 heures, chacun s'acquitte de sa troisième prière et s'empresse de revêtir l'élégante toilette de l'après-midi. On va de nouveau rendre visite au Père et lui souhaiter un bon après-midi ; les grands frères et sœurs avaient seuls la permission de l'appeler Père, quand à nous, petits enfants et à nos mères, nous lui disions Hbâbi (Monseigneur).

C'est à ce moment que la vie était le plus animée dans notre maison ; c'était l'heure du repas auquel toute la grande famille prenait part, se trouvant ainsi réunie pour la seconde et dernière fois.

A la fin du repas, les eunuques portaient les sièges européens sur la grande place qui s'étendait devant l'appartement du Père ; ces sièges ne sont que pour les grands, les petits enfants doivent se tenir debout devant les personnes âgées. Il n'est pas de pays où la vieillesse soit aussi respectée que

chez nous. La nombreuse famille se groupait sous le regard habituellement sérieux du Père; au loin se tenaient les eunuques parés et armés, rangés le long de la galerie. On faisait passer le café, et toutes sortes de confitures importées du midi de la France, et dont nous autres enfants prenions des parts copieuses. Aux sons d'un orgue de Barbarie superbe et plus grand que tous ceux que j'ai vus depuis, les conversations s'arrêtaient. Puis c'était une des grandes boîtes à musique dont les mélodies se faisaient entendre, ou bien c'était une Arabe aveugle du nom d'Amra, douée d'une voix ravissante, que l'on envoyait chercher pour chanter.

On passait ainsi agréablement une heure et demie, puis la famille se séparait de nouveau, et chacun employait son temps comme il l'entendait. C'est alors que le machage du bétel jouait un grand rôle. C'est une coutume souahili pour laquelle les Arabes nés en Arabie n'ont aucun goût. Mais nous, qui avons grandi au milieu des nègres et des mulâtres nous adoptions très vite cette mauvaise habitude, en dépit des railleries de nos frères et sœurs asiatiques. Le Père ne nous l'aurait pas tolérée, mais nous savions nous arranger pour n'être jamais pris en flagrant délit, et dès que nous étions loin de lui nous donnions libre cours à notre vilaine passion.

Le bruit des armes et le roulement du tambour de la garde indienne nous rappelait l'heure de la 4^e prière et nous annonçait le coucher du soleil. Aucune des prières quotidiennes ne nous causait autant d'ennui que celle-ci; à ce moment nous avions toujours quelque occupation qu'il nous coûtait de quitter. Celles d'entre nous qui ne sortaient pas, et qui n'attendaient pas de visites du dehors, avaient toujours quelques invitations de l'une ou de l'autre dans la maison même, ou bien recevaient les visites de frères

de sœurs, de belles mères, de beaux-enfants ou d'autres épouses. Dans ces petites réunions on prenait du café, de la limonade, on mangeait des fruits et des gâteaux, on lisait à haute voix, on jouait aux cartes, mais jamais il n'y avait d'enjeu d'aucune sorte; on chantait, on brodait, on causait, on faisait de la dentelle tout en écoutant la musique sur le Zézé, et l'on passait ainsi quelques heures très agréables.

C'est donc une erreur de supposer qu'une femme de qualité en Orient est absolument désœuvrée. Il est certain qu'elle ne danse pas, qu'elle ne connaît ni la musique, ni la peinture, mais elle a d'autres façons de se divertir et d'occuper son temps. Il n'y a pas en Orient cette fièvre de plaisirs toujours nouveaux, de jouissances variées à l'infini qui dévorent l'existence européenne. Les gens de chez nous sont très simples dans leurs goûts, très faciles à satisfaire, et pourront paraître à cause de cela un peu primitifs ou puérils.

Lorsque nous voulions sortir, il nous fallait toujours demander la permission au Père, ou bien à celui qui le remplaçait lorsqu'il était absent. Aucune des femmes ou des filles ne pouvait sortir sans cette autorisation qui, d'ailleurs, était rarement refusée. Celles qui n'étaient pas sorties, qui n'avaient pas fait ni reçu de visites se retiraient de bonne heure et se couchaient vers dix heures.

La cinquième et dernière prière avait lieu à huit heures et demie; mais comme c'était l'heure où beaucoup d'entre nous étaient en visites et en réceptions, on avait décidé que cette prière pourrait se faire jusqu'à minuit. On la faisait donc avant d'aller se coucher.

Rentrée dans ses appartements pour la nuit, la grande dame trouve deux esclaves qui l'attendent pour l'aider à se

mettre au lit. Elle lui lavent les pieds avec de l'eau mélangée d'eau de Cologne, ce qui lui procure une délicieuse sensation de fraîcheur. Une fois étendue sur sa couche, l'une des esclaves masse doucement tous ses membres, tandis que l'autre agite l'éventail, toutes deux attentives à surveiller l'assouplissement graduel, jusqu'à ce que leur maîtresse bien endormie, elles puissent s'éloigner sans bruit et sortir de la chambre. Les dames se couchent habillées élégamment et parées de tous leurs bijoux.

A partir de l'âge de deux ans, les enfants ne sont plus contraints de se coucher à une heure déterminée; on les laisse absolument libres d'aller se reposer lorsqu'ils en éprouvent le besoin. Aussi, arrivait-il souvent, que tombant de sommeil au milieu de leurs jeux, des enfants s'endormaient sur place. On était parfois obligé de les éveiller pour les mettre au lit, mais habituellement on se contentait de faire doucement emporter le dormeur par deux esclaves, qui l'étendaient dans son lit sans qu'il se fût aperçu de rien.

Chez nous le service personnel immédiat est exclusivement rempli par les femmes, ce qui fait que l'on congédie les domestiques mâles dès qu'on n'en a plus besoin. Ils peuvent ainsi rejoindre leurs familles dans les habitations qui leur sont affectées hors de la maison. Les eunuques habitent également au dehors.

La plupart des lampes brûlent toute la nuit dans les chambres et dans les corridors, seules les bougies sont éteintes lorsque tout le monde est couché.

Nos repas

Nous avions deux repas par jour, le matin à 9 h. 1/2 et l'après-midi à 4 heures. Lorsque le Père était parmi nous, dès 9 heures nous nous rendions à son appartement pour lui souhaiter le bonjour et lui baiser la main, puis nous passions à table pour le déjeuner. Pendant les séjours de mon Père, nos frères et neveux, qui habitaient au dehors, venaient toujours prendre part à ce repas de famille.

Il n'y a pas chez nous de pièce spéciale pour la salle à manger. C'est donc tout simplement dans la galerie que les eunuques avaient tout disposé sur la longue Séfra (table). Cette Séfra est en bois et faite dans le genre d'un billard ; seulement la nôtre était le double de longueur et un peu plus large. Elle avait tout autour une bordure de la largeur de la main, et dont la hauteur ne dépassait pas dix à quinze centimètres. Nous étions à table tout à fait à l'orientale, simplement assis à terre sur des nattes ou des tapis. Nous possédions cependant une grande variété de meubles européens, surtout dans les appartements du Père. Mais tous ces sièges, ces tables, ces armoires étaient là plutôt comme objets de luxe que pour leur réelle utilité.

A table, on se plaçait comme on voulait, pourvu toutefois, que l'ordre des places fût strictement observé selon le rang

de chacun. Le Père occupait l'extrémité supérieure de la Séfra ; puis se plaçaient à sa droite et à sa gauche les aînés de ses enfants. Quant aux petits, qui n'étaient admis à table qu'à partir de sept ans, ils occupaient les dernières places.

Nos repas se composent de mets nombreux, il y en a souvent jusqu'à quinze. Le riz, sous une multitude de formes, y figure toujours. Puis c'est le mouton, le poulet qui est la volaille préférée, une grande variété de poissons, le pain oriental, les gâteaux et les friandises de toutes sortes. Contrairement aux usages de l'Europe, tous ces mets sont servis en même temps et déposés sur la Séfra avant même qu'on ne se mette à table. De la sorte, on n'a besoin d'aucun serviteur auprès de soi. Les eunuques se tiennent rangés à l'écart, prêts à répondre au premier appel.

Souvent, lorsque le Père avait trouvé le repas particulièrement à son goût, il se faisait apporter des assiettes par les eunuques, et les remplissait lui-même de friandises qu'il envoyait aux malades et aux jeunes enfants que leur âge n'autorisait pas encore à manger avec lui. C'est ainsi qu'à Bet el Mtoni mon Père m'avait assigné un coin de la galerie où je recevais toute pleine l'assiette en question. Nous mangions les mêmes choses que nos aînés, mais nous trouvions infiniment plus agréable de les recevoir de la main du Père, et lui-même se faisait une joie de nous distribuer nos parts.

En se mettant à table, chacun disait à demi-voix, comme prière avant le repas : « Au nom du Dieu de miséricorde », et en se levant de table : « Grâces soient rendues au Seigneur de l'Univers ». Le Père s'asseyait toujours le premier et se levait toujours le premier.

On ne donnait pas comme ici une assiette particulière à chacun, mais les différents mets, sauf le riz, étaient servis

dans une multitude de petites assiettes disposées le long de la Séfra dans une méticuleuse symétrie, et l'on mangeait deux par deux dans la même assiette.

On ne boit jamais en mangeant ; mais dès qu'on a fini, le sorbet et l'eau sucrée sont mis à la disposition de chacun. On ne parlait que rarement pendant le repas, sauf lorsque le Père adressait la parole à l'un ou à l'autre. Les fleurs et les fruits ne figurent jamais sur la Séfra.

Avant et après le repas, des esclaves élégamment parés circulaient autour de la table, apportant à chacun de quoi se laver les mains. Les viandes et le poisson étant servis coupés à l'avance en petites bouchées, nous prenions tout avec nos doigts, sauf ce qui n'est pas absolument solide et que nous prenions à la cuiller. Les couteaux et les fourchettes nous étaient inutiles et ne sortaient de leurs écrins que lorsqu'il nous arrivait de recevoir des Européens.

Lorsqu'on s'était lavé les mains, les personnes soignées avaient l'habitude de se les parfumer afin de chasser complètement tout souvenir du repas.

Les légumes ne se servaient jamais aux repas. On en mangeait soit avant, soit un peu après. Nous en avions toujours une grande variété selon les saisons ; on les apportait à chacun de nous dans nos appartements.

Environ un quart d'heure ou une demi-heure après le repas, les eunuques faisaient circuler le fin moka dans ces jolies tasses orientales gainées d'or ou d'argent. Le café se prend très fort, à l'état d'essence, et absolument pur ; on n'y met jamais ni sucre ni lait. On ne mange jamais rien avec le café, tout au plus l'additionne-t-on parfois de noix d'Areck finement coupée.

Le café doit être versé au moment de le boire. Cette opéra-

tion, si simple en apparence, exige une habileté particulière et peu de serviteurs sont aptes à remplir cet office. D'une main le verseur tient l'élégante cafetière (delle) d'étain garnie de cuivre, et de l'autre la petite tasse appelée sarf ; derrière lui, vient son aide avec un plateau sur lequel sont les tasses encore vides et une grande cafetière de réserve. Si tout le monde est encore réuni au moment du café, le service se trouve simplifié ; mais si l'on s'est déjà séparé, il faut alors courir de tous côtés auprès de chacun, afin de servir chaude l'exquise boisson parfumée.

En Orient, le café est l'objet de soins tout particuliers. Il est toujours grillé, moulu et préparé au fur et à mesure des besoins. Jamais on ne conserve de café déjà fait, et rarement on se sert des grains de café grillés à l'avance ; s'il en reste après que le café est fait, on les jette ou bien on les donne au personnel inférieur de la maison.

Le deuxième et dernier repas a lieu ponctuellement à 4 heures, il est en tous points semblable au déjeuner. Il est rare qu'après ce repas on prenne autre chose que des légumes et du café jusqu'au lendemain matin.

Naissance et premières années d'un Prince ou d'une Princesse

S'il n'était pas d'usage chez nous de saluer à coups de canon la naissance d'un Prince ou d'une Princesse, ce n'en était pas moins un événement considérable pour notre maison. La naissance d'un enfant était toujours une grande joie pour le Père et la Mère, joie à laquelle s'associait tout le petit monde, enchanté d'avoir un nouveau petit frère ou une nouvelle petite sœur ; malheureusement c'était aussi la cause de bien des jalousies. Les cérémonies qui suivaient la naissance se transformaient toutes en fêtes de famille auxquelles tous les enfants étaient conviés et prenaient largement leur part. Ces fêtes se répétaient quatre et six fois par an.

Une Mahométane ne sait pas ce que c'est qu'un accoucheur, on ne consulte que les sages-femmes dont l'ignorance, d'ailleurs, est extrême. La plupart d'entre elles viennent de l'Indoustan ; on les préfère aux sages-femmes indigènes, bien que cette préférence ne s'explique guère, une Indoustane n'ayant rien appris de plus qu'une Arabe ou une Souabili. Il est certain que lorsqu'une accouchée, et surtout son enfant, vivent et se portent bien, c'est seulement à Dieu et à leurs robustes constitutions qu'il faut l'attribuer, mais nul-

lement aux méthodes stupides et barbares des sages-femmes.

Le nouveau-né est soigneusement lavé dans l'eau chaude. On lui met un bandage autour du corps, on saupoudre le cou et les aisselles avec une poudre fortement parfumée, puis on lui met une petite chemise de coton ou de mousseline. On couche le petit être sur le dos, les bras et les jambes bien allongés, et l'on se met en devoir de le ficeler dans une large bandelette depuis les pieds jusqu'aux épaules, de façon que les jambes et les bras soient bien enfermés. L'enfant est maintenu quarante jours dans cette captivité, et n'est délivré de ses entraves que deux fois par jour pour le bain. Cet emmaillotement a pour but de maintenir droit le corps de l'enfant.

Malgré le nombreux personnel domestique, l'enfant est toujours sous la surveillance de sa mère. Le berceau très vaste, en joli bois artistement travaillé, d'importation indienne, est enveloppé d'un rideau de tulle ou de mousseline qui sert de moustiquaire. L'enfant y est continuellement bercé par des esclaves.

Il est très rare que l'enfant soit allaité par sa mère, et cela n'arrive guère qu'une fois par hasard et comme amusement. L'enfant est donc toujours pourvu d'une ou deux nourrices jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de deux ans.

Si le nouveau-né est une fille, dès le septième jour on lui perce les oreilles. Chacune d'elle est percée de six trous qui devront quelques mois plus tard supporter les lourds anneaux d'or.

Le quarantième jour de la naissance de l'enfant, on rase les premiers cheveux. Cette opération des plus délicates et qui exige une grande habileté pour ne pas blesser le tendre

épiderme de la frêle créature, est toujours confiée au chef des eunuques, et s'accompagne de cérémonies particulières pendant lesquelles on brûle une sorte de résine, analogue à l'encens dont on se sert dans les églises catholiques. Les premiers cheveux ne peuvent être ni brûlés, ni jetés ; on doit les enterrer, les confier à la mer ou bien les cacher dans la crevasse d'un mur. Cette formalité s'accomplit toujours en présence de 20 à 30 personnes. Le chef des eunuques, dont la responsabilité est des plus engagées dans cette circonstance, reçoit un très beau cadeau pour le récompenser d'avoir mené à bien son dangereux travail. Ses aides nombreux reçoivent également des gratifications proportionnées.

C'est à cette occasion qu'on débarrasse l'enfant de ses bandelottes. Ses bras, ses pieds et ses oreilles sont ornés d'anneaux. On le revêt d'une petite chemise de soie et on le coiffe du kôlige, sorte de bonnet en tissu d'or muni de pendants qui tombent de chaque côté des oreilles. A partir de ce jour, on peut le montrer à tout le monde. Jusqu'alors les parents, les esclaves de service et quelques rares et intimes amies de l'accouchée pouvaient seuls le voir. La crainte du mauvais œil et autres maléfices imposait cette mesure.

Les enfants orientaux, surtout ceux du premier âge, m'ont paru plus beaux que les babies européens ; mais cela tient seulement à leurs vêtements aux couleurs vives qui sont plus jolis à l'œil et font mieux ressortir la physionomie de l'enfant, que cette uniformité de blanc dans laquelle se perd le petit visage du baby européen.

L'usage des parfums est une telle habitude chez nous, que l'on y soumet les plus petits enfants. Tout ce qui leur est destiné, vêtements, draps, linge de bains, linge, est toute la nuit recouvert de fleurs de ce jasmin odorant que nous avons

dans nos contrées et que l'on ne connaît pas ici. Tous ces objets sont encore parfumés au moment de s'en servir avec des fumigations d'ambre et de musc, puis encore imprégnés d'essence de roses. Il est vrai que fenêtres et portes sont à peu près constamment ouvertes, nuit et jour toute l'année, ce qui fait que l'air, sans cesse renouvelé combat ce que cet usage excessif des parfums pourrait avoir de nuisible.

Dès l'âge de quarante jours, l'enfant est pourvu d'amulettes qui doivent le protéger contre le mauvais œil. Cela se nomme « Hamaje » ou bien « Hâfid » et consiste en objets des plus variés, surtout dans le peuple ; c'est un oignon, un morceau d'ail, de petits coquillages, un morceau d'os que les petits enfants portent dans une enveloppe de cuir sous le bras gauche. Dans les classes élevées, on porte comme amulette des versets du Kourân gravés sur des plaques d'or ou d'argent que l'on suspend au cou par une chaîne de même métal. Les jeunes filles ont surtout une prédilection pour le « Hours » (Le Gardien). C'est un tout petit livre de piété de 7 cent. de long sur 4 ou 5 de large, contenu dans une élégante enveloppe d'or ou d'argent que l'on porte suspendu à une chaîne de cou. Avec cette amulette dans laquelle est gravé le saint nom de Dieu, on ne doit jamais entrer dans des endroits impurs, ce qui prouve combien est grand le respect du Mahométan pour la Divinité.

En même temps que le lait de la nourrice, on ne tarde pas à faire prendre à l'enfant des petites bouillies de farine de riz légèrement sucrées. Dès que l'enfant a des dents, on lui fait manger de tout.

On porte très peu les enfants : on les asseoit de préférence sur le sol recouvert de tapis où ils peuvent s'ébattre tout à loisir.

Les premiers pas de l'enfant donnent encore lieu à une fête exclusivement réservée à tout le petit monde de frères et de sœurs. On préparait pour cette solennité un gâteau ou quelque mets spécial, afin de fêter plus joyeusement les débuts du petit frère ou de la petite sœur.

La mère, la nourrice et l'enfant sont revêtus de leurs plus belles toilettes et parés de leurs bijoux les plus précieux. L'enfant est placé dans une petite voiture montée sur des roues très basses et capitonnée de coussins et de moelleux tapis.

Entre temps, on a fait cuire d'une certaine façon, un grain de maïs jusqu'à ce qu'il atteigne la grosseur d'un dé à coudre et qu'il soit devenu mou comme de l'ouate. On l'écrase, on le mélange à une quantité de toutes petites pièces d'argent et l'on jette ce mélange sur la tête de l'enfant. Aussitôt tous les frères et sœurs se précipitent pour s'emparer des pièces d'argent, et à ce jeu dangereux, la vie du petit être est souvent en péril.

Tant que l'enfant n'est pas assez fort pour porter les sandales, il court tout simplement les pieds nus. Les filles et les femmes portent des sandales de bois appelées koubkâb, les garçons et les hommes portent des sandales de cuir appelées vatjé. Mais comme les vatjé sont beaucoup plus faciles à porter que les koubkâb, on laisse les toutes petites filles en porter jusqu'à ce qu'elles aient acquis l'habileté nécessaire pour adopter définitivement les koubkâb. Les bas ne sont pas en usage ; les grandes dames en portent seulement quand elles montent à cheyal, parce que l'usage exige que les chevilles soient couvertes. Les petites filles portent également dans la maison des bonnets de garçons.

Dès l'âge de deux mois, l'enfant reçoit du Père deux ou

trois esclaves qui, en dehors de sa nourrice, doivent s'occuper de lui et ne pas le quitter. A mesure qu'il avance en âge le Père augmente le nombre des esclaves affectés à son service personnel, et si l'un d'eux vient à mourir il est aussitôt remplacé par un autre.

Jusqu'à l'âge de sept ans, le jeune Prince reste dans la maison avec les femmes ; c'est à cet âge qu'en le soumet au rite mosaïque. Cette formalité s'accomplit autant que possible à la campagne, en présence du Père. C'est encore l'occasion de nombreuses cérémonies dont la clôture, après la guérison de l'enfant, donne lieu à des réjouissances solennelles auxquelles sont conviés tous les dignitaires et les hauts fonctionnaires. En même temps et à cette occasion, des fêtes publiques ont lieu qui durent habituellement trois jours.

C'est à cette époque que le jeune Prince reçoit une jument qui devient sa propriété. Les gens de sa suite vont s'équiper aux écuries royales, où il n'y a jamais moins de deux cents chevaux arabes. L'enfant apprend de bonne heure à monter à cheval, et acquiert ainsi une perfection et une agilité que l'on ne rencontre en Europe que chez les écuyers de cirque. Comme on n'a pas chez nous de selles ni d'étriers d'une aussi parfaite exactitude que ceux d'ici, il est d'autant plus indispensable d'être très bon cavalier. Aussi mon Père était-il très sévère lorsqu'un de ses fils commettait quelque faute d'équitation. Mais il n'était pas seul puni, son professeur l'était aussi, parce que le Père ayant donné à ce dernier ses pleins pouvoirs et ses instructions, lui reprochait de s'être montré trop faible ou trop indulgent vis-à-vis du Prince.

Les enfants chez nous n'étaient ni mal élevés, ni gâtés.

Très juste et très bon, mon Père était inaccessible à la faiblesse. Il exigeait de nous la plus absolue soumission envers ceux qui étaient chargés de nous élever et de nous instruire, quels qu'ils fussent, arabes, abyssins ou simplement nègres. S'il nous arrivait de venir nous plaindre au Père, nous étions fort mal reçus, et n'avions qu'à battre en retraite confus et tout en pleurs. Nous apprenions ainsi à avoir vis-à-vis de nos précepteurs une déférence affectueuse qui, à mesure que nous avançons en âge, se transformait en un sentiment de reconnaissant attachement.

Les nourrices, même lorsqu'elles n'avaient nourri que peu de temps, étaient honorées et respectées, et jouissaient pendant toute leur vie d'une grande considération. Celles qui primitivement étaient esclaves, recevaient leur liberté comme témoignage de reconnaissance. Les nourrices noires sont particulièrement fidèles et dévouées ; aussi la mère la plus tendre peut sans inquiétude abandonner son enfant à la nourrice noire, qui sera pour lui une seconde mère. Quelle différence entre la sollicitude affectueuse de ces dévouées créatures, et l'indifférence ou même la dureté des nourrices européennes !

Mais il y a là plusieurs raisons. La nourrice européenne, étrangère à la famille qui l'engage, qu'elle ne connaissait pas hier et qu'elle oubliera au lendemain de son départ, accomplit un service que sa pauvreté lui impose. Elle a dû, poussée par le besoin de gagner de l'argent, abandonner son propre enfant pour s'occuper d'un enfant étranger qui lui est tout à fait indifférent.

Tout autre est la nourrice noire pour l'enfant qui lui est confié. Depuis des années déjà, elle est dans la maison, souvent même elle y est née, elle en fait donc partie et n'a pas.

d'intérêts personnels en dehors de ceux de ses maîtres. Puis, dans la plupart des cas, elle n'a pas à se séparer de son enfant qu'elle nourrit et élève en même temps que l'enfant de sa maîtresse. Lorsque le moment du sevrage est venu, les deux enfants continuent de grandir ensemble, et plus tard, si l'enfant de la nourrice est esclave, il sera toujours le préféré entre tous, et jouira de tous les privilèges qu'une mutuelle et solide affection lui aura acquis auprès de son frère de lait.

Une tendance fâcheuse des nourrices noires est leur passion de raconter aux petits enfants des histoires effrayantes; Le lion (simba), le léopard (tschoui) l'éléphant (timbo) et les innombrables sorcières jouent un rôle important dans toutes ces fables, dont petits et grands écoutent les récits en frissonnant d'épouvante.

Les soins que réclame l'enfant dans nos régions, sont très simplifiés par le délicieux climat où les refroidissements ne sont pas à craindre. Les membres à l'aise dans leurs vêtements légers, les enfants peuvent jouer, courir et sauter sans contrainte. Aussi n'ont-ils pas besoin de leçons de gymnastique pour acquérir la souplesse et l'agilité que n'auront jamais les jeunes Européens dans leurs costumes ajustés et compliqués, Les sauts de hauteur sont un des exercices auxquels excellent les jeunes gens de nos contrées, et il n'est pas rare de voir un garçon de 10 à 12 ans sauter par-dessus deux chevaux placés l'un à côté de l'autre.

De bonne heure on habitue les enfants à nager, et chacun se livre avec passion à cet exercice. Le tir et les combats simulés sont aussi un des grands divertissements de la jeunesse. Bien que même les très jeunes gens soient toujours armés, et portent de la poudre et des balles comme les hom-

mes, on entend rarement dire qu'une imprudence ait causé un malheur.

Les jeunes gens ne restent dans la maison paternelle que jusqu'à l'âge de 18 ou 20 ans. A cette époque, le jeune Prince est mis en possession d'une maison qui devient sa résidence personnelle, et le Père lui accorde une pension mensuelle avec laquelle il doit subvenir à toutes ses dépenses. C'est à lui de les régler d'après ses revenus. La mère du jeune homme va généralement vivre avec son fils. Si, par suite d'un mariage, le jeune Prince voit sa famille s'accroître, ou bien encore, lorsqu'il s'est montré bon administrateur de ses revenus, le Père augmente sa pension, mais il ne doit jamais faire de dettes, rien n'était plus odieux à notre Père que le désordre et la prodigalité. Chaque année, les vaisseaux du Père apportaient une cargaison d'objets de toutes sortes, qui servaient à la consommation de la famille pendant toute l'année. Tous les frères et sœurs, ainsi que leurs familles, recevaient la part qui leur revenait. Mais il ne leur était jamais fait de crédit, et malheur à celui qui se trouvait hors d'état de payer sa dépense ; il recevait du Père un blâme si sévère qu'il se serait bien gardé de se l'attirer une seconde fois.

Lorsqu'il survenait une guerre, ce qui était malheureusement souvent le cas pour Oman, tous les princes en âge de porter les armes, devaient partir et faire campagne comme de simples particuliers.

Les jeunes princes étaient tenus sous une sévère discipline ; mais cette sévérité ne faisait qu'augmenter le respect et l'amour des fils pour le Père. Combien de fois n'ai-je pas vu mes grands frères, devant les esclaves, se hâter vers la chambre du Père pour lui préparer ses sandales.

Il y a peu à dire de l'éducation des Princesses ; jusqu'à l'âge de sept ans, elle est à peu près la même que celle de leurs frères.

Lorsqu'une Princesse vient à se marier, à épouser un de ses cousins, très nombreux à Omàn comme à Zanzibar, elle quitte la maison paternelle pour habiter celle de son mari. Dans le cas contraire, la maison paternelle est pour elle le seul et vrai abri, et lui reste toujours ouverte comme refuge contre les rigueurs du sort. Toutefois, si elle le préfère, elle peut aller vivre avec un frère. Cet usage, bien que très honorable en lui-même et avantageux pour les intéressés, n'était pas sans susciter bien des jalousies, ce qui s'explique aisément dans une famille aussi nombreuse, et il fallait une certaine fermeté de caractère pour les dédaigner.

Chaque sœur a son frère favori, et cette affection réciproque leur fait partager leurs chagrins comme leurs joies ; elle est pour tous deux un appui moral et matériel tout à la fois.

Souvent une tendre sœur allait implorer l'indulgence du Père pour quelque étourderie du frère bien-aimé, et il était bien rare que notre Père, qui avait un grand faible pour ses filles, restât sourd à la prière de l'une d'elles. Ses filles aînées, surtout, jouissaient de prérogatives particulières. Mon Père était pour elles rempli d'attentions délicates, et laissant de côté toute étiquette, il les invitait à s'asseoir près de lui sur le sofa, tandis que ses grands fils et les enfants se tenaient respectueusement debout, devant lui.

L'École en Orient

Chez nous, comme dans tout l'Orient en général, l'école (mdarsé), a très peu d'importance. En Europe, l'école est le point de départ de la vie publique et de la vie religieuse ; c'est elle qui forme l'individu au point de vue intellectuel et moral, et prépare sa destinée dans l'avenir. En Orient, la « mdarsé » est une chose tout à fait secondaire, pour beaucoup même elle n'existe pas du tout.

Voici maintenant en quoi consistait l'école dans notre maison. Vers l'âge de 6 ou 7 ans, les enfants commençaient leurs études. Les filles apprenaient à lire, rien de plus ; les garçons apprenaient à lire et à écrire. A Bet il Mtoni, comme à Bet il Sahel, filles et garçons travaillaient ensemble, sous la direction d'une seule institutrice, que mon Père avait fait venir d'Oman. Aussi, lorsqu'il arrivait à l'institutrice d'être malade et de garder le lit, nous étions enchantés, car elle n'avait pas de remplaçante et nous avions congé.

Il n'y avait pas de salle d'études particulière ; les leçons nous étaient données dans une galerie en plein air, où les pigeons, les paons, les perroquets circulaient librement. L'ameublement de la salle d'études consistait simplement en une immense natte. Nos fournitures de classes étaient éga-

lement des plus sommaires, un Kouràn avec un pupitre (marfa), un petit encrier, une plume en bambou et l'omoplate polie d'un chameau en guise d'ardoise étaient tout ce dont nous avions besoin.

Pour commencer, nous devions apprendre l'A B C arabe très compliqué, puis, faute d'autres livres, nous commençons à lire dans le Kouràn. Pour les garçons, ils apprenaient à écrire en même temps qu'à lire. Là se bornaient nos études. Jamais on n'explique ce qu'on lit et ce qu'on apprend, ce qui fait qu'il y a tout au plus un Mahométan sur mille qui comprend et puisse interpréter toutes les pensées et les préceptes des Saintes Ecritures, alors que beaucoup les ont appris par cœur. D'ailleurs, chercher à comprendre et à expliquer l'esprit des Saintes Ecritures est tenu pour irreligieux et rigoureusement défendu. L'homme doit croire aveuglément ce qu'on lui enseigne.

A 7 heures du matin, après avoir mangé quelques fruits, nous devions nous trouver sur notre natte d'études pour attendre notre institutrice. Mais avant son arrivée, nous occupions nos loisirs à jouer, à sauter, à grimper sur la balustrade de la galerie, au risque de nous rompre le cou, jusqu'à ce que la sentinelle que nous avions placée à l'angle de la galerie nous eût avertis, en toussant, de l'arrivée de notre professeur. En un clin d'œil, nous étions tous assis sur la natte, affectant l'air le plus innocent ; et dès que nous l'entendions, s'approcher, nous nous levions d'un bond pour aller au-devant d'elle, lui tendre respectueusement la main et lui souhaiter le bonjour. Elle tenait toujours, d'une main, la baguette de roseau exécrée, et de l'autre, un grand encrier de cuivre. Nous attendions qu'elle se fût assise, alors, seulement, nous nous permettions de faire comme elle. Nous étions assis tous en

semble, les jambes croisées sur la natte, réunis en cercle autour de l'institutrice.

Elle commençait la première soura du Kourân, qui est le Pater Mahométan et nous terminions en chœur la prière par l'« Amin » connu (et non pas Amen). Puis, on se mettait au travail en répétant d'abord ce qui avait été appris la veille, ensuite, on lisait ou l'on écrivait du nouveau. On travaillait ainsi jusqu'à 9 heures, et la leçon reprenait après le déjeuner jusqu'à l'heure de la deuxième prière.

Nous étions autorisés à prendre avec nous quelques-uns de nos esclaves et de les faire assister à la leçon. Ils se tenaient assis à distance derrière nous. En même temps que la lecture et l'écriture, on nous apprenait encore à compter jusqu'à 1.000 ; aller au delà est considéré comme superflu. On ne se fatigue pas beaucoup avec la grammaire et l'orthographe, et d'ailleurs, avec les années pendant lesquelles on lit beaucoup, on se familiarise de soi-même avec l'« Isnahû », assez compliqué. Quant aux autres connaissances, telles que l'Histoire, la Géographie, l'Histoire naturelle, les Mathématiques, etc., je ne les ai jamais apprises et n'en ai même jamais entendu parler à la maison. Ce n'est qu'une fois en Europe que j'ai été initiée à toutes ces branches de la science. Suis-je plus heureuse que les autres, de cette instruction péniblement acquise ? Ceci est une question que je n'ai pas encore résolue.

De la façon dont les leçons nous étaient données, nous n'avions pas à faire de devoirs de classes. Nos études se poursuivaient donc tranquillement, sans jamais donner lieu à cette agitation fiévreuse qui caractérise en Europe les périodes d'examens. On se contentait de signaler au Père les progrès accomplis par ceux de nous qui se distinguaient

particulièrement, de même on lui faisait part de la bonne ou de la mauvaise conduite de chacun de nous ; et comme le Père avait donné à l'institutrice l'ordre formel de nous punir sévèrement lorsque nous donnions un sujet quelconque de mécontentement, nous la craignions beaucoup, tout en ayant pour elle le plus grand respect. Plus tard, devenus des hommes et des femmes, les élèves traitaient leur institutrice avec la plus grande déférence. C'était elle qui servait d'intermédiaire et d'arbitre dans les différends qui s'élevaient parmi nous ; ainsi l'influence qu'elle s'était acquise lorsque nous étions enfants se continuait par la suite, et assurait à celle qui avait été notre éducatrice, une situation prépondérante au sein de notre nombreuse famille.

L'âme humaine étant la même sous toutes les latitudes, nos écoliers orientaux, comme les enfants européens, avaient recours aux mêmes stratagèmes pour se gagner les faveurs de l'institutrice. Ici, c'est une fleur que les enfants portent à M^{lle} X... ou Z. ., là-bas mes frères et moi nous mettions aux pieds de notre institutrice les plus beaux et les meilleurs bonbons de France que le Père avait coutume de nous distribuer chaque jour. Mais la bénéficiaire qui souffrait de terribles maux de dents, tout en nous sachant gré de l'intention, n'était pas toujours charmée de ces cadeaux. Il lui arriva parfois de soupçonner une arrière-pensée malicieuse à nos prévenances, et de supposer qu'en la comblant de ces exquis sucreries, nous voulions la rendre malade et jouir ainsi de notre liberté. Pour être tout à fait sincère, je dois reconnaître que nous ne souhaitions pas de voir la pauvre femme tout à fait délivrée d'un mal qui nous procurait de temps en temps des congés supplémentaires.

La durée de notre temps d'école était très variable. Nous

devions apprendre ce qu'il fallait savoir, et cela demandait un an, deux ans ou trois ans, selon les aptitudes de chacun.

Les ouvrages manuels s'apprenaient en dehors de l'école, et c'est à nos mères qu'incombait la tâche de nous initier aux divers travaux de broderie, de couture, etc. Là encore, les aptitudes étaient très différentes. Beaucoup d'entre nous étaient extraordinairement habiles et faisaient, avec une rare perfection, les riches broderies d'or, d'argent et de soie, les fines dentelles, et une variété infinie d'ouvrages les plus délicats et les plus compliqués. Certaines de mes sœurs auraient pu, si elles en avaient eu besoin, gagner largement leur vie avec leur travail, tandis que d'autres n'étaient pas même capables de se coudre un bouton.

L'école publique n'existe pas chez nous, si ce n'est pour les garçons ; encore n'est-ce qu'à l'usage des familles pauvres. Les personnes qui possèdent une petite aisance prennent pour leurs enfants un professeur ou une institutrice.

Si je reconnais volontiers que les Arabes donnent trop peu d'importance à l'instruction, je reprocherai aux Européens de lui en donner beaucoup trop. En Europe, on apprend aux enfants une foule de choses qu'ils n'auraient vraiment pas besoin de savoir ; on surcharge ces jeunes intelligences d'un bagage scientifique absolument exagéré qui absorbe tous leurs instants. Du jour où l'enfant commence à aller à l'école, tout son temps est pris tant par les classes que par les devoirs à faire une fois rentré chez lui. La vie de famille, l'influence familiale sont absorbées par cette fièvre de travail. Et combien de ce travail ! reste sans profit pour l'enfant ! Combien de ces connaissances acquises au prix de tant de fatigues sont destinées à être bien vite oubliées !

Que dire aussi des détestables conditions d'hygiène dans

lesquelles se poursuivent ces pénibles études ? Comment s'étonner que des enfants enfermés cinq heures par jour dans des classes trop petites pour leur nombre, s'étiolent et tombent malades, la santé ruinée souvent pour la vie tout entière. Quelle différence entre ces sombres classes européennes et notre vaste galerie, librement ouverte à l'air pur et à la délicieuse brise de mer !

La tyrannie absorbante des études ne laisse pas de place à l'éducation, et l'enfant n'est pas, comme en Orient, élevé dans la déférence envers ses parents, ses éducateurs et tous ceux qui ont sur lui le privilège de l'âge, de l'expérience et du savoir. On néglige de lui inculquer le respect de la vieillesse et l'on ne s'occupe pas assez de lui faire observer ses devoirs religieux. On lui surcharge la mémoire des dates et des événements de l'histoire de l'Église, et l'on ne pense pas à ouvrir son cœur aux vérités de la morale et de la religion.

Cette exagération d'instruction pour les hommes comme pour les femmes a pour résultat de diminuer le nombre des ouvriers, et d'encombrer les carrières dites libérales. Tout le monde veut être savant, la science seule fait le mérite. Comment s'étonner alors de voir régner partout la plus effroyable impiété, le mépris de l'ordre établi, l'ambition effrénée, la soif de jouissances, en un mot, la démoralisation universelle. On devrait étudier un peu plus les Saintes Écritures et passer moins de temps à méditer la métaphysique de la Force et de la Matière.

Comment ne pas comprendre que cette étude de la Nature, de la Création jusque dans ses plus secrètes profondeurs est une vaine ambition de l'homme. Selon l'image très juste d'un écrivain, l'homme est comparable à un éphémère qui serait né dans la cathédrale de Strasbourg. De même que le frère

insecte n'aura pas le temps de voir dans toutes ses parties le colossal édifice, de même, pendant sa courte existence, l'homme ne pourra pas connaître toutes les merveilles de l'Univers et encore moins les comprendre.

L'humanité peut continuer à chercher, à étudier, à s'appropriier le plus de connaissances possibles, mais il est bon de garder une juste mesure, et l'on ne devrait pas imposer à des cerveaux d'enfants, l'étude de sciences qu'ils ne sont pas à même de comprendre sans une fatigue cérébrale excessive.

C'est ainsi que s'expliquent les cas nombreux de maladies mentales dont j'eus occasion de lire la terrifiante statistique. La plupart de ces malheureux, atteints de folie sont des élèves des gymnases et des établissements de haut enseignement ; beaucoup d'entre eux étaient les victimes de cette science et du surmenage auquel elle donne lieu. Je pensais alors à ma patrie où l'on n'a pas besoin de maisons pour les fous, car dans mon existence en Orient, je n'ai jamais connu que deux folles, une négresse et une indoustane, et jamais je n'ai entendu parler d'autres cas de folie.

Sans vouloir juger d'une manière absolue l'enseignement européen, ce que je ne saurais faire, j'exprime simplement ici mon impression personnelle et je me demande si l'on a le droit d'imposer de force la science à un peuple. On sourira de pitié et l'on se moquera de moi. Soit ! Je n'en suis pas moins persuadée que c'est une grande erreur de croire qu'il est de l'intérêt d'un peuple de l'instruire et de l'éclairer. En ma qualité d'Arabe, née et élevée dans un milieu ignorant, au point de vue européen du moins, je sais combien une éducation européenne complète aurait peu de succès parmi les Orientaux mahométans. Il y a dans les sciences cultivées en Europe des éléments incompatibles avec les croyances reli-

gieuses mahométanes. C'est pourquoi les Turcs mahométans n'ont jamais pu atteindre qu'à une demi-culture, et que tout en aspirant à la civilisation ils n'y sont pas parvenus, la civilisation européenne étant en opposition et en contradiction avec leurs croyances. Il faut laisser les peuples se développer librement selon leurs aspirations, leurs besoins, leur organisation nationale, aidés de l'expérience que leur a donnée la connaissance pratique de la vie depuis des siècles. On blessera profondément le pieux arabe si l'on commence son éducation par les sciences naturelles sans l'étude desquelles il n'y a pas de raisonnement possible. Tout son être se révoltera au simple énoncé des lois de la nature, il ne les comprendra pas et ne les acceptera pas, lui qui, jusque dans les plus petits détails de la vie universelle, voit la toute puissance de Dieu présidant à tout et gouvernant tout !

Le trousseau annuel. Les toilettes et les modes dans notre maison

En Europe, le père de famille a l'habitude de remettre à sa femme et à ses filles une somme déterminée par mois pour leur entretien et leurs menues dépenses personnelles. Il n'en est pas de même chez nous. Comme il n'y a aucune industrie à Zanzibar, tous les objets de toilette et toutes les étoffes sont, pour toute la population, importés exclusivement de l'étranger.

Pour subvenir aux besoins considérables de notre maison, le Père faisait un très grand commerce d'échange. Tous les ans, nos grands voiliers partaient chargés de nos produits, les girofles principalement, et les portaient en Angleterre, à Marseille, en Perse, aux Indes et en Chine. Par l'intermédiaire de nos agents dans ces pays, le montant de la cargaison nous procurait les divers objets dont nous avons besoin et qui, pour la plupart, concernaient notre toilette.

Le retour de ces vaisseaux était toujours attendu avec une fiévreuse impatience, et déterminait en quelque sorte pour nous, l'ouverture d'une saison nouvelle. Le contenu du chargement devait subvenir aux besoins de notre maison et de la ville entière pendant toute l'année.

Pour les enfants, la vue seule des voiles qui se profilaient

à l'horizon était un sujet de joie, et toute une perspective d'enchantements leur apparaissait dans les flancs de ces navires chargés des plus beaux jouets d'Europe. Il y avait toujours vingt à trente caisses pleines de chevaux, de poupées, de petites voitures, de boîtes à musique de toutes les grandeurs, d'accordéons, de flûtes, de trompettes, de fusils, de fouets ; il y avait aussi des poissons et des canards que l'on faisait nager avec un aimant, et combien d'autres jouets plus merveilleux les uns que les autres. C'est dans une de ces circonstances que mon Père me donna une superbe poupée, magnifiquement habillée, qui parlait et qui avait des dents ; ce fut pour moi un ravissement !

Dès l'arrivée des bateaux, on décidait du jour où la cargaison serait partagée et distribuée. Mes jeunes frères s'empresaient de prendre les devants et d'aller sur le bateau trouver le capitaine pour s'informer des jouets qu'il apportait. Puis, commençait le partage qui, à Bet il Mtoni comme à Bet il Sahel, durait toujours de trois à quatre jours. C'était à mes frères et sœurs aînés qu'incombait la mission de distribuer à chacun la part qui lui revenait. Que d'envies et de jalousies suscitaient encore ces partages qui n'étaient jamais faits à la satisfaction de tous. Souvent les choses ne se trouvaient pas à notre goût, et le pauvre capitaine en subissait les conséquences, comme responsable de tout, mon Père lui ayant donné pleins pouvoirs avec cette seule recommandation : « Achète toujours ce que tu trouveras de mieux et de plus beau, et ne regarde pas au prix ».

Les étoffes les plus riches comme les plus simples étaient données en pièces entières, mais chacun était libre de s'entendre avec d'autres pour échanger ce qui ne lui convenait pas, ou ce qu'il avait en trop. Ces derniers arrangements

demandaient encore une quinzaine de jours, après quoi nous nous mettions à l'œuvre pour confectionner nos toilettes. Comme il n'y avait pas de tables, on taillait les étoffes sur ses genoux, et souvent, dans sa trop grande hâte, une dame coupait sa propre robe en même temps que l'étoffe qu'elle taillait. Parmi les articles apportés par nos vaisseaux, il y avait encore le musc, l'ambre, les innombrables huiles parfumées, l'huile et l'eau de roses, le safran (qui, mélangé à d'autres ingrédients, est indispensable à la coiffure des dames), les soies de toutes couleurs, les fils d'or et d'argent (lametta) pour faire la dentelle, les tissus d'or, les boutons d'argent et tous les mille riens qui entrent dans la toilette d'une dame arabe. A la part de chacun venait s'ajouter une somme d'argent qui variait selon le rang et l'âge.

Si, le jour du partage, quelque personne de nos relations se trouvait en visite chez nous, le Père donnait à cet hôte sa part de tout, aussi bien de l'argent que du reste. L'excédent de la cargaison était mis de côté pour être distribué plus tard à nos parents d'Oman.

Parmi les Orientales, il se trouve aussi des coquettes très dépensières, qui ne savent pas résister à leurs caprices et se contenter des revenus qui leur sont alloués. Il leur faut alors s'adresser au père ou au mari pour obtenir le supplément nécessaire par des dépenses exagérées. Mais ce n'est qu'avec la plus grande réserve qu'il faut user de cette suprême ressource, car les chefs de famille arabes n'aiment pas la prodigalité ; aussi le solliciteur s'expose-t-il à recevoir, en plus de ce qu'il demandait, une sévère admonestation qu'il ne demandait certainement pas.

Dans notre maison comme partout, il y avait des caractères prodigues et d'autres très économes. Ces derniers savaient

organiser leur existence de façon à toujours équilibrer leur budget. Ils professaient entre autres ce principe très louable de n'avoir pas des esclaves uniquement par luxe, mais aussi pour les utiliser à leurs besoins personnels. Ils leur faisaient donc exécuter divers travaux manuels. Les jeunes filles cousaient, brodaient, faisaient de la dentelle ; les hommes étaient employés comme selliers, menuisiers, etc. Les maîtres, qui savaient utiliser ainsi leur personnel, réalisaient de grandes économies, puisqu'ils n'avaient pas à payer des ouvriers étrangers. Les esclaves occupés à ces divers travaux jouissaient de plus de considération que les autres, et, pourvus d'un métier, ils pouvaient, en cas d'affranchissement, gagner honorablement leur vie. Dans Omàn, où il y a peu d'esclaves, il est d'usage de leur faire apprendre un métier quelconque qui peut leur être utile à eux-mêmes aussi bien qu'à leurs maîtres. C'est pourquoi l'on envoie fréquemment les esclaves de Zanzibar à Omàn pour les faire, en quelque sorte, élever et instruire. Par suite, leur valeur marchande augmente considérablement.

Le climat équatorial nous offrant un été perpétuel, les préoccupations du trousseau annuel se trouvent très simplifiées. La période des pluies qui dure de six à huit semaines pendant lesquelles la température descend jusqu'à + 18° Réaumur est le seul hiver que nous ayons là-bas. Pendant cette saison plus humide que froide, nous portons principalement du velours et d'autres étoffes épaisses.

Tout ce qui constitue le vêtement est fait à la main ; à l'époque dont je parle, on n'avait pas la moindre notion des machines à coudre. Les vêtements sont d'une coupe très simple, absolument identique pour les hommes et pour les

femmes ; l'étoffe et les ornements établissent seuls les différences. En Europe, où les modes varient avec les saisons, on trouverait ennuyeuse cette constante uniformité dans la toilette. Je n'ai certainement pas la prétention de changer les mœurs européennes, mais je dois reconnaître que ce besoin général de suivre quand même la mode entraîne à des dépenses considérables, souvent disproportionnées avec les ressources d'une famille, et les femmes arabes les plus dépensières sont loin d'atteindre la prodigalité des Européennes.

A quelque rang qu'elle appartienne, la femme arabe n'a d'autres vêtements qu'une longue tunique descendant jusqu'aux pieds, un pantalon et un fichu de tête. Les étoffes de tous ces vêtements sont différentes. Les personnes riches portent du velours, de la soie, des brocards d'or richement ornés et travaillés. Pendant les temps chauds, ces lourdes étoffes sont remplacées par des cotonnades et de la mousseline. On a soin de ne pas faire la tunique trop longue, afin de laisser voir les riches broderies du pantalon ainsi que les bracelets d'or qui ornent les chevilles et dont les clochettes font entendre en marchant un joli tintement. Du bandeau enroulé sur le front, tombent deux longs rubans avec de grandes franges qu'on laisse pendre sur le dos ou que l'on ramène en avant, de chaque côté de la tête. Le véritable fichu de tête tombe jusqu'à la cheville. Il se fait en soie pour les personnes de qualité.

Pour sortir, une dame arabe revêt son « schele ». C'est un grand fichu de soie noire bordé d'une large broderie d'or ou de soie, selon le goût ou les moyens de la dame. Ce vêtement tient lieu de châle, de paletot, de jaquette, de manteau de pluie ou de poussière ; et les dames les plus riches

et les plus nobles ne sauraient se passer de leur schele.

Pendant la saison des pluies, les grandes dames arabes portent encore dans la maison la « djocha », sorte de paletot de drap qui descend jusqu'à la cheville et est orné de broderies d'or ou d'argent. On porte la djocha comme ici le pardessus, c'est-à-dire sur les vêtements habituels. Elle est ouverte devant depuis le haut jusqu'en bas et n'est retenue sur la poitrine que par une cordelière d'or. Les dames âgées préfèrent à la djocha les riches et superbes châles persans.

Il n'y a naturellement pas chez nous d'appareils de chauffage comme ici, cependant nous avons, pour combattre le froid que nous donne l'humidité dans le moment des pluies, une sorte de brasero appelé « Mankal ». C'est un réchaud en cuivre de vingt centimètres de profondeur sur trente centimètres de diamètre, élevé sur des pieds de quinze centimètres de hauteur. On l'emplit de charbon de bois allumé, puis on le place au milieu de la chambre. Le mankal répand une douce et agréable chaleur, et chacun se tient volontiers dans l'appartement où il a été placé. C'est pendant cette période des pluies que se fait la récolte du maïs dont on fait chez nous une grande consommation et que l'on accommode de façons très variées. On aime surtout à manger les grains de maïs rôtis. On place les épis frais sur les charbons ardents du mankal, et, dans l'espace de cinq minutes, on entend les grains éclater, ils sont cuits et bons à manger.

Malgré le mankal, portes et fenêtres restent toujours ouvertes.

Sur un plantage (1)

Mon Père possédait 45 plantages dispersés sur toute la surface de l'île. Chacun de ces plantages occupait 50 à 100 esclaves, et certains même en avaient jusqu'à 500, qui travaillaient sous les ordres d'un régisseur arabe. Deux de ces plantages avaient de véritables palais servant d'habitation, six ou huit avaient de grandes maisons de campagne, le reste n'était pourvu que d'habitations rurales pour les employés et les ouvriers, aussi n'y faisons-nous pas de séjours prolongés.

Très absorbé par les affaires, mon Père ne s'absentait pas volontiers, et par suite nous ne pouvions quitter la ville que rarement et pour un temps très court. Mais c'était toujours une si grande joie pour tous les enfants d'aller pour quelques jours à la campagne que nous ne laissions pas de repos à notre excellent Père qu'il ne nous eût accordé la permission d'y aller sans lui.

Ces excursions exigeaient toujours des préparatifs très

(1) Le mot plantage s'applique ici à une propriété rurale, sorte de résidence de campagne où la famille allait de temps en temps passer quelques jours et d'où l'on faisait venir tous les fruits et les légumes. (Note du traducteur).

compliqués. Il fallait emporter avec soi les vivres nécessaires à toute cette multitude de femmes, d'enfants et de serviteurs. Tout devait être porté sur la tête des esclaves nègres, et la résidence était souvent éloignée de deux milles. Trois jours avant le départ, une centaine d'esclaves étaient occupés à transporter les provisions nécessaires. Au grand mécontentement du cuisinier et du chef des cunuques qui avaient à s'occuper de tout, il fallait prendre le double de ce dont on avait besoin, parce que dans le trajet beaucoup de choses pouvaient se trouver gâtées ou perdues. C'était le profit des intendants des propriétés visitées, puisqu'ils étaient autorisés à prendre pour eux tout ce qui restait des provisions apportées.

La nuit qui précédait le départ était pour le plus grand nombre une nuit d'insomnie, tant était grande la joie occasionnée par l'excursion du lendemain. Dès la veille au soir, les ânes blancs que l'on devait monter étaient préparés, leurs queues rougies au Hinna. Les Sarari qui ne possédaient pas d'âne de selle, en empruntaient à des amis, ou bien mes frères ou les eunuques leur en procuraient. Toutefois, lorsque l'une d'elles ne s'était pas pourvue à temps d'une monture, elle se voyait obligée de rester à la maison. Mon Père n'entrait jamais dans ces détails, et chacun devait s'occuper de soi.

Si le plantage que nous voulions visiter était au bord de la mer, les choses se trouvaient très simplifiées. Le transport par eau se faisait dans les meilleures conditions, les provisions déposées dans le bateau arrivaient sans avaries à destination, tandis que portées par les esclaves, elles se trouvaient jetées pêle-mêle à chacune des nombreuses haltes de la route.

Ces excursions étaient pour les dames autant d'occasions de satisfaire cet amour de la parure qui possède les

Orientales. On faisait assaut d'élégance, et si par malheur une toilette projetée ne se trouvait pas prête au jour indiqué, celle qui devait la porter préférait renoncer à l'excursion que de se joindre aux autres dans une mise plus simple.

Le départ était fixé à 5 h. 1/2 du matin, aussitôt après la prière. Mais longtemps avant cette heure, la maison était en agitation. De tous les côtés on entendait des cris, des appels des querelles, des bruits de toutes sortes qui auraient mis au supplice une personne aux nerfs sensibles. Heureusement les gens de nos contrées sont peu nerveux; la vie calme et régulière, et par-dessus tout, l'air vivifiant de la mer nous met à l'abri de ce mal qui ravage les Européens. Les allées et venues dans les escaliers se poursuivaient sans interruption. On appelait en bas, on appelait en haut. Entre les esclaves c'était un échange de reproches, d'injures et même de coups. Les animaux sellés depuis une heure s'impatientaient et faisaient entendre de longs braiements qui retentissaient au milieu des clameurs générales, et sans égard pour leur élégante parure, ne tardaient pas à se livrer à leur penchant favori et se roulaient sur le sol en attendant le départ.

Après que chacun avait soigneusement inspecté sa monture, tout le monde se mettait en selle. Seuls les esclaves solides et vigoureux servaient d'escorte en courant tout armés à côté du cortège.

Rien n'était plus joli que ce long défilé. Les ânes blancs comme la neige sous leurs superbes harnachements tout constellés d'or et d'argent, les armes éblouissantes des coureurs qui se détachaient sur l'envolée de leurs vêtements blancs, l'étincellement des pierreries, le bruissement métallique et sonore que soulevait le pas cadencé des montures

tout cet ensemble, de couleur, de bruit et de lumière était d'un effet pittoresque et charmant.

Notre caravane traversait la ville avant le lever du jour, en rangs étroitement serrés. Les petits enfants étaient portés par des esclaves qui les tenaient assis sur leurs épaules, tandis que les autres plus grands, mais qui ne pouvaient pas encore monter à cheval étaient confiés aux eunuques qui les prenaient sur leurs montures. Une fois hors de la ville, en pleine campagne nous reprenions notre liberté. La colonne se rompait et chacun allait au gré de sa fantaisie. Celui qui avait pour monture un animal ardent ne tardait pas à prendre les devants, sans souci des cris et des appels des eunuques qui s'efforçaient en vain de reformer la colonne. Dès que le soleil paraissait à l'horizon, chacune des dames voyait s'empresser à ses côtés un de coureurs muni d'un immense parasol pour abriter sa maîtresse. On chevauchait ainsi par groupes, et tout en riant et en plaisantant on arrivait au terme du voyage.

Là nous étions reçus par les premiers et les plus âgés de nos esclaves, et par la famille de l'intendant lorsqu'il était marié. Quant à lui, il ne devait pas se montrer pendant toute la durée de notre séjour.

Nous partions toujours à jeun de la maison, et ce n'était qu'à notre arrivée que nous pouvions savourer les superbes fruits préparés à notre intention. L'appétit stimulé par la longue route parcourue, nous faisons tous honneur au repas copieux qui nous était servi, et que nous prenions dans les mêmes règles d'étiquette observées à la maison. Mais après le repas, tout le monde se dispersait sous les grands arbres, où loin des indiscrets, chacun jouissait librement et sans contrainte de la plus large indépendance. On ne

se réunissait qu'aux heures de repas et de prières.

Au cours de la journée nous arrivaient du voisinage des invitations et des visites. Les unes comme les autres s'adressaient à toute la famille. Les hôtes étrangers n'étaient reçus que par mes frères et mes sœurs aînés.

Nos déplacements en si nombreuse compagnie n'auraient pas été possibles dans les conditions où l'on serait obligé de les effectuer dans le Nord; mais dans nos régions bénies, les exigences de la vie sont aisément satisfaites. Il ne fallait pas songer à se procurer des lits pour tout le monde, et l'on se couchait simplement sur les couvertures de sa selle, avec son bras en guise de coussin.

On ne saurait se faire une idée de l'énorme quantité de vivres consommés dans ces excursions. Indépendamment des provisions qu'une centaine d'esclaves avaient apportées depuis plusieurs jours, nos aimables voisins nous envoyaient des quantités de choses, et jusqu'à des mets tout préparés, en témoignage de sympathie et pour nous souhaiter la bienvenue. Aussi était-il de règle que ces jours de fête fussent suivis d'indispositions de toutes sortes.

Le bon vieux Ledda, un indien adorateur des astres était le fermier général de nos domaines. Très attaché, très dévoué à notre famille, il avait toujours en réserve une foule de surprises pour les enfants. A l'occasion de sa fête ou des nôtres il nous donnait en cadeau des objets de sa patrie, et nous envoyait constamment des friandises de toutes sortes. Lorsqu'il apprenait que nous allions à la campagne, il nous envoyait des boîtes de feux d'artifices (*letâk*) de fabrication indienne que nous nous amusions à faire partir tous les soirs.

Nos soirées étaient encore agréablement remplies par le spec-

tacle des jeux et des danses nègres qui avaient lieu en plein air. Les danses nègres ne sont nullement ridicules et grotesques comme le feraient supposer les récits des voyageurs africains (1).

Il nous arrivait souvent aussi d'amener avec nous des danseurs et danseuses indous qui charmaient nos soirées par la séduction d'un art qu'ils professent avec un rare talent (2).

Rien n'est plus délicieusement pittoresque et voluptueux que ces soirées d'Orient, Sous la vive lumière de la lune des tropiques, on peut admirer l'élégante et nombreuse réunion. Les riches costumes, les parures étincelantes encadrent des beautés de nuances diverses, depuis les blanches Circassiennes, jusqu'aux noires Abyssines. Tout ce monde en toilettes de couleurs variées et fantaisistes est réuni en cercle, debout, assis ou étendu, dans cette liberté d'allure si chère aux Orientaux; au milieu des rires et des bavardages, les plaisanteries innocentes s'échangent tout haut sous l'épaisse verdure des arbres superbes. Il faut avoir vécu ces heures exquisés pour en comprendre le charme. La soirée se prolongeait fort tard, et lorsqu'arrivait l'heure de se retirer les dames venues en visites remontaient sur leurs ânes pour rentrer chez elles.

Nous emmenions souvent dans ces excursions une petite

(1) Je dirai à ce propos que je trouvai bien peu de grâce aux danses européennes avant de m'y être accoutumée; ce perpétuel tournoiement des couples de danseurs et de danseuses me donnait le vertige rien qu'à les voir de ma chaise.

(2) Bien qu'ils ne soient pas adulés comme le sont les danseurs et danseuses en Europe, ils s'enrichissent vite tout en vivant dans le luxe et le bien-être, et peuvent, jeunes encore, retourner dans leur patrie et y vivre dans l'aisance. Toutefois ils sont peu estimés chez nous.

française du nom de Claire, ainsi que ses deux frères, des garçons de 14 et 15 ans. C'étaient les enfants d'un médecin du Consulat de France qui parlaient très bien le Souahili. La première fois que Claire coucha à la maison, ce fut un fou rire général, lorsqu'elle nous apparut dans sa blanche chemise de nuit, selon la coutume européenne, alors que chez nous on se met au lit vêtu comme dans le jour. Les étoffes diffèrent bien entendu, et les vêtements de nuit sont faits en tissus qui se lavent au lieu d'être en soie, en velours ou en brocart.

Lorsque notre séjour se prolongeait, notre Père venait nous voir, mais il rentrait toujours le soir même en ville. En conséquence, des cavaliers échelonnés sur la route, reliaient sans interruption notre résidence à la ville.

Nous évitions généralement d'entreprendre nos excursions pendant la moisson afin de ne pas déranger les esclaves de leurs travaux. La moisson du girofle doit se faire si vite que c'est tout au plus si, dans un très court espace de temps on peut rentrer la récolte dans de bonnes conditions. La moisson du riz doit également s'exécuter rapidement. Il n'en est pas de même pour la canne à sucre, les noix de coco, les patates et autres produits agricoles, qui peuvent subir un retard sans inconvénient. On n'emploie pas les animaux dans la culture, et les instruments agricoles n'existent presque pas ; on ne connaît même pas la charrue, et c'est avec des bêches que la terre est labourée. Tout le travail se fait par la main de l'homme. Les épis de riz sont péniblement coupés avec des petits couteaux faits exprès. Souvent le maître ou la maîtresse prend part au travail au milieu de ses esclaves pendant la récolte du girofle afin de stimuler et d'activer leur zèle. On sait que le nègre est réfractaire au travail, aussi

doit-on le surveiller sévèrement et constamment si l'on veut qu'il accomplisse vraiment sa besogne. Mais ce perpétuel contrôle est absolument impossible dans le plein de la moisson du girofle, on exige donc simplement de chaque esclave une tâche proportionnée à sa force et à son âge. Celui qui fait plus que sa tâche reçoit une récompense, et le paresseux qui ne remplit pas son devoir est châtié comme il le mérite.

Seule la récolte nécessite une dépense de peine et de fatigue. Le sol est si extraordinairement riche et fertile que l'homme est toujours certain de son rendement sans être obligé de recourir à aucun engrais ; d'ailleurs la paille qui est brûlée sur le champ le préserve de l'épuisement.

La durée du séjour que nous pouvions faire dans une de nos résidences de campagne était toujours fixée par le Père ; nous devions rentrer au jour dit entre 6 h. 1/2 et 7 h. 1/2 du soir, afin d'être en ville à l'entrée de la nuit. A notre départ, la famille de l'intendant recevait toujours un joli cadeau choisi par le Père. Nos plus proches voisins venaient nous faire leurs adieux et nous accompagnaient à une petite distance avant de prendre définitivement congé de nous. Une escorte de cent à cent cinquante soldats envoyés par le Père accompagnait notre cortège, et malgré le poids des armes, fusil, bouclier, sabre, lance et poignard, ils suivaient en courant le pas de nos montures.

Lorsqu'arrivait le moment de la prière de 6 heures, toute la petite caravane faisait halte ; c'était généralement à Ngambo ou Mnasimodja que nous mettions pied à terre. Chacun avait eu soin de prendre avec soi une petite natte, et sous le clair et beau ciel d'Orient, tout le monde disait sa prière. Si par la négligence d'un serviteur, la natte en question avait été oubliée ou même perdue, on la remplaçait par une feuille de

riz ou de bananier parce qu'on ne doit prier que sur un tissu végétal.

La nuit venait bientôt, et dans nos régions tropicales la chute du jour est vite suivie de l'obscurité ; la plupart d'entre nous étaient munies de lanternes, et c'est à leur clarté magique que nous faisons notre entrée dans la ville.

Le voyage du Père

J'avais environ 9 ans lorsque vint l'époque du voyage du Père dans son vieux royaume d'Oman où il se rendait tous les trois ou quatre ans, afin de voir par lui-même la situation du pays. Mon frère aîné Touéni (souvent appelé aussi Soueni, ce qui est inexact) avait jusqu'alors remplacé mon Père à Mesket, comme régent du royaume et comme chef de la famille.

Mon Père avait cette fois un motif urgent de se rendre à Oman. Quelques incursions des Persans dans le voisinage de Bender Abbas, bien que sans importance par elles-mêmes, inquiétaient mon Père, parce qu'elles pouvaient amener des complications et susciter une guerre. Ce petit territoire en pays persan, à l'entrée du Golfe Persique, ne nous occasionnait que de l'ennui depuis sa conquête et coûtait des sommes énormes à mon Père. Il nous fut enlevé par la suite, ce qui ne fut certainement pas une perte regrettable, car tant qu'il fut en notre possession, les Persans ne nous laissèrent pas de repos, ce dont vraiment on ne peut les blâmer.

Nous n'avions pas encore de bateaux à vapeur, mais simplement des bateaux à voiles, ce qui nous mettait à la merci des vents et de leurs caprices, d'où les fréquents retards

dans les voyages. Les préparatifs pour cette longue traversée ne demandaient pas moins de 8 à 10 semaines, car il fallait approvisionner les navires de façon à subvenir aux besoins d'un millier de personnes pendant 10 semaines. Nous ne connaissions pas la viande salée ; quant aux conserves, nous n'aurions pu en manger si même nous en avions eu, parce que ce n'est pas conforme aux prescriptions sur la nourriture. Il fallait donc embarquer une énorme quantité de bétail vivant, dont une douzaine de vaches laitières et une quantité prodigieuse de légumes frais amenés de nos quarante-cinq plantages ; tout cela, bien entendu, demandait beaucoup de temps.

Tous les fils devaient accompagner le Père, mais à cause des difficultés d'un aussi long voyage, on emmenait peu de femmes, quelques filles et seulement deux sarari choisies par mon Père parmi ses favorites.

En général, peu d'entre nous allaient volontiers à Omàn. Les orgueilleuses femmes d'Omàn considéraient les Zanzibariennes comme des créatures sans éducation, et nos frères et sœurs du vieux royaume partageaient cette opinion peu flatteuse pour nous. Un membre de notre famille, né à Omàn, se considérait comme infiniment supérieur à nous autres Africains. Ils pensaient qu'ayant grandi parmi les nègres, nous devons avoir quelque chose d'eux. Notre plus grande tare à leurs yeux était qu'avec l'Arabe nous parlions une autre langue !

Nous avions à Omàn beaucoup de frères et de sœurs ainsi que de nombreux parents dont la plupart étaient pauvres et ne vivaient que des générosités du Père. Il emportait donc à chacun de ses voyages des cadeaux nombreux pour toute cette famille, ce qui augmentait encore le chargement.

Bien que nous pensions souvent aux êtres aimés qui vivaient au loin sur le continent asiatique, nous n'avions pas la ressource d'entretenir avec eux une correspondance régulière et suivie, puisque la plupart d'entre nous ne savaient pas écrire. Tout se bornait à quelques lettres dictées à des personnes étrangères, et que d'autres intermédiaires étaient à leur tour chargés de lire aux destinataires. Lorsque mes frères et les esclaves qui savaient écrire se trouvaient trop occupés, qu'ils ne pouvaient pas ou ne voulaient pas nous rendre ce service, il fallait bien avoir recours à des gens tout à fait étrangers. On s'imagine ce que pouvait être une lettre écrite dans de pareilles conditions. Une dame, par exemple, dit à son domestique : « Feruz, tu vas aller trouver le kadi et lui dire d'écrire une jolie lettre pour mon amie d'Oman, et tu lui paieras ce qu'il te demandera ». Feruz est chargé de transmettre au kadi, avec force détails, tout ce qui doit figurer dans la lettre. Mais le kadi qui est pressé, et qui doit encore écrire une douzaine de lettres, brouille tous les textes, et Feruz triomphant rapporte à sa maîtresse la lettre qu'elle croit avoir dictée. Par prudence, la dame s'en va trouver une personne à qui elle soumet le travail du kadi, mais à mesure que la lecture s'avance, elle s'aperçoit avec horreur que le sens de la lettre est tout différent, elle envoie des condoléances et le kadi a mis des félicitations, et ainsi de suite. En sorte que chaque lettre doit être écrite plusieurs fois et par plusieurs personnes avant de pouvoir être expédiée. Il faut avoir été aux prises avec ces difficultés pour comprendre la nécessité de savoir écrire.

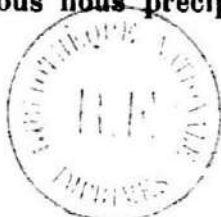
Enfin tout était prêt pour le départ. Le vaisseau *Kitorie* (ce qui veut dire *Victoria*, en l'honneur de Sa Majesté la Reine d'Angleterre) était réservé à mon Père et à sa famille ;

les deux ou trois autres étaient pour la suite, la domesticité et les bagages. Le nombre des voyageurs était relativement élevé pour le petit nombre de vaisseaux. Mais l'Oriental se contente de peu de place, il n'a pas besoin d'une cabine particulière, et quand vient la nuit, chacun s'installe quelque part sur le pont et se couche pour dormir sur la natte qu'il a emportée avec lui.

La suite et les domestiques s'embarquaient les premiers ; puis, vers 5 heures du matin venaient les femmes, et enfin le Père avec ses fils prenaient place à bord du *Kitorie* vers midi. Mes frères Châlid et Madjid, ainsi que les enfants, accompagnèrent les voyageurs jusqu'au bateau et restèrent là jusqu'à ce qu'on levât l'ancre. Vingt et un coups de canon furent le dernier adieu du Père à la terre et à la famille qu'il laissait derrière lui.

Un calme, une tranquillité inconnus jusque-là envahirent aussitôt notre demeure, bien que nous y fussions toujours à peu près aussi nombreux. L'absence du chef de la famille donnait à toute la maison une impression de solitude. Ce fut mon frère Châlid, comme l'aîné des fils, qui remplaça le Père à Zanzibar. Plusieurs fois par semaine il venait nous rendre visite et s'assurer par lui-même si rien ne manquait à notre bien-être. Il se rendait également à Bet il Mtoni pour voir les habitants, s'informer tout particulièrement de notre hautaine belle-mère et recevoir ses réclamations, le cas échéant.

Dans ses fonctions de chef de famille, Châlid était très rigoureux et nous avons souvent à nous plaindre de la sévérité de ses mesures. Un jour, entre autres, un commencement d'incendie s'était déclaré à Bet il Sahel ; dans le premier moment de frayeur, nous nous précipitâmes en masse vers



les portes de sortie de la maison, mais nous les trouvâmes fermées et gardées par des soldats. Châlid en avait immédiatement ordonné ainsi, afin de ne pas nous exposer à nous laisser voir en plein jour par la population. L'incendie, heureusement, fut rapidement éteint.

Une autre fois il chassa brutalement d'une mosquée un de nos parents éloignés parce qu'il avait eu l'audace de lui demander la main d'une de nos sœurs. Pendant un mois, le malheureux ne put se montrer ni dans les lieux de réunion fréquentés par Châlid, ni dans les mosquées où il allait prier. Deux ans plus tard, après la mort de Châlid et du Père, l'amoureux éconduit épousait une autre de nos sœurs.

Mon Père avait confié à Chole la direction des maisons de Bet il Sahel et Bet il Tani. Il va sans dire que ce choix souleva bien des mécontentements et bien des jalousies, et fut une source de tracasseries, d'amertumes et d'ennuis pour la pauvre Chole. Malgré toute sa bonne volonté, il lui était impossible de satisfaire tout le monde, d'autant plus que ses pouvoirs n'étaient pas illimités. La malveillance et la calomnie s'exerçaient sans pitié sur la pauvre créature, que l'on rendait responsable de la préférence du Père.

Nos trois-mâts faisaient continuellement l'allée et la venue entre Omân et Zanzibar, ce qui nous permettait d'avoir souvent des nouvelles ainsi que des cadeaux de notre excellent Père. L'arrivée de ces bateaux était toujours pour nous un sujet de joie. Notre intérieur se transformait comme par enchantement. Une animation inaccoutumée faisait retentir la maison de cris, d'exclamations, d'appels ; on courait, on se précipitait dans une rumeur de gaité, une profusion de gestes et de paroles qui ne se rencontrent que chez les peuples du

Sud. Et les mêmes manifestations joyeuses accueillaient l'arrivée de tous les courriers d'Oman.

C'est pendant cette absence de notre Père, que le Seigneur rappela à lui notre frère Châlid. Madjid, qui se trouvait l'aîné, lui succéda dans la régence et se fit bien vite aimer de tout le monde.

Un jour, enfin, un bateau de Mesket nous apporta l'heureuse nouvelle du prochain retour de mon Père qui était sur le point de quitter Oman pour revenir à Zanzibar. Ce fut dans tout le pays une joie unanime. L'absence de notre Père avait duré trois ans pendant lesquels il nous avait manqué maintes fois. Enfin le bonheur de le revoir allait nous dédommager de ces trois cruelles années. Tous attendaient impatientement le Père qui rapportait toujours d'innombrables cadeaux d'Oman pour les jeunes et pour les vieux, et des préparatifs se faisaient partout pour le recevoir avec la solennité des plus grands jours de fêtes.

Cependant le temps passait, les vaisseaux qui faisaient route vers Zanzibar tardaient à venir, aucune voile ne se montrait à l'horizon et l'inquiétude commençait à agiter tous les cœurs. Après avoir épuisé toutes les conjectures pouvant expliquer le retard incompréhensible de l'arrivée des voyageurs, les imaginations surexcitées commençaient à chercher une diversion à leurs angoisses, et c'est alors que les devins, les « Voyants » comme on les appelle, entraient en scène pour exploiter, avec une rare habileté, l'inconcevable crédulité des gens. L'Arabe, en général, aime à consulter les sorciers ; mais dans les pays souahili, à Zanzibar, cette tendance dépasse toutes les bornes.

Parmi les plus extraordinaires de ces imposteurs était une femme. On racontait que l'enfant qu'elle portait dans son

sein prophétisait. Jamais on n'avait encore vu pareil prodige, et dans l'état d'esprit où nous étions tous, il fut décidé qu'elle serait consultée sur le champ. Jamais je n'oublierai cette scène. Un après-midi, cette devineresse ou plutôt cette sainte personne qui était d'un embonpoint tout à fait anormal, se présenta devant nous. Cet enfant, qu'elle prétendait porter dans son sein depuis des années, était à peu près omniscient, disait-elle ; il pouvait voir ce qu'il y avait sur le haut des montagnes et ce qui se passait au fond des océans. Nous attendions de lui qu'il nous apprît comment allait le Père et pourquoi son retour se trouvait tellement retardé. D'une voix distincte, mais dans une sorte de paillement, le phénomène entama sa prophétie devant la nombreuse assemblée absolument subjuguée... Il voit de loin plusieurs trois-mâts venant de la haute mer vers Zanzibar. Il veut se rendre sur le mât du vaisseau de mon Père afin de mieux voir tout ce qui le concerne .. Après un peu de temps, il décrit ce que chacun fait dans le moment. Enfin, il ordonne d'apporter une riche offrande destinée à s'assurer la bienveillance de l'Esprit des Mers et préserver ainsi les voyageurs contre un malheur possible. Ces prescriptions de l'enfant-phénomène étaient naturellement suivies à la lettre ; et pendant de longs jours, les mendiants de profession, qui sont légions dans notre île, purent manger à profusion la viande, le poisson, les volailles, le riz, que nous les laissions se partager, et nous leur donnâmes encore des vêtements et de l'argent.

Plus tard, je dus reconnaître, à ma grande confusion, que nous avions été les dupes d'une habile ventriloque. Cette femme était-elle consciente de son imposture, ou bien elle-même s'était-elle méprise sur la nature du son énigmatique qu'elle émettait, c'est ce que je ne saurais dire ; peut-être ne

savait-elle pas exactement à quoi s'en tenir, d'autant plus que personne chez nous n'avait jamais entendu parler de ventri-
loques ; on ignorait donc absolument l'existence de cette par-
ticularité.

Le surnaturel est très en faveur dans nos contrées. Plus
une chose est entourée de mystère, plus elle semble extraor-
dinaire et incroyable, et plus elle est aveuglément acceptée.
Tout le monde croit aux esprits invisibles, aux bons comme
aux mauvais. Quelqu'un vient-il à mourir, sa chambre est
soigneusement parfumée avec de l'encens, parce que l'on
croit que l'âme du défunt revient souvent visiter les lieux
qu'il a habités, et s'arrête de préférence dans la chambre où
il est mort ; aussi, n'y entre-t-on pas volontiers, et quand
vient la nuit, on ne s'y rendrait pour rien au monde.

La superstition règne partout. A l'occasion des fiançailles,
dans la grossesse, dans la maladie, on a recours à l'art des
devineresses. On veut savoir si la maladie guérira, combien
de temps elle durera, si les fiançailles seront suivies d'une
heureuse union, si l'enfant attendu sera une fille ou un gar-
çon, etc., etc. Si la prophétie ne se réalise pas, et qu'il arrive
tout le contraire de ce qu'elle avait annoncé, la devineresse
a toujours à son service une excellente défaite, c'est la faute
de la mauvaise étoile, mais elle pense bien être plus
heureuse une autre fois. Comme on ne demande qu'à croire,
on accepte toutes les explications. Mais le devin ou la pro-
phétesse qui aura eu la chance de ne pas se tromper dans
ses prédictions est certain de jouir par la suite d'une con-
fiance illimitée.

Le message funèbre

Les jours, les semaines s'écoulaient sans que les vaisseaux du Père fussent signalés. L'inquiétude était à son comble. Les pratiques superstitieuses des devineresses, leurs prophéties même mensongères trompaient seules notre attente fiévreuse. Enfin, un après-midi, alors que beaucoup étaient encore occupés à leurs prières, la nouvelle se répandit qu'un pêcheur avait vu au loin dans la haute mer plusieurs vaisseaux portant notre pavillon ; mais le vent qui soufflait en tempête ne lui avait pas permis d'approcher la flotte. Ce ne pouvait être que notre Père ! Aussitôt, chacun s'empressa de revêtir les habits de fête préparés depuis des semaines, afin de recevoir joyeusement le Père absent depuis si longtemps et si impatiemment attendu.

Tandis que le pêcheur renouvelait son récit, nous jurant qu'il avait dit la vérité, un messager à cheval était expédié à notre belle-mère, à Bet il Mtoni, pour lui annoncer la bonne nouvelle. Pendant ce temps le personnel des cuisines s'occupait de préparer un repas somptueux ; on tuait, on cuisait, on rôtissait ; les appartements étaient ornés et parfumés, tout était prêt à recevoir le cher voyageur. Pendant deux ou trois heures nous attendîmes les vaisseaux.

Madjid partit avec sa suite à la rencontre du Père. Ils s'em-

barquèrent sur deux cutters luttant contre la tempête dont la violence poussait les embarcations l'une contre l'autre, menaçant à chaque instant de les briser et de les engloutir. Ils comptaient bien être de retour avec le Père à 7 heures du soir au plus tard. Mais Dieu en avait décidé autrement.

Le temps s'écoulait, nous attendions toujours ; 7 heures étaient passées depuis longtemps et l'on n'apercevait encore le sillage d'aucun bateau. Bientôt, une agitation particulière se manifesta dans toute la ville et jeta notre maison dans de nouvelles alarmes. On avait le pressentiment d'un malheur, mais on était loin de soupçonner la catastrophe qui nous frappait.

Nous étions tourmentés sur le sort de Madjid ; la violence de la tempête nous faisait craindre que lui et sa suite n'eussent été engloutis dans les flots. Peu à peu nos imaginations s'exaltaient et nous faisaient voir dans le lointain tous les bateaux grands et petits emportés par l'ouragan et s'abimant dans les profondeurs de l'Océan. Personne ne songeait à prendre de repos, et les petits enfants eux-mêmes ne voulaient pas se mettre au lit avant que les voyageurs attendus ne fussent heureusement arrivés.

Tout à coup se répandit une nouvelle à laquelle personne ne voulut croire d'abord : le palais tout entier venait d'être entouré par deux cents soldats chargés de le garder. Nous nous mimas aux fenêtres, mais dans la nuit noire, nous ne voyions que la lueur des fusils, ce qui n'était pas fait pour tranquilliser des âmes mortellement angoissées comme les nôtres. Nous apprenions de plus que les soldats avaient ordre de ne laisser entrer aucun homme.

Qu'était-il arrivé ? Pourquoi étions-nous enfermées ? Autant de questions qui se croisaient. On se demandait sur-

tout qui avait pu donner ces ordres. Madjid n'était pas encore de retour et sa propre maison était gardée comme la nôtre, ainsi que nous pouvions le voir à la faveur des lumières qui allaient et venaient dans ses appartements.

Chez nous, les eunuques et tous les esclaves mâles couchaient hors de la maison ; en sorte que nous étions dans une situation critique, la maison tout entière ne renfermait que des femmes et des enfants sans défense. Deux femmes résolues se dirigèrent courageusement jusqu'à la galerie antérieure du rez-de-chaussée où se trouvait immédiatement derrière le portail une porte qui séparait la salle des gardes. Par une fenêtre de la galerie, on pouvait aisément parler à la sentinelle. Malheureusement, cette sentinelle fidèle aux instructions reçues se montra impitoyable et refusa tout renseignement. Pressée de questions, elle déclara que l'on avait ordre de tirer sur celles qui ne se tiendraient pas tranquilles.

Ce fut alors dans tout le palais un concert de plaintes, de réclamations, de gémissements. On maudissait la puissance invisible et malfaisante qui semait la terreur parmi nous. Les enfants pleuraient, criaient, sans qu'on pût les calmer ; les dévotes s'étaient réfugiées dans la prière, adressant leur supplications au Très-Haut. Enfin notre maison présentait le spectacle de la désolation. Quelqu'un qui serait entré subitement chez nous dans le désordre de cette horrible nuit, aurait pu se croire dans une maison de fous.

Aux premières lueurs du jour nous ignorions encore pourquoi nous étions prisonnières, et ce qu'était devenu Madjid.

Malgré toutes nos angoisses et nos terreurs, à une certaine heure, chacune de nous alla faire sa première prière. C'est à ce moment que nous vîmes enfin notre flotte portant le dra-

peau de deuil, et quelques instants plus tard nos portes s'ouvraient et nos frères entraient sans le Père ! Ce fut un véritable désespoir !

Nous comprenions maintenant le deuil que portaient nos vaisseaux et la perte irréparable pour nous et pour notre pays que nous avons à déplorer. Notre bon Père n'était plus ! Dans le voyage d'Omân à Zanzibar, au milieu de ses enfants et de ses fidèles il avait été rappelé à Dieu. La blessure de sa jambe, dont il avait souffert pendant de si longues années, avait mis fin à ses jours.

Celui que nous pleurons n'était pas seulement le meilleur et le plus aimé des chefs de famille, c'était aussi le prince le plus accompli et le vrai père de son peuple. La consternation universelle que provoqua sa mort prouve combien il était aimé de tous. Toutes les maisons depuis les plus riches demeures jusqu'aux plus pauvres huttes se pavoisèrent de drapeaux noirs.

Mon frère Bargasch qui se trouvait sur le vaisseau de mon Père, assista à sa mort et nous donna les détails de sa maladie et de ses derniers moments. Nous lui fûmes tous bien reconnaissants de s'être opposé à ce que la dépouille du cher défunt fût immergée, ainsi que l'ordonnaient les préceptes de la religion mahométane. Il s'était très énergiquement prononcé pour que le corps du Père fût ramené à Zanzibar, et afin que ce transport fût possible, il avait fait mettre le corps dans un cercueil. Son respect et son amour pour le Père lui avaient donné le courage de rompre avec nos usages et nos coutumes qui veulent que nous dormions notre dernier sommeil dans le sein de la terre, notre mère commune. Tous indistinctement princes ou mendiants, nous devons retourner là d'où nous sommes sortis.

Nous apprîmes alors les raisons pour lesquelles nous avons été si brutalement traités la nuit précédente. Madjid et sa suite, après avoir failli se perdre, étaient enfin sortis sains et saufs de la tempête. Leurs frères embarcations n'étaient destinées qu'au service des côtes, et il leur fallait atteindre la haute mer pour joindre les vaisseaux. Quand ils y arrivèrent, ils n'y trouvèrent plus Bargasch. Celui-ci en sa qualité d'aîné des fils qui se trouvaient à bord, avait pris le commandement de la flotte. Arrivé en vue de la côte, il avait débarqué sans bruit avec le corps, se proposant de l'inhumer secrètement dans notre sépulture de famille.

Il est de tradition chez nous que la question de succession au trône se règle devant le corps du père ou du frère défunt, dans la pensée que la majesté de la mort imposera à tous le respect du droit, et protégera l'héritier légitime contre les compétitions ambitieuses qui pourraient se produire. Bargasch aurait bien volontiers usurpé le pouvoir ; mais il savait que dans ce grave débat, tous se seraient immédiatement déclarés pour Madjid, l'aîné des frères. Il résolut donc d'éviter toute discussion, d'agir d'autorité et d'opérer un coup de main facile dans un moment où la funeste nouvelle avait jeté le trouble dans tous les esprits.

C'est pourquoi aussitôt débarqué, il avait fait cerner notre maison et celle de Madjid. Fort heureusement son plan échoua, puisque Madjid qu'il croyait tenir prisonnier, était parti depuis longtemps. Plus tard, il essaya d'expliquer son acte d'autorité en disant qu'il avait voulu empêcher une révolution éventuelle.

Madjid qui, en l'absence du Père, était régent de Zanzibar depuis la mort de Châlid se proclama le jour même, Souverain du Royaume. Mais nous n'étions pas encore certains si

ce serait lui qui resterait le chef de notre famille de Zanzibar, et si notre autre frère Touéni, l'ainé de tous, ne reviendrait pas d'Oman où il vivait depuis longtemps, pour revendiquer et prendre, au besoin par la force, la situation qui lui revenait de droit.

Notre deuil

Notre deuil était très rigoureux. Avant tout, nous étions tous sans exception tenus d'abandonner nos riches ajustements pour revêtir des costumes de laine noire d'un tissu tout à fait ordinaire. Nos jolis masques faisaient place à de simples morceaux d'étoffe noire. Les onguents et les parfums étaient rigoureusement prohibés, et si l'une d'entre nous s'était permis d'assainir seulement sa garde-robe avec quelques gouttes d'eau ou d'essence de rose, elle aurait passé pour une femme dénuée de cœur, ou tout au moins pour une coquette effrénée.

Pendant les quelques premiers jours, les femmes et les jeunes filles, à l'exception des enfants bien entendu, devaient abandonner leurs lits pour dormir. Par respect pour le Père, qui n'avait d'autre couche que la terre, elles ne devaient pas jouir de plus de commodités que le défunt qu'elles pleuraient.

Pendant deux semaines, notre maison offrit l'aspect d'une immense hôtellerie, où tout le monde pouvait se présenter et manger à loisir, quelle que fût sa condition. Selon l'usage, pendant ces quatorze jours, on prépara tous les mets favoris du défunt que l'on distribuait à profusion aux pauvres qui se présentaient.

Toutes les femmes du défunt, ses épouses légitimes, comme les esclaves achetées devaient, pendant trois mois, porter le

deuil le plus rigoureux. Ces malheureuses devaient pleurer leur époux ou leur maître, confinées dans un appartement où régnait une continuelle obscurité. Elles ne devaient jamais sortir à la clarté du jour et encore bien moins à la clarté du soleil. Si l'une de ces tériké (veuve) était obligée de sortir des ténèbres de son appartement et de traverser la grande galerie éclairée, elle devait, par-dessus son masque, porter un épais voile noir, et s'envelopper au point de pouvoir à peine se diriger. Les yeux s'étaient si complètement déshabitués du jour, qu'à l'expiration du deuil, on ne pouvait les exposer de nouveau à la lumière que graduellement et avec d'infinies précautions.

Au lendemain de la mort de l'époux, les veuves, enveloppées de tous leurs voiles, doivent se rendre devant le Kadi. Celui-ci, par certaines paroles sacramentelles, les consacre dans leur situation de veuves. A l'expiration des quatre mois, une même cérémonie les libère de leur deuil. Mais combien d'autres formalités créées par une aveugle superstition n'ont-elles pas à remplir le jour où leur deuil est fini ! Elles doivent d'abord toutes en même temps se laver des pieds à la tête. Pendant cette ablution, une esclave se tient derrière chacune des dames et frappe l'une contre l'autre deux lames de sabre au-dessus de la tête de sa maîtresse (les pauvres se servent simplement de deux clous, mais il est indispensable que ce soit du fer). Dans la plupart des cas, cette cérémonie ne peut se faire dans les bains où la place manquerait ; les ablutions de toutes ces femmes se faisaient donc sur le rivage, et c'était un spectacle particulièrement étrange et curieux.

A partir de ce moment, la veuve quitte ses vêtements de deuil, et peut même songer à se remarier. Mais tandis que

pendant notre deuil, les hommes de notre famille et nos esclaves mâles avaient libre accès auprès de nous, même après l'expiration des quatre mois de deuil, nos mères ne pouvaient recevoir que nos frères.

Dans les premières années qui suivirent la mort du Père, quelques-unes d'entre nous visitaient régulièrement le tombeau le jeudi soir, c'est-à-dire la veille du dimanche mahométan. Ce monument, de construction quadrangulaire, recouvert d'une coupole, renfermait les restes de plusieurs de mes frères et sœurs qui reposaient à côté du Père. Après avoir dit la première soura du Kourân, on récitait d'autres prières, on implorait la miséricorde du Très-Haut en faveur des défunts, on lui demandait le pardon de leurs fautes, puis on versait sur le tombeau, de l'huile de roses, de l'eau de roses, on brûlait de l'ambre et du musc, pendant que tous les assistants renouvelaient leurs regrets pour les chers disparus.

Le Mahométan croit fermement à l'immortalité de l'âme. Il est donc persuadé qu'il est permis à cette âme immortelle de visiter les lieux de son existence terrestre, sans être vue bien entendu, et dans des circonstances particulières. C'est pourquoi l'on se rend volontiers au tombeau d'un être cher ; on va dire ses peines et ses joies à cette âme invisible qui, des régions inconnues où elle réside, continue à s'intéresser à ceux qu'elle a laissés ici-bas. Le respect et le culte des morts se manifestent de toutes les façons. Lorsqu'un Mahométan fait une promesse sur la tête ou le nom de ses morts, on peut être persuadé qu'il se fera tuer plutôt que de manquer à son serment.

Tant que dura le deuil de nos mères, aucun changement ne se produisit dans la maison ; d'ailleurs, aucune affaire d'in-

lérèt ne pouvait se conclure pendant cette période, et d'ailleurs, nous devions nous entendre d'abord avec nos frères et sœurs d'Oman. Un vaisseau fut immédiatement expédié pour transmettre la nouvelle du malheur qui nous frappait si cruellement. Qu'allait faire Touèni? En sa qualité de fils aîné du Père, allait-il se poser comme son successeur légitime? Arriveraient-ils à s'entendre Madjid et lui, ou bien serions-nous menacés d'une sanglante querelle de famille? Toutes ces questions faisaient l'objet des commentaires de chaque jour.

Après quelques mois, notre frère Mhammed fut désigné pour représenter à la fois tous les frères et sœurs d'Oman et de Zanzibar dans le partage de l'héritage paternel. Sa mission fut rapidement terminée, et il repartit aussitôt pour Mesket. Mhammed passait pour le plus sérieux et le plus dévot de toute la famille. Dès sa jeunesse, il s'était peu préoccupé du monde et de ses intérêts. Ennemi du faste et de l'éclat extérieur, sa situation de prince le laissait fort indifférent. Peu soucieux de l'élégance, il s'habillait de la façon la plus modeste. Le luxe de Zanzibar lui parut d'autant plus insupportable qu'il contrastait avec l'extrême simplicité d'Oman. Il se sentit absolument malheureux au milieu de cette opulence et s'empressa de regagner sa paisible et modeste résidence dans notre vieille patrie.

La question de succession au trône demeura irrésolue. Madjid, qui avait pris le pouvoir à Zanzibar, ne s'inquiéta pas de savoir si Touèni, souverain absolu d'Oman, était satisfait de cette situation restreinte, irrégulièrement constituée, et de son côté, Touèni n'avait pas reconnu formellement Madjid comme sultan de Zanzibar. Par la suite, sous les auspices de l'Angleterre, un arrangement fut conclu aux termes duquel

Madjid devait payer annuellement une certaine redevance au frère aîné ; toutefois Madjid ne se considéra pas longtemps comme lié par cet engagement, et suspendit bientôt le paiement d'un tribut qui plaçait Zanzibar dans la situation de vassale d'Omàn. Touéni ne pouvait rien exiger ; il avait dans Omàn bien des difficultés à vaincre, des partis hostiles à combattre, et ses ressources étaient loin d'égaliser celles de la riche Zanzibar. Il n'était donc pas en situation de faire valoir ses droits par la force des armes, il dut se résigner et accepter le fait accompli. Sans aucun traité conventionnel ni formel, Omàn et Zanzibar restèrent depuis deux royaumes séparés et indépendants.

Quant à la succession privée du Père, les frères et sœurs s'en rapportèrent complètement à Mhammed. L'Etat, selon la conception européenne, n'existe pas chez nous. On ne sait donc pas ce que c'est que la recette et la dépense de l'Etat, ce que c'est, en un mot, que le budget de l'Etat. Il y avait le rapport de la douane qui était la propriété privée du Souverain, c'est-à-dire de mon Père. Ce rapport et le produit de ses plantages (mon Père était le plus grand propriétaire de l'île), subvenaient à toutes les dépenses et remplissaient les caisses du trésor. Quant aux impôts, il n'en était pas question chez nous, de mon temps du moins.

La totalité de cette fortune absolument personnelle devait être partagée entre nous tous, frères et sœurs. Les vaisseaux de guerre eux-mêmes furent comptés dans le partage. Touéni et Madjid en firent l'acquisition moyennant un certain prix d'estimation qui vint en déduction de la part qui leur revenait. Dans une affaire de succession, la loi mahométane reconnaît aux fils une part supérieure à celle des filles. Cette mesure s'explique par les charges de famille plus grandes

pour un homme que pour une femme. Mes sœurs et moi, nous ne reçûmes que la moitié de la part de nos frères.

C'est à cette époque du règlement de la succession paternelle que mon frère Raloub, mon camarade de jeux de Bet il Mtoni, fut en même temps que moi déclaré majeur, nous avions l'un comme l'autre à peine 12 ans. Même au point de vue de nos mœurs, c'était extraordinairement jeune; mais notre maison traversait une période critique où l'on n'avait pas le loisir de se montrer trop rigoureux dans l'observation des anciennes coutumes. Nous reçûmes donc l'un et l'autre notre part d'héritage, et nous nous trouvions à l'âge de 12 ans, maîtres de notre fortune et de notre situation. Les autres frères et sœurs plus jeunes restèrent sous la tutelle de Madjid qui s'occupa en même temps d'administrer leurs biens.

Le Père avait ordonné dans son testament que celles de ses femmes qui n'avaient pas d'enfants seraient pendant toute leur vie pourvues du nécessaire. Quant à celles qui avaient des enfants, il leur était remis une fois pour toutes un petit capital, et leurs enfants étaient chargés de pourvoir à tous leurs besoins. En un mot, la mère recevait fort peu de chose, tandis que l'enfant avait tout, ce qui mettait la mère sous la dépendance de ses enfants. Mais mon Père avait bien jugé ses enfants, et je suis heureuse de pouvoir dire à l'honneur de mes frères et sœurs, nous étions 36 vivants à la mort du Père, aucun n'a trompé sa généreuse confiance. Chacun de nous aimait et respectait sa mère comme par le passé, et personne n'aurait abusé de la situation privilégiée qui lui était faite, ce qui eût été absolument indigne. La mère est toujours la mère, qu'elle soit née princesse ou bien qu'elle soit une esclave achetée; vis-à-vis de ses

enfants, elle n'a besoin ni du rang, ni de la fortune pour avoir droit à leur respect.

Après le partage de la succession, notre maison autrefois si remplie devint bientôt vide et solitaire, en comparaison du moins de ce qu'elle était du vivant du Père. Beaucoup de mes frères et sœurs avec leurs mères et leurs esclaves des deux sexes quittèrent Bet il Sahel pour s'établir dans leurs maisons respectives. Chole, Schewâne et Asché ne voulurent pas suivre tout de suite cet exemple, et ma Mère et moi nous continuâmes d'habiter avec elles à Bet il Tani.

Quelques changements se produisirent également à Bet il Mtoni. Zemsem alla résider dans sa propriété jusqu'à son mariage qui eut lieu peu de temps après, et Métlé se retira également dans la sienne. Par le fait, il était nécessaire que quelques-uns d'entre nous quittassent la grande maison, ce qui permit aux autres de s'installer plus à l'aise, et de vivre désormais indépendantes chacune selon son goût personnel. Il fallut aussi améliorer les conditions d'habitation par trop exigües des petits enfants.

Si, du vivant du Père, nous avons dû nous contenter de vivre tous ensemble un peu à l'étroit, la situation n'était plus la même. Tous ceux qui avaient reçu leur part d'héritage, devaient maintenant pourvoir à leurs besoins. Seuls, les jeunes enfants avec leurs mères et leurs esclaves, ainsi que les femmes sans enfants continuaient à vivre comme par le passé, sous la tutelle de Madjid qui devait s'occuper d'eux et administrer leurs biens.

Quelques silhouettes et portraits de mes frères et sœurs. Anecdotes

J'ai eu déjà l'occasion, au cours de ce récit, de parler plus ou moins de mes frères et sœurs. Je ne sais pas au juste combien mon Père eut d'enfants, mais je ne crois pas exagérer, en disant que nous avons dû être une centaine. A la mort du Père, nous n'étions plus que 36 enfants vivants, 18 fils et 18 filles. Les particularités et les détails de l'existence de tous ces frères et sœurs, seraient d'un médiocre intérêt pour les lecteurs européens, je me bornerai donc à donner ici les traits caractéristiques et les physionomies de quelques-uns d'entre eux qui me semblent le mieux indiqués pour faire comprendre la vie, les mœurs et les coutumes de mon pays natal.

1. -- SCHARIFÉ

Très absorbé par la direction et l'administration du royaume, mon Père s'occupait fort peu de ses petits-enfants, et réservait toute sa tendresse pour les grands. Cette préférence n'était pas sans soulever la jalousie des petits qui, obligés de se tenir debout devant le Père, voyaient leurs grandes sœurs

prendre place à côté de lui sur le sofa. Ma jalousie d'enfant fut particulièrement excitée contre ma sœur Scharifé, comme celle de mes frères contre Hilâl.

Scharifé, fille d'une circassienne, était d'une éblouissante beauté, rehaussée par le teint délicat des blondes. D'une rare intelligence, elle était la sage et fidèle conseillère du Père, qui, en temps de guerre comme en temps de paix, n'aurait rien entrepris sans la consulter. Il eut rarement à se repentir d'avoir suivi ses conseils, ce qui prouve que la femme orientale n'est pas aussi nulle qu'on veut bien le dire.

Une circonstance particulière mit pendant quelque temps le désaccord entre le Père et sa fille. Cédant à l'inclination de son cœur, elle voulut épouser un de nos cousins qui ne semblait pas, aux yeux de mon Père, posséder les qualités qu'il aurait souhaitées pour le mari de sa fille bien-aimée. Elle finit par s'enfuir de la maison paternelle jusqu'à ce que le ressentiment du Père se fût apaisé. Elle avait, d'ailleurs, fait un heureux choix. Son mari l'aimait tendrement et elle fut toujours son unique épouse. Elle n'eut qu'un fils, Schnoun, un adorable et bel enfant qu'elle aimait passionnément, mais qu'elle savait élever avec beaucoup de fermeté. C'était encore un de mes camarades de jeux. Tous les vendredis, il venait chez nous avec sa mère et ne manquait jamais de m'apporter quelque babiole, surtout à l'époque de l'arrivée du bateau de Mesket. Scharifé avait énormément de relations à Mesket où elle se plaisait mieux que partout ailleurs. C'est là qu'elle décida de se fixer lorsqu'elle accompagna le Père dans son dernier voyage.

2. — CHOLE

A mon arrivée à Bet il Sahel, au milieu de tous les nouveaux frères et sœurs dont j'allais faire la connaissance, Chole m'apparut comme l'idéal de toutes les perfections. C'était aussi l'enfant chérie du Père que sa beauté, son enjouement, le charme qui se dégageait de toute sa gracieuse personne avaient tout à fait subjugué. Elle s'habillait merveilleusement et tout lui seyait à ravir. Tandis que les autres se paraient des plus riches étoffes, des plus beaux velours de Lyon, Chole, simplement drapée dans une robe de cotonnade, les éclipsait toutes par son élégance naturelle et sa grâce souveraine. Dans toutes les questions de toilette, son goût passait pour infailible.

Elle avait beaucoup à souffrir des procédés de sa sœur aînée Asché, très jalouse de sa cadette, mais Chole supportait tout avec une patience touchante et ne permettait pas que l'on attaquât sa sœur devant elle. Bien souvent elle venait se plaindre auprès de moi du manque d'affection que lui témoignait Asché : « Mon Dieu Salmé, me disait-elle, au milieu de ses larmes, que lui ai-je fait pour me traiter ainsi ? Est-ce ma faute s'il plaît à mon Père de me préférer ? Est-ce que je ne partage pas avec elle tout ce qu'il me donne ? Suis-je coupable de ce que le Père recherche toujours mes services ? »

Malheureusement, beaucoup d'autres dans la maison lui témoignaient les mêmes sentiments d'hostilité jalouse. Si l'on avait besoin de son intervention auprès du Père, on était bien heureux de venir la trouver, et l'on savait alors la combler de flatteries ; mais, le service rendu, on s'empressait de l'oublier.

La mère de Chole, qui était originaire de Mésopotamie, était une femme très intelligente et de beaucoup de jugement. Dans la direction de la maison, elle secondait sa fille, mais, par la suite, le Père confia cette direction complètement à Chole. Ce fut un nouveau sujet de continuelles récriminations, car il lui était vraiment impossible de satisfaire tout le monde dans le palais. S'il arrivait que, par suite de la grande chaleur, une volaille, un morceau de viande ou un poisson fût abîmé, ou bien les fruits des plantages n'arrivaient-ils pas à temps, arrivaient-ils écrasés ou simplement froissés, c'était à Chole qu'on s'en prenait. Elle était encore responsable si, par suite de la mauvaise récolte des roses en Turquie, notre grande consommation d'eau et d'huile de roses se trouvait compromise.

Mais on était surtout très irrité de ce que le Père l'emmenait avec lui dans la chambre aux trésors, ou bien même l'y envoyait toute seule. Volontiers, ses ennemies l'auraient visitée à la sortie, afin de s'assurer qu'elle n'emportait pas secrètement quelque joyau pour se l'approprier, tant était absurde la haine jalouse de toutes ces envieuses. Aussi quel ne fut pas leur dépit, lorsqu'elles apprirent la prodigieuse nouvelle que le Père avait fait présent à Chole d'un superbe diadème qu'il avait fait faire exprès pour elle en Perse. Ce bijou d'un grand prix était en or enrichi de palmes de diamants ; mais la façon en était telle que Chole ne pouvait pas le porter avec notre genre de coiffure. C'était donc plutôt un objet de valeur qui pouvait être une ressource en cas de besoin, qu'une parure à proprement parler. Cette munificence du Père envers Chole mit le comble à l'exaspération de ses ennemies, et l'on en voulut encore plus amèrement au Père qui témoignait si magnifiquement sa pré-

férence. Il lui était cependant impossible de combler tous les désirs d'une aussi nombreuse famille.

Quant à Chole, toujours gracieuse, aimable et prévenante pour tous, elle n'eut jamais la pensée de tirer vengeance des innombrables misères qui lui étaient faites, elle se contentait de dire en soupirant : « Si mon Père est content de moi, cela me suffit ».

Tant que je fus enfant, Chole me prodigua les soins les plus tendres et, plus tard, elle fut pour moi la meilleure des amies. Ce fut surtout après la mort du Père, lorsque Chole quitta Bet il Sahel pour venir avec ma Mère et moi à Bet il Tani que nos relations devinrent plus étroites, et prirent le caractère de la plus affectueuse intimité. Nous étions toujours ensemble, je prenais mes repas chez elle ou bien elle prenait les siens chez moi. Nous prolongions nos causeries bien avant dans la nuit et nous allions nous reposer l'une à côté de l'autre. Une fatale circonstance vint un instant jeter le désaccord entre nous, mais ce ne fut qu'un nuage bientôt dissipé. Elle me rendit son affection toute entière, et me la garda tant qu'elle vécut. En 1871, à l'époque de la mort de mon mari, elle m'écrivit, ou plutôt me fit écrire, pour me demander de lui envoyer un de mes enfants qu'elle voulait adopter. Je n'y pus consentir, car mon enfant était chrétien et il aurait fallu lui faire embrasser l'Islam.

Sa bonté, sa générosité, sa douceur étaient connues de chacun. Indulgente pour tous, elle répandait le bonheur autour d'elle. Non contente de pardonner à ses esclaves, les fautes qu'elles commettaient, elle intercédait toujours pour les esclaves des autres. J'avais précisément une esclave nubienne qui avait précédemment servi à Mesket, où elle avait appris à faire très bien la cuisine. En dépit de cette qualité que j'ap-

préciais certainement, elle me devint bientôt insupportable lors que je m'aperçus qu'elle me volait. Tout ce qui était à sa portée disparaissait comme par enchantement. Prise plusieurs fois sur le fait, et les punitions ne servant à rien, je résolus de m'en débarrasser et de la vendre. Dès que Zafrâne, c'est ainsi que se nommait la coupable, connut ma détermination, elle alla secrètement trouver Chole et la supplia d'intercéder pour elle. Elle sut émouvoir sa compassion et l'intéresser à son sort. Chole s'employa pour elle auprès de moi, et pour l'amour de ma bien-aimée sœur, je me résignai à garder près de moi la servante infidèle.

A la mort du Père, Chole ne reçut rien de plus que nous, mais il se trouva que, dans sa part d'héritage, lui échut un de nos plus beaux plantages, un de ceux que le Père avait coutume de visiter le plus souvent. Cette propriété, en raison de la superbe résidence qui en faisait partie et de sa luxueuse installation, coûtait fort cher et rapportait très peu. Mais le pieux souvenir que Chole gardait au Père qu'elle avait adoré lui faisait faire les plus grands sacrifices pour conserver et entretenir sa résidence favorite. Tous les ans, au moment de la récolte du girofle, elle allait passer 2 ou 3 mois à Sébé, c'était le nom de sa propriété. C'est un de mes plus doux souvenirs que celui des jours que je passai à Sébé avec ma Chole. Nous promenions nos chères rêveries sous les arbres délicieusement odorants du jardin, ou bien, paisiblement assises dans le retraits de la profonde fenêtre, nous regardions le va-et-vient des serviteurs et les jeux de leurs enfants.

La chambre du Père, somptueusement meublée, comme de son vivant, était inoccupée et restait toujours close. On ne l'ouvrait que rarement, lorsque des hôtes de marque exprimaient le désir de la voir.

A Sébé, l'hospitalité s'exerçait de façon très large, et la beauté de cette résidence y attirait beaucoup de visiteurs. Les plantes les plus rares ornaient le jardin que le digne intendant entretenait avec le même soin que du vivant du Père.

Devant le mur haut et solide qui entourait le jardin, à l'ombre d'un arbre gigantesque, s'élevait une gracieuse construction en pierre. Ce bâtiment ne contenait qu'une salle dallée de marbre, aux murs recouverts de glaces depuis le bas jusqu'en haut. Au plafond étaient suspendues d'innombrables lampes de toutes les couleurs. De nombreux sièges de jonc étaient disposés un peu partout dans la vaste salle où le Père avait coutume le soir de réunir ses amis et de prendre le café. Nous aimions, Chole et moi, nous confiner dans cette fraîche et jolie retraite, où rien ne venait troubler notre causerie et où nous aimions tant à parler de notre bien-aimé Père.

Chole n'est plus ! Cette adorable créature, si belle et si bonne, si enviée et si haïe, alors qu'elle n'aurait dû inspirer que la tendresse et l'amour, succomba victime d'un lâche et mystérieux empoisonnement. Elle mourut en 1871, et l'on ne sut jamais exactement la vérité sur cet odieux forfait.

3. — ASCHÉ

Deux sœurs ont rarement offert un contraste aussi absolu au physique comme au moral. Tandis que Chole grande, élégante, le teint éblouissant, représentait dans toute sa splendeur la beauté orientale, Asché, petite, le teint brun, le visage marqué de la petite vérole, était aussi disgracieuse que

sa sœur était séduisante. Au point de vue intellectuel, Asché était certainement supérieure à sa sœur, mais autant Chole était aimable, affectueuse et bonne, autant sa sœur Asché avait le caractère difficile, la nature froide et taciturne. Nos parents d'Asie qui venaient à Zanzibar nous rendre visite, ne pouvaient croire que Chole et Asché fussent les enfants de la même mère.

Ne voulant pas laisser voir son visage ravagé, Asché était toujours masquée. Même au milieu de ses frères et sœurs et devant ses serviteurs, elle avait toujours le visage couvert. Cette disgrâce physique lui ôtait toute coquetterie, et sa mise, des plus simples, paraissait presque pauvre au milieu des élégances de ses sœurs. Une seule esclave abyssine, très habile dans l'art de coiffer, lui servait à la fois de coiffeuse et de femme de chambre.

Elle avait par exemple une table des plus recherchées. Sa cuisine était réputée pour n'avoir pas son égale, et l'on envoyait même volontiers les jeunes gens s'initier aux multiples secrets de l'art culinaire auprès de ses savants cuisiniers. Mon frère Madjid s'était mis en pension chez elle, et tous les jours se faisait préparer 6 ou 8 plats. Il lui payait en conséquence une forte somme tous les mois.

D'une rare intelligence, elle était souvent appelée comme arbitre, et savait toujours donner raison à qui de droit. Très économe, elle sut administrer ses finances de façon à ne jamais attendre, comme la plupart d'entre nous, la récolte du girofle pour emplir sa caisse. Il va sans dire que les gens prodigues lui reprochaient son économie qu'ils taxaient d'avarice.

Elle avait une affection très grande pour notre pauvre frère Hilâl. Elle lui fut très dévouée, et lorsqu'il mourut elle

rejeta toute sa tendresse sur son fils aîné Sound dont elle s'occupa avec une sollicitude toute maternelle.

4. — KCHADOUDJ

Kchadoudj, la sœur de Madjid est déjà connue du lecteur. Lorsqu'elle alla vivre avec son frère, elle ne fut plus que rarement en relation avec les habitants de Bet il Sahel.

Plus tard, elle tint lieu de mère à notre jeune frère Nador, que la mort du Père avait rendu doublement orphelin, puisqu'il n'avait plus sa Mère. Profondément affectée de la mort de Madjid, Kchadoudj se rendit avec Nador à La Mecque le suprême asile des Mahométans, où bientôt, l'un après l'autre, i's furent rappelés à Dieu.

5. — SCHÉVANE

Un peu plus âgée que moi, Schévane fut ma camarade de jeux lors que j'étais à Bet il Sahel. Elle joignait à une vive intelligence, une grande vigueur physique et une vue d'une extraordinaire puissance. Elle m'avait choisie comme camarade, surtout pour m'avoir à sa disposition et me faire faire toutes ses commissions ; je recevais en remerciement le surnom flatteur de « Singe blanc. » Fille d'une abyssine, Schévane justifiait bien son origine. Le peuple abyssin est réputé chez nous autant pour sa violence et sa barbarie, que pour son intelligence. La nature brutale et sauvage de Schévane s'exerçait plus particulièrement encore contre mon frère Djemschid auquel elle ne pardonnait pas les cheveux blonds et les yeux bleus qu'il tenait de sa Mère.

Schévane n'avait su se faire aimer de personne, et lorsqu'elle perdit son unique frère Ali, elle se trouva, très jeune encore, isolée dans le monde, à un âge où elle avait besoin d'un appui et d'un guide. Madjid seul, consentit à s'occuper d'elle, surtout par affection pour Ali qui, tout différent de sa sœur, s'était créé parmi ses frères et sœurs d'étroites et solides affections.

Schévane était fort belle. La beauté classique de ses traits rehaussée par une taille majestueuse, donnait à toute sa personne une dignité vraiment imposante. D'un caractère très indépendant, elle n'aurait jamais pu se résoudre à demander un conseil. Mais ne sachant pas écrire, elle était obligée d'avoir recours aux services d'un esclave nègre, cupide et rusé, qui exploitait la situation et qu'elle payait généreusement. Dure avec ses domestiques, elle sut néanmoins être toujours très juste. Elle recherchait et avait toujours les esclaves les plus beaux et les surchargeait de bijoux de prix et d'armes précieuses. Tout ce qui l'entourait respirait le faste et la splendeur.

Malgré les mauvais traitements qu'elle n'avait fait endurer pendant les années d'enfance, j'étais la seule de ses sœurs qui pouvais m'entendre avec elle. Parfois, lorsque je la voyais assez bien disposée pour entendre une observation, je lui disais combien on la blâmait de son excessive prodigalité, et surtout de son nombreux personnel d'esclaves. Elle ne se fâchait pas, et répondait tranquillement qu'elle savait n'avoir pas longtemps à vivre, et qu'elle entendait de son vivant donner une partie de sa fortune aux pauvres et dissiper le reste le plus vite possible, afin que nous n'ayons rien à hériter d'elle. Elle était très riche, puisque en dehors de sa part de l'héritage paternel, elle avait recueilli la succession

considérable de son frère Ali. Malgré cela, elle habita longtemps encore la maison paternelle, ce qui fut en général sévèrement apprécié.

Bien que vivant sous le même toit, au milieu d'une centaine de personnes, elle ne vivait qu'avec ses nombreux esclaves et pour eux. C'est ainsi que nous ne fûmes informées que trop tard de la cruelle maladie qui devait l'emporter en quelques jours. Indignée de notre prétendue indifférence, à Chole et à moi, elle ne voulut plus recevoir aucune visite, et malgré notre angoisse, nous ne pouvions arriver jusqu'à elle. Sa volonté était formelle. Lorsqu'elle comprit que sa vie touchait à sa fin, que la phtisie galopante dont elle était atteinte allait l'emporter à la fleur de l'âge, elle fit jurer à son entourage que, même morte, personne ne la verrait en dehors des femmes qui devaient laver son corps et l'ensevelir. Son ordre fut rigoureusement exécuté. A peine Schévane avait-elle rendu le dernier soupir que sa chambre fut immédiatement fermée. Ce ne fut qu'une fois ensevelie selon les préceptes de la loi, c'est-à-dire lorsque le corps fut lavé, saupoudré de camphre et complètement enveloppé dans sept épaisseurs de linges blancs, qu'on nous laissa venir près d'elle. Désolée, je m'agenouillai près de son corps que j'entourai de mes bras, insensible aux sollicitations inquiètes de ceux qui, redoutant la contagion, cherchaient à m'éloigner.

Malgré la différence de nos deux natures, j'aimais sincèrement Schévane, et je l'avais toujours défendue. Quand on faisait la part de son caractère un peu rude et de sa bizarrerie, on ne pouvait se défendre de l'aimer et de s'attacher à elle. Son orgueil et sa fierté lui avaient créé beaucoup d'ennemis ; les personnes âgées surtout ne pouvaient pas la souffrir. L'orgueil était une des singularités de sa nature

étrange, car son âme était animée d'une foi ardente et profonde.

Elle avait tenu à assurer le sort de ses esclaves après sa mort. Non seulement elle leur donna la liberté, mais elle leur fit don de leurs armes et de leurs bijoux. Elle leur donna de plus un plantage entier pour subvenir aux besoins de leurs existences. Ceux qui avaient pris soin d'elle ne devaient plus avoir besoin de travailler pour vivre.

6. — MÉTLÉ

Métlé comme Schévane était fille d'une Abyseine, mais son teint clair ne laissait pas soupçonner son origine. Tant que je vécus à Bet il Mtoni, elle et son frère Raloub furent mes compagnons de jeux. Leur mère, tombée en paralysie à la suite d'une maladie, ne put guère s'occuper de ses deux enfants, ce qui ne les empêcha pas de devenir l'un et l'autre de bons et honnêtes sujets.

La pauvre impotente, obligée d'habiter le rez-de-chaussée réservé seulement aux immenses magasins, et mal disposé pour l'installation d'une chambre de malade, vivait là, entre ses deux enfants, dans une atmosphère humide et malsaine.

Devant cette habitation, au bord des eaux murmurantes du Mtoni, on avait aménagé un lieu de repos, qui avait à peine un mètre de hauteur, sur trois ou quatre mètres de superficie. C'est là que, pendant toute la journée, la malade restait étendue, entourée des soins de ses chers enfants et de ses esclaves. Ses beaux enfants et leurs mères venaient la distraire et s'entretenir avec elle. Ma Mère se faisait un devoir de lui lire le Kourân ainsi que d'autres livres de piété, car la

malade, comme la plupart des femmes de notre entourage, ne savait pas lire.

Il est rare de voir deux êtres aussi accomplis que Métlé et Raloub. Tous deux adoraient leur mère pour laquelle ils étaient remplis d'attentions, et le temps qu'ils ne passaient pas avec elle, ils le consacraient à s'occuper des pauvres. Métlé était de deux ans plus âgée que moi ; c'était une nature très bonne et très douce avec tout le monde, et surtout avec les frères et sœurs de son âge dont elle supportait tous les caprices.

A la mort du Père, Métlé se trouva posséder une propriété voisine de la mienne, et tout le temps que nous passions dans ces plantages, nous nous voyions tous les jours. Rien n'amusait tant l'espiègle Raloub que de troubler notre intimité en venant nous surprendre avec ses amis. La confusion dans laquelle il nous jetait, puisqu'il nous est interdit de nous laisser voir par des étrangers, le divertissait particulièrement, et c'était tout ce qu'il cherchait.

A la mort de sa mère, Métlé alla vivre à Bet il Mtoni jusqu'à son mariage avec un cousin éloigné qui habitait la ville. Elle eut deux garçons, deux jumeaux ravissants qui faisaient toute sa joie. Lorsque j'allais la voir, j'étais certaine de la trouver avec un enfant sur les bras, quand elle n'avait pas les deux sur ses genoux. Elle menait l'existence la plus simple, la plus modeste et la plus heureuse. Mais cette simplicité même n'échappait pas à la critique. Si l'on blâmait le faste et la prodigalité de Schévane, on trouvait à redire à la vie sérieuse et tranquille de Métlé. On prétendait que cette simplicité ne convenait pas à une princesse. Métlé ne se laissait pas émouvoir par ces observations et déclarait qu'elle entendait vivre comme bon lui semblait, sa haute naissance

n'ayant pas besoin de s'affirmer par l'éclat extérieur. « Si je ne suis pas toujours vêtue de soie et de velours, cela ne regarde que moi. En ai-je moins de mérite que mes sœurs ? Ne suis-je pas toujours la fille de mon Père ? » Je dois avouer, à ma honte, qu'à cette époque, je ne comprenais rien à cette philosophie ; mais combien, par la suite, ai-je approuvé la grande sagesse de ma sœur !

7. — ZÉJANE

Zéjane et Zemzem, les deux sœurs, étaient filles d'une Abyssine. Lorsque nous étions à Bet il Mtoni, ma Mère et Zéjane étaient liées d'une étroite amitié. Zéjane avait pour moi un très grand faible et m'aimait presque trop au gré de ma Mère. Nos appartements étaient très éloignés l'un de l'autre, il y avait deux étages et toute la cour à traverser avant d'arriver chez Zéjane et Zemzem. Cependant j'y allais tous les jours et j'y restais entre cinq et sept heures, ce qui faisait le désespoir de ma Mère. Elle m'envoyait chercher à plusieurs reprises, mais, comme je ne revenais pas, elle se décidait à venir me retrouver, et passait l'après-midi ou la soirée avec les deux sœurs.

Zéjane m'avait appris à travailler au fuseau, qu'elle maniait avec une remarquable habileté. Elle et ma Mère avaient les plus beaux modèles de dentelle et ne consentaient à les montrer que lorsqu'ils étaient terminés et réussis.

Bonne et charmante pour tous, Zéjane ne comptait que des amis. Elle prodiguait ses soins et ses consolations à ceux qui étaient malades ou malheureux.

A Bet il Mtoni, nos mères ne pouvaient pas sortir libre-

ment en plein jour lorsque le Père était absent, retenu qu'il était par les affaires de l'Etat. On voyait alors Zéjane, accompagnée d'esclaves chargés de paquets, se rendre dans les familles d'employés d'où elle sortait comblée des remerciements et des bénédictions des parents et des enfants.

Au moment de notre départ pour Bet il Vatoro, ma Mère et Zéjane versèrent d'abondantes larmes à la pensée de se quitter. Elles comprenaient que c'en était fini désormais de leur tendre intimité et qu'elles ne se verraient plus que rarement. Zéjane détestait la ville et ne pouvait se résoudre à y aller, et ma Mère allait être absorbée par tant d'occupations qu'elle ne pourrait aller souvent à Bet il Mtoni.

Le jour du départ, je me rendis de très bonne heure auprès de Zéjane, afin de rester le plus longtemps possible avec elle. Nous nous séparâmes en pleurant. Elle me combla de cadeaux d'adieux, me donna des œufs durs que j'aimais beaucoup, et me recommanda d'être toujours honnête et pieuse et de faire le bonheur de ma Mère.

8. — ZEMZEM

Bien plus jolie que Zéjane, Zemzem possédait toutes les qualités de cœur de sa sœur. Mais je n'appris à la connaître que plus tard, lorsque nous fûmes voisines de propriétés. D'un caractère très pratique, elle se souciait peu du luxe ; elle aimait ce qui était beau, mais simple et solide. Grâce à son intelligente administration, tout prospérait autour d'elle, ce qui est rare dans une maison arabe. Ses qualités de femme d'intérieur lui auraient permis de rivaliser avec la meilleure maîtresse de maison européenne.

Elle me témoigna toujours une sollicitude maternelle en souvenir de sa bien-aimée Zéjane dont j'avais été l'enfant gâtée et que la mort enleva trop tôt à notre affection. Lorsque j'avais commis quelque sottise, ce qui, malheureusement, m'arrivait souvent, elle me regardait longuement de ses grands yeux expressifs et me disait enfin : « Combien il est regrettable que celle qui fut pour toi une seconde mère ait dû t'abandonner si jeune dans ce monde méchant. Si Zéjane vivait encore, elle pourrait te guider, car tu n'es qu'une enfant sans aucun jugement ». Puis, s'adoucissant, elle terminait par ces mots : « Il ne faut pas m'en vouloir de te parler ainsi, je le fais pour l'amour de ma Zéjane à laquelle tu étais si chère ; vois, les autres commettent les mêmes extravagances, et il ne m'arrive jamais de les leur reprocher ».

Elle m'était d'un grand secours dans mon exploitation agricole ; pendant des heures, elle parcourait le domaine avec moi et me signalait les avantages à en tirer. Un jour, elle interpella mon nakora (sorte d'inspecteur) et lui dit : « Votre maîtresse est encore une enfant (mtoto en souahili) et ne comprend rien à tout cela, c'est pourquoi vous devez vous occuper de ses intérêts comme si c'étaient les vôtres, et ce que vous ne saurez pas, vous pouvez toujours le demander à mon nakora ». Bien qu'un peu humiliant pour ma jeune présomption, c'était très juste et je ne pouvais lui en vouloir.

Zemzem se maria assez tard. Elle épousa un de nos cousins éloignés, Houmoud. Il est d'usage surtout chez nous de se marier autant que possible entre soi, afin de garder le même sang. C'est ce même cousin qui, autrefois, avait eu le malheur de venir dans la mosquée demander à Châlid la

main d'une autre de ses sœurs et qui, pour ce grave manquement aux convenances, avait été brutalement éconduit. Après la mort de Châlid, il avait directement sollicité l'élué de son cœur, mais il avait essuyé un refus formel. Incapable de supporter cette cruelle déception, et las de jouer l'amoureux dédaigné, il se tourna vers Zemzem qui accueillit favorablement ses hommages. Le mariage eut lieu peu de temps après, sans aucune pompe et dans la plus stricte intimité. Bien que Houmoud fût un des plus riches notables de Zanzibar, il était extraordinairement avare. Il ne savait même pas exercer l'hospitalité traditionnelle des Arabes. Avec cela, c'était un orthodoxe fanatique, faisant étalage d'une piété farouche, que beaucoup tenaient pour de l'hypocrisie, et qui, pour les motifs les plus futiles, lui aurait fait commettre les plus grandes cruautés. Personne ne l'aimait et cela se comprend, beaucoup le méprisaient, mais on le redoutait et l'on n'aurait pas voulu se faire un ennemi du riche et influent personnage qu'était Houmoud.

Je revis très peu Zemzem après son mariage ; cependant son union avec cet homme peu aimable parut être heureuse. L'esprit très positif de Zemzem comprit la nature de son mari, et elle sut le conduire comme il le fallait pour leur bonheur à tous les deux.

9. — NUNU

Nunu était fille d'une Circassienne que sa merveilleuse beauté avait fait surnommer Tadj, ce qui veut dire Couronne, mais équivaldrait en français à La Perle. Les attentions particulières dont Tadj avait été l'objet de la part de notre Père

lui avaient suscité bien des jalousies et des haines ; aussi lorsque sa fille vint au monde affligée d'une cécité complète, les envieuses, au lieu de plaindre la pauvre mère, si cruellement frappée dans son enfant, prétendirent que c'était le châtement des préférences que lui avait témoignées le Père, La pauvre Tadj souffrit beaucoup de l'infirmité de sa fille, mais elle n'eut pas longtemps à contempler ses yeux sans regard, elle mourut très jeune d'une espèce d'hydropisie.

Privée de sa mère, la pauvre aveugle était menacée du plus triste abandon, mais la protection de Dieu veillait sur sa détresse. Une bonne et dévouée esclave abyssine avait promis à Tadj mourante de ne jamais quitter Nunu et de veiller sur elle tant qu'elle vivrait. Elle tint scrupuleusement sa promesse et fut une seconde mère pour sa jeune maîtresse, bien que celle-ci ne lui donnât pas toutes les satisfactions qu'elle aurait pu en attendre. Mon Père, qui ne pouvait guère s'occuper de ses jeunes enfants, était plein d'une tendre sollicitude pour la pauvre infirme, et donnait à la dévouée tutrice tout ce qu'il fallait pour que l'enfant ne manquât de rien. Ce fut bien entendu, un nouveau sujet de jalousie, et la malveillance en éveil donna libre cours aux mauvais propos.

Nunu, qui avait hérité de la beauté de sa mère, était l'enfant la plus turbulente, la plus indocile, la plus désagréable que j'aie jamais vue. Elle était la terreur de toutes les mères qui avaient des petits enfants. Dès l'âge de six ans, elle poursuivait ses petits frères et sœurs pour leur arracher les yeux. Dès qu'elle apprenait la naissance d'un enfant dans la famille, elle s'informait aussitôt de ses yeux, s'ils étaient beaux et s'ils pouvaient voir. Lorsque l'on comprit les angoisses jalouses de ce malheureux être, on jugea préférable

de la tromper en lui disant que beaucoup d'autres qu'elle ne voyaient pas la lumière du jour. La joie qui se manifestait alors sur son visage prouvait l'immense détresse de ce pauvre cœur d'enfant. Un jour, elle eut l'abominable idée de couper les cils et les sourcils d'un petit frère remarquablement beau. Elle avait profité d'une absence momentanée de la nourrice pour accomplir sa vilaine action. Aux cris déchirants du pauvre petit, tout le monde accourut et l'on trouva Nunu tenant encore à la main les ciseaux dont elle s'était servie.

Depuis lors, on se garda bien de laisser jamais un enfant seul dans notre maison. Nunu avait une connaissance des lieux tout à fait extraordinaire et circulait partout, avec la plus grande rapidité. On la cherchait de tous côtés, et de tous côtés elle surgissait à la façon d'un fléau dévastateur. Tout ce que ses mains pouvaient atteindre était réduit en miettes, les porcelaines de prix, les cristaux et particulièrement nos élégantes carafes asiatiques, elle brisait tout, pour le seul plaisir de détruire.

Une étrange manie de Nunu était de vouloir qu'on la traitât comme si elle n'était pas aveugle. Dès que le coup de canon annonçait le coucher du soleil, elle ordonnait d'éclairer son appartement. Elle entendait choisir elle-même les étoffes de ses toilettes et se tenait devant son miroir pendant que ses esclaves l'habillaient. Si l'on disait devant elle que l'une de nous avait de beaux cheveux, de beaux yeux, de jolis sourcils, elle n'avait rien de plus pressé que d'entreprendre au toucher l'exploration de la partie de la tête désignée, ce qui ne laissait pas d'être inquiétant, puis donnait tranquillement son avis en disant que l'on exagérait ou bien qu'on était au-dessous de la vérité.

A la satisfaction générale, Nunu devint avec le temps sérieuse et raisonnable, et l'on n'eut bientôt plus à redouter les extravagances des premières années de sa jeunesse. Par la suite elle se fit aimer pour toutes les qualités de son cœur, et chacun la recherchait autant qu'on l'avait évitée autrefois. Après avoir successivement perdu sa Mère, puis son Père, la pauvre créature perdit encore son excellente tutrice. Comme il lui était impossible, dans sa situation, de vivre seule, et qu'il lui fallait une protection intelligente et dévouée, elle pria notre sœur Asché de partager son existence et de l'aider à conduire sa maison.

10. — SCHEMBOUA ET FARSCHOU

Si je tiens à parler ici de mes deux nièces Schemboua et Farschou, les deux filles de mon frère Châlid, c'est que du même âge que moi à peu près, nous étions des amies d'enfance ; nous avons fréquenté l'école ensemble et nous fûmes plus tard mêlées au même complot dont j'aurai à parler dans la suite de ce récit.

Schemboua et Farschou étaient les seules enfants de mon frère Châlid. Dès leur plus tendre enfance, elles s'étaient prises d'une si grande affection l'une pour l'autre qu'elles ne pouvaient pas se quitter. Schemboua qui avait un an de plus que sa sœur, était très douce et très simple, avec cela extraordinairement intelligente et s'occupait de sa jeune sœur comme une mère. Cette mutuelle tendresse des deux sœurs provoquait souvent le mécontentement de leurs mères qui en éprouvaient une profonde jalousie.

A la mort de leur père Châlid, les deux sœurs se trouvè-

rent très riches puisqu'elles héritèrent de la totalité de la fortune paternelle qui était considérable. Elles ne voulurent pas partager l'héritage et vécurent en complète communauté de biens. La mère de Farschou, une Abyssine, irritée de la résolution de sa fille, voulut exiger qu'elle se séparât de sa sœur. Farschou s'y refusa catégoriquement et déclara que tant qu'elles ne seraient pas mariées, elles ne partageraient pas leurs biens. Blessée du refus de sa fille, et se trouvant dans une situation très difficile entre les deux sœurs, la pauvre mère résolut de quitter pour toujours la maison et l'ingrate enfant. Avec un bien petit bagage et fort peu d'argent, elle partit un jour subitement et sans être remarquée. Personne ne savait où elle s'était rendue, et l'on crut que lorsqu'elle serait calmée, elle reviendrait chez Farschou. Mais ce n'était nullement l'intention de la mère offensée, et jamais elle ne voulut revoir sa fille. Elle préféra travailler pour vivre que de rien lui demander. La coutume qui place les mères veuves sous la dépendance de leurs enfants, créait à l'infortunée mère de Farschou une situation des plus pénibles ; mais l'exemple que je cite ici est tout à fait exceptionnel.

La malheureuse mère ne donna plus signe d'existence et l'on ne sut pas ce qu'elle était devenue tant que ses faibles ressources purent lui suffire ; mais lorsqu'elle eut épuisé son dernier « pesa » elle alla trouver ma sœur Zouéné qui, à Bet il Mtoni avait toujours entretenu d'affectueuses relations avec Châlid. Elle accepta de rester avec elle, mais à la condition que Zouéné ne ferait rien pour amener un rapprochement avec sa fille, tant que Farschou ne viendrait pas d'elle-même et librement reconnaître ses torts. L'étrange nature de Farschou resta tout à fait indifférente au sort de sa mère, et elle ne fit rien pour essayer de la revoir, même lorsque sa

mère tomba malade. Blâmée par tous, elle ne voulut rien écouter, et vainement j'essayai de la rappeler à ses devoirs, elle resta opiniâtrement sourde à toutes les observations. Jamais on n'aurait pu soupçonner tant de dureté de cœur chez cette mignonne et gracieuse créature ; seules, ses yeux magnifiques trahissaient l'impitoyable fermeté de son âme. Elle mourut emportée par la phthisie peu de temps après mon départ de Zanzibar, et je n'ai pu savoir si, avant de mourir, elle s'était réconciliée avec sa mère.

La plus belle propriété de mes nièces était la grande et superbe résidence de « Marseille » ; Châlid lui avait donné ce nom par amour pour la France et tout ce qui était français. Les murs étaient tous recouverts de glaces, sauf dans le lieu de la prière. L'effet des lumières réfléchies par toutes ces glaces, était merveilleux. Le sol des appartements était de marbre blanc et noir dont la fraîcheur est très appréciée dans nos contrées tropicales. Une pendule ingénieusement travaillée, de laquelle à chaque sonnerie, sortaient des personnages qui jouaient et dansaient, un miroir de toilette bombé qui montrait les visages tout grimaçants, une grosse sphère en mercure, comme on en voit un peu partout dans les jardins d'Europe, une foule d'objets d'art et de fantaisie faisaient du château de Marseille, un véritable musée pour des hommes simples, peu initiés à la civilisation comme l'étaient surtout nos parents d'Oman. Que de fois ai-je entendu ces mots arrachés par la surprise : « Mais les chrétiens sont donc de véritables sorcières ! » Marseille et la vie qu'on y menait donnaient bien la véritable impression de l'Orient.

J'y vécus des jours délicieux. On y jouissait de la plus grande liberté, car mes nièces aimaient l'indépendance et se montraient fort tolérantes. La maison était toujours pleine

de monde, les allées et venues s'y succédaient sans interruption. On entendait continuellement les cris de Soumilà ! Soumilà ! (Place ! Place ! en souahili) et les voix des esclaves qui annonçaient les visites. On ne rencontrait là que des personnes joyeuses et dont la vie semblait exempte de soucis. On venait avec l'intention de passer trois jours, et le plus souvent, sur les instances des aimables châtelaines, après avoir sollicité et obtenu le consentement du père et du mari, on restait deux semaines.

La règle de la maison était une liberté complète et absolue. Chacun allait et venait comme bon lui semblait, faisait ce qu'il voulait sans être taxé d'impolitesse. Telle est la vraie hospitalité libre de toute contrainte et de toute obligation. Lorsque venait le soir, après le coucher du soleil, tout le monde se réunissait dans les salons éclairés par des bougies et d'innombrables lampes, ou bien on se tenait dans le parc à la blanche clarté de la lune et l'on ne se séparait que vers une ou deux heures. Lorsqu'il n'y avait pas de clair de lune, on illuminait le parc au moyen d'une multitude de petites torches en bois imbibé d'huile de palme, que l'on fixait de place en place, à une certaine hauteur, et l'on s'entretenait gaiement jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ce lieu de splendeur et de plaisir fut peu de temps après impitoyablement saccagé. Lors de notre révolte contre Madjid, mes frères Bargasch et Abdil Aziz se retranchèrent dans le château, et après une lutte acharnée la propriété entière fut dévastée, et mes nièces perdirent tout ce qu'elles possédaient. Peu affectées de leur ruine, elles ne voulaient même pas qu'on leur en parlât. « Cela n'en valait pas la peine, disaient-elles ! »

11. — HILAL

Je ne présenterai au lecteur que deux de mes frères, Hilâl et Touéni. Tous deux furent malheureux, le premier mourut victime de son intempérance, et Touéni tomba frappé par son propre fils.

La religion mahométane interdit l'usage des boissons spiritueuses, et notre secte qui défend même de fumer, est sur ce point beaucoup plus rigoureuse que ne le sont les Turcs et les Persans. Or, le bruit s'était peu à peu répandu parmi nous que mon frère Hilâl (Nouvelle Lune), s'était laissé entraîner par l'exemple des chrétiens, et dans la fréquentation du Consul de France surtout, avait contracté l'habitude de s'adonner à la boisson. Il fut pris tout à coup de vertiges que l'on ne s'expliquait pas, lorsque bientôt on apprit que ces vertiges étaient simplement les effets de l'ivresse. Une fois engagé sur cette pente fatale, le malheureux ne sut pas réagir et renoncer à sa funeste passion. Ce fut pour notre Père un profond chagrin de voir son fils bien-aimé courir à sa perte ; il essaya de la rigueur et lui imposa les arrêts, mais tout fut inutile, et force lui fut de le bannir du cercle de la famille.

Notre sœur Khadoudj souffrit cruellement de cette mesure, car elle chérissait tendrement Hilâl, et le reçut encore souvent en secret dans la maison paternelle. C'est au milieu des plus grandes difficultés et au prix des plus grands dangers qu'il parvenait à s'introduire dans la maison. Il passait la nuit dans la chambre de Khadoudj au milieu de ceux qui lui avaient gardé leur affection. On avait soin de faire l'obscurité complète afin qu'aucune lumière ne vint trahir le se-

cret de sa présence. Personne d'ailleurs n'aurait voulu dénoncer au Père ces touchantes et mystérieuses entrevues. Si Hilâl n'avait eu que la modique pension que lui servait mon Père, peut-être n'ayant plus de quoi subvenir aux frais de sa déplorable passion, aurait-il fini par se corriger ; malheureusement, Khadoudj lui fournissait largement ce qui lui manquait, et dans son aveugle tendresse le poussait involontairement vers l'abîme.

Hilâl s'abandonna de plus en plus à son malheureux penchant. En état d'ivresse presque continuelle, la raison et la santé ruinées par la boisson, le malheureux était irrémédiablement perdu. La mort vint bientôt mettre un terme à sa triste existence. Mon Père éprouva un immense chagrin de la perte de ce fils chéri, et bien souvent, enfermé dans son oratoire, il passait de longues heures à prier et à pleurer, répétant sans cesse dans l'exaltation de sa douleur : « Oh ! quelle infortune est la mienne ! Quel désespoir tu me causes, Hilâl ! »

Hilâl laissa trois fils, Sound, Fésal et Mhammed. Le plus jeune Mhammed fut adopté par notre belle-mère, Azzé bint Séf qui n'avait pas d'enfants. Je ne sais vraiment pas ce qui la fit agir ; peut-être son amour pour notre Père. Dans tous les cas, Mhammed sut admirablement conquérir Azzé bint Séf, ce que personne de nous n'avait pu faire. Jusque-là on l'avait connue parcimonieuse jusqu'à l'avarice, et ce fut une stupéfaction générale lorsqu'on vit Mhammed se permettre les plus folles prodigalités avec l'argent qu'Azzé bint Séf lui donnait à profusion. Alors que personne de nous n'avait jamais eu de chiens, Mhammed en fit venir d'Europe tout une meute. C'étaient des chiens superbes, comme nous n'en avions encore jamais vu chez nous. Les soins de ces chiens

et de quelques magnifiques chevaux remplissaient toute l'existence de leur propriétaire. Celui-ci n'aurait pas souffert que l'on fit manger à ses favoris des restes ou des rebuts de la table ; on faisait donc pour eux une cuisine spéciale et soignée qui ne manquait pas de variété. Tour à tour les plus grasses volailles, les plus beaux morceaux de viande, les plus grands poissons passaient dans la gigantesque marmite. La chronique malveillante se plaisait même à raconter que ces chiens et ces chevaux trop délicats pour boire de l'eau, ne buvaient que du Champagne. Je ne sais pas ce qu'il y avait de vrai là-dedans ; dans tous les cas, la médisance envieuse était déchaînée contre Mhammed, qui s'était fait beaucoup d'ennemis par ses extravagances, et comptait peu d'amis.

Comme son frère Mhammed, Sound aimait par-dessus tout la vie, les mœurs et les habitudes européennes. C'était la même nature que son père.

Le second fils de Hilâl, Fésal, était tout le contraire de ses frères. Tandis que Sound et Mhammed aimaient le luxe et les plaisirs, le doux Fésal était si simple et si modeste qu'on l'aurait pris plutôt pour un bourgeois que pour un prince. C'était une nature de philosophe qui ne trouvait aucun charme dans les plaisirs du monde, et qui resta toujours une énigme pour ses frères. Par la suite, il acheta un petit plantage dans le voisinage de ma propriété et vint alors me voir souvent. Lorsqu'il allait à la ville, il me rapportait presque toujours quelque futilité, c'étaient souvent des paquets de feux d'artifice qui faisaient par dessous tout mon bonheur.

Incompris de ses frères, privé très jeune des soins et de la tendresse d'une Mère, le pauvre Fésal était très malheureux. « Je me sens profondément triste, me disait-il parfois ; mes

frères me tiennent pour un être tout à fait inutile, et se soucient fort peu de moi. Qu'importe donc pour moi de vivre ou de mourir, je suis si indifférent à tout le monde ! » Je souffrais cruellement d'entendre parler ainsi cet homme excellent, cette âme d'élite qui méritait plus que quiconque ce soit, l'estime et l'affection de tous. Et je pensais que pour cette nature délicate et tendre, la vie paisible du cloître serait préférable aux décevantes agitations du monde. Affable et bon, il se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Lorsque, cédant à la prière de Madjid, je revins en ville, après un assez long séjour dans ma propriété de Kisimbani, ce fut un véritable chagrin pour mon pauvre Fésal. Bien que parmi ses nombreuses tantes je fusse une des plus jeunes, il s'était habitué à me confier toutes ses pensées, toutes ses préoccupations comme si j'avais été une personne sérieuse et expérimentée, alors que je n'étais, à cette époque, qu'une jeune fille turbulente et indisciplinée.

12. — TOUËNI.

Touëni, notre frère aîné était né à Mesket et passa toute sa vie en Omân. Il ne vint jamais à Zanzibar et garda toujours une grande prédilection pour le berceau de notre famille qui était en même temps le lieu de naissance de la plupart de ses frères et sœurs. Il n'est pas permis à un Mahométan de laisser reproduire ses traits par la peinture, et la superstition dont les esprits sont profondément imbus fait observer ce précepte plus rigoureusement qu'aucun autre ; la photographie n'existait pas encore à cette époque,

en sorte que Touèni resta toujours inconnu à tous ceux d'entre nous qui n'étaient pas allés à Mesket. Pour ma part, je ne le vis jamais. Seulement, nous entendions vanter l'affabilité de ses rapports, son courage et sa résolution dans la guerre. Ses soldats l'adoraient, et sa seule apparition au milieu d'eux leur inspirait la plus grande confiance. Comme notre Père, il avait aimé la guerre dès son jeune âge, et c'était de tous mes frères le plus habile soldat. Il passait la plus grande partie de son temps au camp, ce qui faisait le désespoir de sa femme Ralie, une de nos cousines dont il eut plusieurs enfants.

Pendant que notre Père résidait à Zanzibar, Touèni était son représentant en Omân. Mais il avait cédé la direction des affaires intérieures, c'est-à-dire le véritable gouvernement à notre frère puîné, le pieux Mhammed qui, ainsi que je le di-ais, avait une véritable aversion pour Zanzibar. De son côté, Touèni était fort occupé de la défense extérieure du royaume. Il eut à combattre les Persans à Bender Abbas, puis à repousser l'invasion des tribus nomades de l'intérieur de l'Arabie. Ces nombreuses tribus sont toutes très pauvres, et beaucoup d'entre elles ne vivent que de vols. L'Arabe du désert possède rarement autre chose qu'un chameau, quelques armes indispensables, c'est-à-dire un fusil, un sabre, un poignard, une lance et un bouclier, une ou deux marmites de fer, un sac de dattes et, lorsque la fortune lui a été favorable, une chèvre laitière. Tous les hommes, grands et petits, portent les armes dans les combats, tandis que les femmes et les filles suivent à pied de loin afin de porter aux leurs, après le combat, l'eau, le lait et la nourriture. Tous les ans, ces hordes, plus ou moins nombreuses, se portaient sur Omân et tenaient le pays dans un état de trouble perpétuel.

Seul un Prince énergique et résolu pouvait se maintenir dans cette région difficile.

Telle était donc la situation lorsque notre Père vint à mourir au cours de son voyage de retour d'Oman à Zanzibar. Si mon Père était mort à Mesket, Touéni aurait pu garder la souveraineté sur Zanzibar, puisqu'il succédait de droit à notre Père dont il était le fils aîné, tandis que Madjid trouva l'occasion favorable de se proclamer lui-même Sultan de Zanzibar avant que la mort de mon Père ne fût connue à Oman. J'ai dit plus haut comment Madjid s'était engagé à payer annuellement une somme déterminée à Touéni, et comment il s'affranchit bientôt de cet engagement. Il fut à ce propos blâmé de tous, d'autant plus que la situation de Touéni devenait de jour en jour plus précaire.

Les guerres continuelles absorbaient beaucoup d'argent et c'est précisément dans la période la plus difficile que le tribut cessa d'être payé. Touéni qui avait épuisé ses dernières ressources, se vit réduit à mettre des taxes sur différents articles, ce qui souleva le mécontentement de la population; le malheur voulut que le propre fils aîné de Touéni, Saloum, se laissât entraîner parmi les mécontents, et mit le comble à sa rébellion en commettant le plus abominable des crimes.

Touéni revenait un jour d'une réunion, et s'était jeté, brisé de fatigue, sur un sofa pour y prendre quelques instants de repos, lorsque Saloum faisant irruption dans l'appartement, réclama si insolemment à son père le retrait de l'impôt, que celui-ci dut le rappeler sévèrement à l'ordre. Loin de s'excuser, Saloum entra dans une violente colère, sortit un revolver qu'il tenait caché et tira à bout portant sur son père qu'il tua net.

L'insensé jeune homme ne jouit pas longtemps des fruits de son abominable forfait. A peine s'était-il emparé du pouvoir comme Souverain d'Oman, qu'il fut détrôné par son beau-frère Azzan. L'exaspération du peuple contre l'impie Saloum favorisa l'entreprise d'Azzan, qui pénétra la nuit par surprise dans Mesket qu'il pillà et saccagea. Personne ne voulut prendre les armes pour défendre le parricide et les sauvages envahisseurs ne rencontrèrent qu'une faible résistance ; ils emportèrent tout ce qu'ils purent et saccagèrent tout ce qu'ils durent laisser. Le palais de Saloum fut pillé et mis à sac, lui-même ne dut son salut qu'à la fuite. C'est au milieu des plus grands dangers qu'il put, avec sa famille, s'embarquer sur un de ses vaisseaux de guerre ; mais il ne put sauver que sa vie et celle des siens.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que sa malheureuse mère Ralie, avec ses autres enfants, put s'enfuir sur un autre bateau. Elle avait tout perdu. Mais plus tard, un jeune marchand indien du nom de Abd il Rab (Chevalier du Seigneur) racheta la plus grande partie des biens de Ralie à un Bédouin, qui les lui vendit pour un prix dérisoire (300 thalers de Marie-Thérèse, disait-on) et ce noble cœur rendit à la malheureuse princesse la fortune qu'elle avait perdue, la priant de l'accepter simplement à titre de présent !

L'usurpateur Azzan fut bientôt chassé à son tour par mon troisième frère Tourki, lequel éprouva le même sort de la part de son jeune frère Abd il Aziz (également Chevalier du Seigneur). Celui-ci, pupille de Chole, était d'une intelligence, d'un courage et d'une énergie remarquables ; dès l'âge de 12 ans, il avait pris part à la conjuration et à la lutte que nous avons engagées contre Madjid, et avait ensuite vécu longtemps dans le Baloutschistan, d'où nous tirions

nos soldats. C'est à lui que l'on dut de voir enfin la tranquillité régner quelque temps en Omán. Mais son règne fut de courte durée, Tourki ne tarda pas à revenir et s'empara du pouvoir, tandis que pour la seconde fois, Abd il Aziz allait chercher un refuge à Meckrán, dans le Baloutschistan où il réside encore.

C'est assurément un triste spectacle que ces querelles de famille. Pour les comprendre, il faut connaître l'ambition du pouvoir qui dévore les princes, et que rend plus implacable la nature impétueuse, ardente et passionnée des Orientaux.

Moi-même, je n'ai pu rester étrangère à ces tristes événements, et me suis vue contrainte d'y prendre une part des plus actives !

Situation de la femme en Orient

Avant de poursuivre le récit des événements qui me sont personnels, et pour faciliter au lecteur européen la plus juste compréhension de ces événements, je tiens à donner ici quelques développements sur les mœurs, les coutumes, les habitudes et les diverses circonstances de la vie orientale.

J'aborde immédiatement la plus importante de ces questions, la situation de la femme en Orient. Si ma qualité d'Orientale me donne une plus exacte connaissance des choses de l'Orient, elle me vaudra certainement d'être accusée de partialité, car je devrai combattre bien des idées fausses, bien des préjugés accrédités qui courent en Europe et particulièrement en Allemagne sur la situation de la femme arabe vis-à-vis de son mari. Malgré la rapidité et la facilité des communications, l'Orient est resté le pays fabuleux sur lequel on peut impunément édifier les légendes les plus invraisemblables. Un touriste va faire un voyage de quelques semaines à Constantinople, en Syrie, en Egypte, en Tunisie ou au Maroc, et à son retour il s'empresse d'écrire un gros livre sur la vie, les mœurs et les coutumes orientales. Or, de l'Orient il n'a vu que la vie extérieure et n'a jamais pu jeter un simple coup d'œil sur la vie intérieure, sur la vraie vie de famille. Il se contente d'écouter et de tenir

pour vraies les histoires coïportées de l'un à l'autre, et par suite successivement exagérées et dénaturées. Il prend d'ordinaire ses renseignements auprès du sommelier français ou allemand de son hôtel, interroge les matelots et les âniers, et c'est ainsi documenté qu'il établit son opinion et livre à la publicité son étude sur l'Orient. Il y a peu de profit à tirer d'un ouvrage écrit sur de pareilles données ; l'auteur y exerce sa fantaisie, donne libre cours à son imagination, et si son livre est écrit de façon intéressante on le lira certainement plus volontiers qu'un récit exact et sincère, le côté amusant déterminera dès lors le jugement de la plupart des lecteurs.

C'est ainsi que pendant les premières années de mon existence en Europe j'ai jugé les choses d'après leur aspect extérieur. Lorsque je voyais dans les salons européens des visages gais et rians, je pensais naturellement que les relations entre hommes et femmes en Europe sont beaucoup plus conformes au bon sens et à la logique, et j'en conclusais que les unions devaient être beaucoup plus heureuses que dans l'Orient mahométan. Plus tard, cependant, mes enfants grandissant et n'ayant plus besoin de ma surveillance et de mes soins continuels, j'allai beaucoup plus dans le monde et je m'aperçus bientôt que je m'étais souvent trompée dans mes jugements sur les hommes et les situations ; je compris alors que j'avais pris les apparences pour des réalités. Combien n'ai-je pas vu de ces unions où l'on semblait avoir voulu river ici-bas deux êtres à une même chaîne pour les préparer aux tourments futurs de l'enfer. J'ai vu trop de mauvais ménages pour persister à croire que le mariage chrétien est plus élevé, plus noble et rend les époux plus heureux que le mariage mahométan. Ce ne sont ni la religion,

ni les mœurs, ni les opinions qui font les unions heureuses ou malheureuses. Seule, la tendresse réciproque est indispensable au bonheur.

Je vais donc essayer, non de juger, mais d'examiner la situation de la femme en Orient, au point de vue du mariage particulièrement. Je ne connais vraiment bien cette situation qu'à Omàn et surtout à Zanzibar. Toutefois, c'est en Arabie et chez le peuple arabe que l'on trouve les plus purs traditions mahométanes dont se sont inspirés et pénétrés les autres peuples orientaux, abstraction faite bien entendu des dégénérescences et des tares qui se sont développées dans les rapports étroits avec les chrétiens d'Occident.

Il est tout à fait inexact de prétendre que la femme en Orient est moins considérée que l'homme. La femme de même condition, il n'est pas question des Sarari achetées, est à tous les points de vue l'égale de l'homme ; elle garde son rang et jouit dans toute leur étendue des droits et des privilèges qui y sont attachés. C'est seulement lorsqu'une femme seule, isolée, vit dans la retraite, que ses droits se trouvent en quelque sorte amoindris. Il est une coutume chez tous les mahométans, et même chez beaucoup de peuples orientaux non mahométans, et à laquelle toute femme est tenue de se soumettre d'autant plus rigoureusement qu'elle appartient à un rang plus élevé, c'est de ne jamais paraître devant un homme étranger autrement que voilée. Elle ne peut se laisser voir que de son père, de ses fils, oncles ou neveux, et de ses esclaves. Une partie du visage, le menton et le cou doivent être cachés ; il ne faut pas non plus laisser voir la cheville du pied. Lorsqu'une femme s'est conformée strictement à ce précepte religieux, elle peut alors aller et venir librement et sortir dans la rue. Les femmes sans for-

tune, qui n'ont que peu d'esclaves ou même qui n'en ont pas du tout, sont bien forcées de s'occuper elles-mêmes des soins de leur maison, et par suite de sortir souvent ; elles jouissent alors d'une plus grande liberté. Si l'on demande à l'une de ces femmes si elle ne se trouve pas gênée de se montrer ainsi sans être voilée comme l'usage le commande, elle répond : « Ces coutumes ne sont que pour les grandes dames et ne concernent pas les femmes pauvres ». Mais combien les grandes dames envient ce privilège des humbles dont jouissent beaucoup des femmes d'Omàn qui, en raison de la pauvreté du pays, ne possèdent que peu d'esclaves.

Si, comme je le disais, la grande dame peut sortir dans le jour, enveloppée de ses voiles comme le prescrit la religion, elle ne peut cependant user de ce droit que dans certains cas tout à fait urgents, lorsqu'il lui faut se rendre au chevet d'un des siens tombé subitement malade ou qui vient de mourir ; elle peut également comparaitre en justice et prendre en personne la défense de ses intérêts, car les avocats sont inconnus chez nous. En dehors de ces circonstances exceptionnelles, la femme elle-même ne tient pas à se montrer dans le disgracieux enroulement de ses voiles qui lui donnent l'aspect d'une momie.

Je conviens que cette coutume orientale est exagérée dans sa rigueur, mais je ne saurais trouver meilleures les mœurs européennes, et le décolleté d'une dame en toilette de bal me paraît une exagération plus fâcheuse encore.

En Orient, la femme célibataire est certainement à plaindre. La religion et les mœurs lui interdisant la société des hommes, elle est privée de toute protection et tombe souvent dans la plus affreuse détresse. Ses intendants, ses employés qu'elle ne peut voir, auxquels elle ne peut s'adresser directe-

ment si ce sont des arabes, ne se privent guère de l'exploiter, et je connais beaucoup de dames arabes qui ne se sont mariées que pour échapper à ces vexations qui sont l'apanage de la femme sans mari.

L'isolement imposé par la loi à la femme célibataire, peut ainsi devenir très préjudiciable à ses intérêts, et la sévérité des mœurs orientales est poussée vraiment trop loin. Mais la femme arabe n'en souffre pas autant qu'on se l'imagine en Europe, elle ne considère pas cette sujétion comme particulièrement pénible ; la grande puissance de l'habitude rend peu à peu supportable l'existence la plus incommode.

C'est surtout au point de vue de la polygamie que l'on plaint la femme orientale, obligée de partager l'amour de son mari avec une ou plusieurs épouses, et souvent un nombre considérable de concubines. La loi permet au musulman d'avoir quatre épouses légitimes en même temps, et si l'une d'elles vient à mourir ou à se séparer de son mari, elle peut être aussitôt remplacée par une autre. Quant aux Sarari ou concubines, il peut en avoir autant que cela lui convient et que sa fortune le lui permet. Ceci ne concerne, bien entendu, que la classe riche, on comprend aisément qu'un pauvre diable ne peut jamais prendre qu'une seule femme. De son côté, le riche, dans la plupart des cas, a tout au plus deux femmes légitimes, qui vivent alors séparément, ayant chacune son intérieur et son train de maison particuliers.

Toutefois, en Orient comme partout, il est des femmes qui savent défendre leur indépendance. Elles s'assurent, auprès du prétendant qui les recherche, s'il est absolument libre, et se font donner par contrat de mariage la promesse formelle qu'il ne prendra pas d'autre épouse et n'achètera aucune Sourie.

On peut donc affirmer que, dans la pratique, c'est la monogamie qui domine. Mais lorsqu'un mari entend user de tous les droits que la loi lui accorde, les rapports entre les différentes épouses et concubines deviennent le plus souvent très difficiles. Toutes les fureurs déchaînées par la jalousie dans ces âmes ardentes et passionnées, soulèvent parfois de terribles conflits. Si l'on n'éprouve pas de jalousie pour qui nous est indifférent, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de l'être éperdûment et exclusivement aimé. Ces emportements de la passion ne prouvent-ils pas chez les Orientales une plus violente puissance d'aimer que chez les tièdes femmes du Nord ?

Par les jalousies qu'elle excite, la polygamie peut être la source des plus cruelles discordes ; aussi, beaucoup d'hommes riches et de haute condition, qui pourraient avoir plusieurs femmes et un grand nombre de concubines, mais qui redoutent les scènes quotidiennes auxquelles ils seraient exposés, préfèrent s'en tenir à une seule épouse. Tout homme raisonnable pensera et agira de même, et c'est ainsi que peu à peu la polygamie finira par disparaître de nos mœurs. Mais que dire du mariage chez les chrétiens, chez les peuples civilisés ? Ce n'est pas que je veuille rappeler ici que, dans un Etat chrétien, la secte chrétienne des Mormons pratique ouvertement la polygamie. Je ne veux parler que de la société civilisée de l'Europe. Le mariage y est-il si respecté ? n'est-ce pas souvent une pure illusion de parler « d'une seule » femme ? Assurément, le chrétien ne peut épouser qu'une seule femme et c'est là une grande supériorité du christianisme. La loi chrétienne a voulu le bien et le juste, la loi mahométane tolère le mal ; mais chez les musulmans, les besoins existants et les conditions pratiques mitigent dans une

proportion considérable les suites fâcheuses de la loi. Ici, au contraire, malgré la loi, c'est le mal qui l'emporte précisément la plupart du temps. On peut dire que la seule différence dans la situation d'une Orientale et celle d'une Européenne, c'est que la première connaît ses rivales, sait ce qu'elles sont et combien elles sont, tandis que l'autre est tenue dans la plus grande ignorance des trahisons de son mari.

L'homme riche peut seul acheter des Sarari. Esclaves à l'origine, celles-ci sont considérées comme libres dès qu'elles deviennent mères. Dans certains cas exceptionnels, si l'enfant vient à mourir, un maître, dénué de cœur, sans respect pour lui-même, revend la sourie, par nécessité quelquefois, mais d'autres fois aussi par satiété. Lorsque le mari vient à mourir, les Sarari sont tout à fait libres; elles n'ont plus de maître de qui dépendre. Il peut arriver alors qu'un frère ou un parent de l'époux défunt, prenne une sourie en mariage, mais en sa qualité de femme libre, elle devient alors épouse légitime.

Rien n'est plus inexact que de dire que le mari arabe traite sa femme avec moins de déférence que l'Européen; c'est une pure fable. La religion a pris soin de régler cette question. Si la condition de la femme est sous certains rapports inférieure à celle de l'homme, elle lui assure au moins la tutelle et la protection de l'homme. Le Mahométan croyant, connaît les devoirs de l'humanité aussi bien que l'Européen civilisé et bien élevé. Il est d'autant plus sévère pour lui-même qu'il se sent continuellement sous les yeux du Seigneur qui a donné tous les commandements, et qui saura le récompenser ou le punir de ses bonnes ou mauvaises actions. Cette foi profonde et inébranlable le soutient jusqu'à son dernier soupir et le garde de toute défaillance.

A côté de ces natures honnêtes et généreuses, il est, certainement à Zanzibar, comme partout, de véritables tyrans qui ne savent pas être convenables avec leurs femmes. Mais je dois reconnaître que j'ai entendu parler plus souvent ici que dans ma patrie, de ces charmants maris qui maltraitaient leurs femmes ; le bon Arabe considérerait de semblables procédés comme déshonorants pour lui-même. Ces mœurs brutales ne sont en usage que parmi les nègres, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion, à la campagne, de m'interposer entre deux conjoints qui se battaient, et ce n'était pas sans peine que j'arrivais à rétablir la paix.

La femme n'est nullement obligée de subir tous les caprices de son mari. Lorsqu'elle est lasse de supporter l'existence qui lui est faite, elle est toujours assurée de trouver une protection chez ses parents, ou bien si elle est complètement seule et abandonnée, elle a le droit de s'adresser directement, et en personne, au kadi. Elle se défend souvent elle-même.

Une dame, avec laquelle j'étais très liée, s'était mariée à 16 ans, avec un de ses cousins, beaucoup plus âgé qu'elle et qui était loin d'être le modèle des maris. Viveur et débauché, il crut pouvoir faire tout accepter à sa jeune femme. Quelle ne fut donc pas sa surprise de trouver un jour en rentrant chez lui, non pas sa femme, mais un message des plus irrités qu'elle lui adressait. Habituellement, j'allais la voir à sa campagne sans prendre la peine de me faire annoncer, certaine que j'étais de la trouver seule, car son gracieux époux ne pouvait s'arracher aux plaisirs de la ville. Mais, peu de jours après la petite réception qu'elle lui avait ménagée, elle vint m'apprendre que dorénavant, j'aurais à la prévenir de mes visites, car son mari lui était complètement revenu et ne la

quittait plus. Il l'avait suivie, soumis et repentant et, après lui avoir demandé humblement pardon, il se garda bien de l'offenser par la suite, tant l'énergique attitude de sa jeune femme l'avait subjugué. Je pourrais citer de nombreux exemples analogues de l'indépendance des femmes orientales.

Pour se saluer, les époux se baisent réciproquement la main. Ils prennent leurs repas ensemble, entourés de leurs enfants. La femme a, pour son mari, mille attentions gracieuses qui charment et embellissent la vie commune ; elles lui présente l'eau à boire, elle lui donne ses armes quand il sort et l'en débarrasse aussitôt qu'il rentre. Ce sont des servitudes affectueuses librement acceptées, mais en aucune façon la femme n'est l'esclave de son mari.

La direction intérieure de la maison est exclusivement entre les mains de la femme ; c'est un domaine où elle est souveraine absolue. On ne sait pas ce que c'est chez nous que l'argent du ménage que le mari remet ici à sa femme, l'un et l'autre puisent dans la même bourse. Lorsque le mari a deux femmes légitimes, chacune vivant de son côté et ayant son train de maison particulier, il partage alors ses revenus entre ses deux ménages.

La femme orientale jouit donc, chez elle, d'une grande indépendance et d'une réelle autorité, qui varie naturellement selon les caractères des conjoints. Un jour, j'avais invité une nombreuse société dans un de mes plantages, mais mon invitation avait été envoyée un peu tard et je craignais que beaucoup de dames ne fussent dans l'impossibilité de s'y rendre, n'ayant pas le temps nécessaire pour faire venir leurs montures de la campagne. Une jeune femme de mes amies m'offrit alors très gracieusement de

mettre à la disposition de mes invitées tout un équipage d'ânes omâniens tout harnachés, avec leurs conducteurs. Je lui objectai qu'il faudrait d'abord qu'elle consultât son mari afin de s'assurer qu'il souscrirait à une offre de cette importance, mais elle répondit aussitôt qu'elle n'avait pas l'habitude de demander la permission à son mari pour de pareilles misères.

Une autre dame de Zanzibar poussait encore plus loin le pouvoir absolu dans l'administration des affaires et de la fortune domestiques. C'était elle seule qui gérât les biens considérables de son mari, ainsi que toutes les maisons qu'il possédait en ville. Jamais le mari ne sut exactement le montant de ses revenus, et il ne paraissait nullement choqué de recevoir des mains de sa femme l'argent dont il avait besoin. Il était enchanté de son habileté, de sa prudence et de son intelligente gestion.

L'éducation des enfants est entièrement confiée à la mère, qu'elle soit épouse légitime et de condition égale, ou bien esclave achetée. Tandis qu'en Europe, en Angleterre, par exemple, il est de bon ton qu'une mère abandonne son enfant à des mercenaires, et se contente d'aller une fois dans l'espace de 24 heures jeter un rapide coup d'œil dans la « Nursery », que, d'autre part, la mère française ne craint pas d'envoyer son enfant au loin, à la campagne, le confiant à des gens tout à fait étrangers et que souvent elle ne connaît même pas, la mère arabe s'occupe de son enfant avec une tendresse ardente, le surveille et le soigne elle-même, et ne le quitte presque pas tant qu'il a besoin de sa vigilante sollicitude. Tout ce dévouement est récompensé plus tard par le plus tendre respect, le plus profond amour qui permettent à la mère d'oublier les cruelles blessures que la polygamie a in-

fligées à l'épouse, et répandent le bonheur et la joie au foyer familial.

Il faut avoir vécu en Orient, avoir vu combien les femmes orientales sont gaies, vives et pleines d'entrain pour comprendre toute la fausseté des récits qui les représentent opprimées, avilies, menant une existence terre à terre, vide de pensée, indigne en un mot d'un être humain. Ce n'est pas, il est vrai, dans le court espace d'une simple visite que l'on peut juger exactement les choses. Quant aux conversations, il ne faut pas en parler, lors même qu'elles seraient fidèlement rapportées, elles s'écartent peu des lieux communs habituellement en usage.

Malgré toute sa courtoisie, l'Arabe n'aime pas que des personnes étrangères pénètrent dans l'intimité de sa vie privée, surtout lorsque ces personnes appartiennent à une autre religion et sont d'une autre nationalité. Il vint un soir chez nous une Européenne, qui étonna d'abord tout le monde par l'énorme volume de ses jupes pour lesquelles nos escaliers étaient à peine assez larges, c'était alors l'époque où les crinolines étaient de mode en Europe. Dans les quelques entretiens qu'elle eut avec les dames du harem, il fut peu question d'autre chose que de parures et de toilettes. La dame en question fut, selon l'usage, comblée d'égards et d'attentions, parfumée à l'huile de roses par les eunuques, on lui donna de nombreux cadeaux d'adieu, et elle repartit sans rien savoir de plus qu'à son arrivée. Entrée dans le harem, elle a vu les femmes orientales (elle ne les a vues toutefois que masquées), elle s'est émerveillée de nos costumes, de nos bijoux, de notre adresse pour nous asseoir à terre, et c'est tout. Elle ne pourra jamais se vanter d'en avoir vu plus que les autres Européennes venues chez nous avant elle.

Accompagnée partout par les eunuques, l'Européenne est constamment observée. Il est bien rare qu'on lui montre plus que la chambre où l'on veut la recevoir. Souvent, elle ne peut distinguer celle des dames masquées qui lui a parlé. Enfin, il ne lui est donné en aucune façon de pénétrer la vie de famille orientale, et de rien connaître à la situation de la femme orientale.

Un autre point essentiel pour l'exacte compréhension du mariage oriental, c'est que le mariage ne change rien ni au nom ni à la condition sociale des deux époux. Si l'épouse d'un prince est issue d'une simple famille bourgeoise, elle ne devient pas princesse par son mariage et reste la fille (bint) de N. N. D'autre part il est admis qu'un prince ou un chef arabe donne sa fille ou sa sœur en mariage à son propre esclave. Il se fait alors cette réflexion : « Mon serviteur reste mon serviteur, elle est donc, après comme avant, sa souveraine maîtresse ». Toutefois, le mari cesse par ce mariage d'être véritablement esclave, mais il n'adresse jamais la parole à sa femme sans lui donner son titre d'« Altesse » ou « Maîtresse ».

S'il arrive à un homme de parler à un autre homme en présence de sa femme, ce qu'il évite généralement, il ne dit jamais « ma femme » en parlant d'elle, mais la fille de N. N. Tout au plus emploie-t-il le terme de « Oum Jjaly », ce qui veut dire « Mère de ma famille », que sa femme ait ou non des enfants.

Dans les unions où les époux ne se connaissent pas avant le mariage, ils peuvent rarement se comprendre et s'accorder, d'où les rapports difficiles, pénibles même, comme cela s'était produit pour mon père avec Schezade, et pour Madjid avec Asché. Heureusement, la loi mahométane offre l'incontes-

table avantage d'accorder toutes les facilités pour la séparation. Il est infiniment préférable que deux êtres, incapables de sympathiser, se quittent d'un commun accord plutôt que de traîner, enchaînés l'un à l'autre, une existence misérable, dans la haine l'un de l'autre, qui, trop souvent, les pousse aux pires extrémités. Le mari restitue à sa femme la totalité de la fortune qu'elle avait apportée et dont elle avait, du reste, la libre disposition pendant le mariage. Si c'est le mari qui a proposé la séparation, la femme garde tous les cadeaux que le mari lui a faits en se mariant ; si, au contraire, c'est elle qui a demandé la séparation, elle doit lui rendre tous ses présents.

Toutes ces diverses particularités de la vie conjugale ne prouvent-elles pas suffisamment que la femme orientale sait défendre sa personnalité, faire respecter ses droits et qu'elle n'est pas du tout la créature passive et opprimée que l'on se représente en Europe. Le seul exemple de notre belle-mère Azzé bint Séf suffirait à démontrer quelle influence et quelle autorité peut acquérir une femme de caractère. Elle dominait absolument mon Père. La cour et la ville dépendaient souvent de son tout puissant caprice. Nous tous, ses beaux-enfants, très désunis dans bien des circonstances, mais d'accord sur ce seul point : affaiblir l'influence d'Azzé, nous tentâmes souvent l'aventure, sans y réussir dans la plupart des cas. Si l'un de nous s'adressait directement à notre Père pour ce qu'il voulait obtenir, il était régulièrement éconduit aussitôt ; il devait avant tout présenter sa requête à Bibi Azzé sans l'assentiment de qui le Père n'accordait rien. Il n'aurait jamais pris aucun engagement avant de l'avoir consultée au préalable. Tant qu'il vécut, elle sut garder sur notre Père son influence et son autorité toutes puissantes.

Je citerai encore l'exemple de la fille d'un de nos commandants de forteresse d'Oman. Intelligente et spirituelle, qualité qui ne pouvaient être nulle part mieux appréciées que chez nous, cette femme était fort laide. Malgré cela, son mari l'adorait et supportait tous ses caprices avec une inlassable patience. J'eus l'occasion de la voir à Zanzibar lorsqu'elle y vint avec son mari. Ils étaient médiocrement riches et par bonheur, comme elle me le disait elle-même, ils n'avaient pas d'enfants. Son mari était absolument son esclave. Si elle sortait, il devait l'accompagner, puis aller la rechercher, que cela lui plût ou non. Il ne pouvait jamais disposer de son temps, et dès le matin, après qu'il avait dit sa prière, il devait se mettre aux ordres de sa souveraine qui restait avec lui, ou bien l'abandonnait pour toute la journée.

Veut-on savoir maintenant ce qu'il y a de vrai dans cette version qui présente la femme orientale comme un être inférieur, dépourvu de raisonnement et d'initiative ? Il me suffira, pour détruire cette fable, de parler de ma grand'tante, la sœur de mon grand-père paternel. La vie de cette femme remarquable par l'intelligence, l'énergie et la bravoure, se raconte et se transmet de père en fils parmi nos populations ; jeunes et vieux écoutent avec le plus vif intérêt et le plus pieux respect, le récit des exploits de cette vaillante princesse.

Lorsque mon grand-père le Sultan Imâm de Mesket en Oman vint à mourir, il laissait trois enfants, mon père Saïd, mon oncle Saloum et ma tante Asché. Mon père, qui était l'aîné, n'étant alors âgé que de 9 ans, la nécessité d'une régence s'imposait. C'est alors que, contrairement à tous les usages établis jusqu'à ce jour, ma grand'tante déclara qu'elle prenait elle-même la régence jusqu'à la majorité de son

neveu, et sut, par son attitude énergique, imposer silence à toutes les oppositions. Les ministres qui s'étaient d'abord flattés d'exercer le pouvoir et, de jouer pendant quelques années le rôle de maîtres dans le pays, durent renoncer à leurs prétentions et se soumettre. Chaque jour, la régente les convoquait pour lui présenter les rapports et recevoir ses ordres et ses instructions. Elle veillait à tout et savait répondre à tout. Rien n'échappait à son coup d'œil incisif, au grand déplaisir des paresseux et des insoucieux de leur devoir.

Rompant avec les servitudes de l'étiquette, elle présidait le conseil des ministres dans la tenue d'une dame en promenade, avec un simple châle jeté sur son costume. Elle s'inquiétait fort peu de ce que le monde pouvait trouver à redire; elle poursuivait la ligne qu'elle s'était tracée, sans se laisser arrêter par les obstacles qu'elle tournait ou brisait avec autant d'habileté que d'énergie.

Peu de temps après qu'elle avait pris les rênes du gouvernement, elle eut l'occasion de donner la mesure de ses éminentes capacités. Une terrible guerre éclata dans Omàn. De proches parents, ambitieux du pouvoir, pensèrent avoir facilement raison d'une femme et des forces militaires dont elle disposait. Ils lancèrent leurs troupes sur le pays, le mettant à feu et à sang, et vinrent enfin assiéger Mesket. Des milliers d'habitants, fuyant devant le carnage et abandonnant leurs provinces ruinées, s'étaient réfugiés dans la ville pour y chercher aide et protection. Mesket est bien défendu et pouvait hardiment soutenir un siège. Mais à quoi servent les fortifications lorsque manquent les vivres et les munitions?

C'est dans cette période troublée que le génie de ma grand-tante se révéla et s'imposa à l'admiration de l'ennemi lui-

même. Vêtue d'habits masculins, elle partait à cheval la nuit jusqu'aux avant-postes ; elle parcourait les rangs de ses soldats, vérifiait leur présence aux points les plus dangereux, et bien souvent, elle ne dut qu'à la vitesse de sa monture d'échapper à une embuscade inattendue. Un soir, elle chevauchait, particulièrement soucieuse ; elle avait appris que l'ennemi cherchait, à la faveur d'une trahison, à s'introduire pendant la nuit dans la forteresse pour tout massacrer. Elle résolut d'éprouver la fidélité de ses soldats. Avec les plus grandes précautions, elle parvint jusqu'à une sentinelle et lui dit qu'elle voulait parler à l'« Akid », c'est-à-dire un des officiers supérieurs. Mise en présence de l'officier, elle lui fit, au nom des assiégeants, les plus séduisantes propositions en échange de la complicité qu'on réclamait de lui. Une explosion de colère indignée fut toute la réponse de ce brave, et dissipa tous les doutes que la princesse avait pu concevoir ; mais elle eut quelque peine à se tirer indemne de la fâcheuse situation où elle s'était mise. On voulait exécuter sur le champ le prétendu espion, et elle dut faire appel à toute son habileté pour ne pas être massacrée par ses propres soldats.

La situation des assiégés devenait de jour en jour plus critique. La famine commençait à se faire sentir, et le désespoir s'emparait des cœurs. Il n'y avait plus à compter sur aucun secours du dehors ; afin de tomber avec honneur on résolut de faire une dernière sortie désespérée. La provision de poudre n'était pas épuisée, mais le plomb manquait pour les canons et pour les fusils. La régente fit réunir tous les clous que l'on put se procurer pour en charger les fusils, et l'on se servit de cailloux en guise de balles et de boulets. Tous les objets de fer et de cuivre furent jetés à la fonte et

l'on en fit des boulets pour charger les canons. Enfin, la Souveraine ouvrit sa chambre aux trésors et livra ses Thalers de Marie-Thérèse pour les fondre et en faire des balles. Tout fut mis en œuvre pour cet effort suprême. Tant d'abnégation, de courage et d'énergie ne devaient pas demeurer stériles, et la victoire complète et définitive fut la juste récompense de tout cet héroïsme. L'ennemi attaqué vigoureusement et à l'improviste, s'enfuit en désordre laissant la moitié de ses hommes, tués ou blessés sur le champ de bataille. Mesket était délivré!

La vaillante femme à qui revenait tout l'honneur de cette victoire tomba à genoux, et dans une fervente prière d'actions de grâces remercia la Providence qui l'avait si miraculeusement soutenue et sauvée.

Depuis cette époque sa régence fut tranquille, et elle put transmettre le royaume à son neveu, mon Père, dans une situation si prospère et si forte que le nouveau Souverain eut alors tout le loisir de penser à d'autres conquêtes. Il s'empara tout d'abord de la belle et riche Zauzibar. Si donc, il fut possible à mon Père d'étendre sa souveraineté sur ce second royaume, c'est bien à ma grand'tante que nous en sommes redevables.

C'était cependant une femme Orientale.

Le Mariage Arabe

En Arabie, c'est généralement le père ou le chef de famille qui décide les mariages des enfants. Il n'y a là rien de particulier, puisqu'il en est de même en Europe, où cependant les relations entre hommes et femmes sont des plus libres. Combien il est fréquent d'apprendre qu'un père, insouciant et léger, sacrifie sa jeune et charmante fille et la marie à un créancier pour se tirer d'une situation financière embarrassée, ou bien qu'une mère frivole ne craint pas d'engager son enfant dans un mariage malheureux, uniquement pour se débarrasser d'elle.

Parmi les Arabes, il ne manque pas non plus de parents tyranniques, plus soucieux d'imposer leur volonté que de faire le bonheur de leurs enfants. Toutefois, ce n'est pas par un abus d'autorité que les parents choisissent et décident pour leurs enfants, mais parce que la claustration des femmes qui ne vivent qu'entre elles ne leur permet pas de voir d'autres hommes que leurs plus proches parents. Je n'affirmerai pas, cependant, que malgré toutes les précautions, il ne se noue pas, de temps à autre, quelques intrigues amoureuses, et que des relations entamées ne se poursuivent pas plus loin : de cela, on ne peut pas répondre. Mais, en général, à part quelques regards échangés par la fenêtre, il est de règle

que la jeune fille ne voit pas son fiancé et surtout ne lui adresse pas la parole avant le soir de son mariage. Il ne lui est cependant pas tout à fait inconnu. La mère du fiancé, ses sœurs s'efforcent de le lui dépeindre aussi fidèlement que possible, et lui font part de tout ce qui peut l'intéresser sur le compte de celui dont elle va être la femme.

Il arrive souvent aussi que le couple se connaît depuis son enfance. Jusqu'à 7 ans, garçons et filles sont ensemble, partagent les mêmes jeux et vivent sur le pied d'une étroite camaraderie, d'où peuvent naître plus tard des sympathies plus vives. Le compagnon de jeux pense à sa petite amie, la retrouve chez son père, et après avoir demandé à la mère ou à la sœur de la jeune fille de la consulter adroitement et de s'assurer que ses sentiments sont partagés, il demande officiellement sa main.

Le père, prévoyant et soucieux du bonheur de son enfant, adresse la même question à tous les prétendants : « Mais où donc as-tu vu ma fille » ? — « Il ne m'a pas encore été permis de jeter les yeux sur ta noble fille, répond alors le jeune homme, mais j'ai tant entendu parler de ses vertus et de ses charmes par mes parents, que cela me suffit ! ».

Mais si le candidat au mariage ne répond absolument pas aux vues du père, il reçoit immédiatement un refus formel et définitif. S'il en est autrement, le père se réserve un certain laps de temps pour examiner les choses. Rentré chez lui, sans rien laisser pressentir de ses intentions et de ses sentiments, il observe et commente avec le plus grand soin les conversations de sa femme et de sa fille. Puis, à l'occasion et avec une indifférence apparente, il les informe de son désir d'organiser une petite réception, et quand sa femme et sa fille lui demandent quelles sont les personnes qu'il a l'in-

tention d'inviter, il leur énumère ses amis en épiant si le nom du prétendant produit une impression favorable. S'il remarque une joie manifeste, il en conclut que l'entente est complète entre les deux parties. Rien ne s'y opposant plus, le père fait part à sa fille que N. la recherche en mariage et que son plus ardent espoir serait déçu s'il n'était pas agréé par elle. Le oui ou le non de la jeune fille est presque toujours décisif ; seul, un père dénaturé disposerait du sort de sa fille sans la consulter, ou passerait outre à son refus.

Dans toutes ces questions, l'esprit essentiellement droit et juste de mon Père laissa toujours l'enfant disposer librement de son cœur et de sa vie. Ma sœur aînée Zouène avait 12 ans lorsqu'un cousin éloigné Sound, la demanda en mariage. Mon Père ne voyait pas cette union avec plaisir étant donnée la grande jeunesse de ma sœur ; toutefois, il ne voulut pas prendre sur lui de refuser sans avoir consulté sa fille. Privée très jeune de l'appui et des conseils de sa mère, dont la mort prématurée fut une perte irréparable pour cette jeune fille, encore presque une enfant, Zouène trouva tellement amusante l'idée d'être bientôt une femme mariée, qu'elle voulut absolument épouser Sound, et mon Père ne mit pas d'obstacle à sa volonté.

Bien souvent, les parents arrangent, dès le jeune âge, les unions entre leurs enfants. C'est ainsi que deux frères avaient convenu de marier ensemble les enfants qu'ils auraient. Le hasard voulut qu'ils eussent l'un un garçon, l'autre une fille. Le garçon avait à peine 17 à 18 ans et la jeune fille 7 ou 8, que l'on commença de parler du mariage projeté. La mère du garçon, une de mes voisines de campagne, femme très intelligente et très sensée, déplorait la détermination de son mari et de son beau-frère, et me disait combien elle trouvait déraison-

nable de donner à son fils une enfant qu'il lui faudrait d'abord élever et instruire avant d'en faire sa femme. De son côté, la mère de la petite fille n'était pas moins désolée à l'idée de se séparer de son enfant, qui avait encore tant besoin de la direction maternelle. Les efforts réunis des deux belles-sœurs réussirent enfin à reculer de deux ans le mariage projeté. J'ai quitté Zanzibar peu après et n'ai pas su comment les choses avaient tourné par la suite.

Lorsque les fiançailles sont officiellement décidées, de nombreuses esclaves élégamment parées, vont de maison en maison, annoncer le mariage aux amis et connaissances et porter les invitations, ce qui leur vaut toujours de riches cadeaux.

Il règne alors dans la maison de la fiancée une animation, un bruit, un mouvement extraordinaires ; on hâte les préparatifs du mariage, qui se célèbre souvent un mois après les fiançailles. De toutes façons, le temps qui précède le mariage est fort court, la vie orientale n'exigeant pas les accessoires indispensables à la vie des peuples du Nord. Une fiancée arabe serait absolument stupéfaite à la vue des multiples objets qui constituent le trousseau d'une jeune fille européenne qui se marie.

Une fiancée arabe reçoit relativement peu de chose ; son apport consiste, selon son rang et sa fortune bien entendu, en riches toilettes, en bijoux, en esclaves des deux sexes, en maisons, en terres et en argent liquide. La jeune fille reçoit non seulement de ses parents, mais des parents de son fiancé lui-même. Tous ces cadeaux constituent et restent sa fortune personnelle ; lorsque les parents viennent à mourir, et que leurs biens sont partagés, cet apport n'entre jamais en ligne de compte.

La confection des toilettes de la fiancée demande beaucoup

de temps, car dans les premières semaines de son mariage, une grande dame est obligée de changer tous les jours deux et trois fois de toilette. Il n'est pas d'usage en Orient qu'une mariée ait un costume spécial ; seulement, il est obligatoire qu'elle soit habillée des pieds à la tête de vêtements neufs. Quant aux couleurs des étoffes, elles sont absolument subordonnées à son choix, et bien souvent elles offrent toutes les variétés des nuances de l'arc-en-ciel, ce qui ne laisse pas le costume d'être de très bon goût et très seyant dans son ensemble.

Il faut s'occuper aussi de la préparation des parfums qui jouent un rôle important dans les fêtes du mariage. C'est le « Riha », parfum fort cher, composé d'un mélange de bois de sandal pulvérisé, de musc, de safran et d'huile de roses, que l'on emploie pour oindre et parfumer la chevelure ; puis un agréable parfum que l'on brûle dans les appartements, mélange de bois d'« Oud » (sorte d'aloès), d'ambre et de musc. L'Orientale fait une grande consommation de parfums de toutes sortes.

Il faut penser encore à la préparation des confitures, des viandes, des pâtisseries, etc., tout le monde est donc surchargé de travail pendant toute la période qui précède le mariage.

La fiancée elle-même n'est pas exempte de corvées aussi ennuyeuses que gênantes, imposées par la coutume. Entre autres choses, elle doit passer les huit jours qui précèdent immédiatement son mariage, confinée dans une chambre obscure, ne porter ni bijoux, ni toilettes élégantes. On prétend qu'elle n'en paraîtra que plus belle et plus charmante le jour de ses noces.

Pendant tout ce temps, la malheureuse jeune fille est en

butte à une véritable persécution. Les visites se succèdent sans interruption. Toutes les vieilles femmes qu'elle connaît, principalement ses nourrices, que souvent elle n'a pas vues depuis des années, viennent lui apporter leurs félicitations et lui demander quelques subsides en l'honneur de l'heureux événement. Le chef des eunuques qui, à l'époque, lui a rasé ses premiers cheveux, se réclame fièrement de la mission qu'il a eu l'honneur de remplir auprès d'elle pour solliciter sa bienveillance et un souvenir. Il reçoit un châle de prix, une bague pour le petit doigt de la main gauche, une montre ou quelques guinées.

Si le fiancé n'a pas à subir la claustration dans une chambre obscure, il n'en est pas moins assujéti à bien des obligations ennuyeuses. Tous ceux qui l'ont servi, ainsi que ceux qui ont servi sa fiancée, viennent le complimenter et faire appel à sa générosité.

Les trois derniers jours, le fiancé ne quitte pas la maison, et n'est visible que pour ses amis très intimes. Mais les relations entre les deux familles redoublent d'activité. C'est un échange continuel de compliments, un envoi incessant de cadeaux entre les fiancés.

Enfin se lève le grand jour ! C'est la plupart du temps dans la maison de la fiancée que se célèbre le mariage par le ministère d'un Kadi, ou s'il ne s'en trouve pas dans l'endroit, par celui d'un homme universellement réputé pour sa piété. Ce qui semblera le plus étrange à des Européens, c'est que la fiancée, c'est-à-dire la principale intéressée, n'assiste pas à la cérémonie, elle y est représentée par son père, son frère, ou son plus proche parent.

Cependant, lorsqu'elle n'a aucun parent, elle se présente en personne devant le Kadi pour être unie à son fiancé par

les paroles sacramentelles d'usage. Masquée au point d'être méconnaissable, elle pénètre la première et seule dans la salle où doit avoir lieu la cérémonie nuptiale. A sa suite, entrent d'abord le Kadi, puis le fiancé et les deux témoins. Le Kadi procède alors à la consécration du mariage; c'est à peine s'il est possible d'entendre la voix de la fiancée pendant toute la durée de la cérémonie. Puis, une fois que tout est terminé, les hommes sortent les premiers, et ce n'est que lorsqu'ils ont quitté la salle du mariage que la nouvelle mariée se lève pour rentrer dans ses appartements.

Un superbe repas est offert à tous les hommes. Ce festin, auquel prend part le fiancé, est servi au milieu des vapeurs parfumées de l'Oud que l'on brûle, et de l'huile de roses que l'on répand à profusion.

Les parents ne donnent pas toujours la jeune fille à son mari aussitôt après la cérémonie du mariage, le plus souvent ce n'est que trois jours plus tard que les jeunes époux sont enfin réunis. Ce jour-là, on habille la jeune mariée de sa plus élégante toilette, on la pare de ses bijoux les plus riches, et vers 9 ou 10 heures, les dames de sa famille la conduisent à sa nouvelle demeure, où le fiancé ne tarde pas à venir la rejoindre, suivi de tous ses parents masculins. Après leur avoir adressé tous leurs souhaits de bonheur et de félicité, les parents prennent congé des jeunes époux au seuil de leurs appartements privés, et vont rejoindre les invités réunis au rez-de-chaussée, pour commencer joyeusement les fêtes du mariage qui durent pendant plusieurs jours. Non seulement les amis et connaissances sont conviés à ces réjouissances, mais les inconnus eux-mêmes sont les bienvenus, et peuvent manger et boire autant qu'ils veulent pendant les trois, sept ou quatorze jours que durent ces fêtes de famille. On

ne boit ni vin ni bière, et la secte des « Abadites » à laquelle nous appartenons défend de fumer le tabac ; ce qui n'empêche pas les gens d'être parfaitement gais et heureux. On boit du lait d'amandes, de la limonade, on mange, on chante, on organise des danses guerrières. Les eunuques brûlent de l'Oud, et parfument les invités avec la précieuse eau de roses contenue dans des coupes d'argent, et dont le parfum exquis mais subtil s'évapore trop vite, hélas.

Les dames ne se séparent guère avant minuit, tandis que les hommes passent souvent toute la nuit à s'amuser jusqu'à ce que l'aurore les rappelle à leur devoir en les avertissant qu'il est l'heure de la prière.

Lorsque le fiancé est entré dans la chambre de sa femme, il doit toujours s'acquitter de quelques formalités que commande l'étiquette. Si la fiancée est d'un rang plus élevé que son mari, elle reste assise lorsqu'il lui adresse la parole. Dès qu'il lui a présenté ses hommages, elle peut alors causer avec lui. Mais elle garde encore jalousement le masque qui cache ses traits aux yeux de son époux. Afin d'obtenir qu'elle retire ce masque, en même temps que pour lui prouver son amour et son respect, il dépose à ses pieds un cadeau proportionné à sa fortune. Tandis que chez les pauvres ce cadeau consiste en quelques sous, les riches donnent des sommes considérables.

En Orient, on ne connaît pas les voyages de noces. Le jeune couple reste au contraire la première et la seconde semaine confiné dans ses appartements, invisible pour tout le monde extérieur. Mais ce temps écoulé, la jeune femme commence ses visites, et de 7 heures à 11 heures, et même plus tard, son appartement est envahi par les amies qui viennent lui apporter leurs vœux de bonheur.

Une visite entre Dames Arabes

Il m'a paru intéressant de faire connaître les particularités qui accompagnent les visites entre dames arabes, les formalités qui y sont observées, ainsi que les conversations qui en font les frais.

Lorsque nous nous proposons de faire une visite, nous nous faisons annoncer par des esclaves élégamment vêtues. Nous faisons rarement une visite à l'improviste. Toutes les visites en ville se font à pied. On s'habille, pour la circonstance, avec une recherche particulière, non seulement pour faire honneur à l'amie que l'on va voir, mais aussi pour faire étalage de sa toilette et de ses bijoux, et probablement aussi pour éclipser les autres autant que possible. Tout comme ici !

Mais comme la dame arabe ne doit pas laisser voir son visage, elle porte toujours un masque lorsqu'elle sort et souvent même dans la maison. Il ne s'agit pas ici du masque des Egyptiennes qui est laid et gêne la respiration. Les nôtres, fort élégants, sont en satin noir ornés de dentelles d'or, d'argent et brodés de soies de toutes les couleurs. Ces masques se composent de deux parties principales réunies par un lien étroit et recouvrent le haut du front, le dessous du nez et une partie des joues. Les yeux, les narines, la bouche, le cou et

la moitié des joues restent libres. Le masque est assujéti par de longues chaînettes qui, souvent rattachées sur le sommet de la tête retiennent en même temps la coiffure.

Les jours de pluie, pour si rares qu'ils soient, se supportent difficilement, car il est impossible de sortir et l'on est condamnée à rester entre quatre murs. Peu de personnes s'embarrassent de parapluie, cet indispensable compagnon de l'habitant du Nord, et il n'est pas toujours facile d'en emprunter un. La classe moyenne, et par-ci par-là quelques nègres, portent d'énormes parapluies importés de l'Inde et recouverts de toile cirée jaune, verte ou noire.

On n'a pas oublié que les dames mahométanes ne doivent jamais sortir en plein jour, mais seulement le matin de bonne heure et le soir après le coucher du soleil. De mon temps, les rues de Zanzibar n'étaient pas éclairées ; nous étions donc obligés de nous éclairer nous mêmes avec des lanternes, dans nos pérénigrations à travers les rues étroites, irrégulières et d'une propreté douteuse. On déployait un grand luxe dans les lanternes dont les dimensions atteignaient jusqu'à deux mètres de circonférence. Les plus belles offraient à peu près la reproduction d'une église russe : une grande coupole dans le milieu, entourée de quatre petites tourelles. Dans chaque tourelle brûlait une bougie dont la clarté se projetait en reflets multicolores illuminant les alentours. La conduite d'une dame de qualité, nécessitait toujours, selon son rang et sa fortune, deux, quatre et six lanternes que de robustes esclaves pouvaient seuls porter. Mais les personnes de la bourgeoisie se contentaient d'une seule lanterne.

Une grande dame ne sort jamais sans une nombreuse escorte d'esclaves armés, d'aspect rébarbatif, qui les ferait croire plus redoutables qu'ils ne le sont en réalité.

L'entretien de cette cohorte dont les armes sont damasquinées d'or et d'argent représente une dépense considérable, d'autant plus que beaucoup parmi ces hommes ne sont pas d'une probité scrupuleuse, et ne se gênent pas de vendre ou d'engager leur arme précieuses pour se procurer le premier bibelot venu qui tente leur caprice. Ils ont recours à la complaisance intéressée des usuriers, qui se recrutent habituellement parmi les Indous et les Banyans. Les rusés compères savent habilement exploiter la jeunesse de ces étourdis, lorsque des libations trop abondantes de Pembo (vin de Palme) leur ont fait perdre la raison. La mattresse n'a d'autre ressource alors que de dégager les armes en payant dix fois la valeur qui en a été donnée, ou bien de fournir au drôle un nouvel équipement, non sans lui infliger un châtiment exemplaire et mérité.

Le cortège d'une grande dame est précédé de dix à vingt esclaves, marchant en file ou deux par deux et portant les lanternes. Derrière eux vient la dame accompagnée souvent d'une suivante arabe. Une troupe d'esclaves femmes, ferme la marche.

Si l'on rencontrait un passant, quel que fût son rang et sa situation, il était renvoyé par les esclaves dans une rue adjacente, dans une porte ouverte ou dans une boutique quelconque, et devait laisser passer le cortège avant de continuer sa route. Cette coutume n'était aussi rigoureusement observée que lorsqu'il s'agissait de laisser passer une dame de la famille royale. Pour toute autre il n'était pas toujours facile d'exiger le passage libre, et de faire évacuer la place à la grossière population des rues qui n'y consentait qu'à contre cœur.

Ce long défilé d'élégantes promeneuses, sous l'éclat des

lanternes aux lueurs bigarées dans les rues sombres et étroites est d'un merveilleux coup d'œil. Bien que chez nous, comme partout, la bonne éducation prescrit d'observer le silence et une tenue correcte dans la rue, la nature exubérante des Orientales reprend quand même ses droits. On parle haut tout en marchant, on échange de gais propos, on rit, si bien que l'on attire l'attention des curieux qui se mettent aux portes et aux fenêtres et jusque sur les toits bas et plats des habitations.

Il arrivait souvent que le hasard me faisait rencontrer une de mes sœurs ou une de mes amies qui était précisément sortie pour venir me rendre visite. Nous poursuivions la route ensemble, et c'est ainsi que le cortège pouvait se doubler et se tripler avant de parvenir à destination.

Une fois arrivées chez l'amie que nous allions voir, nous nous faisons annoncer ; on ne nous faisait pas attendre dans quelque salon de réception que la maîtresse de la maison eût achevé sa toilette, nous étions immédiatement introduites dans l'appartement de la dame, ou bien par les nuits de clair de lune on nous recevait sur la jolie terrasse entourée d'une balustrade, qui surmontait la maison.

La maîtresse de la maison est assise sur sa « meddé » sorte de coussin de 10 centimètres de hauteur environ et recouvert de superbe brocart d'or, le dos appuyé sur la « tekjé » autre coussin de même étoffe fixé au mur. Il n'est pas d'usage d'aller à la rencontre de ses visiteurs comme cela se fait ici, on se lève seulement lorsqu'on veut marquer à la personne qui entre une sympathie particulière, ou pour rendre hommage à son rang et à son mérite.

Les dames baisent la main, la tête ou le bord du châle de la maîtresse de la maison, puis elles prennent place auprès

d'elle selon leur rang. Une dame de naissance égale peut seule s'asseoir sans y être invitée à côté de la maîtresse de maison sur la meddè, tandis que les personnes de moindre condition se placent à distance.

On ne quitte pas le masque, on n'ôte rien de son costume, pas même le léger voile. On se débarrasse seulement de ses chaussures. Au lieu des koubkâb, sandales de bois que nous portions habituellement dans la maison, nous mettons pour sortir des « kosch » sorte de pantoufles en cuir richement brodées, à larges talons. On quitte cette chaussure avant d'entrer dans l'appartement ; c'est une coutume adoptée pour toutes les classes de la société depuis le noble jusqu'aux esclaves. C'est aux nombreux serviteurs qui se tiennent à la porte qu'incombe le soin de ranger ces chaussures à peu près toutes identiques, dans un ordre tel que la personne qui sort peut immédiatement chauser les siennes. Il y a dans le rangement de ces chaussures une étiquette rigoureuse : les chaussures de la plus grande dame doivent être placées au milieu, celles des dames de moindre qualité se rangent autour dans une demi-circonférence.

Aussitôt qu'une dame est arrivée les esclaves apportent le café servi dans de petites tasses qu'elles présentent à la ronde, et ceci se répète pour chaque nouvelle visite. On offre encore des fruits frais et des confitures ; mais on ne sait pas, heureusement, ce que c'est que d'insister pour forcer les personnes à accepter ce qu'elles ne veulent pas prendre.

De même, la maîtresse de la maison n'est pas astreinte à soutenir la conversation, comme il est de bon ton de le faire ici, souvent au prix de quels efforts ! On cause d'une foule de choses, on se raconte les menus événements de la vie intime. Comme il n'y a chez nous ni bals ni théâtres, ni concerts, ni

rien d'analogue, les sujets de conversation sont forcément assez restreints. On ne trouve pas grand intérêt à parler de la pluie et du beau temps, on cause donc de ses affaires personnelles; on parle d'agriculture et de tout ce qui s'y rapporte, les personnes de la haute société ayant toutes des intérêts considérables engagés dans les exploitations rurales.

Rien n'est plus charmant et plus gai que ces réunions de dames. En dehors de toute étiquette, libre de toute contrainte, on s'abandonne au plaisir de se trouver ensemble. On rit, on plaisante, sans souci du qu'en dira-t-on, et ce n'est pas un des moindres charmes de nos contrées que d'ignorer les fastidieuses servitudes des conventions mondaines. Exempts de soucis et de préoccupations, les habitants de nos régions sont les heureux enfants d'une terre heureuse et bénie. Un ciel toujours pur sous l'éblouissement du soleil des tropiques, ne permet pas à l'âme d'être envahie par le spleen. La nature, luxuriante et prodigue, accorde à l'homme tout ce qui est nécessaire à la vie avec une si large libéralité que c'est à peine s'il doit travailler pour se le procurer.

Pendant les visites, le maître de la maison n'est jamais admis dans l'appartement de sa femme, de sa fille ou de sa mère. Il n'est fait d'exception que pour le Souverain et ses parents très proches; cependant, si une de nos cousines d'Oman était auprès de nous, mes frères et mes neveux ne devaient pas se présenter sans être annoncés. Lorsque je faisais une visite à une sœur mariée, son mari devait rester chez lui jusqu'à ce que je fusse partie. S'il arrive que pendant le temps des visites le maître de la maison a une communication pressante à faire à sa femme, à sa fille ou à sa mère, il les prie de venir dans une autre pièce. Les dames font de

même lorsqu'elles ont à parler à quelqu'un des leurs pendant que ceux-ci sont avec leurs amis.

Cette réserve est aussi rigoureusement imposée lorsqu'une dame reçoit une amie pour toute la journée, c'est-à-dire depuis le matin 5 h. 1/2 jusqu'au soir 7 heures. Il est bien difficile alors d'éviter quelque rencontre fortuite et involontaire. C'est assurément une coutume fort gênante ; mais les Orientaux n'en souffrent pas et n'y pensent pas. Elevés dans ces idées, ils ne connaissent rien d'autre qui leur permette d'établir des comparaisons, et trouvent tout cela parfaitement juste et naturel. Telle est la toute-puissance de l'habitude (1).

Ces visites de dames se prolongent pendant trois ou quatre heures, après quoi le moment du départ étant arrivé, il faut éveiller les esclaves de leur profond sommeil et leur donner les ordres pour reformer le cortège. On a laissé brûler les lanternes pendant toute la durée de la visite, ce qui est parfaitement inutile, mais de très bon ton.

La dame de la maison offre un cadeau à son amie, parfois une simple bagatelle, on se sépare avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, et le cortège se met en marche pour rentrer à la maison. Si deux dames quittent ensemble l'amie qu'elles étaient venues voir, il se produit à la sortie dans la rue quelques minutes de confusion avant que le peloton des deux suites

(1) Je reconnais certainement que bien des coutumes orientales doivent paraître inutiles ou exagérées. Mais l'Europe est-elle exempte de préjugés et d'idées fausses ? Là-bas, la réserve la plus rigoureuse entre hommes et femmes, ici la plus grande liberté. Là-bas, malgré la chaleur, les voiles et le masque, ici, dans le Nord, malgré le froid, le décolleté est de rigueur dans les réceptions de cérémonie, et combien d'autres anomalies ! Il y a certes exagération de part et d'autre.

se soit débrouillé. On aurait pu longtemps suivre la trace de nos cortèges aux persistantes et pénétrantes senteurs des parfums qui se dégageaient de nos vêtements. Tout le monde devait être rentré au plus tard pour l'heure de la dernière prière (1).

Vis-à-vis d'une personne étrangère une Arabe est toujours très réservée, quel que soit le rang de cette personne. Mais il en est tout autrement à l'égard des connaissances intimes, et lorsqu'il s'agit d'une amie de prédilection, les différences de rang et de naissance disparaissent complètement. Jalouse à l'extrême, l'Arabe comprend l'amitié comme l'amour avec toute la fougue de sa nature passionnée. Une amie qui sentirait son amitié méconnue en souffrirait au point de tomber malade. Il est vrai que chez nous on laisse au cœur un pouvoir absolu et illimité; ici le cœur cède le pas à la raison, au calcul, à toute la foule des considérations que font naître les innombrables difficultés de la vie!

(1) Une grande supériorité des dames Arabes sur les Européennes, c'est qu'elles ne se considèrent nullement tenues de remercier quand même la maîtresse de la maison pour une réception où elles se seront ennuyées. Combien n'ai-je pas entendu ici prodiguer les compliments à des dames pour le goût parfait qu'elles avaient apporté dans l'organisation de leur dîner, sur le choix des invités, sur le plaisir qu'on avait trouvé dans cette brillante réception, etc. etc., et la porte fermée, les critiques les plus amères et les plus mordantes se donnaient libre cours. Quelle abominable hypocrisie! Ne serait-il pas plus digne, en même temps que plus conforme aux intentions de notre divin Créateur de nous montrer toujours francs et sincères avec notre prochain? Pourquoi cette perpétuelle comédie?

Les Audiences **Rapports des Hommes entre eux**

Il est une vieille coutume qui veut que le Souverain reçoive tous les jours ses parents, ses ministres, ses fonctionnaires ainsi que tous ceux qui désirent le voir et lui parler. Ces audiences, pendant lesquelles tous peuvent librement l'approcher, ont lieu deux fois par jour, après le déjeuner et après la 4^e prière. Elles se donnent dans une salle spéciale, appelée salle d'audience « barze » en arabe et qui, dans notre maison se trouvait au rez-de-chaussée, au bord de la mer. Des fenêtres de la « barze », la vue s'étendait sur l'immense plaine liquide dont les vagues, à la marée haute, venaient se briser au pied des murs de notre maison. Bien que très vaste, cette salle ne pouvait pas toujours contenir la foule des visiteurs qui se pressaient aux audiences du Sultan. Sa disposition offrait le même caractère de simplicité de tous les appartements arabes ; des tapis, de hauts miroirs fixés aux murs, des pendules et un grand nombre de sièges rangés sur les côtés, c'était tout ce qu'on y trouvait.

Un arabe de qualité ne sort jamais sans escorte, aussi, pendant les heures d'audiences, les abords du palais étaient-ils encombrés de la foule des satellites, deux cents environ ; les uns assis sur les bancs de pierre encastrés le long des

murs de la maison, les autres, arrivés trop tard, attendaient debout sur la place du Palais, la sortie de leur maître ou de leur ami. Des fenêtres de nos appartements, nous regardions la foule des visiteurs, et c'était toujours un spectacle des plus intéressants pour nous que ces hommes revêtus de riches costumes, coiffés du turban, portant avec élégance la djocha (long vêtement tombant jusqu'à la cheville) rehaussée de l'écharpe enroulée autour de la taille.

Dans l'intérieur, l'arabe ne porte sur sa tête rasée qu'une sorte de calotte blanche, souvent très richement brodée ; mais lorsqu'il sort, il se coiffe du turban (amame). L'édification de ce turban réclame une certaine habileté ; il en est qui ne mettent pas moins d'une demi-heure pour l'installer convenablement. On ne doit l'ôter qu'avec infiniment de précautions, car le moindre faux mouvement compromettrait tout l'édifice. Celui qui apporte une certaine recherche dans sa mise le refait à neuf à chaque sortie. L'étoffe qui est employée pour le turban est relativement bon marché, elle ne revient guère à plus de 5 à 8 dollars. Les écharpes sont au contraire en tissus des plus précieux, et ne coûtent pas moins de 20 à 200 dollars. Un homme de la haute société, un notable arabe possède toute une collection de ces écharpes de soie, tissées d'or et d'argent, et les varie comme nos élégants européens varient leurs cravates. Les gens âgés, pieux, de mœurs sévères, qui se soucient peu de la mode, ne portent qu'une « mahsem » de soie blanche ou noire.

La toilette de cérémonie d'un arabe comporte naturellement ses armes. C'est sa femme, sa fille ou son fils qui les lui donne lorsqu'il se dispose à sortir.

Avant d'entrer dans la salle d'audience, les visiteurs quittent leurs chaussures, et c'est là que les différences de rangs

se reconnaissent. Le bas peuple retire ses « valjé » bien avant d'entrer, tandis que les personnes de qualité ne les ôtent qu'à la porte même de la salle d'audience. Personne ne pense à crier au despotisme ; c'est un usage admis et volontairement adopté. A quelque condition qu'il appartienne, l'arabe a la religion des vieilles coutumes, et il a par dessus tout le plus profond respect et la plus grande affection pour son Souverain et pour toute la famille souveraine.

Lorsque la salle d'audience était remplie, le Sultan se présentait pour saluer les notables. Du vivant de mon Père, le cortège était réglé de la manière suivante : une partie de la garde nègre ouvrait la marche, puis une troupe de jeunes eunuques, puis le chef des eunuques, puis enfin venait notre Père suivi de ses fils, placés par rang d'âge, les plus jeunes fermant le cortège. Les gardes nègres et les eunuques se rangeaient en formant la haie à la porte de la barze, le Père et ses fils passaient au milieu d'eux pour entrer dans la salle. Tout le monde se levait pour saluer le Souverain, et les mêmes cérémonies se répétaient lorsque le cortège quittait l'assemblée. Notre Père savait rendre à chacun l'honneur dû à son rang et à sa personne. Lorsqu'un notable prenait congé, il l'accompagnait volontiers quelques pas, tandis que tous se levaient sur son passage. Tout ce déploiement de cérémonial pourra sembler excessif aux Européens, d'autant plus que cette ostentation des Arabes offre bien des contradictions, et que la plus grande liberté d'allure vient s'allier à l'étiquette la plus rigoureuse. C'est ainsi que chacun peut aller et venir à ces audiences, sans attendre pour se retirer le départ du Souverain, ni se croire obligé de partir aussitôt après lui.

A l'audience du matin, il est rare que l'on présente le café, mais à celle du soir, il est toujours apporté. C'est à cette audience que commençait le travail, si l'on peut se servir de ce terme. Chacun pouvait exposer ses sollicitations, ses réclamations ou ses plaintes. A peu près toutes les requêtes étaient exposées verbalement, parcequ'on n'aime pas les pétitions écrites lorsqu'il s'agit d'affaire. Pendant ce temps, les ministres réglait les questions de peu d'importance, qu'ils se partageaient avec les Kadis (les juges préposés) et les chefs des eunuques. Cette audience durait de une heure et demie à trois heures. Celui dont l'affaire n'aurait pu être terminée ou qui était venu trop tard pour trouver place dans la barze était renvoyé au lendemain par le chef des eunuques, et son affaire était alors appelée la première.

Les Princes ont le droit d'assister aux audiences à partir de l'âge de 14 à 16 ans, ce qui leur vaut une subvention. Tous les notables doivent par déférence pour leur Souverain se présenter tous les jours devant lui, à moins qu'un motif sérieux ne les en empêche. S'il arrivait à l'un d'eux de manquer l'audience plusieurs jours de suite, on envoyait chez lui s'informer de la raison de son absence. Était-il malade, son Souverain en était instruit aussitôt et venait lui-même le voir, même s'il était atteint d'une maladie contagieuse, du choléra ou de la petite vérole ; la crainte de la contagion n'arrête personne, car le Mahométan sait que tout est soumis à Dieu, et que rien n'arrive sans son ordre et sa volonté. Pendant toute la durée de la visite du Sultan, les personnes qui gardent le malade, femme, mère, fille ou sœur doivent bien entendu quitter la chambre.

Tout Arabe de condition a une barze au rez-de-chaussée de sa maison, tout à fait en dehors par conséquent des appar-

tements des dames. C'est là où il vit habituellement, et où il reçoit ses amis et connaissances. Le sol en est généralement dallé de marbre blanc et noir que l'on fait venir de France ; il n'y a là ni nattes, ni tapis afin de ne rien perdre de la délicieuse fraîcheur de la pierre.

Les hommes se rendent visite aux mêmes heures que les dames, c'est-à-dire de préférence après 7 heures du soir. L'Arabe ne sort jamais sans un but déterminé. Il n'a pas l'idée que l'on doit se promener pour sa santé, par hygiène, pour prendre l'air ; et lorsqu'il voit un Européen se promener le soir sur sa terrasse, il pense tout simplement que celui-ci fait sa prière selon les rites particuliers du Christianisme.

Quant aux formalités qui accompagnent les visites entre hommes, aux entretiens qui font l'objet de ces réunions, ils sont à peu près les mêmes que pour les visites entre dames. Cependant, les hommes s'occupent de préférence de questions générales concernant les intérêts de la ville et de la campagne, et plus particulièrement des événements de la dernière audience. Ils échangent leurs appréciations sur les différentes pétitions qui y ont été présentées, sur les divers procès qui s'y sont jugés. A ces réunions d'hommes et particulièrement aux audiences, l'Européen est toujours très aimablement admis. C'est pourquoi les mœurs patriarcales qui président à ces assemblées, avec leurs bons et leurs mauvais côtés, sont mieux connues dans le Nord que la vie fermée des femmes orientales.

Le Carême

Le Mahométan jeûne pendant un mois tous les jours, tant que le soleil est visible à l'horizon. Il ne faudrait pas comparer le jeûne du Mahométan au jeûne bien moins sévère du catholique. Le jeûne est obligatoire pour tout musulman, et il doit y astreindre ses enfants dès qu'ils ont 12 ans. Ma Mère qui était très pieuse me fit jeûner dès l'âge de 9 ans pendant tout le mois du Roumdân, (que l'on appelle ici Ramadan).

Il est assurément très pénible pour un enfant de 9 ans de rester 14 heures 1/2 par jour sans boire ni manger quoi que ce soit. Mais si la faim se fait cruellement sentir à de jeunes estomacs, rien n'est comparable aux tourments de la soif sous l'ardente chaleur des tropiques. A 9 ans 1/2, mes convictions religieuses n'étaient pas assez profondes pour me permettre de supporter avec résignation toutes les privations que nous imposait le carême, et j'avoue à ma honte que lorsque j'en trouvais la facilité, je n'hésitais pas à me désaltérer d'un bon verre d'eau pure. Sur les pressantes instances de ma Mère, qui s'apercevait à je ne sais quel indice de la grave infraction que j'avais commise, je confessais ma faute et sincèrement repentante, je la suppliais de me pardonner, promettant de ne plus enfreindre les saints commandements de notre religion. Les premiers jours de jeûne me plongeaient

dans un profond abattement ; aussi me laissait-on dormir le plus longtemps possible pour retarder d'autant le réveil de la faim et de la soif. Le jeûne doit être observé dans toute sa rigueur si l'on veut rester fidèle aux préceptes religieux.

A 4 heures du matin, un coup de canon nous avertissait que le jeûne commençait. Si l'on mangeait à ce moment, il fallait s'arrêter immédiatement ; si l'on tenait en main pour le porter à ses lèvres le verre qui devait une dernière fois apaiser la soif avant les 14 heures $1/2$ d'abstinence, il fallait aussitôt le déposer intact. A partir de ce moment, personne n'aurait osé boire ou manger quoi que ce soit. Pendant toute cette période du jeûne, on s'arrange donc à dormir le jour, et l'on passe la nuit à boire, à manger et à s'amuser.

A 6 heures, lorsque le soleil se couche, on dit la prière du soir, et à 6 h. $1/2$ le jeûne est rompu. Déjà sur la longue *sefra*, les esclaves ont disposé les plus beaux fruits, les vases d'argile poreuse dont les jeûneurs altérés s'empressent de savourer l'eau exquise et fraîche, et l'on sert à la famille rassemblée un véritable festin de Lucullus. L'Arabe, si sobre et si simple d'ordinaire, devient un vrai gourmand pendant le Roumdân ; la privation à laquelle il est condamné lui fait trouver une jouissance particulière à boire et à manger.

Pendant tout le carême, on vit beaucoup ensemble, on se réunit le soir ou, pour mieux dire, la nuit, pour chanter de cantiques, entendre déclamer et réciter tout en mangeant et en buvant. A minuit, un coup de canon éveille ceux qui dorment pour les convier au repas de la nuit (*souhour*). Ce repas qui doit être terminé entre 3 et 4 heures se prend rarement en commun ; la règle veut que chacun mange dans son appartement. Les enfants que l'on a mis au lit à 9 ou 10 heures sont éveillés pour le *souhour*.

Le carême dure pendant un mois entier. Au commencement chacun se sent faible et défaillant, on maigrit à vue d'œil, puis peu à peu on s'habitue au nouveau genre d'existence que l'on doit mener, on ne dort plus dans le jour et beaucoup de ceux que l'on ne voyait qu'aux repas et aux prières se montraient de nouveau régulièrement sur la galerie.

Le jeûne est rigoureusement obligatoire pour tout le monde, et le maître doit obliger ses esclaves à l'observer, ceux du moins que leur service retient à la maison et que l'on peut surveiller. Quant aux esclaves occupés dans les exploitations rurales et qui pour la plupart n'ont pas de religion bien déterminée, ils sont libres de jeûner ou de ne pas jeûner.

Les petits enfants et les malades sont dispensés du jeûne. Toutefois en ce qui concerne les malades, cette dispense n'est qu'un ajournement, et quand ils sont rétablis, ils doivent, dans le cours de l'année, accomplir ou compléter le jeûne empêché ou interrompu par la maladie. La même facilité est accordée à ceux qu'un voyage long et fatigant oblige de remettre le jeûne à une époque ultérieure. Les femmes enceintes et près d'accoucher, pour qui l'obligation d'un jeûne assidu est trop pénible, s'acquittent de leur devoir dans le courant de l'année, lorsque leur santé se trouve complètement rétablie ; mais elles évitent le plus possible ces ajournements qui les condamnent plus tard à jeûner isolément ce qui est beaucoup plus ennuyeux. Lorsqu'une femme accouche pendant le Roudân, elle doit aussitôt interrompre le jeûne, et ne peut le reprendre au plus tôt que deux semaines après ses couches, mais toujours avec l'obligation rigoureuse de jeûner autant de jours sans interruption qu'il lui en restait à faire. Quelqu'un vient-il à se blesser, ou bien

est-il atteint d'une indisposition subite, sans être positivement malade, il ne doit pas interrompre le jeûne pour cela; il en sera quitte pour se dédommager plus tard après la clôture du carême.

Pour le Mahométan pieux et croyant, le Roumdân ne doit pas être simplement une formalité extérieure. C'est en quelque sorte une étape de pénitence et de purification pendant laquelle l'homme doit rentrer en lui-même, examiner sa conscience, reconnaître les fautes qu'il a commises, en demander pardon à Dieu et s'efforcer de devenir meilleur. Pendant le Roumdân on se garderait de tuer même des animaux nuisibles. L'homme si dur et si cruel qu'il soit, devient plus doux et plus humain; il se trouve en quelque sorte plus près de Dieu par le long et continuel renoncement de lui-même pour le service du Seigneur. Il s'élève et s'améliore; pour quelques-uns c'est de courte durée, mais pour d'autres, c'est pour toute la vie.

C'est pendant cette période que se manifeste tout particulièrement l'hospitalité traditionnelle des Arabes. Tout Arabe qui a une famille, un intérieur, nourrit autant d'étrangers qu'il en peut trouver, souvent des gens dont il ne connaît même pas les noms. Il charge simplement celui qui dit la prière dans la mosquée qu'il a coutume de fréquenter, de lui envoyer tous les soirs, un certain nombre d'étrangers pour prendre le repas. Ce ne sont pas seulement des malheureux, mais souvent des hommes de haute naissance et de grande fortune, mais ils sont étrangers et absents de leurs foyers pendant cette période sainte où l'on aime plus particulièrement à se trouver en famille, cela suffit pour leur assurer la plus cordiale et la plus large hospitalité. C'est en quelque sorte une légère compensation que l'Arabe généreux et bon

est heureux d'offrir à celui qui est éloigné des siens. Personne ne trouvera étrange de s'asseoir à la table de quelqu'un de plus pauvre que lui peut-être, et encore bien moins se permettrait-on d'offrir de payer cette hospitalité. ce serait faire à son hôte un cruel affront. Comment admettre qu'avec de pareils principes, l'égoïsme puisse aisément se développer ? C'est l'honneur et le salut d'un peuple de considérer l'amour du prochain comme un devoir inviolable et sacré.

Lorsque le Roumdân est terminé, on entre avec le mois de Schevâl dans une période de fêtes à l'occasion desquelles on échange des cadeaux comme cela se fait chez les chrétiens aux fêtes de Noël. Cette fête qui ouvre le mois de Schevâl est une des deux grandes fêtes des Mahométans. On a peu l'habitude de donner en cadeaux des ouvrages faits à la main, si ce n'est à des inférieurs, et jamais à des indifférents. Mais c'est toujours dans le plus grand mystère que l'on fait ces petits travaux, et je me rappelle avoir surpris bien des fois quelque solitaire travailleuse dissimulée dans une retraite cachée, s'appliquant avec ardeur, sous la lueur étincelante de la lune africaine, à terminer en toute hâte un de ces frais et délicats ouvrages.

En général, les cadeaux sont achetés tout faits. Dans ces occasions ce sont les bijoutiers qui gagnent le plus d'argent. Cette industrie est tout entière entre les mains des Indous et des Banyans, qui en fait de ruse, de mensonge et de fraude sont passés maîtres. Très habiles dans leur art, ils ont fini par supplanter tous les bijoutiers arabes. L'époque de la fête leur apporte un tel surcroît de travail qu'il sont absolument débordés par les commandes. Aussi, quand nous voulions être servis exactement, nous envoyions deux es-

claves armés chez le bijoutier pour le presser dans son travail et l'empêcher de faire passer une commande avant la nôtre. Ce procédé un peu brutal avait été imaginé par une de mes sœurs, et il faut reconnaître que c'était le seul moyen d'obtenir satisfaction, car ces Banyans et Indous sont, je le répète, les plus infâmes trompeurs qu'il soit possible d'imaginer; il n'y a pas à compter sur leur parole, et ils sont en même temps extraordinairement lâches.

Pour les hommes, on leur donne de préférence des armes de toutes sortes, qui sont les objets de prédilection des Arabes et pour lesquelles ils déploient le plus grand luxe. Il n'est pas de prix qui les arrête lorsqu'ils veulent se procurer les pièces les plus belles et les plus finement travaillées.

Les armes et les bijoux tiennent donc la première place dans les cadeaux de fête. Toutefois, on peut donner beaucoup d'autres choses, un beau cheval, un âne blanc pour la selle, et même — chose abominable pour des Européens — des esclaves !

Toutes ces préoccupations des cadeaux occupent la plus grande partie du mois de Roumdân qui passe ainsi assez vite. Dans la dernière semaine et souvent même avant, on commence les préparatifs de la fête. On s'occupe de cuire, de mettre la maison en ordre, et à mesure que l'on approche du mois de Schevâl, l'impatience et l'agitation deviennent générales, car il faut que tout soit prêt pour le jour indiqué.

La nuit du 27 du Roumdân est particulièrement sainte, c'est la « Nuit Précieuse » pendant laquelle Mahomet reçut du Ciel la révélation du Kourân. Les prières que l'on adresse au Seigneur pendant cette nuit sacrée ne peuvent manquer d'être entendues.

Enfin le dernier jour du Roumdân est commencé, c'est le 29 ou le 30, car nous avons des mois lunaires de 29 ou 30 jours, ce qui fait que l'année ne compte que 355 jours. Chacun est alors impatient de découvrir la nouvelle lune. Chez nous, il n'y a de calendriers que pour les savants, et dans la circonstance, ils ne nous seraient d'aucune utilité, car il est indispensable que la nouvelle lune soit réellement vue avant que la clôture du jeûne puisse être déclarée. Par bonheur, les Mahométans vivent sous le ciel toujours pur des tropiques, où bien rarement l'horizon se voile de nuages comme dans les sombres contrées du Nord.

Celui qui possède un télescope ou même une simple jumelle de théâtre est tout à fait un privilégié ; le précieux instrument passe de main en main ; les amis et connaissances l'envoient chercher souvent de très loin pour ne s'en servir que peu de temps. Notre Père envoyait ceux de ses gens ayant une bonne vue sur le toit de notre forteresse, haute construction qui datait de l'époque de la domination portugaise, et jusqu'au sommet des mâts, afin d'examiner le ciel du côté de la mer et du côté de la terre, dans toutes les directions, pour apercevoir la nouvelle lune.

Le soir, tous attendent dans la plus grande anxiété ; à chaque instant on croit entendre le coup de canon annonçant la découverte de l'astre espéré, sans réfléchir qu'un coup de canon partant du vaisseau stationnant devant notre maison ne saurait passer inaperçu. Non seulement nous ne pouvions manquer de l'entendre, mais il ébranlait tellement le palais tout entier que nous en ressentions la secousse. Enfin retentissait le bienheureux signal ! Une clameur d'allégresse emplissait la ville entière et chacun s'empressait de célébrer la fête consacrée (Id Mbarak).

C'est ainsi que les choses se passent en ville. Mais il n'en va pas de même à la campagne, où la sollicitude du Souverain ne peut indiquer à tous la clôture du jeûne. Ceux qui habitent des propriétés isolées en sont quittes pour envoyer à la ville un cavalier qui revient aussitôt après le coup de canon, et peut ainsi affirmer de façon certaine l'apparition de la nouvelle lune. D'autres font monter leurs esclaves sur les plus hauts palmiers de leurs résidences pour explorer le ciel ; mais un pareil examen peut souvent induire en erreur. Il arrive que l'on a cru voir l'étoilé croissant de lune, alors que ce n'était qu'une mince bande de nuage. On avait rompu le jeûne et l'on apprenait ensuite que la ville, qui seule ne peut pas se tromper, le continuait. Il fallait alors reprendre le jeûne et le prolonger après le temps prescrit, ce qui est toujours une cruelle déconvenue pour un Arabe.

La Petite Fête

Dès la dernière semaine du jeûne on a commencé les préparatifs en vue du repas de la fête. Le bétail nécessaire aux besoins considérables de notre maison a été acheté quelques jours à l'avance ; les écuries sont pleines de bœufs, de chèvres, de moutons, de gazelles (on ne mange pas de veau chez nous et la viande de porc est rigoureusement interdite aux Mahométans), la basse-cour est encombrée de poules, de canards, de pigeons et beaucoup d'animaux qui doivent être sacrifiés à l'occasion de la fête sont amenés dans la cour. Chez les personnes riches, les eunuques sont chargés de changer les louis d'or et les guinées en thalers de Marie-Thérèse qui, à l'occasion des fêtes, seront partagés entre les indigents et principalement entre les pauvres nombreux et timides arrivés d'Oman, et qui ne connaissent pas la monnaie d'or.

Dès que le coup de canon s'est fait entendre et que l'heureuse nouvelle s'est répandue partout, la maison s'anime d'une vie bruyante, joyeuse, étourdissante. Des centaines de visages rayonnants d'allégresse se croisent de tous côtés ; les hommes courent gaiement, oubliant leur habituelle gravité d'allure. Chacun se hâte d'aller exprimer ses vœux de bonheur à ceux qu'il aime. Sous la bienfaisante

influence de l'exaltation religieuse, il n'est pas rare de voir deux ennemis oublier leurs griefs et se tendre la main. C'est à peine si l'on peut goûter un instant de repos pendant cette nuit qui précède la fête, dans tout le brouhaha des conversations, des cris de joie, des appels dans toutes les langues, au milieu des exclamations et des querelles des esclaves surchargés de besogne et ne sachant à qui répondre.

Le personnel domestique surtout est très surmené. Les esclaves chargés de la boucherie s'emparent des victimes désignées et se hâtent de les mettre à mort en prononçant les paroles consacrées : « Au nom du Dieu miséricordieux ». Le rite exige que le bétail soit égorgé et non assommé, la tête est immédiatement séparée, l'animal abattu est dépouillé et porté à la cuisine où, pendant la nuit, sera préparé le repas de fête du lendemain. Des ruisseaux de sang inondent la cour et la transforment en un lac de pourpre. Un végétarien reculerait d'horreur à la vue d'un pareil spectacle. Nos végétariens de Zanzibar, les Banyans avaient nos fêtes en exécration à cause des sanglantes hécatombes dont elles étaient le prétexte ; aussi, dans ce moment-là, fuyaient-ils bien loin l'épouvante de notre maison. Ces âmes sensibles qui joignaient à leur industrie déjà très lucrative, le métier de prêteurs d'argent, n'en étaient pas moins impitoyables à l'égard de leurs infortunés débiteurs. Profondément haïs de leurs victimes, ils étaient l'objet de leur part des plus cruelles mystifications. Le bas peuple surtout se plaisait à s'amuser à leurs dépens. La veille de la fête et lorsque la cour ruisselait de sang, on attirait le Banyan sous prétexte d'une commande à lui faire, un bijou qu'une dame voulait absolument pour la fête du lendemain. Jamais un de ces honnêtes industriels ne refusera l'occasion de gagner de l'ar-

gent. Il venait donc, surmontant ses répugnances. Les mauvais plaisants l'enfermaient alors dans la cour et l'accablaient d'injures et de quolibets, heureux de tirer cette petite vengeance du rapace exploiteur. Il faut cependant rendre une justice aux Banyans ; ces fervents adorateurs des astres sont des croyants sincères qui observent fidèlement les préceptes de leur religion.

Le bruit occasionné par les préparatifs de la fête, les allées et venues de tout le monde à travers la maison empêchant les dames de dormir, elles ne pensent qu'à leurs toilettes. C'est à qui se distinguera des autres et les éclipsera. Pour les trois jours que dure la fête, on a trois toilettes absolument neuves. Mais ce qui surprendrait une Européenne, c'est la quantité de parfums de toutes sortes qui se consomment pendant ces fêtes : les roses, les jasmins, les fleurs d'oranger, le musc, l'ambre, l'eau et l'huile de roses, etc. Beaucoup de dames orientales dépensent 500 dollars par an pour leur parfumerie ; leurs nerfs peuvent très bien s'accommoder de cette passion.

Le hinna joue un rôle des plus importants dans la toilette d'une dame orientale, surtout à l'époque des fêtes. On l'extrait des feuilles d'un arbre de grandeur moyenne, et il sert à colorer en rouge les pieds des dames et des enfants. Les malheureux arbres de hinna, qui ne peuvent jamais jouir de leur feuillage complet dont on les dépouille continuellement, ont à l'époque des fêtes l'aspect de véritables échalats. Chaque feuille arrachée n'est remplacée par une nouvelle que 6 ou 8 semaines plus tard. C'est un spectacle lamentable de voir ces jeunes arbres dénudés au milieu de tous les autres portant fièrement leurs superbes feuillages.

Le hinna s'emploie de deux façons très différentes :

1° comme médicament contre les enflures, les boutons de chaleur, etc., etc. ; 2° dans la toilette pour colorer les mains et les pieds. Employées seules, les petites feuilles qui ressemblent à celles du myrthe ne produisent jamais l'effet désiré ; elles doivent être d'abord séchées, puis pulvérisées avec le jus de plusieurs limons plus petits que les citrons d'Europe mais contenant beaucoup plus de jus. On ajoute un peu d'eau à ce mélange, on le pétrit en une pâte compacte que l'on expose pendant deux heures au soleil, vraisemblablement pour développer l'acidité, et l'on travaille de nouveau la pâte avec du jus de citron, de façon à la rendre malléable.

C'est alors que la dame peut se servir de la préparation. Elle se couche sur son lit, autant que possible sur le dos et ne doit plus bouger. La pâte est alors soigneusement étendue sur tout le pied, jusqu'à environ un pouce au-dessus de la plante du pied, et sur tous les doigts de pieds naturellement découverts, et que ne déforme ni ne blesse aucune chaussure ; la partie supérieure du pied reste non colorée. On recouvre la couche de pâte de grandes et larges feuilles tendres, et l'on enveloppe le tout solidement avec des linges. On fait de même pour les mains que l'on ne colore qu'intérieurement en forme de demi-lune, les doigts ne sont colorés qu'au bout jusqu'à la première phalange, puis on enveloppe le tout. La coquette doit rester ainsi solidement bandée toute la nuit, sans bouger, afin de ne pas déplacer la pâte. De cette façon, les parties déterminées seront seules colorées. Rien n'est plus horrible à voir que le dessus de la main ou une autre phalange d'un doigt atteints par la couleur.

Un autre supplice attend alors la patiente. Les moustiques et les moucherons, attirés par la lumière, se précipitent en

essaims sur elle et la piquent cruellement sans qu'elle puisse se défendre. Pour les grandes dames, la situation est moins pénible, parce que les esclaves attachées à leurs personnes montent la garde, armées d'éventails et chassent les insupportables bestioles jusqu'au moment où, à la pointe du jour on enlève la pâte par de minutieux lavages. La même opération a lieu trois jours de suite, et pendant trois nuits consécutives la malheureuse femme est enduite de la pâte de hinna et condamnée à l'immobilité. Ces trois pénibles nuits sont indispensables à cette partie de la toilette des dames, si l'on veut obtenir la belle couleur rouge foncé, qui alors, malgré tous les lavages, peut durer jusqu'à six semaines (1).

Les dames âgées, ainsi que les petites filles étaient dispensées de ce tourment. Le hinna ne leur servait que pour rafraîchir l'épiderme en trempant les mains tout entières dans une infusion de hinna liquide.

Enfin le jour de la fête est arrivé. Dès 4 heures, tout le monde est éveillé. La prière du matin plus longue que de coutume se dit avec une ferveur particulière. C'est avec un sentiment de piété profonde que l'on remercie le Souverain Maître de l'Univers aussi bien pour tout ce qu'il nous a envoyé d'heureux, que pour les douloureuses épreuves qu'il nous a imposées.

(1) J'ai entendu dire qu'en France, à une certaine époque il était de mode de se faire friser par un coiffeur qui passait alors pour un artiste consommé. Pour les grandes solennités cette célébrité de la coiffure devait commencer son travail plusieurs jours à l'avance, afin de satisfaire sa nombreuse clientèle. Les dames frisées étaient donc condamnées à passer une ou plusieurs nuits raidées et droites dans leur fauteuil pour ne pas abîmer l'artistique édifice de leur coiffure. Ceci me rappelait mes jeunes années en Orient, mais le supplice que nous imposait notre coquetterie était encore plus pénible.

Vers 5 h. 1/2, la prière est terminée. Quelques dames en toilettes ont déjà fait leur apparition sur la galerie, heureuses de faire admirer leurs parures et leurs bijoux avant d'être perdues dans la foule des élégances qui un peu plus tard, ne permettraient plus de remarquer chacune d'elles en particulier. Notre galerie présentait l'aspect d'une salle de bal, moins la monotonie des toilettes blanches qui dominent dans le Nord. En Orient, c'est une variété infinie de couleurs vives agréablement mélangées. Une élégante européenne serait absolument choquée à la vue d'une dame arabe en grande toilette, vêtue d'une robe en forme de tunique en soie rouge, toute brodée d'or et garnie de galons d'or et d'argent, retombant sur un pantalon de satin vert. Si extraordinaire que lui semblerait ce costume, ce n'en est pas moins trouvé fort joli chez nous où l'on est habitué à ces assemblages de couleurs différentes. Il m'a bien fallu m'habituer ici à voir les Européennes s'habiller tout en gris, ou bien tout en noir, et je dus désormais faire de même. Les couleurs « civilisées » me changèrent on ne peut plus désagréablement et je fus longtemps avant de pouvoir me former à ce qu'il est convenu d'appeler le bon goût.

A 6 heures, un nouveau coup de canon retentit suivi bientôt d'un autre et les coups se succèdent à partir de ce moment, sans interruption, pour célébrer la fête des Croyants. Les vaisseaux de guerre étrangers présents dans le port font entendre des salves de 21 coups de canon. Il n'est pas un Arabe qui n'ait à cœur de prendre part à la fête par quelques coups d'armes à feu, et dans ces solennités la poudre n'est pas épargnée. Il est certain qu'un étranger de passage dans notre ville au moment de la fête, et non initié à nos coutumes ne serait pas éloigné de croire à un bombardement. Tous

les vaisseaux étrangers sont pavoisés comme les nôtres, les drapeaux flottent à tous les mâts et à toutes les vergues, les navires de toutes les nations battent leurs pavillons multicolores sous les feux du soleil et dans la transparence des eaux de l'Océan.

Toutes les mosquées sont pleines de la foule des Croyants qui veulent en ce jour de fête adresser au Seigneur une prière plus particulièrement fervente. Ceux qui n'ont pu trouver de place dans l'intérieur, se mettent en prière au dehors, devant la mosquée ou sur les côtés. La prière du Mahométan exige un certain effort physique, car il doit prier prosterné devant le Seigneur, le front contre la terre. C'est fort désagréable lorsque cela se présente dans une rue sale, sur des pavés boueux. Mais ni le vent, ni le froid, ni la pluie n'arrêtent le Croyant, et dans les grandes fêtes il est obligatoire pour tout bon musulman de se rendre à la mosquée pour prier. Quelques instants avant l'heure de cette prière, notre Père se rendait à la mosquée voisine, suivi de ses nombreux fils et d'une escorte imposante.

Pendant ce temps, l'activité déjà si grande qui régnait dans notre maison, s'était encore augmentée de la foule des visiteurs qui dès le retour du maître étaient accourus lui présenter leurs félicitations. Les coups de canon que la prière avait interrompus se faisaient entendre de nouveau annonçant définitivement la fin du carême. Ce n'est qu'après la prière générale dans la mosquée que l'on peut reprendre son existence habituelle et rompre le jeûne que l'on doit encore observer dans les premières heures du nouveau mois.

C'est dans les appartements de mon Père que nous femmes, nous attendions son retour de la mosquée. De ses

fenêtres nous prenions plaisir à regarder le flot des visiteurs qui venaient saluer notre Père et profitaient de l'occasion de la fête pour apprécier les talents de notre cuisinier.

Dès que le Père entrait dans son appartement, nous allions à lui pour lui baiser respectueusement la main et lui présenter nos souhaits de bonheur. On ne saurait croire tout ce que la main d'une personne de qualité en Orient, sans distinction de sexe, doit supporter dans un pareil jour. Après avoir été soigneusement lavée, elle est longuement frictionnée, parfumée jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les personnes de même rang se baisent réciproquement la main. Les personnes de la classe moyenne déposent un baiser sur la tête de l'homme de qualité, à une place découverte à cet effet, ou bien tout simplement sur le turban ; une femme d'humble condition ne peut mettre ses lèvres que sur les pieds.

Arrivait le moment de la distribution des cadeaux. Mon Père, accompagné de ma sœur Chole et du chef des eunuques, le grand Djohar, se rendait dans la chambre aux trésors. Là, se trouvaient à profusion les merveilles inventées pour satisfaire tous les caprices du luxe et de la coquetterie ; les chaînes précieuses, d'un admirable travail et ruisselantes de pierreries ; les multiples parures orientales, depuis les plus simples jusqu'aux plus riches ; les étoffes merveilleuses tirées de la Perse, de la Turquie et de la Chine, et rapportées à l'intention de ces cadeaux de fête ; l'huile de rose et toutes les autres huiles et essences parfumées contenues dans d'énormes bouteilles, et que l'on répartissait dans une foule de petits flacons ; enfin des sommes d'argent considérables en pièces d'or étincelantes.

C'était mon Père qui faisait le partage et la distribution des cadeaux. Mais comme il lui était impossible de se rappeler

exactement ce que les femmes et les enfants possédaient comme bijoux, il s'informait auprès de chacun d'eux, de ce qu'il désirait et si telle ou telle chose leur ferait plaisir. Mais dans la crainte d'un oubli ou d'une confusion de la part du Père, on sollicitait Chole de s'employer auprès de lui et de lui rappeler au besoin les désirs exprimés.

Les eunuques classaient les cadeaux en présence de mon Père ; chaque part étiquetée d'un papier sur lequel était inscrit le nom du ou de la destinataire, était aussitôt portée par les eunuques à qui de droit. Comme bien on pense, chacun s'empressait de regarder ses cadeaux et de les vérifier minutieusement en présence même de l'eunuque qui les avait apportés ; souvent on les renvoyait au Père avec l'observation assez impertinente qu'on n'avait pas besoin de ceci ou de cela, mais que l'on désirait telle ou telle chose. Et mon Père était si bon et si indulgent, que dans la plupart des cas, on recevait ce que l'on désirait ; jamais on ne faisait en vain appel à sa générosité.

Si notre Père donnait à profusion, jamais il ne recevait rien. J'ai trouvé charmante cette coutume allemande qui exige que l'enfant, selon son âge et ses moyens, fasse des cadeaux à ses parents, à l'occasion de Noël ou des fêtes de naissance. En Orient, le chef de famille est mal partagé ; les enfants arabes, grands comme petits, ne donnent jamais rien à leur Père.

Mais les libéralités de notre Père ne s'arrêtaient pas seulement à notre famille. En ce jour de fête, tout le monde attendait de lui des cadeaux en rapport avec le rang de chacun. Il devait penser à la fois aux principaux chefs asiatiques et africains présents à Zanzibar, à tous les employés de l'Etat, à tous les soldats et à leurs officiers, aux matelots

et à leur capitaine, aux intendants de ses 45 domaines et enfin à tous ses esclaves qui n'étaient pas moins de 6 à 8.000. Ces derniers recevaient simplement de l'étoffe pour se faire des vêtements.

Lorsque tout ce monde était pourvu, il fallait encore s'occuper des centaines de pauvres qui se présentaient quatorze jours plus tard pour recevoir leur cadeau de fête. De tous côtés, les indigents étaient secourus par toutes les personnes aisées qui s'occupaient d'eux et leur venaient en aide.

Une même agitation qu'en ville régnait à Bet il Mtoni ; là aussi les cadeaux étaient distribués à profusion, et nous étions émerveillés de voir que la chambre aux trésors pouvait, sans s'épuiser jamais, subvenir aux énormes besoins de ces trois jours de fête. Ce qui prouve le talent de notre Père dans la gestion de ses affaires

La Grande Fête

Le Mahométan ne célèbre que deux grandes fêtes par an, ce qui semblera inconcevable à un catholique habitué aux nombreuses solennités de son culte. Deux mois séparent la petite de la grande fête appelée Id il hadj, qu'en Europe et en Turquie on désigne habituellement sous le nom de fête de Beïram.

Tout se passe pour cette fête comme pour la précédente, mais avec une pompe plus grandiose et plus imposante, et les Croyants la célèbrent avec plus de ferveur. C'est alors qu'a lieu le grand pèlerinage de Mekka(1) (La Mecque) auquel tous les Croyants doivent prendre part au moins une fois dans leur vie. La terreur du choléra et des autres épidémies qui sévissent chaque année et qui emportent des milliers de pèlerins, n'arrête pas le pieux musulman ; tous les ans se reforment de nouvelles et immenses caravanes entraînant les fidèles vers la ville sainte du Prophète, où ils vont implorer du Très-Haut le pardon de leurs péchés. Les indigents ont une longue route à faire à pieds, et leur transport à bord des navires, où souvent ils sont entassés les uns sur les autres, est des plus pénibles. Mais l'ardeur religieuse qui les a fait

(1) Mekka est le vrai nom arabe.

partir, les soutient dans toutes ces épreuves. Ils savent que leur vie est entre les mains de Dieu, et, confiants dans sa miséricorde, ils ne reculent devant aucun effort, aucune fatigue, aucun danger pour accomplir un devoir religieux. Celui qu'anime une foi aussi profonde peut être certain que sa prière est entendue.

La grande fête des Mahométans tombe le dixième jour du douzième mois de l'année et dure de trois à sept jours. Beaucoup sanctifient déjà cette fête dès les premiers jours du mois par un jeûne volontaire de neuf jours, ainsi que les pieux pèlerins le font à Mekka.

Ceux qui en ont le moyen se procurent un mouton qui est tué le premier jour de la fête et partagé entre les indigents. Aux termes de la loi religieuse, le mouton destiné au sacrifice doit être de première qualité, exempt de défauts et absolument intact, il ne faut pas qu'il lui manque une seule dent. Il est naturellement très difficile de se procurer un mouton réunissant toutes ces conditions; quinze jours à l'avance, on envoyait donc des esclaves dans toutes les directions pour acheter le mouton nécessaire au sacrifice. S'il ne s'en trouvait pas dans l'île, il fallait aller sur le continent africain qui offrait plus de ressources, et l'on finissait par trouver l'objet convoité. Mais les frais occasionnés par tous ces déplacements augmentaient considérablement le prix d'achat déjà fort élevé par lui-même, car les propriétaires de troupeaux, très au courant des mœurs arabes, savaient fort bien exploiter la situation et vendre le plus cher possible la pièce rare, indispensable à tout Arabe de riche condition. Quant à la chair de ce mouton, elle appartient tout entière aux pauvres. Ni celui qui l'offre, ni sa famille, ni même ses esclaves ne doivent en manger le plus petit morceau.

Pour les indigents, la grande fête est l'événement le plus considérable de l'année, puisque c'est l'occasion pour le Mahométan de pratiquer l'une des plus belles coutumes de la loi musulmane, la contribution personnelle de tous au profit des pauvres.

Dans l'Orient véritable (dont on exclut la Turquie, l'Égypte et la Tunisie à cause de leur demi-culture) on n'a pas la moindre idée des valeurs d'Etat, ni des valeurs industrielles ou autres représentées par des actions ; l'expression « placement d'argent » n'existe pas en Orient. La fortune consiste en domaines ruraux, en terres, en maisons, en esclaves, en bijoux et en argent monnayé. La loi religieuse commande au Mahométan de prélever le dixième du produit de ses récoltes, du revenu de ses propriétés et de ses autres biens pour le donner aux pauvres.

Il doit en même temps faire estimer par un expert tout ce qu'il possède en objets d'or et d'argent, ses perles et ses pierres précieuses, et donner aux pauvres le dixième de la valeur estimée ; ce n'est donc plus l'impôt sur les revenus, mais sur la fortune elle-même.

Et tout cela se fait sans le contrôle de l'autorité ; chacun est lié par sa propre conscience et les scrupules de sa probité. Nul ne voudrait désobéir à ce commandement du Prophète, il n'y a que des hommes dépourvus de toute dignité, des êtres absolument méprisables qui oseraient se dérober à l'obligation sacrée. On ne doit jamais parler de ses bienfaits, on doit se conformer au précepte qui ordonne à la main gauche d'ignorer ce que fait la main droite, et c'est en accomplissant scrupuleusement tous ses devoirs que l'on satisfait sa conscience, et que l'on s'évite plus tard de cruels remords.

En conséquence, il est évident qu'un contingent de mendiants est en quelque sorte indispensable dans un État mahométan pour permettre à chacun de remplir ses devoirs de charité. Mais ces pauvres ne sauraient être comparés aux indigents vraiment dignes de pitié des pays européens ; la moitié de nos mendiants d'Orient possèdent de quoi vivre. La mendicité est pour eux une profession, une habitude à laquelle ils ne voudraient pas renoncer et dont ils se trouvent très heureux. Souvent cette profession se transmet très régulièrement et le successeur qui vient vous trouver vous aborde par ces mots : « Ne me connais-tu pas ? Je suis la fille, le fils, la belle-sœur de celui-ci ou de celui-là auquel tu avais coutume de donner tant lorsqu'ils vivaient. Maintenant, c'est moi qui ai pris leur place, et lorsque tu auras une aumône à donner, envoie-la moi dans tel endroit ».

Tous les ans, nous avons plusieurs fois l'occasion de faire des vœux dans une intention quelconque ; aussitôt, ces sortes de pauvres particulièrement habiles à se renseigner, arrivaient par centaines de tous les côtés demander leur part dans la distribution des aumônes d'usage. Si quelqu'un était gravement malade, ils en étaient vite informés et venaient sous ses fenêtres où ils se tenaient toute la journée, se relayant à tour de rôle, prêts à recevoir les riches cadeaux que l'on désigne sous le nom de « Sadka ». Il n'est pas de Mahométan qui, dans un cas pareil, éconduirait un mendiant, même s'il devait lui donner le peu qui lui reste. Que ce soit seulement par amour pour son prochain, ou bien dans l'espoir que ces bienfaits obtiendront pour les êtres qui lui sont chers la bénédiction du Très-Haut, la coutume n'en est pas moins belle et touchante.

Beaucoup de mendiants sont couverts de plaies et d'ul-

cères ; il en est qui courent de tous côtés le nez rongé, horribles à voir ! Ce sont les victimes d'une affreuse maladie que nous appelons « Belas » ; les mains et les pieds sont principalement attaqués, et le membre frappé reste toujours d'une blancheur de cire. Personne ne voudrait approcher ces malades ; on les évite partout, car leur mal passe pour être contagieux. Cette maladie est-elle la lèpre, c'est ce que je ne saurais dire. Les riches aumônes que reçoivent ces infortunés soulagent un peu leur triste existence.

La distribution des cadeaux ne cesse pas avec la clôture de la fête. Ceux que la maladie, une absence, ou tout autre raison a empêchés de se présenter à l'époque précise, ne renoncent pas pour cela à leurs cadeaux de fête. Les semaines et les mois peuvent se succéder, la fête suivante peut arriver, leurs droits restent les mêmes. Ils se présentent et reçoivent leurs cadeaux de fête doubles.

Les neuf ou dix mois qui suivent la grande fête ne comptent plus de solennités religieuses. La vie régulière reprend son cours et n'est interrompue de ci de là que par quelques fêtes particulières comme j'ai eu l'occasion d'en citer plusieurs au cours de ce récit, et comme celle qui fera l'objet du chapitre suivant.

Les anniversaires de naissance ne sont pas célébrés chez nous.

Un sacrifice solennel à la fontaine Tschemschem

J'avais environ 15 ans lorsqu'un jour, ayant mis pour la première fois une toilette neuve en damas de soie rouge, je fus prise d'une indisposition subite assez sérieuse, suivie le lendemain d'une éruption générale sur tout le corps. Les personnes âgées, gens d'expérience, déclarèrent aussitôt que j'étais ensorcelée, ou tout au moins qu'une méchante créature, envieuse de mon élégant costume, m'avait jeté le mauvais œil. Je fus toujours assez sceptique à l'égard de ces superstitions, je ne voulus donc pas me séparer de ma nouvelle robe et la remis dès que l'occasion s'en présenta. La couleur contenait-elle quelque substance toxique, ou bien, fût-ce la coïncidence de quelque cause toute naturelle, toujours est-il que je fus de nouveau malade au point de m'aliter. Cette fois, il n'y avait pas à hésiter, je devais renoncer à porter ma toilette, et pour avoir la paix, j'en fis cadeau à une femme de la bourgeoisie qui ne croyait pas plus que moi aux sortilèges. J'aurais dû, il est vrai, pour me conformer à la coutume, faire conjurer la robe incriminée, ou mieux encore la faire brûler afin d'anéantir tout l'effet de la maligne influence.

Je cite ce fait comme exemple des extraordinaires supers-

titions qui règnent en Orient, et qui donnent lieu à des sacrifices comme celui qui fait l'objet de ce chapitre.

Beaucoup de sources passent pour être miraculeuses. On les prétend habitées par un Esprit tout puissant qui ne sait rien refuser aux fidèles qui l'invoquent, et lui rendent les honneurs d'un culte sincère. Il soulage les malades, il facilite le retour dans la patrie aux personnes qui en sont éloignées, il unit ceux qui veulent s'engager dans les liens du mariage, il envoie un enfant aux époux qui en sont privés ; il réconcilie les parents, les époux, les amis que la discorde a brouillés ; il fait retrouver les objets perdus, il comble les indigents de tous les trésors de Crésus, enfin on lui attribue le pouvoir de tout faire.

La source préférée de l'île de Zanzibar se nomme Tschemschem : elle est située à quelques heures de la ville. Si peu que l'on fréquente ce séjour enchanté, on en ressent les bienfaits, car l'Esprit très facile à contenter vous sait gré des plus humbles offrandes. Une petite bande d'étoffe qui flotte au vent, une simple coquille d'œuf sont parfois les dons ingénus des croyants nécessiteux. Mais l'Esprit est particulièrement sensible aux choses délicates (appelées « halve ») telles que l'encens et les poudres parfumées. Cependant, si l'on veut être absolument certain du succès, on doit lui offrir un sacrifice sanglant.

Beaucoup de cœurs affligés vont à Tschemschem offrir un sacrifice pour un vœu qu'ils ont fait. Mais on a soin d'apporter aux engagements que l'on prend une petite restriction : c'est dans un laps de temps déterminé que l'Esprit devra exaucer le vœu pour lequel on lui a promis une certaine offrande. Si, dans le délai indiqué, le vœu n'est pas exaucé, on se considère comme dégagé de sa promesse ; l'Esprit n'a-

vait qu'à faire le nécessaire et se mettre en mesure pour l'époque voulue. Mais au contraire, si le vœu est rempli, on tient scrupuleusement sa promesse. Si quelqu'un ayant fait un vœu (Nadra) vient à mourir avant l'expiration du délai, ses parents sont tenus de remplir ses engagements.

Etant enfant, j'eus souvent l'occasion d'aller avec les personnes de ma famille à l'une de ces fontaines miraculeuses, et c'étaient toujours pour moi des journées de grande fête. Par la suite, et lorsque je ne fus plus une petite fille « Kibibi », (petite maîtresse), mais que je fus élevée au rang de « Bibi » (maîtresse), alors que j'étais en âge d'observer et de comprendre, je n'eus qu'une fois l'occasion d'assister à un de ces sacrifices.

Ma pauvre sœur Khadoudj, morte depuis, était tombée gravement malade ; son entourage, dévoré d'inquiétude, avait fait le vœu que, si elle guérissait, la malade irait elle-même à Tschemschem porter son offrande et célébrer son retour à la santé par un sacrifice solennel. Lorsqu'elle fut rétablie, Khadoudj dut remplir les engagements que les siens avaient pris pour elle.

Un mois à l'avance, les sœurs préférées de Khadoudj, ses amies et connaissances étaient invitées à la fête, et d'importants préparatifs étaient commencés. On ne peut se faire une idée du travail, des fatigues et des préoccupations de toutes sortes qu'occasionne l'organisation de ces pèlerinages. Non seulement on avait à s'occuper de soi et d'une ou deux filles que l'on emmenait, mais chaque dame devait se faire accompagner de toute une troupe de suivantes et d'esclaves qu'il fallait parer, monter et équiper, afin d'étaler à tous les yeux le faste et l'opulence de leur maîtresse. Les dames faisaient assaut de luxe, d'élégance et de richesse. Chacune d'elles

voulait paraître dans tout l'éclat de sa splendeur, se faire admirer entre toutes, et ne négligeait rien pour éclipser ses compagnes. Aimable particularité de la nature humaine sous toutes les latitudes ! Les ouvriers et les artistes étaient surchargés de travail. Les joailliers n'ayant jamais rien de fait à l'avance, ne suffisaient pas aux commandes. C'était encore à eux qu'incombait le soin de vérifier et de nettoyer les ornements d'or et d'argent des harnachements, ainsi que les belles armes damasquinées de l'escorte. Il fallait que dans le déploiement de ce cortège en marche tout brillât du plus vif éclat, et ces pieux pèlerinages se transformaient ainsi en promenades fashionables. De quel prix ne devions-nous pas payer notre coquetterie lorsque, sous les feux brûlants du soleil africain, il nous fallait chevaucher, vêtues de velours de Lyon ou de lourdes étoffes de brocard et de soie couvertes de broderies !

Le jour de la fête, dès 5 h. 1/2 du matin, je me rendis chez Khadoudj, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à me frayer un passage dans la foule pour arriver jusqu'à elle. Toutes les dames étaient en selle, on n'attendait plus que moi pour donner le signal du départ. Deux par deux, la colonne se forma et la brillante cavalcade se mit en marche. La route à parcourir était longue et pénible, mais dans la fraîcheur du matin, le trajet se faisait agréablement au milieu des rires et des bavardages. Enfin nous atteignîmes la source bienfaisante.

Les dames sautèrent bravement d'un bond de leurs montures ; quelques-unes, se servant du dos courbé d'un eunuque comme d'un marchepied, descendirent doucement de selle. Les ânes étaient aussitôt désellés, on entravait leurs pieds de devant pour éviter qu'ils ne prissent la fuite, puis on les

menait pâtre. On ne devait aller les rechercher que dans l'après-midi.

Tout avait été soigneusement aménagé pour notre arrivée. Le lieu habituellement solitaire et abandonné était ce jour-là un coin de paysage merveilleux dont aucune description ne saurait rendre le charme. Depuis deux jours une troupe d'esclaves était venue de la ville apporter tout ce qui était nécessaire. L'herbe avait été coupée, les tapis disposés sous un gigantesque manguier au tronc duquel des miroirs avaient été fixés, des coussins disposés de place en place. Enfin, depuis plusieurs jours tout avait été préparé pour le joyeux repas de fête.

Dès notre arrivée, le couvert était mis et nous prenions place pour déjeuner à l'ombre du manguier dont l'épais feuillage laissait à peine entrevoir par endroits le bleu profond du ciel. J'ai gardé de cette journée un inoubliable souvenir. Ces femmes parées de riches costumes aux couleurs éblouissantes et variées, toutes constellées de bijoux et de piergeries dont les feux se mêlaient au chatolement des étoffes précieuses, dans le cadre agreste et romantique d'une forêt tropicale, au bord d'une source limpide qui égrène en cascade le ruissellement de ses eaux cristallines, les productions de l'art et de l'industrie jetées au milieu des splendeurs de la nature primitive la plus riche, présentaient un spectacle grandiose et féérique, un peu comme une évocation des fabuleuses merveilles des Mille et une Nuits.

Deux heures environ après notre arrivée nous nous disposâmes à procéder au sacrifice pour lequel nous étions venues. L'Esprit de la Source devait avoir ce jour-là l'hommage du sang d'un superbe taureau, sans préjudice des menues

offrandes habituelles, une grande quantité d'œufs durs que l'on cassait sur le bord de l'eau et les parfums les plus variés. On lui consacrait encore deux drapeaux, l'un rouge qui est le pavillon de notre maison, et l'autre blanc, comme symbole de paix.

Le moment du sacrifice étant arrivé, nous quittâmes notre campement pour nous rendre à l'endroit où la source jaillissait et procéder à la cérémonie. Une des suivantes de ma sœur Khadoudj entreprit de harenguer l'Esprit de la Source. Elle lui raconta la longue et douloureuse maladie de sa mattresse, lui dit comment on avait dû recourir au vœu comme suprême ressource, et remercia enfin l'Esprit miséricordieux d'avoir rendu la santé à sa mattresse qui venait en personne apporter son tribut d'actions de grâces.

Le taureau amené sur le lieu du sacrifice fut égorgé, le sang précieusement recueilli et versé dans l'eau de la source et aux alentours. L'eau de roses fut répandue à profusion, et des brûle-parfums en argent remplis de braises ardentes répandirent dans l'atmosphère les senteurs exquises du musc et de l'ambre qu'on y faisait brûler. Enfin, des prières récitées pieusement debout terminèrent la cérémonie.

De l'animal sacrifié, l'invisible Esprit ne reçoit que les viscères, le cœur, le foie, etc., que l'on coupe en menus morceaux et que l'on disperse aux alentours de la source. L'autre viande est partagée entre les pauvres, et aucun de ceux qui ont offert le sacrifice, ni leurs parents, ni personne des leurs ne doit en manger, ou pour mieux dire ne devrait en manger. En réalité, comme la source Tschemschem est très loin de la ville et qu'il n'y a pas à trouver de pauvres dans son voisinage, on passe avec l'Esprit une sorte d'accommodement aux termes duquel on convient de manger soi-même

la chair de l'animal sacrifié, et c'est ainsi que la viande du taureau composa une partie de notre repas de l'après-midi.

Après le sacrifice, et pendant que nous prenions un peu de repos, nous constatons par moments la disparition de certaines personnes de notre société, et lorsqu'on leur demandait ce qu'elles étaient devenues, elles détournaient obstinément toutes les questions. Profitant d'un instant d'inattention, elles s'étaient rendues secrètement à la source pour supplier l'Esprit de leur venir en aide et de soulager leurs peines physiques ou morales. C'étaient surtout les cœurs tourmentés par un amour malheureux qui cherchaient le calme et l'isolement, pour exposer leur requête à l'Esprit aussi discret que puissant. Mais aussi, quelle désagréable surprise, lorsque deux de ces âmes affligées du même mal se trouvaient inopinément ensemble à l'endroit solitaire ! Les vœux de cette nature ne pouvaient être rendus publics ; on ne voulait pas livrer les secrets de son cœur aux commentaires plus ou moins bienveillants. Aussi, lorsqu'un de ces chers et mystérieux souhaits se trouvait réalisé et qu'il devenait nécessaire de porter une offrande, on envoyait secrètement à la source un mandataire muni des pleins pouvoirs, avec mission de remettre à l'Esprit les dons qui lui avaient été promis. Mais lorsqu'il s'agit de remercier pour la guérison d'une grave maladie, ou d'implorer le secours de l'Esprit pour ramener près des siens quelque cher absent, lorsqu'on n'a pas à cacher ce que l'on désire, il est de règle de célébrer la fête du sacrifice de façon pompeuse et solennelle.

Jusqu'à 4 heures après-midi, nous passions le temps à prendre des sorbets, de l'eau de coco, de la limonade, à nous promener, à jouer, à dormir et à prier. A 4 heures on allait

chercher les ânes et les chevaux pour les seller. Cette opération si simple en apparence, exigeait cependant une habileté particulière, surtout pour les selles de dames. Il arrivait souvent qu'à peine en route, la selle, mal assujettie, tournait, et la dame glissait sous sa monture, à la grande hilarité de tous. Aussi, lorsque l'un de nous avait parmi ses gens un homme habile dans l'art d'ajuster convenablement une selle, on le sollicitait de toutes parts et il se trouvait parfois bien embarrassé pour satisfaire à toutes les exigences qui se réclamaient de lui.

Nous avions souvent au cours de ces excursions bien des sujets d'impatience et de contrariété. Les nègres ont, parmi tous leurs défauts, celui d'être on ne peut plus désordonnés. Ils oublient, ils perdent les choses les plus indispensables ; aussi nous faisaient-ils passer un temps considérable à tout rassembler et vérifier avant de nous mettre en route. C'était un âne qui avait réussi à se dégager de ses entraves et avait pris sa course, laissant la dame qui devait le monter dans le plus grand embarras, ou bien c'était un autre contretemps occasionné par l'étourderie ou la maladresse des nègres. En un mot, il y avait toujours quelque nouveau sujet de mécontentement, quelque nouvelle occasion de querelle.

Lorsque les montures étaient prêtes, on s'installait solidement sur la haute selle, ce qui demandait encore une certaine habileté que tout le monde n'avait pas. Aussi, malheur à celle qui montait mal, elle était l'objet des railleries et des quolibets de son entourage. Au milieu du cliquetis des armes et des exclamations joyeuses, le cortège reprenait au galop le chemin de la ville, accompagné des coureurs nègres qui rivalisaient de vitesse sous les yeux des dames et de leur suite. Si, au cours du trajet, l'une de nous s'arrêtait pour

attendre une sœur ou une amie afin de chevaucher côte à côte et bavarder en route, le coureur ainsi retardé dans sa course, en éprouvait une violente contrariété. Chacun d'eux se faisait un point d'honneur d'arriver le premier au terme du voyage, et ces hommes, en général si insoucians, ne mangeaient que la moitié de leur ration habituelle pour ne pas se surcharger lorsqu'ils avaient à fournir une course un peu longue.

A Mnasimodja ou Ngambo, nous fîmes halte pour la prière, et dès que la nuit tomba, nous chevauchâmes en rangs serrés à travers la ville jusqu'à la porte de la maison de ma sœur. Nous primes congé de Khadoudj, et c'est ainsi que se termina cette fête qui nous avait si fortement impressionnées, que pendant des semaines, les moindres incidents de cette journée furent l'objet de toutes nos conversations.

Les Maladies et le traitement Médical. — Les Possédés

Les gens grandissent en Orient sans que l'on se préoccupe des soins qu'exige la santé. Dans de rares circonstances seulement, lorsqu'on se trouve en présence d'une maladie grave, on cherche à venir en aide à la nature ; mais les médications auxquelles on a recours alors ne sont que de pures jongleries.

La ventouse, l'abominable ventouse, joue chez nous un rôle prépondérant, et c'est tout au plus si l'on épargne ce supplice aux tout petits enfants. Que l'on soit atteint de la petite vérole ou du choléra, que l'on souffre des maux les plus divers, la ventouse est le traitement aussitôt employé. On s'en sert aussi comme moyen préventif, et des gens en parfaite santé se font appliquer des ventouses au moins une fois par an, comme d'ailleurs cela se faisait jadis en Europe ; on prétend ainsi purifier le sang et fortifier le corps contre la maladie qui pourrait le menacer.

Chez les personnes de condition élevée, on remplace la ventouse par la saignée, ce qui revient à peu près au même et peut avoir souvent de terribles conséquences. Je me rappelle la frayeur que me causa la vue d'une de mes sœurs que je trouvai étendue inanimée dans un sombre corridor de Bet

il Mtoni. Aux cris que je poussai, l'alarme fut donnée dans toute la maison, ma sœur fut emportée par ses femmes et l'on eut beaucoup de peine à me convaincre qu'elle n'était pas morte, mais simplement évanouie à la suite d'une saignée trop abondante. Son état était du reste très grave, et la malheureuse fut longtemps avant de pouvoir reprendre ses sens.

J'ignore si une saignée de temps en temps peut être salutaire dans un climat chaud, mais il est certain que la façon dont on procède, n'est pas sans danger. Le massage, très en faveur en Orient, est d'une action très efficace et infiniment agréable. Nos esclaves, très habiles dans cet art, excellaient à nous endormir et à nous éveiller par de délicieux massages. Ils sont également employés dans les indispositions de toutes sortes, et particulièrement dans les maux de ventre pour lesquels c'est le soulagement usuel et souverain.

C'est encore aux massages que l'on a recours dans les vomissements ; on les préfère aux tisanes stimulantes composées d'un mélange d'herbes cuites qui constituent un breuvage atroce, dont la seule odeur suffit à donner des nausées.

Dans les maladies graves, on s'en remet à Dieu et l'on se contente de conjurer le mal par des versets du Kourân. Une personne pieuse écrit les paroles sacrées sur une assiette blanche avec une solution de safran. On dissout ensuite ces versets de circonstance avec un peu d'eau, généralement de l'eau de roses et l'on donne ce mélange à boire au malade. Il doit prendre ce breuvage trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Il faut bien se garder de laisser tomber à terre une seule goutte du liquide sacré. Je me rappelle avoir été

moi-même soumise à ce traitement dans une fièvre violente qui me tint pendant six semaines.

Si quelques-unes d'entre-nous parmi les favorites de notre Père tombait dangereusement malade, il était fait exception aux habitudes, et un homme, un véritable médecin, parfois même un magicien, était admis au chevet de la malade. C'est ainsi que ma sœur Chole souffrant d'un mal d'oreille opiniâtre que rien n'avait pu soulager, mon Père envoya chercher un médecin (1) persan qui passait pour être fort savant. Comme j'étais encore une enfant, on me permit d'assister à la consultation. Chole, complètement enveloppée dans ses châles, ne laissant à découvert que l'oreille malade, avait pris place sur la meddé, le dos appuyé sur le riche tekjé. Mon Père se tenait à sa droite et mon frère Châlid à sa gauche ; nos autres frères plus jeunes formaient le cercle autour d'elle, armés et revêtus de leurs costumes de sortie. Escorté de nombreux eunuques, le médecin asiatique entra dans la chambre de Chole, tandis que des eunuques étaient postés comme sentinelles sur différents points de la maison, de façon à prévenir les femmes de se retirer dans leurs appartements au passage du médecin. Le « hakim » ne devait pas s'entretenir directement avec la malade ; il devait poser ses questions au Père et aux frères qui lui transmettaient les réponses.

Lorsque, plus tard, je tombai malade de la fièvre typhoïde, les moyens arabes et souabilis n'ayant apporté aucune amélioration à mon état, ma tante Asché, la sœur de mon Père, me proposa de demander une consultation à un médecin européen. Mon Père n'était plus, et j'étais en quelque sorte

(1) En arabe, hakim.

maitresse de mes actions, j'acceptai l'offre de ma tante, et l'on procéda avec le même cérémonial que pour Chole. Bien que le médecin en question connût les coutumes arabes, il voulut absolument me tâter le pouls, ce que la sollicitude inquiète de ma tante finit par lui permettre, après beaucoup de réflexion, et non sans avoir appelé auparavant une troupe d'eunuques, et m'avoir enveloppée dans mes châles comme on avait fait pour Chole. Tous ces détails me furent contés plus tard par ma tante, car j'étais dans un tel état de prostration que je n'avais conscience de rien, et ne me souvins de rien par la suite. Mais lorsque le médecin voulut voir ma langue, cette prétention parut tellement exorbitante au chef des eunuques Djohar qu'il apostropha violemment le jeune Esculape. Celui-ci, blessé dans sa dignité professionnelle et n'ayant pu donner sa consultation comme il l'aurait voulu, quitta la maison dans un état d'irritation facile à comprendre.

Lorsqu'on a recours à des panacées universelles comme moyens curatifs dans les maladies les plus diverses, cela implique naturellement une ignorance absolue du corps humain, de ses fonctions régulières et des perturbations que ces fonctions peuvent subir. L'Arabe ne sait rien de tout cela et ne sait ni distinguer, ni classer les maladies. Les maux intérieurs se répartissent en deux catégories : les maux de ventre et les maux de tête. Si le foie, l'estomac, la rate ou quelque autre organe est malade, on ne connaît qu'une désignation : c'est un mal de ventre. Sous le nom de mal de tête on comprend tous les maux qui ont leur siège dans la tête, depuis le ramollissement du cerveau jusqu'aux insolations. On est incapable de déterminer la véritable cause du mal, et lorsque tous les moyens curatifs dont on dispose chez soi

sont restés impuissants, on envoie un eunuque demander un remède au médecin d'un consul européen. Je laisse à penser dans quel embarras se trouve le praticien qui ne peut voir la malade, qui n'a sur sa maladie que les renseignements très vagues et tout à fait insuffisants qu'on lui apporte. Aussi, dans bien des circonstances, le médicament ordonné n'est pas du tout ce qu'il aurait fallu. Ce qui peut arriver de mieux, c'est que prudemment le médecin ordonne un remède tout à fait insignifiant.

La diète, à proprement parler, est inconnue chez nous. Un malade atteint du choléra, de la fièvre typhoïde ou de la petite vérole témoigne-t-il de l'appétit, on n'hésite pas à le satisfaire, en lui donnant indifféremment tout ce que la cuisine peut fournir. On est persuadé que la nature demande ce qui lui est nécessaire, et par-dessus tout on a une confiance aveugle dans la volonté de Dieu. C'est cette foi qui rend le Musulman insouciant du danger de la contagion dans la plupart des maladies, ce qui fait qu'on ne pense jamais à isoler un varioleux, pas plus qu'à s'entourer des mesures de précautions sanitaires les plus simples. Ainsi, notre bain persan établi entre Bet il Tani et Bel il Sahel, tombé en ruines et ne servant plus que comme fosse à immondices, était devenu un foyer de miasmes délétères. Cependant, les besoins de notre nombreuse famille réclamant tous les jours des habitations nouvelles, on n'avait pas hésité à édifier des pavillons sur ces ruines, au-dessus de ce cloaque, sans penser au danger qui menaçait la santé de ceux qui allaient vivre dans ce milieu d'infection. C'est cette foi dans la destinée qui sera longtemps encore un obstacle aux essais d'établissements de cordons sanitaires contre le choléra, ou à la surveillance des grands convois de pèlerins.

La petite vérole règne à l'état permanent à Zanzibar et fait tous les ans de nombreuses victimes. Pour combattre le mal on enduit le corps du malade d'un onguent de curcuma (djiso), après quoi, on l'expose au soleil. Un autre remède consiste à enduire les boutons de lait de coco, ce qui dans tous les cas est préférable au cuisant djiso. Si le corps du malade se couvrant de plus en plus de boutons, lui rend la chaleur du lit tout à fait intolérable, on l'étend sur une natte de paille ou sur une grande feuille de bananier fraîche dont on a au préalable retiré la côte dure. Tels sont les seuls adoucissements que l'on donne aux malheureux atteints de la petite vérole ; comme médicaments internes, il n'en est pas question.

La phtisie qui fait de grands ravages dans nos contrées, surtout la phtisie galopante, n'est pas du tout soignée ; on ne connaît aucun traitement pour cette terrible maladie que l'on redoute d'autant plus qu'elle est considérée non sans raison comme contagieuse. On s'éloigne avec épouvante d'un phtisique, on ne s'assoit pas volontiers où il s'est assis, on ne lui serre la main qu'avec répugnance, et pour rien au monde on ne boirait dans un verre que ses lèvres ont touché. Le malheureux est donc la plupart du temps abandonné à son mal, dont il souffre d'autant plus cruellement. L'une de mes belles-mères, jeune femme d'une rare beauté, atteinte de l'inexorable phtisie put jusqu'aux derniers jours quitter sa couche. Elle allait et venait par la maison, faisant visite aux unes et aux autres qui ne la recevaient qu'avec hésitation. L'impression désagréable que produisait sa vue à tous ceux qu'elle approchait n'échappait pas à mes yeux d'enfant, et j'en ressentais une douloureuse pitié. Lorsqu'enfin terrassée par le mal, elle dut garder le lit, je me glissais

souvent près d'elle, échappant à la surveillance, et je trompais la tristesse de son isolement en lui rendant quelques petits services.

Combien de mes chers aimés sont tombés au printemps de la vie victimes du terrible et mystérieux fléau !

A la mort d'un phtisique, tous les objets qui lui ont appartenu sont soumis aux plus rigoureuses précautions. Les vêtements et le lit sont lavés en dehors de la maison, au bord de la mer ; tous les objets d'or et d'argent sont passés au feu pour détruire tous les germes de contagion.

En Orient comme en Europe, la coqueluche sévit cruellement sur les enfants. On n'a pour cette maladie aucun traitement sérieux. On la soigne en faisant boire aux petits malades la rosée que l'on recueille tous les matins dans les gigantesques feuilles de bananier. On joint à cette médication anodine une pratique superstitieuse, qui consiste à suspendre au cou de l'enfant un collier composé de rondelles coupées dans l'écorce desséchée d'une sorte de citrouille nommée hamaschi.

Un autre mal assez fréquent, sorte d'abcès très douloureux, se soigne avec la pelure brune d'un oignon, ce qui tient à peu près lieu de l'emplâtre anglais. Pour le faire aboutir, on applique sur l'abcès un cataplasme bien chaud fait avec de la farine.

Comme on le voit, partout ce sont les remèdes de bonne femme les plus primitifs qui s'emploient dans les cas les plus graves. Il n'y a aucun traitement médical et surtout aucun médecin. Il n'y a donc rien de surprenant que les gens croient au merveilleux, et s'adressent volontiers aux magiciennes et aux devineresses. Ces basarin, comme on les appelle, sont très recherchés et gagnent beaucoup d'argent.

L'une d'elles, à laquelle nous nous adressions habituellement, était une vieille femme de 50 ans, originaire de l'Hadramot. Ses talismans se composaient des objets les plus hétéroclites contenus dans une bourse très sale ; c'étaient de petits coquillages, une multitude de petites pierres marines, les os blanchis d'un animal quelconque, des éclats de porcelaine et de verre, des clous rouillés, des vieilles pièces de monnaie déformées d'or et d'argent et autres objets analogues. Avant de répondre à une question, elle priait Dieu de ne lui faire voir et dire que la vérité ; puis elle ouvrait sa sacoche, mélangeait bien son contenu et l'étalait devant elle. D'après la façon dont chaque objet se trouvait placé, elle formulait sa réponse et disait si la malade guérirait ou ne guérirait pas. Cette basara semblait être plus favorisée que les autres par la chance, car je me rappelle avoir vu souvent ses prédictions s'accomplir, aussi faisait-elle d'excellentes affaires. Non seulement sa consultation était tout de suite payée, mais lorsque sa prédiction s'était réalisée, elle recevait encore un très joli cadeau.

Il est certainement plus facile de soulager et même de guérir les lésions et les blessures externes. Les remèdes domestiques peuvent alors rendre de grands services. C'est ainsi qu'on se sert de l'amadou pour arrêter la perte de sang dans une blessure quelconque. Lorsqu'il s'agit d'une fracture, le cas est plus grave, et l'absence de médecins et de chirurgiens livre le patient à des procédés qui laissent fort à désirer. Lorsque j'étais enfant, trop petite encore pour être admise à table, mon Père, m'avait donné une assiette pleine de friandises que je me hâtais d'emporter pour les montrer à ma Mère. Dans mon empressement, je descendis étourdiment l'escalier, et fis un faux pas qui me précipita en bas des mar-

ches avec l'avant-bras cassé. Ma tante Asché et mon frère Bargasch me bandèrent le bras pour réduire la fracture ; mais, dans leur inexpérience, ils ne surent pas rassembler exactement les parties de l'os fracturé, et mon bras ne s'est jamais bien remis.

Un personnage, dont je n'ai pas encore parlé, et qui joue un rôle important dans la vie orientale, c'est le Diable. En Orient, il est peu de personnes qui ne croient pas au diable, à un diable bien vivant, ou du moins qui établit sa résidence dans certains individus. C'est ce qui s'appelle être possédé. Il n'y avait presque pas d'enfant chez nous qui n'eût été possédé au moins une fois. Dès qu'un nouveau-né criait un peu trop ou était turbulent, sans chercher quelle pouvait être la cause de ses cris, on le déclarait aussitôt possédé et l'on procédait à l'exorcisme du mauvais esprit. Le moyen était des plus simples et consistait en un collier de tout petits oignons et de petites gousses d'ail que l'on suspendait au cou de l'enfant. Il est certain que si le démon avait l'odorat fin, le seul contact de ce collier devait lui faire quitter la place et s'enfuir bien loin.

Les adultes sont souvent possédés aussi, surtout les femmes, et parmi elles les Abyssines, dont une bonne moitié passe pour être sous l'influence du diable. Les hommes sont rarement possédés. Les signes extérieurs de la possession sont les convulsions, la perte de l'appétit et l'apathie générale, la prédilection pour les appartements obscurs, en un mot toutes les apparences malades. Une personne qui passe pour possédée jouit d'un prestige tout particulier dans son entourage, elle est extraordinairement honorée ou redoutée.

Toutefois, il est indispensable d'être bien fixé si la per-

sonne en question est ou n'est pas possédée, et pour cela, on la soumet à un examen particulier. On invite à cet effet de nombreuses amies et connaissances que l'on sait avoir été possédés. Toutes ces malheureuses forment une sorte de confrérie secrète, et cachent soigneusement tout ce qu'elles font à ceux qui ne sont pas des leurs.

La malade, soumise à l'enquête en question, est placée dans une chambre obscure ; elle est enveloppée de ses voiles, de façon que le plus mince filet de lumière ne puisse arriver jusqu'à elle. On lui met alors sous ses châles un brûle-parfum dont les émanations lui viennent directement sous le nez. Ses compagnes, qui font cercle autour d'elle, entonnent alors un chant de circonstance, sorte de mélopée dont elles marquent le rythme en balançant la tête de droite et de gauche. On fait aussi boire à la malade un certain breuvage abyssin, fait d'un mélange de blé et de dattes, que l'on porte jusqu'à la limite de la fermentation, et qui constitue la plus détestable boisson. Toutes ces drogues finissent par jeter la patiente dans un état de somnambulisme. Elle prononce d'abord des paroles incohérentes, puis elle tombe en pleine extase ; la bouche écumante, elle devient furieuse et des propos confus sortent de ses lèvres, l'esprit est en elle. Les personnes présentes commencent à s'entretenir avec l'esprit et à s'informer de ses intentions. Car ce ne sont pas toujours de mauvais esprits qui tourmentent les malades chez lesquelles ils ont élu domicile. Il en est aussi de bons qui s'attachent à elles et leur témoignent la plus tendre affection et le plus sincère dévouement ; ceux-là défendent et protègent leurs élues pendant toute la vie. Il arrive aussi que deux esprits peuvent se disputer la domination de la même personne, un bon et un

mauvais ; la cérémonie de l'exorcisme les oblige à se faire connaître. Ce sont alors d'effroyables scènes dont seules des personnes courageuses et bien décidées peuvent supporter le spectacle.

Souvent une femme d'expérience saura se débarrasser toute seule d'un mauvais esprit. Avec un bon esprit, on peut s'entendre et conclure un arrangement pour qu'il ne vienne qu'à des époques déterminées visiter l'objet de ses prédilections. Il est toujours certain d'un aimable accueil et prévient l'éluë de tout ce qui peut la menacer, elle ou les siens comme de tout ce que l'avenir lui réserve d'heureux.

Toutes ces superstitions absurdes sont accompagnées de pratiques brutales et stupides. Par exemple, beaucoup de possédées ne veulent pas que les victimes qu'elles ont choisies pour leurs fêtes mystérieuses (chèvres et poulets) soient tués avant qu'elles n'aient bu de leur sang chaud. Après quoi, elles dévorent la chair crue et mangent des œufs crus par douzaines. Après toutes ces épreuves, les malheureuses sont obligées de garder le lit plusieurs jours, ce qui n'a rien de surprenant.

Il est extraordinaire de constater avec quelle facilité l'humanité se laisse gagner par les mauvais exemples, alors qu'elle est si réfractaire aux bons ! Bien que les mahométans soient des fervents de ces superstitions, les habitants d'Oman sont loin de croire à toutes ces extravagances. Lorsqu'ils viennent en Afrique, ils trouvent que les habitants y sont tournés au nègre, et souhaitent de rentrer au plus vite dans leur patrie. Mais si les circonstances les obligent à prolonger leur séjour, on les voit bientôt adopter toutes les absurdités qu'ils avaient raillées et méprisées au début. J'ai connu entre autres une Arabe déterminée qui en arriva

à être si fermement convaincue qu'elle était possédée d'un mauvais esprit, qu'elle finit par tomber malade et dut organiser une cérémonie pour exorciser le démon qui la tourmentait.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ces tristes choses ! Je me permettrai toutefois une observation à la philanthropie européenne. Il me semble qu'il serait plus humain et plus opportun d'envoyer à Zanzibar des femmes médecins que d'inonder l'île de ces alcools pernicieux qui tuent les corps après avoir tué l'intelligence. La corruption devrait-elle toujours précéder la civilisation ? Il y a là un vaste champ où l'amour du prochain tant prêché par le christianisme aurait de quoi s'exercer fructueusement, et l'entreprise n'offre pas tant de difficultés. Une seule doctoresse pourrait faire plus que dix médecins. Si en Europe, une femme médecin est souvent choisie de préférence à un homme, combien plus en Orient, chez le Mahométan ! Les Orientales sont faciles à conquérir, pourvu qu'on apporte dans ses relations avec elles, des façons d'être affectueuses, gaies, aimables et prévenantes. Une doctoresse trouverait dans nos contrées le plus cordial accueil et serait généreusement récompensée de son dévouement, en même temps qu'elle pourrait se dire avec juste raison qu'elle accomplit une belle et bonne œuvre.

L'Esclavage

J'aborde ici un sujet brûlant. Je sais que ma manière de voir me créera bien des inimitiés, mais j'estime qu'il est de mon devoir de dire toute ma pensée sur ce grave sujet. J'ai rencontré partout une profonde ignorance de la question, et parmi les rares initiés, il en est peu qui aient su observer le jeu des intérêts politiques habilement dissimulés derrière les sentiments de philanthropie très sincère des Européens.

J'étais encore enfant lorsque prit fin le délai de la convention signée entre mon Père et l'Angleterre. A l'expiration de ce délai, les esclaves des sujets anglais domiciliés à Zanzibar, c'est-à-dire des Indous et des Banyans, devaient être rendus à la liberté. Ce fut une époque très difficile pour tous les mattres de ces esclaves ; ils ne cessaient de crier et de se lamenter. Les plus notables nous envoyèrent leurs femmes et leurs filles solliciter notre intervention, bien que nous ne fussions pas en situation de leur venir en aide. Tous ces esclaves étaient libres, et leurs mattres ruinés ; les travailleurs manquant, les terres n'étaient plus cultivées, et par conséquent ne rapportaient plus rien. Ce fut en même temps pour notre Ile une véritable calamité que ces deux mille oisifs que leur libération mettait aux prises avec tou-

tes les difficultés de la vie. Beaucoup d'entre eux devinrent des vagabonds et des voleurs. Les esclaves libérés, comme de grands enfants qu'ils étaient ne virent qu'une chose, c'est que la liberté les dispensait de travailler, et ils voulurent fêter joyeusement cette liberté. Ils ne réfléchissaient pas que devenus libres, ils n'avaient à attendre de personne le logement, l'entretien et la subsistance, que désormais c'était à eux d'y pourvoir par leur travail.

A ce moment, les apôtres de l'Union anti-esclavagiste ne donnèrent plus signe d'existence ; ils avaient atteint leur but, ils avaient délivré de l'esclavage les malheureuses victimes de la tyrannie ! Quant à l'avenir réservé à tous ces libérés, ils s'en préoccupaient fort peu ; ah ! cependant, les épouses de nos généreux philanthropes tricotaient avec ardeur des bas de laine pour préserver du froid ces habitants des tropiques ! Eh ! bien nous verrons par la suite comment les libérateurs viendront à bout de tous ces paresseux qu'ils auront émancipés. Tous ceux qui ont vécu en Afrique, au Brésil ou dans l'Amérique du Nord, partout enfin où il y a des nègres, ont pu se convaincre que si la race noire possède de très grandes qualités, elle a la plus profonde horreur du travail ; elle ne l'accomplit que contrainte et forcée, et moyennant une continuelle surveillance.

La défense d'avoir aucun esclave ne s'adressait, je le répète, qu'aux seuls sujets anglais. L'Angleterre ne pouvait édicter aucune ordonnance dans les Etats de mon Père, et c'est pourquoi, jusqu'à ce jour, l'esclavage a subsisté et subsiste à Zanzibar comme dans tous les pays mahométans de l'Orient. Du reste, il ne faut pas comparer l'esclavage oriental à celui qui existe en Amérique. La situation de l'esclave d'un musulman est infiniment meilleure et plus douce.

Ce qu'il y a de déplorable dans cette institution, c'est le trafic des esclaves, le transport de ces malheureux des lointaines régions de l'intérieur jusqu'à la côte. On ne compte plus le nombre de tous ceux qui périssent en route, succombant à la fatigue, à la soif, à la faim, dans ces longues marches à travers les sables et tous les feux brûlants du soleil des tropiques. Il est toutefois absurde d'accuser le négrier qui supporte les mêmes privations et les mêmes souffrances. Faire retomber sur lui la responsabilité d'un état de choses absolument déplorable est un non sens, puisque son intérêt serait de transporter les gens aussi bien que possible, afin de ne pas compromettre une fortune entière qu'il a souvent engagée dans une seule de ces entreprises.

Une fois arrivés au terme du voyage, les esclaves sont généralement bien traités sous tous les rapports. S'ils doivent travailler sans salaire pour leurs maîtres, ils sont dans tous les cas à l'abri de tous les besoins. Leur existence est assurée et leurs maîtres ont à cœur de les rendre heureux. Il n'y a pas que les chrétiens qui soient bons et sensibles.

Le nègre aime ses aises par-dessus tout, et ne travaille que lorsqu'il y est absolument forcé, encore ne s'y soumet-il que sous le plus sévère contrôle. La besogne accomplie par un nègre est bien peu de chose lorsqu'on la compare au travail d'un ouvrier européen ! Il faut bien reconnaître aussi que tous les nègres ne sont pas des modèles de vertus, il s'en faut de beaucoup. Il y a parmi eux des voleurs, des ivrognes, des déserteurs, des incendiaires. On est bien obligé de les punir pour les faire rentrer dans le devoir. Mais comment ? L'emprisonnement n'est pas un châtement qui les effraie, au contraire ; un nègre se trouvera très heureux de passer quelques jours en prison, à l'abri de la cha-

leur et dispensé de tout travail. Il pourra dormir et rêver tout à son aise ; il se reposera et prendra des forces nouvelles pour continuer le cours de ses forfaits une fois rendu à la liberté. La prison serait donc pour le nègre une résidence tellement agréable, qu'il ne négligerait rien pour la mériter le plus souvent possible.

Dans de pareilles conditions, il n'y a malheureusement qu'un seul moyen efficace, ce sont les corrections corporelles. C'est encore à ce sujet que l'on mène grand tapage en Europe dans les milieux où l'on juge les choses au point de vue purement théorique, sans s'occuper d'en étudier les conditions pratiques. Certes, les coups de bâton sont inhumains, mais on leur donne toujours une compensation. Je dirai en passant que dans beaucoup de maisons de correction que nous avons en Europe, il serait préférable de fustiger les coupables que d'appliquer indistinctement le même régime à tous, dans un principe faussement égalitaire, puisqu'il ne tient pas compte des inégalités de natures qui différencient les responsabilités.

Le droit à la tyrannie est universel, mais il peut s'exercer avec équité. Il faut laisser à chaque pays l'organisation qui lui est propre. Ce qui convient à l'un, n'est pas toujours ce qui convient à l'autre. L'esclavage est une institution séculaire des peuples de l'Orient ; je doute que l'on puisse jamais l'abolir complètement. Dans tous les cas, ce serait folie que de vouloir son abolition immédiate. On ne saurait arrêter la marche du progrès, et si la suppression de l'esclavage en est un, il viendra en son temps. Toutefois, pour prêcher d'exemple, les Européens qui habitent l'Orient ne devraient pas avoir d'esclaves. Or ils en ont tous, et en achètent quand leur intérêt les y incite. Bien entendu, on ne s'en vante pas chez

soi, ou bien on s'en excuse en disant que c'est pour « servir la science. » La science est invoquée pour couvrir bien des crimes ! Les Arabes emploient leurs esclaves comme ouvriers agricoles ou les occupent aux travaux de la maison, tandis que les Européens civilisés s'en servent comme portefaix, travail plus dur et plus pénible, il n'y a pas de différence au point de vue moral. Je suis forcée de dire que les Européens détenteurs d'esclaves, sont loin d'être tous très humains : tandis que les Arabes rendent souvent la liberté aux esclaves qui les ont fidèlement servis, les Européens revendent tout simplement les leurs lorsqu'ils n'en ont plus besoin.

La population de Zanzibar se montra fort irritée contre un Anglais qui avait vendu sa malheureuse esclave au moment de quitter l'île pour retourner en Angleterre. Il n'osa pas, il est vrai, la vendre publiquement sur le marché, mais il la vendit secrètement à un notable Arabe.

L'intervention des Européens dans les différends des Arabes avec leurs esclaves ne laisse pas que d'être souvent maladroite et blessante. Un jour, un notable de Zanzibar, dont la maison était tout près du Consulat de France, eut à infliger à son esclave insoumis une correction méritée. Lâche et douillet comme tous les nègres, celui-ci se mit à pousser des cris déchirants, provoquant ainsi l'intervention assez hautaine du Consul de France. Or, ce fonctionnaire n'était pas précisément qualifié pour ce rôle d'apôtre, et le principe « faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais » était de ceux qu'il pratiquait. Il vivait avec une esclave noire qu'il avait achetée et dont il eut une fille noire comme du jais (1).

(1) Cette enfant trouva plus tard à se caser dans une mission française.

Il est évident que la démarche d'un pareil homme était déplacée, ce que l'Arabe ne se fit pas faute de lui faire remarquer, disant que chacun doit s'occuper de ses affaires et ne pas s'inquiéter de celles d'autrui. Il doit être très difficile du reste, de veiller à ce qui se passe chez soi et de voir encore ce qui se passe chez les autres.

Il ne faut donc pas s'étonner que les Arabes se montrent pleins de méfiance vis-à-vis des Européens et supposent que ceux-ci ne poursuivent l'abolition de l'esclavage que dans le but de les ruiner et de compromettre ainsi la sécurité de l'Islam. C'est surtout aux Anglais qu'ils attribuent des intentions et des projets hostiles.

Si l'on croit vraiment pouvoir abolir peu à peu l'esclavage et réaliser toutes les conditions indispensables à une révolution aussi considérable, on devra poursuivre cette œuvre avec infiniment de tact et de prévoyance. Il faudra d'abord habituer le nègre à penser et à travailler, D'autre part on devra instruire les maîtres sur leurs véritables intérêts, et leur démontrer de façon claire et précise qu'ils pourront économiser le travail de cent esclaves par l'emploi de machines et d'instruments agricoles perfectionnés. Il faut que l'Arabe puisse reconnaître qu'on ne veut pas le spolier, et que l'on a le souci de ses droits autant que de ceux du nègre.

Comme tous les Orientaux, l'Arabe est un conservateur irréductible ; il tient à ses coutumes et à ses traditions. C'est pourquoi, sous peine de le blesser et de le heurter de front, il ne faut pas précipiter les innovations qui lui apparaissent inconcevables et impossibles. S'il se tient à l'écart de ces innovations qu'on n'a pas su lui présenter et lui faire comprendre, on l'accuse de fanatisme, et l'on met sa résistance sur le compte de l'hostilité religieuse du Mahométan. Eh

bien, ce n'est pas le fanatisme qui rend les Arabes réfractaires aux idées nouvelles que les Européens voudraient leur imposer, mais bien plutôt l'instinct de la conservation, la conscience d'être menacés dans les intérêts les plus graves de leur existence par les menées de certains représentants de la civilisation et du christianisme, souvent aussi indignes que maladroits et inexpérimentés.

En matière de religion, le nègre est encore très indifférent ; la plupart de ceux qui sont à Zanzibar n'ont aucune croyance religieuse. Beaucoup de ceux qui embrassent le christianisme ne le font que dans un but intéressé. Un missionnaire anglais, qui exerça longtemps son ministère à Membaso (ou Mombas) petite Ile au nord de Zanzibar, me contait franchement les déceptions qu'il éprouvait au cours de son apostolat. A part un noyau solide, le nombre de ses disciples s'élevait ou s'abaissait suivant la quantité de fournitures qui lui arrivaient d'Angleterre pour les nouveaux convertis.

Il faudra donc commencer par éveiller chez le nègre le sentiment religieux avant de l'initier à une existence plus élevée. Le progrès rêvé ne pourra s'accomplir que lentement. Et voilà en quoi beaucoup de braves gens se sont trompés lorsqu'ils ont consacré leurs efforts, sacrifié leurs santés et même leurs existences en croyant relever le niveau moral de l'inintelligente race nègre en lui imposant le christianisme.

Afin qu'on ne m'accuse pas d'être de parti pris dans cette question de l'esclavage, je citerai les témoignages d'Européens dignes de foi.

Le voyageur africain P. Reichard, écrivait en 1881, de Gonda : (1) « Dans la nuit du 12 octobre je fus éveillé tout à

(1) *Mittheilungen der africanischen Gesellschaft in Deutschland.* Livre III, ch. 3, page 171. Berlin, 1882.

coup par les cris d'une femme qui tout en pleurs demandait asile. Je fus informé de la cause du bruit et j'appris qu'à la suite d'une querelle avec son mari, cette femme avait résolu de s'introduire chez moi pour y casser quelque objet de valeur afin d'être prise par nous comme esclave. Des faits analogues se reproduisirent trois fois en peu de temps, et cela chez un Arabe établi ici, qui par exemple se fit donner une forte indemnité. Il n'est d'ailleurs pas rare de voir un homme libre mécontent de son sort se livrer comme esclave. C'est là une preuve évidente de l'exagération des comptes rendus et surtout, des rapports des missionnaires, et plus particulièrement des missionnaires anglais qui peignent l'esclavage sous les plus sombres couleurs.

» Une des conséquences de l'esclavage, c'est que dans le transport il arrive que ces esclaves sont maltraités et tombent d'inanition. Toutefois, il est bon de reconnaître que le propriétaire lui-même est également exposé à subir cette dernière calamité, car à la fin d'un long voyage les ressources s'épuisent facilement.

» L'abolition subite et brutale de l'esclavage, ne peut amener que la ruine et une complète dépravation des mœurs dans les pays qui auraient à la subir, si l'on n'a pas aussitôt de compensation à opposer aux conséquences de la réforme; la situation actuelle de Zanzibar comparée à l'ère de prospérité qui régnait autrefois, est le plus éloquent témoignage à l'appui de l'opinion que j'exprime.

» Lorsqu'un esclave tombe entre les mains d'un maître ferme et juste, il est souvent infiniment plus heureux que dans sa patrie. Il est par exemple au sud du Tanganyika des tribus gouvernées par des sultans brutaux

et cruels, eh ! bien les esclaves amenés de là ne voudraient à aucun prix retourner dans leur pays.

» Chez les Arabes, l'esclave n'est pas du tout surchargé de travail ; et quant aux punitions corporelles, elles ne sont infligées qu'aux seuls criminels, car une trop grande sévérité exigerait un personnel trop coûteux. D'ailleurs la plupart du temps les Arabes donnent la liberté à ceux de leurs esclaves qui les ont fidèlement servis pendant dix ou quinze ans.

» Les esclaves qui appartiennent à des indigènes sont traités et considérés comme des membres de la famille, et ne font que ce qu'ils veulent. Jamais il n'est question de punitions pour eux ; souvent au contraire il se rendent coupables d'actes de rébellion contre leurs maîtres, sans qu'il y soit donné aucune suite. D'autres s'enfuient à la côte d'où ils reviennent ensuite comme porteurs (Pagasi)».

Un Anglais, M. Joseph Thomson dans son livre *Expédition aux mers de l'Afrique Centrale* (1) s'exprime en ces termes : « Toutes les classes de la Société respirent une sérénité et un bien-être qui sembleraient extraordinaires partout ailleurs ; il est vrai que nous sommes ici dans la contrée idéale, ou pour 4 à 6 pence par jour en peut vivre dans l'abondance. On ne voit pas ici d'esclaves affamés ou maltraités, car si jamais un pareil fait d'inhumanité venait à être connu du sultan (de Zanzibar) les victimes seraient immédiatement mises en liberté et protégées contre les brutalités de leurs maîtres. Cette classe se trouve donc certainement dans une situation plus agréable, et jouit d'une liberté dix fois plus grande que des milliers d'employés de commerce et de demoiselles de magasins ».

(1) Page 22.

A l'appui de ces diverses appréciations j'ajouterai celle d'un autre Anglais qui a longtemps habité l'Orient et qui connaît à fond la situation ; il qualifie le mouvement anti-esclavagiste avec ses innombrables meetings comme pur « charlatanisme ».

Un dernier exemple pour conclure. Gordon, qui fut le plus farouche antagoniste de l'esclavage et de la traite, n'hésita pas cependant, lors de sa seconde période de domination sur le Soudan, à révoquer ses précédentes ordonnances relatives à l'esclavage. Ce n'est pas qu'il s'était convaincu de la nécessité de l'esclavage en Afrique, mais il avait reconnu que pour abolir une institution aussi profondément enracinée dans les mœurs il était indispensable de procéder graduellement, d'apporter petit à petit des modifications, des adoucissements destinés à préparer, pour une époque encore indéterminée, l'abolition totale de l'esclavage et de la traite.

La mort de ma Mère. Une révolution de Palais

Depuis la mort de mon Père, je vivais à Bet il Tani où l'existence pour moi s'écoulait heureuse et paisible entre ma bien-aimée Mère et ma chère sœur Chole, qui, toutes deux, me prodiguaient leurs soins et leur tendresse. Trois ans s'écoulèrent ainsi dans la plus douce intimité lorsque, tout à coup, se déclara dans la ville une terrible épidémie de choléra qui gagna bientôt l'île entière. Chaque jour, le fléau faisait une nouvelle victime, et notre palais lui-même ne fut pas épargné. Nous étions alors à l'époque la plus chaude de l'année. Une nuit que je ne pouvais trouver le sommeil, énervée que j'étais par cette température torride, je quittai mon lit pour aller m'étendre sur une natte moelleuse que j'avais fait disposer à terre. La fraîcheur du sol calma mon agitation, et je finis par m'endormir profondément.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'en ouvrant les yeux, le lendemain matin, je vis au pied de ma couche ma bien-aimée Mère se tordant en proie aux plus cruelles souffrances. Effrayée, je lui demandai ce qu'elle avait, elle me répondit en gémissant qu'elle était là depuis le milieu de la nuit. Elle s'était sentie atteinte du choléra et n'avait pas voulu mourir loin de moi. Rien ne peut rendre la douleur que

j'éprouvais de voir ma Mère adorée souffrir les plus affreuses tortures sans qu'il me fût possible de rien faire pour la soulager. Elle se débattit pendant deux jours contre l'effroyable mal, et finit par succomber.

Ma douleur fut immense. Je repoussais avec indignation les avis et les objurgations des miens qui voulaient m'arracher à la chère dépouille dans la crainte de me voir à mon tour frappée par le terrible fléau. Hélas ! je souhaitais ardemment que Dieu me rappelât à lui en même temps que ma Mère ! L'épidémie m'épargna cependant ; telle était la volonté du Dieu infiniment bon et infiniment sage, je dus me soumettre.

J'avais à peine quinze ans, et j'étais orpheline de père et de mère, seule au monde, frêle esquif sans gouvernail à la merci des flots soulevés par la tempête. Habitée à la sage et vigilante direction de ma Mère, comblée par elle de tous les soins et de toutes les tendresses, il me fallait maintenant prendre à ma charge les devoirs et les obligations d'une femme, m'occuper seule de mon bien-être et de celui de mes gens. Heureusement, avec le sentiment de mes devoirs, Dieu me donna la force de les remplir. Réagissant contre mon isolement, je finis par prendre le dessus, et je résolus de diriger mes affaires moi-même, sans le secours d'aucun étranger.

Mais de nouvelles épreuves m'étaient réservées. Sans pouvoir m'expliquer par quelle fatalité, par quelle suite de circonstances inattendues, je me trouvai tout à coup engagée dans la plus folle, la plus absurde et la plus infâme conspiration contre mon cher et bien-aimé frère Madjid !

Il semblerait que la mort de mon Père eût ouvert le champ à tous les désordres. Alors que nous aurions dû être

tous unis dans un même sentiment de dévouement et d'obéissance au nouveau Souverain, comme lui-même devait être dévoué à nous tous, un vent de discorde s'était élevé parmi ces trente-six frères et sœurs. Pour des étrangers, notre attitude était incompréhensible, et quant à nos amis les plus proches, ils ne parvinrent pas toujours à s'orienter au milieu de nos dissentiments, ce qui fut pour eux et pour nous la cause de bien des ennuis. Un ami dévoué de mon frère, une sincère amie de ma sœur devenaient aussitôt mes ennemis, quels que fussent leurs sentiments personnels pour moi, dès qu'ils ne faisaient pas partie de notre coterie. On conçoit que ces troubles, ces luttes intestines n'étaient pas faits pour favoriser le développement et la prospérité de notre patrie ; mais aveuglés par les mauvaises passions, nous avions tout oublié pour ne songer qu'à nous poursuivre d'une haine aussi absurde qu'inexplicable.

Les rapports entre les parties adverses cessèrent bientôt complètement. De part et d'autre, nous entretenions de nombreux espions qui s'employaient de leur mieux à creuser le goufre entr'ouvert, et à nous animer les uns contre les autres en nous rapportant ce qui se disait, se faisait ou se préparait chez nos adversaires. Ils étaient payés selon l'importance des renseignements et des nouvelles recueillis dans leur odieuse mission. Jamais l'or ne sortit plus facilement de nos mains qu'à cette époque troublée. Souvent, nous ne prenions même pas la peine de compter les pièces d'or que nos mains puisaient au hasard dans la poche, et que nous donnions à notre espion pour le récompenser de sa peine. Combien de fois nous arriva-t-il d'être réveillées au milieu de la nuit par la visite mystérieuse d'une forme masquée sollicitant accès auprès de nous pour une révélation de la

plus haute importance. Règle générale, ces entretiens nocturnes allégeaient considérablement notre bourse, troublaient notre sommeil et surexcitaient au plus haut point nos esprits exaltés.

Les adversaires mettaient tout en œuvre pour se contrarier réciproquement. Quelqu'un voulait-il acheter un cheval, une maison, un plantage, un autre s'empressait aussitôt de donner quatre fois, six fois le prix de l'objet convoité, pour l'unique satisfaction de jouer un mauvais tour à son rival. Le vendeur seul y trouvait son avantage, et tirait habilement profit de ces mesquines taquineries. Une sœur avait-elle un nouveau bijou, vite on courait chez le joaillier chercher le pareil ou même un plus beau, si c'était possible. Les commerçants furent bientôt au courant de nos ridicules faiblesses, et surent tirer le plus grand avantage de nos discordes.

Madjid et Chole avaient été jadis dans les meilleurs termes, ce dont j'étais heureuse, car je les aimais tous deux tendrement. De leur côté, ils me traitaient comme leur propre enfant, surtout après que j'eus perdu ma Mère. Malheureusement, ces affectueuses relations furent peu à peu troublées sous l'instigation de mon frère Bargasch qui ne fut satisfait que lorsqu'il eut amené la rupture définitive entre Madjid et Chole. Tout en ayant pris parti pour Chole, je dois à la vérité de reconnaître que c'est elle et non Madjid qui avait tous les torts. Il m'est pénible de revenir sur ces circonstances douloureuses, fertiles en complications que les difficultés du moment faisaient surgir l'une après l'autre ; nous étions tous avéugles et fous.

Pendant toute cette période agitée, j'eus à soutenir bien des luttes intérieures. J'habitais la même maison que Chole, nous prenions tous nos repas ensemble, nous ne nous quit-

tions pas. Sous l'influence de ma sœur et sans aucun motif, je commençai d'abord à éviter Madjid pour qui j'avais cependant une affection profonde, et j'en arrivai peu à peu à lui souhaiter tout le mal possible.

A l'origine, j'avais espéré pouvoir garder la neutralité : je m'étais risquée à plusieurs reprises à défendre le frère irréprochable dont le seul tort, vis-à-vis de ses ennemis, était d'être le Sultan régnant, alors que Bargasch aurait voulu l'être contre toute justice. Mais la passion ne raisonne rien, et Chole était affolée par sa rancune contre Madjid.

Pendant un mois, je fus entre deux feux ; je voulais essayer de la conciliation et ne pouvais rien obtenir. Entre ces deux êtres également aimés, j'étais hésitante, prenant parti tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre. Lorsque je dus me convaincre qu'il n'y avait pas de médiation possible, je me mis résolument du côté de Chole, tout en reconnaissant combien elle était coupable. Mais j'avais pour elle une grande affection, et peu à peu elle était arrivée à me dominer complètement.

Madjid était adoré du peuple ; mais sa santé précaire ne lui permettait pas d'être partout et de s'occuper de tout. Force lui était donc de confier à ses ministres une partie des affaires de l'État. Or parmi eux, un certain Slemân bin Ali avait su se rendre indispensable à son maître. Egoïste et cupide, le rusé compère était parvenu à imposer sa volonté à tout le pays : les autres ministres ne comptaient plus pour rien. Plein de morgue et d'arrogance, il cherchait à jouer au souverain sans même avoir pour lui la maturité de l'âge, qui s'impose toujours au respect de l'Arabe. C'était au contraire un tout jeune homme perfide et vaniteux, esclave de ses passions, et qui ne craignit pas de rechercher en mariage une

de mes belles-mères dont il aurait pu être le fils. La malheureuse Fatmé, une circassienne, fut assez folle pour accueillir ses assiduités, et paya bien cher par la suite cette union disproportionnée, car l'indigne Slemàn ne l'avait épousée que pour s'emparer de sa grosse fortune.

Ce triste personnage exerçait sur Madjid une détestable influence, en même temps qu'il excitait les frères et les sœurs les uns contre les autres, afin d'assurer sa propre puissance à la faveur de nos divisions. Il réussit à semer partout la haine et la discordance. Les froissements, les querelles, les brouilles, se succédaient dans notre famille, tandis qu'au dehors, le peuple mécontent, les notables blessés et humiliés commençaient à murmurer contre un état de choses de jour en jour plus intolérable.

Madjid fut toutefois assez heureux pour avoir parmi ses ministres un brave et honnête homme, qui s'employa toujours à atténuer ou à réparer les fautes et les sottises de Slemàn. De famille riche, d'une nature noble et généreuse, Mhamed bin Abd Allah il Schaksi eût été incapable de faire quoi que ce soit, dans un but d'intérêt personnel. Il va sans dire qu'il n'avait pour son collègue Slemàn, ni estime, ni sympathie.

Après avoir semé la discorde parmi les frères et les sœurs, Bargasch songea qu'il pourrait en tirer parti à son profit, à la faveur du mécontentement qui se manifestait parmi la population. Mon frère Bargasch était considéré comme l'héritier du trône, Madjid n'ayant qu'une fille. Il y avait certainement à Omàn deux autres frères plus âgés que lui, Mhamed et Tourki, mais on ne s'en occupait pas, Omàn était si loin !

En Orient, les héritiers du trône ont hélas toujours hâte de

prendre le sceptre. Peu leur importe s'il existe des ayants droits qui doivent passer avant eux. Tous les moyens leur sont bons pour atteindre leur but, et leur insatiable ambition n'hésite pas à violer la loi et le droit.

Il en était ainsi de Bargasch. Si, au moment de la mort de notre Père, il échoua dans sa tentative d'usurpation, il n'avait pas abandonné son projet. Il commença sérieusement à en préparer l'exécution du jour où, avec sa sœur Méjé, il quitta Bet il Mtoni pour venir s'installer en ville. Le frère et la sœur habitaient une maison qui avait servi d'habitation jadis aux cavaliers de l'escorte de la Princesse Schezade, et qui se trouvait en face de celle que nous habitons Chole et moi.

C'est alors que commença pour nous la période la plus agitée de notre existence. Le respect familial m'oblige à passer sous silence quelques détails de cette époque douloureuse, de même qu'il n'y a pas à s'arrêter à certaines intrigues sans intérêt. De plus les sévérités dont on a usé vis-à-vis de moi et qui me poursuivent jusqu'à ce jour, me conseillent de ne soulever qu'un coin du voile. J'ai d'ailleurs trop présent à la pensée le proverbe arabe : « L'eau de l'Océan tout entier ne saurait effacer les liens du sang ».

A peine Bargasch et sa sœur étaient-ils devenus nos voisins, que Bargasch et Chole se prirent d'une grande affection l'un pour l'autre. Bargasch passait toutes ses journées chez nous, si bien que Méjé se trouvant délaissée, manifesta sa mauvaise humeur devant les autres, d'où querelles et désaccord entre elle et Chole. Les choses s'envenimèrent au point que lorsqu'elles se rencontraient, les deux sœurs ne se saluaient pas. La situation devenait de jour en jour plus difficile, et ce n'étaient que plaintes et récriminations dans nos maisons si

tranquilles jusqu'alors. Je n'eus pas, cette fois, à me mêler de ce nouveau différend entre Chole et Méjé ; mais il me fallait écouter à tour de rôle les doléances des deux sœurs dont rien ne calmait l'irritation, et qui me prenaient comme confidente de leur mutuelle rancune.

Cette fois encore, les torts étaient du côté de Chole. Elle n'était pas reconnaissable. Elle idolâtrait Bargasch et lui sacrifiait tout ; et moi, entièrement dominée par elle, je la suivais dans tout ce qu'elle faisait. En moi-même, je plaignais sincèrement la pauvre Méjé qui était vraiment à plaindre, car malgré sa nature altière, elle avait infiniment de bon sens et de jugement. Seule de nous tous, elle n'augurait rien de bon de la lutte entamée contre Madjid, et nous répétait sans cesse « Vous verrez ! vous verrez ! »

Les relations amicales que j'avais avec mes deux nièces Schembouâ et Farchou les gagna bientôt à la cause de Bargasch et elles entrèrent dans notre coalition. Leur habitation située comme celle de Bargasch en face de nous, n'était séparée de la sienne que par une ruelle étroite. Nos trois maisons formaient donc un centre puissant pour une conspiration.

Avant tout, Bargasch s'efforça d'amener à lui un certain nombre de notables et de chefs de tribus. Les Arabes comprennent d'innombrables tribus grandes et petites dont chacune a son chef auquel elle obéit aveuglément. Il est indispensable aux Princes d'entretenir ouvertement, ou même de préférence en secret, des relations d'amitié avec ces chefs de tribus, afin qu'au moment de l'action leur concours leur soit assuré. Les promesses de situations influentes et d'autres avantages jouent dans ces circonstances un rôle prépondérant. Une tribu n'abandonnera jamais son chef tant est pro-

fond le sentiment de solidarité et d'attachement réciproque. Aussi est-il bien rare qu'un Arabe qui sait écrire omette de faire suivre son nom de celui de sa tribu. Notre famille appartenait à la tribu de Lebou Saïdi, une petite tribu, mais dont la bravoure était réputée ; lorsque j'avais à donner une signature, je ne manquais pas de mentionner cette tribu.

C'est avec plusieurs de ces chefs que Bargasch entra en relations et se forma une petite cour, ce qui ne fut pas sans attirer l'attention et provoquer les commentaires dans notre Ile ; d'autant que la plupart de ces chefs étaient des gens peu recommandables, qu'il n'aurait pas dû attirer à lui, et dont les allées et venues de nuit et de jour étaient sévèrement critiquées. Il est évident que des gens honorables, de jugement droit, n'auraient jamais consenti à seconder les plans révolutionnaires de Bargasch.

Plus le nombre de ces auxiliaires équivoques s'accroissait, mieux on voyait clair dans les secrètes machinations de Bargasch, et ceux qui avaient à cœur l'honneur de la famille s'éloignèrent de lui ne voulant pas prêter la main à cette entreprise criminelle. Ils furent bientôt remplacés par tout ce que Zanzibar comptait d'aventuriers, d'ambitieux déçus, de grands humiliés dans leur orgueil, gens prêts à tout pour assouvir leur soif de vengeance. Une douzaine de ces mécontents se voyaient déjà les ministres de Bargasch devenu Sultan, ou rêvaient de dignités et de situations avantageuses. D'autres comptaient sur des biens et des honneurs auxquels ils n'auraient jamais osé prétendre auparavant. Tous ces misérables venaient de loin et s'engageaient par serment à servir Bargasch dont ils faisaient l'instrument de leur propre ambition. Un pareil état de choses ne pouvait manquer d'amener la misère et d'augmenter la foule des nécessiteux.

Lorsque les partisans de Bargasch furent assez nombreux pour former une sérieuse cohorte, on s'occupa de régler les détails de l'avènement. Le plan des conjurés était de surprendre Madjid et de s'emparer de sa personne, après quoi Bargasch serait aussitôt proclamé Sultan. Dans tous les cas, il fallait se tenir prêt à une lutte ouverte. En attendant, les conciliabules se multipliaient, car il fallait encore gagner tel ou tel chef à la cause du prétendant conspirateur. Ces réunions avaient toujours lieu à la nuit noire, lorsque la lune avait disparu de l'horizon. On se réunissait donc tantôt à 8 heures, tantôt à 4 heures et Bargasch présidait toujours ces mystérieuses assemblées. Combien n'avons-nous pas maudit l'éblouissante lumière de la lune qui venait gêner nos agissements, car, pour l'œuvre ténébreuse que nous préparions, la nuit et le silence étaient indispensables. Il ne fallait pas que l'on pût nous voir, ni nous entendre. En proie à une agitation fiévreuse et à une défiance mutuelle, nous nous croyions toujours observés et épiés. Il nous arrivait souvent de nous occuper nous-mêmes de notre service afin de tenir nos domestiques éloignés, et ne pas leur laisser deviner l'odieuse entreprise qui nous occupait. Nous autres femmes ne faisons plus aucune visite et ne recevions presque plus.

La surexcitation de Bargasch augmentait de jour en jour. Jusqu'alors il avait, comme tous les autres Princes, continué à se rendre régulièrement aux audiences que présidait Madjid. Peu à peu il commença à les négliger, n'y apparaissant qu'une fois ou deux par semaine, et cessa enfin complètement de s'y rendre. On y vit chez nous le symptôme d'un grave mécontentement, et lorsqu'un sujet refuse ostensiblement de se rendre à une audience, il est puni pour ce manquement à ses devoirs. Toutefois, personne ne pouvait soup-

çonner les projets criminels de Bargasch, et beaucoup par la suite n'ont pas voulu y croire. Dans son impatience, Bargasch se conduisit très maladroitement, il attira l'attention sur lui, et dès lors ses agissements étant surveillés, il ne fallait plus songer au succès d'un coup de main.

Madjid essaya encore une fois secrètement de me dégager, avant qu'il ne fût trop tard, de la folle équipée dans laquelle je m'étais fourvoyée. Les circonstances ne lui permettaient pas de venir me trouver à Bet il Tani, et depuis longtemps j'avais déserté sa maison. Il m'envoya donc une de ses belles mères pour qui j'avais une grande affection afin de renouveler en son nom la prière qu'il m'avait déjà faite de ne pas me joindre au parti de ses ennemis. Je n'avais, disait-il, aucune reconnaissance à attendre d'eux, et je me préparais d'amers regrets si je persistais à rester fidèle à la mauvaise cause. Je n'aurais alors à m'en prendre qu'à moi seule des suites de mon égarement, car si l'on en arrivait à bombarder la maison de Bargasch, Madjid serait dans l'impossibilité d'épargner la mienne.

Hélas ! l'avertissement de ce noble frère venait trop tard ! J'avais engagé ma parole à Chole et à Bargasch, et je considérais comme un devoir sacré de la tenir jusqu'au bout. Profondément affligée, ma belle-mère me quitta en pleurant. Elle eut plus tard la triste satisfaction de me rappeler la prédiction de Madjid si complètement réalisée par les événements.

Dans la crainte de susciter la méfiance de ceux dont je m'étais faite l'alliée, et pour ne pas m'attirer l'épithète de « Mère aux deux visages (1) », je résolus de rompre toute

(1) C'est ainsi que chez nous on désigne une femme hypocrite.

relation avec Madjid et ses partisans, et je me vouai tout entière à la conjuration.

Les soupçons qu'avaient éveillés les agissements de Bargasch et de ses partisans se précisant chaque jour davantage, rien n'eût été plus facile à Madjid que de les faire tous arrêter et jeter en prison dans quelque forteresse jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à de meilleurs sentiments. Mais une pareille mesure répugnait à sa nature généreuse. Il espérait toujours que son frère se soumettrait de lui-même et ne voulait pas agir de rigueur vis-à-vis de Bargasch. Rien d'ailleurs n'était survenu entre Bargasch et lui de nature à provoquer ce conflit, et il voulait avant tout que les femmes engagées dans cette malheureuse aventure, Chole, mes deux nièces et moi, nous fussions épargnées à tout prix.

Madjid fit preuve d'une longue patience. Toutefois, lorsqu'on vit la maison de Bargasch assiégée peu à peu par une troupe grandissante d'ombres suspectes, hermétiquement enveloppées dans leurs « barnous », le gouvernement jugea prudent de faire surveiller nos trois maisons. Elles n'avaient d'ailleurs qu'une faible garnison, et les gardes qui la composaient étaient des soldats enrôlés dans le Baloutschistan, qui, tous dévoués à notre dynastie, se seraient plutôt fait tuer que de laisser l'un de nous se compromettre. Mes rusés conspirateurs le comprirent bien vite et prirent leurs mesures en conséquence. Sans souci des usages et des convenances, nous faisons nous-mêmes toutes les démarches délicates. Personne n'aurait osé nous gêner dans nos allées et venues, tandis que nos gens auraient pu être suivis et épiés. De temps à autre un imprudent se faisait arrêter, mais cela nous importait peu.

Nos maisons ressemblaient à de véritables fourmillières.

Personne n'y restait oisif, nous travaillions tous à la réussite de notre vaste entreprise. Tout à coup, alors que nos préparatifs étaient loin d'être achevés, nos espions nous informèrent que le gouvernement avait résolu de mettre un terme à nos agissements en faisant emprisonner ou exiler tous les suspects. Il fallait donc redoubler d'activité. On s'occupa des approvisionnements pour la durée du siège. On fit cuire en grande quantité une sorte de gâteau pouvant se garder longtemps et qui fut porté la nuit à Marseille où devait se concentrer l'action préparatoire de l'avènement.

Bien que je fusse la plus jeune parmi les membres de la conspiration, ma connaissance de l'écriture me désigna au poste de secrétaire générale de la Ligue. C'était moi qui devais entretenir la correspondance avec tous les chefs, et j'avais l'âge de comprendre l'effrayante responsabilité qui me revenait de ce fait. Les remords tourmentaient ma conscience, lorsque je pensais que les balles, la poudre, les fusils que je commandais étaient destinés à tuer tant d'innocents ! Mais que pouvais-je faire ? Devais-je trahir ma parole et abandonner ma bien-aimée sœur au moment précis où le danger devenait chaque jour plus menaçant ? Je me serais jetée au feu pour Chole, et c'est l'ardente affection que je lui portais, bien plus que mon attachement pour Bargasch, qui m'avait engagée d'abord et me retenait actuellement dans les mailles de l'odieux complot.

Bargasch, fils d'une Abyssine, était très intelligent et nous était bien supérieur à ce point de vue. D'une nature orgueilleuse et autoritaire, il s'entendait à dominer tout le monde, mais ne savait pas se faire aimer. Les circonstances le prouvaient d'ailleurs, puisqu'en dehors de nous quatre, un seul frère prit parti pour lui, le jeune Abd il Aziz, âgé de

12 ans ; encore celui-là ne pouvait-il agir différemment puisqu'il était le fils adoptif de Chole. Tout le monde témoignait une grande froideur à Bargasch depuis qu'il avait procédé de façon si incorrecte en faisant inhumer notre Père secrètement et sans aucune cérémonie. Mais lorsqu'il commença d'ourdir sa conspiration contre Madjid, personne ne voulut plus avoir de rapports avec lui. Je me rappelle qu'un soir deux de mes sœurs que j'avais rencontrées dans une de mes rares sorties, m'accompagnèrent jusqu'à 500 pas environ de ma maison, et firent brusquement volte-face, ne voulant pas approcher de la maison de Bargasch.

Malgré la surveillance la plus sévère, nous poursuivions activement notre œuvre maudite, et nous tenions toujours nos réunions clandestines au milieu des difficultés de jour en jour plus inextricables ; déjà le jour du soulèvement était fixé, lorsque tout à coup quelques centaines de soldats entourèrent la maison de Bargasch. Les soldats avaient habilement attendu le moment où Bargasch se trouvait sûrement chez lui, et ils avaient reçu l'ordre de couper aux habitants de la maison assiégée toute communication avec l'extérieur, jusqu'à ce qu'ils se fussent tous rendus de bonne volonté. Grande fut notre épouvante, mais elle fit bientôt place à un redoublement de toutes nos énergies.

Mes nièces, Chole et moi, nous nous attendions à subir le même sort dans nos maisons, et nous considérions notre cause comme absolument perdue. Nous apprîmes plus tard que les ministres et les grands dignitaires avaient émis l'avis de bloquer nos trois maisons ; seul Madjid s'y était opposé, voulant absolument que nous, femmes, nous fussions hors de danger,

Peu après l'arrivée des soldats, nous étions installés deux

par deux aux fenêtres de nos maisons respectives. Nous tenions conseil par-dessus la ruelle qui nous séparait, et délibérions sur ce qu'il y avait à faire dans la circonstance. Nous étions on ne peut plus surexcités, surtout Bargasch qui ne voulait entendre parler ni de soumission, ni de reddition.

Cependant la détresse était grande. A Zanzibar il est peu de maisons possédant un puits, en sorte que tous doivent s'alimenter d'eau à des puits publics. On avait bien pensé à pourvoir la maison de Bargasch d'une certaine provision d'eau ; mais avec la grande chaleur, cette eau s'était corrompue et c'est tout au plus si l'on pouvait l'utiliser pour la cuisine et pour la toilette. Or, si la maison ne manquait pas de provisions solides, l'eau, cet indispensable élément de la vie, surtout dans les pays tropicaux, l'eau faisait défaut. Il n'y avait donc pas à songer à tenir plus de deux jours encore.

Tandis que les hommes se répandaient en phrases et ne trouvaient aucun moyen de sortir d'embarras, une femme sauva la situation. Elle eut l'ingénieuse idée de faire passer de l'eau de notre toit sur celui de Bargasch, au moyen d'une outre en toile à voile. On se procura l'étoffe nécessaire et une douzaine d'entre nous se mirent aussitôt à l'ouvrage. En une demi-heure l'outre fut prête, et, la nuit venue, les assiégés purent se rafraîchir. Il fallait, bien entendu, agir avec infiniment de prudence pour ne pas être vu de l'ennemi. Par bonheur, les sentinelles gardaient et surveillaient la porte de la maison de Bargasch du côté de la mer, et peut-être aussi ne voulaient-ils pas voir notre travail de sauvetage.

Jusqu'alors, nous femmes, nous avons aidé beaucoup la conspiration, maintenant il nous fallait la conduire à nous

seules. Nous étions désormais les seules intermédiaires entre Bargasch et ses partisans. Plusieurs chefs assiégés avec lui se trouvaient dans une situation très difficile à cause de la présence dans la maison de notre sœur Méjé. Obligés de se confiner dans le salon du rez-de-chaussée, ils étaient très gênés dans leur liberté. Toutefois, le chef influent et énergique des tribus de Hourt se trouvait au dehors et continuait activement le recrutement des soldats.

Les événements modifiaient tout notre plan primitif. Il fut décidé que les conjurés se réuniraient tous à Marseille, la propriété de mes nièces, et s'y retrancheraient. L'idée était bonne. Marseille avait l'aspect d'une petite forteresse, et pouvait aisément contenir plusieurs centaines d'hommes. On y transporta donc la provision d'eau et les munitions. Les troupes enrôlées furent logées dans les environs. De ce centre stratégique, nous devions soulever toute l'île. Les choses furent menées rapidement, grâce aux ressources d'argent dont nous disposions. Il n'y avait pas de caisse générale de guerre, mais chacun de nous payait alternativement de ses fonds particuliers, selon l'argent dont il disposait. Nous avions de plus tous nos esclaves bien armés et bien équipés.

Lorsque tout fut transporté à Marseille dans le plus grand secret, nous résolûmes d'exécuter à nous seules un coup d'audace. Il ne s'agissait de rien moins que de faire sortir Bargasch de sa maison, afin de lui rendre sa place à la tête du mouvement insurrectionnel qu'il dirigerait personnellement de Marseille. L'entreprise était dangereuse, mais rien ne nous effrayait plus, nous étions décidées à défier le hasard.

Nous n'avions encore fait aucune tentative pour aller voir les séquestrés. Nous voulions éviter toute manifestation de

nature à compromettre notre entreprise, et, d'autre part, nous ne voulions pas exposer notre orgueil à l'opposition des sentinelles qui pouvaient refuser de nous laisser passer. Cette fois, il fallait tenter l'aventure. La fortune, dit-on, sourit aux audacieux. Sans plus délibérer, nous décidâmes d'exécuter le soir même l'évasion projetée, c'était le seul moyen de salut pour nous.

La nuit venue, Chole et moi, accompagnées d'une suite nombreuse, composée d'éléments choisis, nous quittâmes notre maison, réunissant bientôt notre cortège à celui de nos nièces, qui, selon ce qui avait été convenu, étaient sorties en même temps que nous. Nous arrivâmes devant la porte de Bargasch. Là, notre avant-garde fut arrêtée par les sentinelles, qui ne savaient pas exactement qui elle précédait. Il fallait prendre hardiment les devants si nous voulions mener à bien notre expédition. Je dis donc à Chole : « Allons nous-mêmes auprès du colonel et faisons-nous connaître, on nous respectera ».

La démarche était assurément contraire à tous les usages, mais dans des circonstancés aussi critiques, nous n'allions pas nous arrêter à des considérations banales. N'étions-nous pas engagées dans la voie des plus folles extravagances ? Notre conspiration n'était-elle pas en dehors de toutes les choses admises ? La passion nous dominait entièrement et nous faisait tout oublier.

Chole et moi nous allâmes donc trouver les officiers qui étaient bien loin de se douter de nos projets, et nous commençâmes à les chapitrer sévèrement. On s'imagine leur embarras ; comment auraient-ils pu soupçonner un pareil coup d'audace ? Les malheureux étaient tellement troublés qu'ils ne trouvaient pas un mot à dire, et se confondaient

en excuses. J'étais profondément honteuse de notre mauvais dessein. Nous affections un air si mécontent qu'il n'en est pas un dans toute la garde qui aurait pu suspecter nos intentions.

Notre but était atteint. On nous avait fixé un certain laps de temps pour la visite que nous voulions faire à notre frère et à notre sœur, et comme nous avions réussi à pénétrer dans la maison, nous avons le ferme espoir d'en sortir heureusement avec notre frère.

Nous trouvâmes Méjé et Bargasch dans une agitation facile à comprendre. Ils avaient assisté d'en haut à toute la scène avec les sentinelles, et craignaient bien que nous ne fussions contraintes de retourner sur nos pas et de les abandonner à leur triste sort. Une fois dans la place, ce fut Bargasch qui nous opposa de nouvelles difficultés. Sa vanité masculine répugnait à revêtir des vêtements de femme. Il fallait cependant nous hâter. La garde pouvait faire un rapport de notre visite et demander des instructions. Or, dans la situation où se trouvait Bargasch, on ne laissait sortir personne de chez lui; la garde avait les ordres les plus sévères de faire feu sur toute personne suspecte. Cela prouvait clairement qu'on ne s'attendait pas à notre audacieuse entreprise, sans quoi on aurait certainement pris d'autres dispositions. Nous étions sur un volcan qui, d'un moment à l'autre, pouvait nous engloutir.

Enfin, Bargasch, armé jusqu'aux dents, consentit à se laisser envelopper dans un « Schele » (châle), de façon à ne laisser voir que les yeux. Abd il Aziz fut habillé de même, les deux frères devant seuls quitter la maison avec nous. Nous choisîmes dans notre suite les plus grandes femmes pour marcher aux côtés de Bargasch et le dissimuler. Nous

ne voulûmes pas quitter la maison sans adresser au Tout-Puissant une ardente et silencieuse prière, afin qu'il facilitât notre dernier et suprême effort.

Pour ne pas éveiller les soupçons, la plus grande prudence était nécessaire. Il fallait, malgré notre fiévreuse impatience et les battements de nos cœurs, marcher lentement et posément selon notre allure habituelle. affecter de jaser insoucieusement, en dépit des inquiétudes qui nous étreignaient. Une marche précipitée, un changement quelconque dans notre attitude aurait pu nous trahir. On ne soupçonna rien. La garde s'écarta respectueusement pour nous laisser passer, et nous pûmes nous éloigner tranquillement avec notre conquête. On ne s'étonnera pas si les émotions multiples de cette soirée mouvementée en aient à jamais gravé dans ma mémoire le palpitant souvenir.

Nous avions fait part de notre projet à quelques chefs, et nous avions convenu de les rejoindre hors de la ville, à une certaine heure, dans un endroit désigné où ils devaient nous attendre avec leurs partisans. Si à l'heure indiquée nous n'étions pas là, c'est que notre plan aurait échoué. Ils devraient alors se séparer et attendre de nouvelles instructions. Le lieu fixé pour le rendez-vous était en pleine campagne.

Dès que nous eûmes franchi la partie habitée de la ville, nous quittâmes notre allure paisible et primes notre course, afin d'être exacts au rendez-vous. Nous parcourions la plaine sans souci des pierres qui déchiraient nos jolies par-touffes brodées et blessaient nos pieds délicats. Nous n'entendions pas les conseils chuchotés à voix basse par nos serviteurs, de courir avec précaution lorsque nous traversions un champ d'épines ; la nuit d'ailleurs très obscure

ne nous permettait pas de voir les obstacles qui hérissaient la route, d'autant plus que nous avions eu soin d'éteindre nos lanternes dès que nous avions été hors de la ville.

Ruisselants de sueur et hors d'haleine, nous arrivâmes enfin au rendez-vous. Nous approchâmes avec précaution, et nous entendîmes tousser doucement, ce qui était le signal convenu, car l'obscurité qui régnait ne nous permettait de distinguer personne. Une voix demanda, très bas : « Altesse, est-ce toi ? » et sur la réponse affirmative, on entendit un « Dieu soit loué ! » général, doucement murmuré.

Bargasch, qui tout le long du chemin s'était montré très nerveux, et n'avait pas dit un mot, nous cria un bref « adieu ». saisit le petit Abd il Aziz par la main et disparut dans la nuit. Il devait se hâter pour atteindre Marseille avant le jour.

Nous restâmes quelque temps immobiles, interdites, atterrées, cherchant vainement à suivre des yeux celui qui s'éloignait à grands pas. L'heure avancée de la nuit nous conviait à regagner nos demeures, nous reprîmes donc silencieuses et angoissées la longue route que nous venions de parcourir. Pour ne pas attirer l'attention, nous nous séparâmes avant de pénétrer dans la ville endormie, et nous atteignîmes par petits groupes, en suivant des chemins détournés, nos habitations respectives.

Rentrées chez nous, la surexcitation tombée, nous étions épuisées. Les émotions de cette journée, cette longue marche précipitée, tout à fait en dehors de nos habitudes de femmes arabes, nous avaient brisées. Il ne put être question de dormir, ni même de se reposer pendant cette nuit. On n'entendait que des plaintes et des gémissements; quelques-unes s'évanouirent, d'autres eurent des crises de nerfs. Les évé-

nements et les cruelles angoisses de ces dernières heures avaient exigé de ces malheureuses, une dépense d'énergie et une tension nerveuse au-dessus de leurs forces, la réaction les terrassait. Deux fois nous avons dû nous frayer passage à travers les rangs des soldats, au milieu des fusils chargés et des baïonnettes. La moindre erreur pouvait nous coûter la vie. Il n'y avait dans notre aventure que deux alternatives, le succès ou la mort.

Nous passâmes la nuit aux écoutes, frissonnant au moindre bruit. Notre conscience troublée bouleversait nos esprits. A tout instant nous nous imaginions entendre le galop des chevaux, les coups de fusils annonçant la découverte de notre criminel stratagème ; nous attendions avec épouvante l'approche de l'ennemi venant nous infliger le châtiment mérité.

A notre grand étonnement tout était calme. Nous vîmes d'en haut les sentinelles montant tranquillement la garde devant la maison, où quelques heures auparavant Bargasch était emprisonné. Le jour commençait à poindre, les esclaves vinrent nous éveiller pour la prière. Habituellement, Chole faisait sa prière de son côté, et moi du mien ; mais, dans les circonstances tragiques où nous étions placées, incertaines et tourmentées des éventualités que nous réservait ce jour qui commençait, nous nous réunîmes dans l'appartement de Chole pour adresser en commun notre prière au Très-Haut. Il était environ 5 heures du matin, nous pensions avec joie que Bargasch et sa suite étaient sans encombre arrivés à Marseille.

Mais dès 7 heures, nous parvint la nouvelle terrifiante que les événements de la nuit étaient connus, la fuite de Bargasch n'était plus un secret pour nos adversaires. Un individu, dans le voisinage immédiat duquel nous avions dû passer la veille

au soir, avait reconnu Bargasch malgré les voiles dont il était enveloppé. Par respect pour la mémoire de notre Père défunt qu'il avait fidèlement servi pendant de longues années, il n'avait pas voulu donner l'alarme tout de suite, supposant que Bargasch allait profiter de sa liberté pour s'enfuir hors de l'île. Il lui répugnait en même temps de nous voir publiquement compromises.

Lorsque les marchands venus de bonne heure en ville pour le marché, racontèrent qu'ils avaient vu une grande affluence d'Arabes dans les environs de Marseille, on soupçonna tout de suite qu'il s'agissait de la conspiration, mais seul le Bloushi en question comprit exactement la gravité de la situation. Il jugea dès lors que son devoir était de tout dévoiler au gouvernement. Interrogé sur les raisons qui l'avaient empêché de parler plus tôt, il objecta pour sa défense qu'il aurait donné sa vie plutôt que de trahir des femmes. Qu'est devenu ce noble cœur, je ne l'ai jamais su.

En présence de la rébellion ouvertement déclarée, il ne restait au gouvernement qu'à la réprimer ouvertement par la force. Quelques milliers d'hommes et des canons furent envoyés sur Marseille. Les conjurés, qui avaient compté sur la réussite d'un coup de main, n'étaient pas en mesure de soutenir une lutte sérieuse. Les boulets saccagèrent le merveilleux château de Marseille, et après une résistance désespérée, les insurgés succombèrent sous le nombre et durent se rendre. Une centaine d'innocents avaient trouvé la mort dans cette criminelle aventure. Bargasch avait pu s'enfuir.

Nous ignorions encore le résultat du combat, lorsqu'un matin nous fûmes très surprises d'apprendre que Bargasch, complè-

tement battu et mis en fuite, venait de rentrer dans sa maison. Méjé nous raconta tout ce qu'elle avait appris, ajoutant que Bargasch comptait rester chez lui et y demurer caché, en évitant de se montrer aux fenêtres. Il refusait obstinément de se soumettre et voulait résister jusqu'au bout.

Il s'était enfui de Marseille avec le petit Abd il Aziz qui, malgré son jeune âge, avait fait preuve d'un courage et d'une intrépidité extraordinaires. Peu à peu, de nombreux notables et des serviteurs étaient venus se joindre au chef de l'insurrection, en sorte que la maison se trouva bientôt pleine de monde. A la tête de ces forces, Bargasch espérait quand même poursuivre son plan, dont l'échec cependant lui était bien démontré. D'ailleurs, nous-mêmes qui avions gaspillé une grande partie de notre fortune, sacrifié tant de soldats et d'esclaves tombés sur le champ de bataille, qui avions perdu l'estime et l'affection des nôtres, frères, sœurs et parents, nous n'étions pas encore revenues à la raison. Dominées par un fol égarement, nous ne voulions pas voir que notre entreprise était vouée au plus misérable naufrage.

Ce même jour, la nouvelle du retour de Bargasch dans sa maison se répandit par toute la ville. Chacun pensait qu'il était revenu dans l'intention de faire volontairement sa soumission à son frère. Madjid, toujours généreux, voulut même lui faciliter les choses. Au lieu de soldats, il lui envoya son neveu, Süd bin Hilâl, avec mission de dire au frère rebelle qu'il était prêt à tout oublier, à la condition que Bargasch renonçât pour toujours à ses projets. D'un caractère très doux et très bienveillant, Süd devait tenter cette démarche seul, afin de bien témoigner du caractère pacifique de sa mission.

Bargasch commença par refuser l'entrée de sa maison à son

neveu, bien que Sūd fût de beaucoup son aîné, exigeant que celui-ci lui exposât de la rue ce qu'il avait à lui dire. Sūd refusa. Enfin, après une longue attente, Bargasch ordonna qu'on entr'ouvrit seulement la porte de la maison, de façon que personne ne pût entrer à la suite de son neveu. Sūd put alors, et non sans de grandes difficultés, escalader l'escalier barricadé. De tous les côtés, les obstacles avaient été amoncelés et les dispositions prises de façon à tirer facilement sur tous les intrus. L'escalier lui-même était fermé dans le haut par une trappe massive et solide qui datait de l'époque de notre belle-mère Schezade, et cette trappe était encore consolidée par de lourdes caisses. L'envoyé de Madjid se fraya péniblement un petit passage et put enfin s'acquitter de sa mission ; mais il dut se retirer sans avoir rien obtenu, Bargasch persistant à refuser obstinément toute espèce de conciliation.

Madjid dut se résoudre à employer la force, quelque pénible que fût pour lui cette détermination. Le Consul anglais, qu'il avait mis au courant de la situation, le persuada de la nécessité de mettre fin à un état de choses qui n'avait que trop duré, et lui offrit son concours. Une canonnière anglaise, qui se trouvait par hasard dans le port, et que son faible tirant d'eau rendait plus propre au but que l'on se proposait que nos grands vaisseaux de guerre, fut immédiatement mise à l'ancre devant la maison de Bargasch, et ses marins débarqués vinrent bloquer la maison. Si cette démonstration restait sans effet, on devait tirer sur le palais ennemi et sur tous ses habitants.

Un matin que je me rendais chez Chole, afin de lui dire bonjour, comme le respect l'exigeait, puisqu'elle était ma sœur aînée, je la trouvai dans une agitation extrême.

Elle se tordait les mains, allant et venant dans son appartement.

— « Salmé, oh ! chère, où étais-tu donc et qu'est-ce qui te retenait si longtemps ? » me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut.

Puis, me montrant de la fenêtre le vaisseau et les soldats anglais, elle me raconta en phrases entrecoupées, tout ce qui était survenu.

Je ne pus me défendre d'exprimer ma pensée, disant que les choses n'en seraient pas arrivées là, si Bargasch et elle avaient fait leur soumission plus tôt. Je dus alors entendre la vieille antienne sur l'indifférence que je témoignais dans la circonstance.

Mais que pouvais-je donc faire de plus ? Ne m'étais-je pas compromise autant qu'elle ? N'avais-je pas sacrifié mon avoir sans compter ? Avais-je épargné mes efforts ou ma personne lorsqu'il s'était agi de servir la conspiration ? Tout cela ne comptait pour rien, simplement parce que je voyais et démontrais la folie d'une plus longue résistance. Rien n'est plus douloureux qu'un reproche immérité, surtout lorsqu'il nous vient de ceux auxquels nous sommes dévoués et que nous aimons de toute notre âme !

Une fusillade nourrie fut bientôt dirigée sur la maison de Bargasch. Les balles passaient par les fenêtres et l'une d'elles, sifflant à l'oreille de mon frère, vint s'aplatir derrière lui contre le mur. C'est alors seulement que l'on comprit la gravité de la situation. Bargasch, Méjé, Abd il Aziz, ainsi que tous ceux qui se trouvaient dans la maison, s'enfuirent du côté opposé, afin d'éviter le plus longtemps possible les balles qui sifflaient de toutes parts.

Au premier coup de feu, Chole éclata en sanglots convul-

sifs, maudissant Madjid, le Gouvernement, les Anglais, et se répandit en plaintes amères sur le mal que chacun d'eux nous causait. A mesure que la fusillade augmentait, la frayeur s'emparait de notre maison, qui, bientôt, fut en proie à une véritable panique. Nous habitions derrière le palais de Bargasch, ce qui fait que nous étions très menacés. Tous, grands et petits, jeunes et vieux, nous courions les uns après les autres, sans savoir que faire. Ici, on se disait un adieu éternel, là on se demandait réciproquement pardon pour les torts que l'on avait pu avoir dans les jours plus heureux ; les plus calmes rassemblaient leurs valeurs pour les emporter dans la fuite ; d'autres se tenaient ensemble, pleurant et se lamentant, incapables d'aucune idée, d'aucune initiative. Beaucoup priaient là où ils se trouvaient, dans les corridors, sur les escaliers, dans la cour et jusque sur la terrasse de la maison. Cet exemple fut bientôt suivi par tous, et l'intense frayeur des premiers instants fit place à ce puissant réconfort de la religion, la confiance absolue dans la volonté de Dieu qui, seul, dirige les événements et dispose de notre sort. L'Europe éclairée peut appeler cela du fanatisme, mais une foi aussi sincère, aussi profonde, donne à celui qui la possède, la force de résister à tous les découragements, et verse dans son âme une apaisante et ineffable sérénité.

Tous ceux qui, le premier effroi calmé, avaient remis leur sort entre les mains de Dieu, pouvaient facilement s'enfuir. La porte de notre maison était grande ouverte et chacun était libre de mettre sa vie en sûreté. Personne n'aurait trouvé mauvais que nous fussions allées chercher asile à Bet il Sahel. Mais aucune de nous n'y songea.

En présence du danger qui menaçait Bargasch, Chole se

résolument à faire sa soumission. Au mépris de toute étiquette, elle se rendit au Consulat d'Angleterre pour faire part de ses intentions et demander la suspension des hostilités. On se demandera pourquoi elle n'allait pas tout simplement trouver Madjid et s'entendre avec lui. C'est aussi la question que se posait la population de Zanzibar ; on ne pouvait supposer que la haine de Bargasch et de Chole pour Madjid fût telle qu'ils préférassent réclamer l'intermédiaire de l'étranger, plutôt que de traiter directement avec lui. Peut-être étaient-ils si confus de leur conduite, qu'ils aimaient mieux accepter l'humiliation d'une intervention étrangère, très pénible pour tout vrai Arabe, que de se retrouver en présence du frère qu'ils avaient si indignement outragé. Les Anglais étaient bien loin d'avoir alors la situation prépondérante qu'ils ont aujourd'hui dans l'est de l'Afrique. Depuis 1875, grâce à la politique esclavagiste anglaise, la situation a changé pour le plus grand profit de l'Angleterre et pour la ruine progressive de notre malheureux pays.

Chole ne trouva pas le Consul anglais ; mais, comme à ce moment même, de la maison de Bargasch on criait : « Amàn ! Amàn ! » (La Paix ! la Paix !) les assiégeants cessèrent immédiatement le feu, ce qui évita une catastrophe imminente. Si la canonnière avait commencé le bombardement, il y aurait aujourd'hui un autre Souverain sur le trône de Zanzibar et je ne serais jamais venue en Europe. Il est certain que nous ne serions pas sorties indemnes de cette aventure, si nous n'avions pas eu affaire à un homme de cœur comme Madjid.

On se demandera sans doute quel châtiment nous fut réservé, à nous femmes, qui avons pris une part si active dans la rébellion. Nous avons certainement mérité les peines les plus sévères ; aucune ne nous fut infligée. Mais il

faut reconnaître que si le généreux Madjid n'avait pas tenu notre sort entre ses mains, nous n'en aurions pas été quittes à si bon compte.

Afin d'éviter le retour d'un nouvel attentat, Bargasch fut banni hors du royaume et envoyé en exil à Bombay dans les Indes anglaises. Cette décision fut prise sur le conseil du Consul d'Angleterre. Les Anglais méditaient vraisemblablement de tenir en leur pouvoir l'héritier légitime du trône de Madjid, afin de le faire servir plus tard à leurs desseins ambitieux. Nous nous rassemblâmes une dernière fois le soir chez Bargasch et Méjé afin de souhaiter un bon voyage aux deux frères, car Abd il Aziz avait tenu à partager l'exil de Bargasch ; le lendemain matin, ils recevaient l'ordre de s'embarquer. Un vaisseau de guerre anglais les transporta à Bombay où Bargasch vécut environ deux ans. Il revint à Zanzibar en 1870, après la mort de Madjid auquel il succéda sur ce trône si ardemment convoité.

Ainsi s'était terminée notre conspiration, sur laquelle nous fondions de si folles espérances. Tout cela nous avait coûté fort cher, surtout à mes deux nièces, bien que leur fortune considérable leur permit de supporter la perte plus facilement que d'autres. Beaucoup de nos meilleurs esclaves avaient succombé dans la lutte, d'autres estropiés pour la vie nous rappelaient tous les jours le malheur que nous avions attiré sur notre maison. Mais des épreuves plus cruelles nous étaient réservées. Chole, Méjé, mes deux nièces et moi nous fûmes répoussées et reniées de tout les gens sensés de notre famille ; frères, sœurs et parents refusèrent de renouer les relations avec nous, et dans mon âme et conscience je ne pouvais les blâmer.

Madjid, si cruellement offensé, resta seul le frère magna-

nime et généreux. On le lui reprochait fréquemment. On lui répétait sans cesse qu'il n'aurait pas dû nous laisser impunies, car sans notre coopération, Bargasch eût été jeté en prison. On aurait évité bien des difficultés et beaucoup d'effusion de sang. Il reconnaissait que tout cela était très juste, mais que nous voir, nous, femmes, punies ou humiliées le moins du monde était au-dessus de ses forces. Indulgence et générosité dont nous n'étions pas dignes, et qui furent interprétées par plusieurs d'entre nous comme de la faiblesse. Comment pouvait-on se montrer assez ingrate pour méconnaître à ce point l'exquise délicatesse de celui qui voulait épargner à ses sœurs et à ses nièces l'humiliation d'un juste châtiment. Comme tous les coupables, nous cherchions à nous persuader que tout ce que nous avions entrepris était équitable et légitime. Mais si l'orgueil nous défendait de reconnaître nos torts, notre conscience tourmentée nous imposait la plus cruelle des expiations.

Nous étions l'objet d'un perpétuel et insupportable espionnage de la part de gens qui nous en voulaient et qui espéraient, par la délation, obtenir quelque faveur du gouvernement. Certes, ils perdaient bien leur temps. Notre conspiration avait trop complètement échoué pour que nous eussions pu rien tenter de nouveau, même si nous l'avions voulu. Mais il nous était profondément désagréable de sentir autour de nous cette surveillance occulte et malveillante, qui empêchait nos amis restés fidèles de revenir franchement à nous. Les cupides Banyans eux-mêmes furent longtemps avant d'oser franchir notre seuil ; ils se risquèrent peu à peu à la faveur de l'obscurité, et se glissèrent furtivement chez nous pour nous offrir et nous vanter leurs richesses indiennes. Nos maisons autrefois si vivantes et si animées par le gai va-

et-vient des visites quotidiennes, étaient maintenant tristes et silencieuses, abandonnées et mornes dans leur isolement.

La situation me devint tellement intolérable que je résolus de quitter la ville où je ne rencontrais plus que des visages hostiles. Les récriminations qu'il me fallait entendre tous les jours n'étaient pas faites pour me rendre la vie agréable ; je me décidai donc à me retirer pour longtemps dans une de mes propriétés de la campagne.

Kisimbani et Bouboubou

Peu de temps après les événements qui venaient de se dérouler, au lever du soleil, je partais, montée sur mon âne blanc pour mon plantage de Kisimbani. Mon intention était de m'y retirer et d'y attendre loin des bruits de la ville, l'apaisement de toutes les colères que nous avions soulevées et l'oubli des malheureux incidents qui les avaient provoquées. Chole, Méjé, et mes deux nièces ne tardèrent pas à suivre mon exemple et vinrent s'installer à la campagne.

Depuis la mort de ma Mère, j'avais fort peu visité mes propriétés, et j'y étais restée à peine deux ou trois jours à chacune de mes visites. Le calme de la vie de campagne était ce qui me convenait le mieux après les agitations cruelles que je venais de traverser. Tout à Kisimbani me rappelait ma bien-aimée Mère ; j'aimais à m'arrêter dans les endroits où elle avait coutume de se rendre ou de se reposer. Partout, je retrouvais le souvenir de sa chère présence, les traces de sa vigilante bonté. C'est à moi maintenant qu'incombait le soin de m'occuper des affaires qu'elle dirigeait autrefois avec tant de sagesse et d'habileté. J'allais me trouver aux prises avec tous les petits désagréments qui sont le partage de toutes les femmes célibataires en Orient, par suite de leur exclusion du monde masculin.

L'usage nous défend de jamais adresser directement la parole à un homme, même à un de nos employés, si c'est un homme libre. Les ordres et les comptes sont transmis verbalement par l'intermédiaire des esclaves, les dames de qualité sachant rarement écrire. C'est ainsi qu'il arrive à bien des femmes célibataires de n'avoir jamais, pendant toute leur vie, pu obtenir un compte écrit de leurs intendants. Quand, après avoir prélevé les frais de la maison sur la vente de la récolte, un intendant remet à sa maîtresse quelques milliers de thalers de Marie-Thérèse, celle-ci se trouve très satisfaite. On ne vend que les girofles et les noix de coco ; quant aux pommes de terre, aux ignames et autres produits alimentaires que fournit le sol, on dédaigne de les vendre ; on abandonne à l'intendant tout ce qui n'est pas employé pour les besoins de la maison. C'est ce qui explique comment ces gens, pour la plupart arrivés d'Oman dénués de tout, peuvent, après quelques années, retourner chez eux avec une petite fortune.

Lorsque je résidais en ville, mon intendant de Kisimbani, le brave Hassoùn venait toutes les semaines ou toutes les deux semaines au moins, régler ses comptes avec moi. Par l'entremise de mes esclaves, il m'établissait le rapport sur l'état de mes terres et prenait mes ordres. Il y a toujours au rez-de-chaussée de nos maisons, une chambre installée où le voyageur, fatigué d'une longue chevauchée, peut se reposer, boire et manger avant de se remettre en selle pour retourner chez lui. C'est là qu'était reçu l'intendant.

Maintenant que je comptais faire un long séjour à Kisimbani, le pauvre Hassoùn me gênait beaucoup ; lui-même était fort gêné, ne savait comment faire. A tout instant il devait s'enfuir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, car il ne fallait

pas que lui, homme libre, se trouvât devant nos yeux. Je me décidai à l'envoyer dans une autre propriété dont il avait eu la surveillance jusqu'alors, et je le remplaçai par un esclave abyssin nommé Mourdjân (corail) qui, pour sa condition, était fort instruit, puisqu'il savait lire et écrire. C'était un homme d'une grande énergie, qualité indispensable lorsqu'il s'agit de surveiller et de diriger des centaines d'esclaves. Les Abyssins du reste sont des gens très intelligents, et nous les préférons beaucoup aux nègres.

Je pus donc enfin parcourir ma propriété tout à loisir, sans risquer de croiser à chaque pas le pauvre Hassoûn bin Ali. J'aimais beaucoup mes animaux domestiques dont j'augmentais continuellement le nombre et qui m'occupaient agréablement plusieurs heures par jour. J'allais voir aussi les vieillards et les malades, et je partageais entre eux et mes serviteurs le superflu de ma table. Tous les matins je faisais venir les petits enfants des esclaves, que je faisais manger après qu'ils avaient été bien lavés à l'eau du puits et savonnés avec une *Rassel*, sorte de savon composé des feuilles d'un arbre asiatique séchées et pilées. Une fois dans l'eau, cette *Rassel* devient onctueuse et mousseuse et peut tenir lieu de savon. Lorsque les enfants étaient lavés et rassasiés, on les envoyait jouer dans la cour sous la surveillance d'une esclave. Ils y restaient jusqu'au moment où leurs parents revenaient des champs, vers 4 heures de l'après-midi. Ceci constituait une sorte de servitude de la propriété, mais les pauvres petits étaient soustraits ainsi au supplice de passer toute la journée attachés sur le dos de leurs mères, sous les ardeurs brûlantes du soleil.

La vie libre que je menais à la campagne me plaisait infiniment, et je me sentais renaître dans ce milieu paisible et

reposant. Dès que l'on me sut installée, les femmes et les filles des notables du voisinage vinrent me faire leur visite ainsi que l'exigeait l'étiquette, et j'eus bientôt, pendant des semaines et des mois, ma maison pleine de monde.

Situé à l'intersection de deux grandes routes très fréquentées, Kisimbani recevait souvent aussi la visite de gens tout à fait inconnus qui demandaient à se reposer des fatigues d'un long voyage.

J'avais comme voisins les plus proches deux sœurs et mon neveu Fésal, ce fils de Hilâl dont j'ai parlé plus haut. Cet homme admirable et si peu apprécié fut heureux de trouver pour la première fois en moi une nature capable de comprendre son âme exquise. Il me témoignait une confiance presque enfantine et il ne se passait pas de jour qu'il ne vint me voir.

J'étais en relations continues avec la ville, où j'envoyais à tour de rôle deux messagers qui partaient tous les matins de bonne heure, et me rapportaient le soir des nouvelles de tous les miens. De plus, ma femme de chambre se rendait deux fois par semaine chez mes frères et sœurs et chez mes amies, et me tenait au courant de toutes les choses intéressantes les concernant. Je recevais également tous les jours des messagers envoyés par ma famille et mes amies pour prendre de mes nouvelles.

C'était une grande joie pour moi de correspondre quotidiennement avec les miens et d'être délivrée d'un obsédant et malveillant espionnage.

La grande émotion soulevée par notre abominable complot commençait à se calmer peu à peu, mais l'animosité entre frères et sœurs subsistait toujours et entretenait la discorde parmi nous. Ceci m'empêchait de songer encore à rentrer en ville, et je n'aurais pas admis d'y aller faire une courte vi-

site après une chevauchée de 2 heures à 2 h. 1/2. Tant que je résidai à Kisimbani je persistai dans cette détermination. D'ailleurs les frères et sœurs qui m'avaient gardé leur affection venaient souvent me voir.

Je me serais donc sentie parfaitement heureuse de mon séjour dans cette belle résidence de Kisimbani, si je n'avais éprouvé la nostalgie de notre superbe Océan sur les rives duquel ma vie s'était écoulée jusqu'alors. Mes trois plantages étaient tous situés dans l'intérieur de l'île, et j'avais toujours souhaité de posséder une propriété sur le bord de la mer. Ce rêve irréalisé n'avait guère sa raison d'être jusqu'alors, mais condamnée maintenant à vivre à la campagne, il me hanta de nouveau. A mon grand déplaisir ce n'était pas chose facile que de trouver l'objet de mes convoitises, toutes les résidences dignes d'envie, appartenaient à des propriétaires qui les avaient achetées comme propriétés de plaisance, et qui n'avaient nulle envie de s'en dessaisir. Le « dellal » (courtier) auquel je confiai le soin de me procurer le plantage rêvé m'avait juré de ne pas prendre un instant de repos avant de me l'avoir trouvé : mais il en fut pour ses peines et ses recherches, et dut reconnaître qu'il n'y en avait pas un seul à vendre.

Cette fâcheuse nouvelle me fut apportée à Kisimbani dans le moment où j'avais la visite d'une de mes amies. Elle me dit aussitôt qu'un de ses cousins possédait au bord de la mer une jolie propriété avec une très belle villa ; il en jouissait fort peu puisqu'il habitait continuellement la ville, et il serait sans doute disposé à la vendre ou à la louer (1).

(1) On s'étonnera peut-être que j'eusse tant de difficultés pour me procurer une résidence à mon goût, car on s'imagine volontiers en

Le lendemain matin, nous nous rendîmes de bonne heure à Bouboubou, c'était le nom de la propriété, pour y jeter un coup d'œil. La maison était fermée et nous attendîmes longtemps avant de pouvoir entrer. La propriété par elle-même paraissait mal entretenue, livrée à l'abandon, comme si l'on avait tout attendu de la nature seule. La villa, par exemple, était grande, belle et solidement bâtie. Fermée d'un côté seulement par une cour spacieuse où se trouvaient la cuisine et les chambres des domestiques, encadrée d'innombrables palmiers de toutes les tailles, la maison s'élevait en face de l'Océan dont les vagues soulevées venaient souvent baigner ses murs. Un petit cours d'eau qui me rappela agréablement le souvenir du cher Mtoni traversait la cour. Je fus absolument charmée du merveilleux spectacle que l'on avait du premier étage d'où le regard s'étendait à perte de vue sur la vaste plaine liquide.

Ma décision fut aussitôt prise d'acheter Bouboubou ou de le louer, si son propriétaire ne consentait pas à me le vendre.

Europe que le pays tout entier est la propriété du Sultan et de sa famille, et que les sujets n'ont aucun droit devant le Souverain. On pense que si nous convoitons un objet quelconque, nous n'avons qu'à le prendre tout simplement sans nous préoccuper du consentement de son propriétaire. Les mœurs des Arabes ne sont pas si primitives, et chez nous la propriété privée est aussi respectée qu'en Europe. Je dois reconnaître toutefois que les choses ont bien changé depuis; et j'eus le regret de constater, lors de ma dernière visite à Zanzibar, que les nouvelles dispositions légales laissaient fort à désirer. On me raconta à ce propos que la propriété du Consul d'Angleterre était un cadeau du Sultan, qui l'avait prise à son propriétaire sans le consulter et sans lui payer aucune indemnité pour cette spoliation. Les choses se passaient tout autrement à l'époque dont je parle, et je ne pus me rendre acquéreur de la propriété du cousin de mon amie, bien que je voulusse la payer en bon argent comptant.

Dès le lendemain matin, mon amie partit en toute hâte pour la ville afin d'en conférer avec son cousin. Quelques jours plus tard, elle m'apprit que son cousin ne pouvait se décider à vendre sa propriété, mais qu'il se faisait un plaisir de la mettre à ma disposition comme résidence. Je ne voulus pas accepter cette aimable proposition et j'obtins enfin après de longs pourparlers qu'il me la donnât en location.

La semaine suivante le contrat était signé et je m'installais à Bouboubou.

Seul, le regret de quitter mon neveu Fésal troubla d'abord ma joie. Notre départ fut pour lui un véritable chagrin, car en dehors d'une belle mère-très âgée, il n'avait plus personne à qui se confier.

Je pris avec moi tous mes animaux domestiques, et ce fut un sujet d'étonnement pour tout ce petit monde lorsque, sortis des cages et des paniers dans lesquels on les avait transportés, ils se trouvèrent dans une tout autre cour que celle qu'ils venaient de quitter. Ils semblaient d'ailleurs aussi heureux que moi du changement de domicile. Tandis qu'ils se désaltéraient avec délices dans le petit cours d'eau où perroquets, canards et pigeons barbottaient joyeusement, je me reposai quelques instants près d'eux, puis j'allai me promener le long de la plage très animée par le va-et-vient des grands navires venant du Nord et se dirigeant vers la ville, ainsi que des petits bateaux de pêcheurs qui voguaient rapidement pour gagner le port. Tous passaient devant la propriété, ce qui donnait à la mer en cet endroit un aspect très vivant et très gai.

À Bouboubou, j'étais à proximité de la ville où j'avais la facilité de me rendre par terre ou par mer. Mes trois frères, Abd il Vehab (chevalier du Seigneur), Hamdân et Djemschid se plaisaient à venir me surprendre presque tous les jours.

Ils arrivaient à cheval ou en bateau, selon ce qui leur était le plus commode. Tous les quatre à peu près du même âge, nous étions aussi gais et aussi fous les uns que les autres. Nous passions notre temps à bavarder, à manger, à boire, à jouer aux cartes. Mais notre divertissement favori était de faire partir des corbeilles entières de feux d'artifices. Lorsque Djemschid (aux yeux de chat comme on l'appelait à cause de ses yeux clairs) retournait seul, le soir en bateau, nous échangeions avec lui des salves de fusées en signe d'adieu.

Je me trouvais beaucoup plus entourée qu'à Kisimbani. Il ne se passait pas de jour que je n'eusse la visite d'une ou plusieurs dames de mes amies. Les unes au retour de quelque lointaine excursion s'arrêtaient quelques heures à Bouboubou, d'autres venaient chez moi passer quelques jours. Je vécus dans cette délicieuse résidence absolument heureuse, loin des préoccupations et des soucis.

Mon cœur se serre quand je me reporte à cette époque radieuse de ma jeunesse où, l'âme pleine d'illusions, je ne voyais de la vie et du monde que les aspects séduisants et charmeurs. Je ne soupçonnais pas alors les tristesses que l'avenir me réservait. Mais tous ces chers souvenirs du passé, de mes parents, de ma famille, de ma patrie m'ont soutenue et consolée dans mes heures d'affliction.

Partout j'ai retrouvé la main protectrice du Maître de l'Univers, qui répartit et mesure à chacun sa part de joies, destinées à soulager les inévitables douleurs de la vie.

Mon séjour à Bouboubou fut d'ailleurs de courte durée. Un après-midi que j'attendais mes frères, j'étais à une fenêtre du premier étage, et, les yeux fixés sur la mer, je m'aidais d'un grand télescope afin de les voir venir de plus loin. J'aperçus bientôt un bateau qui se dirigeait de notre côté,

et je vis Abd il Vehab ; mais cette fois il était seul. L'expression soucieuse de son visage me fit pressentir une mauvaise nouvelle.

Je courus au devant de lui : — « Abd il Vehab, qu'y a-t-il de nouveau ? » lui demandai-je dès qu'il fut entré. — « O sœur, ô Salmé, me dit-il, je suis chargé près de toi d'une mission qui me coûte infiniment ! Et devine de la part de qui ? » — Mon inquiétude était extrême. — « Tu sais, me dit-il, que depuis peu est arrivé ici un nouveau Consul anglais ? » — « Et que m'importe l'Anglais ! Est-ce lui qui t'envoie ? » — « Non ». — « Mais parle donc, et dis-moi tout sans me tourmenter si longtemps ». — « Surtout, je t'en prie Salmé, il ne faut pas m'en vouloir ». — « Non, non ! mais vite, ta commission ! » — « Je viens de la part de... Madjid, qui te prie instamment, si tu as encore de l'affection pour lui, de lui céder Bouboubou. Le nouveau Consul d'Angleterre lui exprimait hier son désir d'avoir cette résidence comme maison de campagne.

La demande de Madjid m'était on ne peu plus pénible. Tout autre aurait essuyé un refus catégorique, mais Madjid, envers qui j'avais des torts si graves, contre l'autorité et peut-être la vie duquel j'avais si odieusement conspiré, pouvais-je le laisser dans l'embarras ? Je n'avais pas encore voulu me rapprocher de lui, bien que je fusse parfaitement convaincue qu'il avait tout pardonné, tout oublié ; et c'était lui, l'offensé, qui me tendait généreusement la main, car sa demande n'était qu'un prétexte, autrement il lui était facile de répondre par une fin de non recevoir, Bouboubou ne m'appartenant pas. Je pensai donc réparer un peu le mal que je lui avais causé en faisant le sacrifice qui m'était demandé, et j'informai Abd il Vehab de mes intentions.

Madjid avait chargé Abd il Vehab de me dire que si je consentais à quitter Bouboubou, il me procurerait en ville une habitation convenable, car il pensait bien que je ne me résoudrais pas à retourner à Bet il Tani.

C'était peut-être la première fois de ma vie qu'une circonstance matérielle, qui pourra paraître bien futile, me troublait et m'attristait aussi profondément. Je me sentais si parfaitement heureuse à Bouboubou, que je ne souhaitais rien de plus. Tandis qu'après le repas, Abd il Vehab prenait congé de moi tout en me suppliant de ne pas retourner à Kisimbani, je disais mentalement adieu à tous les coins favoris de cette délicieuse demeure, et mes yeux se remplissaient de larmes.

Le lendemain matin, j'écrivis à Abd il Vehab que je comptais quitter Bouboubou dans la huitaine, pour retourner à Kisimbani. J'avais repoussé l'idée de me jeter de nouveau dans le tumulte de la ville, où je savais retrouver les mêmes et inévitables hostilités. Je prenais donc toutes mes dispositions en vue d'un retour à Kisimbani, lorsque dans l'après-midi je vis arriver mes trois frères qui m'abordèrent aussitôt en me criant : « Salmé, il n'est plus question de Kisimbani ! Si tu nous aimes, tu reviendras en ville avec nous ! » — « Ou bien, poursuivit Djemschid en riant, si tu persistes à vouloir t'enterrer dans ton plantage, nous viendrons à l'improviste au milieu de la nuit, et nous mettrons le feu à ta maison ! » Ils me transmirent en même temps l'affectueuse prière de leurs mères, toutes trois étaient circassiennes, de venir me réinstaller en ville. Ce fut la dernière journée que nous passâmes ensemble dans mon cher Bouboubou ; lorsque nous nous séparâmes, mes frères s'en allaient triomphants, je leur avais promis de ne pas retourner à Kisimbani.

Mon dernier séjour à Zanzibar

Quelques jours plus tard, j'étais rentrée en ville, dans une habitation qu'Abd il Vehab m'avait procurée. Par un beau soir de clair de lune, je me trouvais sur le toit en terrasse de ma nouvelle demeure, et je causais avec une de mes anciennes amies, devenue ma voisine, lorsque Selim vint m'annoncer la visite de Chole.

— « Ah ! Salmé, jamais je n'aurais pu te croire aussi indigne ! », telles furent ses paroles de bienvenue. — « Bonsoir Chole, que t'ai-je donc fait ! » lui répondis-je, étonnée, tandis que je lui préparais la place d'honneur sur la Tekjé. — « Vraiment ? Alors tu ne m'as rien fait ? Ce n'est donc rien d'avoir cédé Bouboubou pour être agréable à Madjid et à l'impie « Kafer » « anglais ». — « Mais enfin, chère sœur, repris-je un peu vivement, il me semble que ceci ne regarde que moi, et d'ailleurs ne t'ai-je pas expliqué la chose dernièrement dans la lettre que je t'ai adressée ? » — « Tu as voulu l'insinuer dans les bonnes grâces du maudit (c'est ainsi qu'elle parlait de Madjid !), n'est-il pas vrai ? » — « Non, tu es absolument dans l'erreur ; et tu sais fort bien que je n'ai besoin de m'insinuer dans les bonnes grâces de personne ». — « Alors, pour quelle raison lui as-tu rendu ce service ? » poursuivit-elle de plus en plus violente et irritée. C'est aussi

à cause de lui, m'a t-on dit, que tu habites cette maison, et que tu n'es pas retournée à Bet il Tani. N'est-il pas vrai ? » — « Non, Madjid n'est pas la cause première de mon séjour ici, mais bien Abd il Vehab, Hamdàn et Djemschid qui ont tant insisté que j'ai fini par céder ». — « Ah ! je vois maintenant que tu es contre nous, s'écria-t-elle en se levant et refusant les rafraichissements que lui présentait le domestique. Eh bien, tu choisiras entre Bargasch et moi d'un côté et le valet de l'Anglais de l'autre ! Adieu ! » Elle disparut sur ces mots.

Depuis ce jour et après cette scène pénible, je ne revis plus jamais Chole, et cependant je vécus encore plusieurs années dans la même ville qu'elle. Je cherchai vainement en quoi j'avais pu la blesser si gravement, je ne me l'expliquai pas, d'autant plus que je n'avais jamais eu l'intention de lui être désagréable. En cédant au désir de Madjid, en sacrifiant Bouboubou, je n'avais cherché qu'à soulager ma conscience tourmentée par le remords. Il n'était jamais entré dans ma pensée le moindre calcul intéressé, le reproche était donc absurde ! Mais Chole était sous le coup d'une si violente irritation le soir où elle était venue me trouver, qu'elle avait éprouvé le besoin d'épancher sa colère : son exaspération lui ôtait toute faculté de penser et de raisonner. Ce ne fut que longtemps plus tard, après mon départ pour l'Europe, qu'elle finit par s'adoucir et oublier son injuste rancune.

Je n'avais encore revu ni Madjid ni Khadoudj, et j'étais résolue à les éviter désormais afin de ne pas paraître justifier les soupçons de Chole. Mais le sort en décida autrement. Il y avait à peine quinze jours que j'étais à Zanzibar lorsque je vis arriver Madjid en personne, accompagné d'une suite nombreuse. « Bonjour Salmé, me dit-il en venant à moi, tu

vois, bien que je sois l'aîné, c'est moi qui viens le premier te voir, afin de te remercier du service que tu m'as rendu ». — « O frère, ce que j'ai fait n'est rien, absolument rien », balbutiai-je, aussi étonnée que troublée par cette visite. Charmant et généreux comme toujours, Madjid ne fit aucune allusion aux événements qui nous avaient désunis, mais comprenant mon embarras, il cherchait à le dissiper en causant de choses et d'autres avec sa verve et son animation accoutumées.

« Tu viendras bientôt voir Khadoudj, n'est-ce pas ! » — « Oui, je viendrai certainement », lui répondis-je simplement. — « Et puis notre tante Asché qui t'aime si tendrement ; elle habite chez nous depuis quelque temps et se réjouit de te revoir ».

Madjid resta environ une heure avec moi et nous nous séparâmes absolument reconciliés. Le jour même, sa visite était connue de tout le monde et la nouvelle en était rapportée à Chole.

Après la démarche que Madjid, mon aîné de beaucoup, venait de faire auprès de moi, il ne me restait plus qu'à rendre visite à mon tour à Madjid, à Khadoudj et à notre tante Asché, ce qui, la veille encore, m'eût paru tout à fait impossible. Je ne me doutais pas alors combien je paierais cher cet acte de simple politesse. On me reproche encore aujourd'hui cette démarche courtoise comme une véritable trahison. La part que j'avais prise à la funeste conjuration, tout ce que j'avais accompli et sacrifié pour elle, on n'en tenait aucun compte, tout cela était oublié. Une pareille jalousie semblera ridicule et incompréhensible, mais je reconnus trop tard, hélas, combien elle était profondément ancrée dans nos relations de famille à cette époque. Je ne pouvais pas rendre un

service à mon frère, il m'était interdit de fréquenter les frères, les sœurs ou les tantes, sous peine de me brouiller avec tous les autres frères et sœurs !

De part et d'autre, les adversaires gardaient la même attitude méfiante et hostile. Les intrigues se poursuivaient toujours, mais moins tapageuses et plus secrètes. Bien souvent, le hasard d'une rencontre mettaient les ennemies en présence. Tantôt, arrivant ensemble faire visite à une tierce personne, elles repartaient aussitôt pour éviter un contact odieux ; d'autres fois, la première arrivée quittait brusquement la place, ne voulant pas rester un instant sous le même toit que l'ennemie. La maîtresse de la maison se trouvait dans une situation très désagréable, voulant garder une absolue neutralité au milieu de différends qui lui étaient étrangers. Combien tout cela me fit regretter l'entraînement auquel j'avais cédé ! Aussi me suis-je bien juré depuis, et ne m'arriva-t-il plus jamais par la suite, de me mêler d'aucune intrigue. Cette situation était d'autant plus pénible que de part et d'autre on se manifestait ouvertement ses sentiments d'inimitié réciproque.

L'Oriental est de nature très sincère et tout à fait incapable de dissimuler, dans certaines circonstances, comme on sait le faire si magistralement ici. S'il tient quelqu'un pour son ennemi ou son adversaire déclaré, il en fait rarement mystère, et il lui est absolument indifférent de l'offenser gravement par un regard, par un geste ou par un mot. Il n'admet pas d'agir autrement que d'après sa manière de voir et de penser ; la politesse conventionnelle qui subordonne tout aux convenances lui est tout à fait inconnue. Le seul fait de feindre ou de dissimuler, incompatible avec l'exubérance de nos natures, est considéré comme une lâcheté. De-

puis ce jour, je surprenais à tout instant des lambeaux de phrases où revenaient les mêmes paroles : « Pourquoi me montrerai-je autrement que je ne suis ? Le Seigneur ne voit-il pas toutes mes pensées et tous mes sentiments ? Pourquoi trembler et feindre devant les misérables enfants des hommes ? »

Les fiançailles et les mariages de deux de mes sœurs avec deux de mes cousins firent, pour la joie de beaucoup d'entre nous, une heureuse diversion à nos querelles et à nos dissensions perpétuelles. Pendant quelque temps la paix sembla rétablie dans notre milieu familial. Bien qu'ayant épousé les deux frères, les deux jeunes femmes furent bien différemment partagées. L'une eut un enfant mais fut malheureuse en ménage, tandis que l'autre, qui avait un excellent mari fut, malgré tout son ardent désir, privée de la joie d'être mère. Il est impossible de ne pas voir là une sorte de compensation accordée par la toute-puissance divine qui s'occupe de chacun avec une si généreuse et si prudente sollicitude.

La situation précaire de nos frères d'Oman obligea un grand nombre de nos parents à venir s'installer à Zanzibar, ce qui augmenta notre cercle de famille, et j'eus encore une fois la grande joie de me sentir au milieu des miens.

Parmi ces parents, une amie surtout restera inoubliable pour moi. Je ne peux pas la nommer, et je ne peux donner aucun détail sur nos relations et sur notre séparation. Tout ce que je peux dire, c'est que, lorsque je fus sur le point de quitter ma patrie pour toujours, dans des conditions particulièrement hasardeuses, cette incomparable amie, qui était au courant de toutes mes affaires intimes, ne voulut pas me quitter. Je me proposais de l'éloigner afin de lui éviter d'être

compromise, mais elle ne voulut pas y consentir. Nous ne nous séparâmes qu'une demi-heure à peine avant mon départ, et parce que sa sécurité personnelle exigeait qu'elle me quittât. « Altesse, me dit-elle, en me faisant ses adieux, que le Maître de l'Univers te protège ! J'ai fait le sacrifice de ma vie, mais pour toi je ne ferai jamais trop ». Ses paroles résonnent encore à mes oreilles, et je dis : « Heureux celui qui peut se fier à de bons et fidèles amis ».

Si l'on veut savoir ce que c'est qu'une amitié vraie, loyale et prête à tous les dévouements, c'est en Orient qu'il faut aller. Je ne prétends pas que cela ne se trouve qu'en Orient et chez les Orientaux, mais il est certain et c'est un fait connu que l'Arabe sait aimer avec une telle abnégation, un tel oubli de lui-même pour l'être aimé, qu'il fait abstraction de toute considération étrangère. Bien que nulle part les conditions sociales ne soient aussi rigoureusement tranchées qu'en Orient, elles s'effacent complètement dans les relations d'amitié. Un prince pourra se lier d'une affection aussi cordiale avec le fils d'un simple écuyer qu'avec un homme de haute naissance. Une princesse aura pour amie intime la femme ou la fille d'un simple régisseur de plantation et ne fera pas de différence entre elle et une Arabe de distinction. Ma sœur Méjé s'était prise ainsi d'une grande affection pour la fille d'un intendant. Elle la fit venir dans son palais, et la mort seule brisa les tendres liens qui unissaient la princesse à l'humble, mais très intelligente créature.

Souvent une grande dame ressent une vive sympathie pour une esclave étrangère, bien entendu jamais une négresse, mais une Circassienne ou une Abyssine. C'est en général une bonne fortune pour l'esclave qui est l'objet de cette fa-

veur. Achetée par sa fastueuse amie cinq ou dix fois son prix, à moins que son propriétaire ne soit un parent de la dame et ne la lui offre en cadeau, elle a toutes les chances d'être rendue à la liberté que sa protectrice lui donne les trois quarts du temps. Cette libération est parfaitement régulière et légale, et personne désormais ne peut avoir prise sur l'affranchie.

Si quelqu'un est jeté en prison, son ami va tous les jours le voir et passer quelques heures avec lui. Les fidèles d'un banni l'accompagnent souvent partout où il dirige ses pas. Le malheur ou la pauvreté viennent-ils à frapper quelqu'un, ses amis s'empressent d'aller spontanément à lui avec toutes leurs ressources, et l'on n'a jamais besoin, comme en Europe, de faire appel à la charité publique par voie de souscriptions. On est habitué à cela dès l'enfance, on a été élevé dans ces sentiments et ces principes, et l'on n'admet pas qu'il puisse en être autrement.

Importantes modifications dans ma vie

Pendant la période troublée qui bouleversa nos relations de famille, un événement inattendu me permit d'entrevoir le bonheur dans la tendre inclination d'un jeune Allemand dont le hasard me fit faire la connaissance. Il était à Zanzibar pour le compte d'une maison de commerce de Hambourg, dont il était le représentant. Les événements qui se rattachent à cette époque de ma vie ont été, de la part de la presse, l'objet de tant de récits et de commentaires erronés que je tiens à en donner brièvement ici la relation exacte. Sous le règne de mon frère Madjid, les Européens jouissaient d'une grande considération. Reçus au palais ou dans les résidences de campagne du Sultan, ils étaient partout et en toute circonstance, les hôtes bienvenus de Madjid et de son entourage. Chole et moi étions en relations constantes et amicales avec les Européens de Zanzibar auxquels nous témoignions notre sympathie par toutes les attentions et les prévenances que les usages du pays nous permettaient. Aussi, lorsque des dames européennes venaient à Zanzibar, elles ne rendaient visite, la plupart du temps, qu'à Chole et à moi.

Ce fut peu de temps après mon retour de Bouboubou que je fis la connaissance de mon futur mari. Nos deux maisons

étaient voisines, et le toit en terrasse de son habitation se trouvait au-dessous de mes fenêtres. J'eus ainsi l'occasion d'assister de chez moi aux dîners qu'il offrait à ses amis ; et de son côté, se sachant épié, il en profitait pour m'initier aux usages des repas européens. Notre mutuelle sympathie, que le temps changea bientôt en un profond amour, fut bientôt connue de toute la ville et mon frère Madjid en fut informé. On a inventé je ne sais quelle légende d'hostilité de la part de Madjid ; on alla même jusqu'à parler d'emprisonnement, or, rien de semblable n'a jamais existé que dans l'imagination des reporters.

Toutefois, le mariage avec mon bien-aimé était tout à fait impossible à Zanzibar, et je dus me résoudre à quitter ma patrie dans le plus grand secret. Une première tentative ayant échoué, il me fallut attendre une meilleure occasion qui ne tarda pas à se présenter. Grâce à l'obligeance de mon amie, Mistress S..., femme de médecin anglais, agent du Consulat, je fus reçue à bord du vaisseau de guerre anglais « *High flyer* » par le commandant, M. P... On mit aussitôt sous vapeur et le vaisseau prit la direction du Nord. Nous arrivâmes à Aden où je trouvai la plus aimable hospitalité chez un couple espagnol avec qui j'avais été en relations à Zanzibar. Je vécus chez eux pendant quelque mois en attendant que mon fiancé, retenu à Zanzibar par le règlement de ses affaires, pût venir me rejoindre à Aden.

J'employai cette période d'attente à m'instruire dans la religion chrétienne, et dès l'arrivée de mon fiancé, je fus baptisée dans la chapelle anglaise d'Aden, je reçus le prénom d'Emily, et aussitôt après nous fûmes mariés selon le rite anglais. Après la cérémonie, nous nous embarquâmes *via* Manchester, pour Hambourg, la ville natale de mon mari, où

nous reçûmes de ses parents et de sa famille le plus chaleureux accueil.

Je m'habituai vite aux coutumes étrangères, et j'appris avec ardeur tout ce qui était nécessaire à ma nouvelle existence. Mon adorable mari suivait avec un vif intérêt les diverses phases de mon développement, et c'était avec une joie toute particulière qu'il notait les premières impressions que faisaient naître en moi les usages de la vie civilisée ; j'ai gardé pieusement le souvenir de ces impressions dont j'aurai peut-être l'occasion de reparler plus tard.

Nous vécûmes trois ans parfaitement heureux, exempts de soucis et de chagrins. Notre rêve de bonheur devait avoir un réveil cruel. Nous étions installés depuis trois ans à peine à Hambourg, lorsque mon bien-aimé mari, en sautant d'un tramway, eut le malheur de tomber et fut écrasé. Après un mois de souffrances terribles, il expira, malgré tous les soins qui lui furent prodigués. Je me trouvai seule, loin de tous les miens, en pays étranger, avec trois petits enfants dont le plus jeune avait trois mois ! Je songeai d'abord à retourner dans ma patrie, lorsque j'eus la douleur d'apprendre la mort de mon bien-aimé frère Madjid qui s'était toujours montré si bon et si affectueux pour moi. Après que j'eus clandestinement quitté Zanzibar, il avait laissé mon fiancé terminer tranquillement ses affaires et ne lui avait suscité aucun ennui. Il ne me garda pas rancune de mon départ ; en pieux musulman qu'il était, il croyait à la prédestination et était persuadé que c'était la volonté divine qui m'avait conduite en Allemagne. Peu de temps avant sa mort, il avait chargé un navire d'objets de toutes sortes qu'il m'envoyait en cadeau à Hambourg, pour me bien prouver qu'il me gardait toujours son affection fraternelle. Le vaisseau était en route

lorsque le généreux donateur vint à mourir subitement. Non seulement je ne reçus rien de tout ce qui m'était destiné, mais j'ignorai même pendant longtemps que Madjid s'était montré si bon pour moi. Ce ne fut que plus tard que j'appris comment on avait désobéi à ses ordres et violé ses généreuses intentions. On avait fait répandre le bruit à Hambourg que le vaisseau était retenu dans un port pour cause de réparation. Neuf ans plus tard, j'appris, par un ami qui avait visité le vaisseau de Madjid, à Gibraltar, et causé avec le capitaine, que tout le chargement de ce navire m'était destiné !

Après la mort de mon mari, je vécus encore deux ans à Hambourg où le malheur ne cessa de me poursuivre. Mes intérêts mal gérés me firent perdre une grande partie de ma fortune, et je dus penser alors à prendre en mains la direction de mes affaires. Le séjour dans cette ville, témoin de mon bonheur d'autrefois, me devint absolument intolérable. Je ne trouvais plus, dans bien des cercles de cette cité maritime, les sympathies et la considération que j'étais en droit d'attendre. Je partis pour Dresden où je reçus, dans tous les milieux, l'accueil le plus sympathique. C'est de là que j'entrepris mon voyage à Londres, qui fera l'objet du chapitre suivant. Plus tard, le besoin de me reposer dans un endroit paisible, me fit choisir, pour quelques années, le séjour idyllique de Rudolstadt. Ma santé, très ébranlée par toutes les épreuves que j'avais traversées, ne tarda pas à se rétablir au contact bienfaisant des sympathies et des affections que j'eus la joie de rencontrer dans la société de cette ville et particulièrement dans la famille princière. Cependant mes enfants grandissaient, ils étaient en âge de commencer des études sérieuses, et, dans l'intérêt de leur éducation, je

du quitter Rudolstadt pour aller m'installer à Berlin. Je fus assez heureuse pour me créer dans cette ville un cercle de relations charmantes parmi lesquelles je compte d'excellents amis qui s'employèrent de leur mieux à me faire oublier les tristesses de la vie, et dont les témoignages d'affectueuse sympathie resteront à jamais gravés dans mon souvenir.

Sejjid Bargasch à Londres

J'étais toujours restée en relations avec Zanzibar et je n'avais pas abandonné le projet d'y retourner un jour. Le caractère dur de mon frère Bargasch avait rendu jusqu'alors tout rapprochement impossible. Il ne faudrait pas imputer au fanatisme l'humeur irréconciliable de Bargasch, mais bien à son égoïsme et à sa haineuse rancune. Il ne m'avait pas pardonné d'avoir renoué des relations affectueuses avec son adversaire Madjid ! Malgré tout, l'ardent désir de revoir les êtres chéris que j'avais laissés dans ma lointaine patrie, ne s'en trouvait pas diminué, et je caressais toujours le secret espoir de me rapprocher d'eux.

Au printemps de 1875, les journaux répandirent une nouvelle qui me causa la plus profonde émotion, mon frère Bargasch, Souverain de Zanzibar depuis la mort de Madjid, allait se rendre à Londres.

Je ne fis aucune allusion au bruit qui courait et ne laissai rien paraître de mon trouble. J'avais eu trop de déceptions depuis quelques années pour me laisser aller à un espoir peut-être chimérique. Il était indispensable de ne faire appel aux puissantes influences de mes amis que pour une intervention efficace et sérieuse. Je résolus d'aller à Londres, et le ministre d'alors, M. de Bûlow, me fit espérer l'appui diplomatique

de l'Ambassadeur, le comte de Münster, qui devait m'être, hélas ! de bien peu de secours.

Le temps très limité dont je pouvais disposer avant mon départ fut employé à étudier la langue anglaise, afin de m'aider un peu dans la démarche que j'allais tenter. Il m'arriva souvent pendant les six ou huit semaines qui précédèrent mon départ, de rester jusqu'au matin sur mes livres, récitant les dialogues anglais les uns après les autres, forçant ma mémoire à retenir les mots. Malgré ce surcroît de travail, il me fallait songer aux soins constants que réclamaient mes trois petits enfants, dont j'allais me séparer pour la première fois et pour un temps indéterminé.

Le cerveau fatigué par toutes ces préoccupations, affaiblie et nerveuse j'allai m'embarquer à Ostende et j'arrivai à Londres où des amis m'avaient retenu une chambre à l'hôtel. Je ne connaissais âme qui vive à Londres en dehors de ce ménage, et encore ne les avais-je vus qu'une fois, une heure à peine au cours de leur voyage de noces, lorsqu'ils vinrent nous faire une visite, étant liés avec mon mari. Dans l'embarras où je me trouvais, c'est à eux que je m'étais adressée et je n'ai eu qu'à me louer de leur obligeance et du dévouement qu'ils m'ont témoigné.

J'étais à Londres huit jours avant l'arrivée de mon frère, et je profitai de cette avance pour me familiariser avec ma situation nouvelle et des plus compliquées. Je commençai par aller voir tout de suite le comte de Münster qui m'assura encore de son appui.

Le cinquième jour de mon arrivée à Londres, j'étais assise dans le salon de l'hôtel, en proie aux plus troublantes méditations, lorsqu'on me fit remettre la carte du Docteur P... le frère d'une excellente amie à moi.

Je ne connaissais ni lui ni sa femme, morte aujourd'hui, et j'étais une inconnue pour eux. Ils venaient se mettre à ma disposition et me proposer de quitter l'hôtel pour aller m'installer chez eux. La proposition m'était des plus agréables, et je leur promis volontiers de venir dès le lendemain comme ils m'en priaient. Nous fîmes ensemble une longue promenade après quoi M. et M^{me} P... m'emmenèrent dîner chez eux. Le dévouement de ces deux excellents cœurs me faisait renaitre à l'espérance, et la vie à Londres commençait à m'apparaître sous un aspect moins sombre.

Mes amis d'Allemagne m'avaient recommandé d'agir avec la plus extrême prudence et de m'assurer l'appui du Gouvernement anglais. Les chagrins que le temps m'avait apportés, et les difficultés de mon existence que compliquaient encore mon ignorance des langues européennes, des usages et des habitudes de la vie au milieu de laquelle je m'étais trouvée jetée, m'avaient amenée à reconnaître heureusement que dans les circonstances difficiles on ne doit compter que sur Dieu et sur soi-même. C'est pourquoi j'avais voulu dès le début de cette entreprise mener tout à moi seule; je finis cependant par céder aux instances de mes amis et n'eus pas lieu de m'en applaudir. Il me fallut bientôt reconnaître que j'étais dans une société où le mensonge et la duplicité sont presque des vertus.

J'étais depuis peu dans l'aimable intérieur du Docteur P. lorsqu'on vint m'annoncer un jour la visite de Sire Bartle Frere, qui fut plus tard gouverneur général de l'Afrique du Sud. Je ne le connaissais encore que de nom, mais dès que je le vis, j'eus le pressentiment que mes intérêts les plus chers et l'avenir de mes enfants étaient à jamais condamnés. Un inexprimable malaise envahit tout mon être à l'aspect de

ce froid diplomate qui tyrannisait à plaisir ma malheureuse patrie, et avait mis pour ainsi dire Zanzibar et mon frère dans sa poche.

Après l'échange des compliments d'usage, sir Bartle s'informa de mes affaires, et du but de mon séjour à Londres. Bien que sur ce point il me parût suffisamment renseigné, je lui fis part de mes intentions. Je n'avais d'ailleurs que peu de choses à lui dire, n'ayant qu'une seule préoccupation : la réconciliation avec les miens.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque sir Bartle me demanda posément et froidement ce que je cherchais avant tout : me réconcilier avec les miens, ou — assurer l'avenir de mes enfants ! Il m'est impossible de rendre l'impression que je ressentis à cette question brutale. Je m'étais préparée à tout, excepté à cela. On ne m'accusera pas de faiblesse ou d'inconséquence, si, dans cet instant décisif, j'estimai que le bien de mes enfants devait m'être plus cher que mes aspirations personnelles.

Surmontant le trouble où me jetait l'inattendu de ce piège diplomatique, je priai mon interlocuteur de m'expliquer une question dont je ne comprenais pas le motif. Sir Bartle me déclara résolument que le Gouvernement anglais n'était nullement disposé à s'employer comme médiateur entre mon frère et moi. Il considérait le Sultan comme un hôte et ne voulait l'importuner en rien. (On aurait pu demander à sir Bartle ce qui, selon lui, devait le plus importuner mon frère : signer le traité relatif à l'esclavage, ce à quoi on l'obligeait presque le revolver à la main, et reconnaître ainsi le protectorat de l'Angleterre sur ses Etats, ou bien tendre la main en signe de réconciliation à une sœur affligée ?...)

Si je consentais au contraire, selon la proposition de sir

Bartle, à promettre que tant que mon frère séjournerait à Londres, je ne chercherais en aucune façon à entrer en relations avec lui, ni par écrit ni verbalement, le Gouvernement anglais s'occuperait d'assurer l'avenir matériel de mes enfants.

Cruellement déçue dans mes plus chères espérances, je ne me vis d'autre alternative que d'accepter les propositions qui m'étaient faites, ou d'agir de ma propre initiative et de passer outre aux injonctions du Gouvernement anglais. Dans ce cas je savais que j'aurais à me heurter aux difficultés insurmontables qu'on me susciterait de toutes parts, difficultés avec lesquelles je ne pouvais songer à lutter. Me rappelant la promesse que j'avais faite à mon excellente amie, la baronne de T. à Dresden, je ne voulus pas aller seule et à l'improviste trouver mon frère, bien que je n'eusse jamais douté que Bargasch respecterait partout les lois anglaises, surtout en Angleterre. J'acceptai donc l'offre et les conditions du Gouvernement anglais.

Dès cette époque, les manœuvres d'accaparement de l'Angleterre inspiraient les défiances de beaucoup. Comme un de mes amis demandait franchement à sir Bartle Frere pourquoi le Gouvernement anglais tenait à s'occuper de moi, l'habile diplomate ne lui donna pas moins de trois motifs qui étaient : 1° « Nous témoignons par là nos égards pour le Sultan ; 2° nous maintenons quelque temps la Princesse tranquille, et 3° nous ôtons par anticipation au Chancelier de l'Empire, Prince de Bismarck, toute velléité de s'immiscer plus tard dans cette affaire ». Tout cela semblait très clair et très rassurant.

Afin d'éviter toute rencontre avec mon frère, soit dans les endroits publics, théâtres ou concerts, soit à Hyde Park ou dans les rues, je consultais les journaux dans lesquels ses

sorties projetées étaient indiquées, et je m'arrangeais en conséquence. J'avais d'abord exprimé à l'aimable *Mistress P.* mon intention de renoncer à mes promenades plutôt que de manquer à ma promesse ; mais elle m'avait très justement fait observer que dans l'intérêt de ma santé, je devais sortir comme par le passé. Il fut seulement décidé que nous dirigerions nos promenades de façon à ne pas rencontrer le Sultan. S'il devait aller à l'ouest, nous allions à l'est. Toutes ces précautions étaient indispensables en ce qui me concernait du moins, car je n'étais pas certaine de rester maîtresse de moi au cas d'une rencontre fortuite, et la surprise, l'émotion auraient pu me faire oublier la parole donnée. Je n'avais pas à craindre d'être reconnue de mon frère, ma Mère elle-même n'aurait pu me reconnaître dans mes vêtements européens, à plus forte raison mon frère *Bargasch* qui n'avait eu que bien rarement l'occasion de me voir sans masque.

J'aurais bien préféré quitter au plus vite cette ville où je voyais sombrer tous mes rêves et tous mes espoirs, et retourner en Allemagne, auprès de mes enfants, dont j'étais toujours inquiète et préoccupée. Mais il me fallait rester, je devais encore perdre des semaines et des mois dans l'angoisse pour ne trouver que chagrins et déceptions ; *Sir Bartle Frere* avait encore exigé que je lui fisse un rapport détaillé qu'il devait présenter au Gouvernement.

Peu au courant des questions d'affaires, très abattue moralement, j'acceptai avec joie l'offre que me fit mon excellente amie de me rédiger ce mémoire sur lequel je comptais absolument pour la réalisation de mes désirs. Enfin, après un pénible séjour de sept semaines, je quittai l'Angleterre et rentrai en Allemagne. Quelle joie c'était pour moi de retrouver les chers enfants dont j'avais été si longtemps privée !

Comme dès cette époque Zanzibar était considérée comme une prochaine colonie anglaise, ma requête dut être envoyée à l'Indian Government, c'est-à-dire aux Indes. Des mois se passèrent, puis un jour une lettre de Londres m'apporta la copie d'un document que le Gouvernement anglais m'envoyait par l'intermédiaire du comte de Münster. C'était un refus bref en réponse à la requête que sir Bartle Frere m'avait si instamment recommandé de rédiger. Comme raison de ce refus brutal, le document établissait que j'avais épousé un Allemand, que j'habitais l'Allemagne, et que par conséquent, le Gouvernement allemand était intéressé avant tout autre à s'occuper de moi et de mes enfants.

Cette fin de non-recevoir était absurde, grossière et d'une évidente mauvaise foi. Je n'avais sollicité d'aumône ni d'un Gouvernement ni de l'autre, j'avais demandé à Londres comme à Berlin un appui moral. C'était sir Bartle Frere lui-même qui m'avait demandé de rédiger ma requête, ce même diplomate qui, peu de temps auparavant, m'avait formellement promis d'assurer l'avenir de mes enfants, en échange de ma promesse de ne pas approcher le Sultan mon frère !

Je supposais donc que la rédaction et la présentation de cette requête constituaient une simple formalité ; que si je tenais ma promesse, le Gouvernement anglais ferait également honneur à sa parole. Mon inexpérience ne me permettait pas de soupçonner tant de perfidie, de duplicité et d'ignominie de la part du Gouvernement envers une veuve sans appui.

Je laisse à chacun le soin de juger si un procédé aussi infâme vis-à-vis d'une malheureuse femme est bien digne d'une grande puissance comme l'Angleterre. Lorsque le Gou-

vernement anglais, sir Bartle Frere me firent leurs propositions, ils savaient fort bien que mon mari était Allemand, et que j'appartenais par conséquent à la nationalité allemande. On ne s'était pas embarrassé de cette question lorsqu'on m'avait arraché la promesse de ne pas voir mon frère, et de ne pas lui écrire. Je m'étais strictement conformée à cette douloureuse condition, et je l'avais aussi scrupuleusement observée que si je m'étais appelée *Mistress Brown*. La vérité est que, tant que j'étais à Londres, qu'il m'était possible d'approcher mon frère et de lui parler, je n'étais pas l'Allemande pour laquelle les Anglais n'avaient plus de ménagements à garder, j'étais alors la sœur du Sultan qui pouvait gêner les intérêts anglais. Puis, plus tard, lorsque mon frère fut retourné dans ses États, comme on n'avait plus rien à craindre de son côté, on joua cette dernière carte que l'on avait gardée pour se débarrasser de moi à jamais. Faux fuyant bien vil et bien misérable pour se soustraire à un engagement que je n'avais accepté moi-même qu'avec répugnance, et dont seule j'avais observé les clauses.

Je sus par la suite pourquoi le cabinet de Londres avait vu d'un mauvais œil la possibilité d'une réconciliation avec mon frère, réconciliation que de mon côté je souhaitais si ardemment. Le Sultan ne connaissait aucune langue européenne, ne comprenait rien aux subtilités diplomatiques, et les Anglais désiraient vivement le laisser dans cette ignorance afin qu'il consentit à signer sans difficultés certain traité favorable aux intérêts britanniques. Il est évident que si, réconciliée avec mon frère, je l'avais secondé de mon expérience des choses européennes, je lui aurais conseillé d'exiger des conditions plus avantageuses pour lui et pour Zanzibar, et j'aurais ainsi profondément contrarié le Gouverne-

ment anglais. A mon insu, j'avais été la victime sacrifiée à cette politique « humanitaire ».

Je serais injuste et ingrate si je ne séparais complètement dans mes appréciations le Gouvernement anglais de la société anglaise. Si je dois mon malheur au premier, dont la fourberie m'a fait perdre toute estime et toute confiance dans l'humanité, je n'ai eu qu'à me louer de la société anglaise. Je n'y ai rencontré que dévouement et affection. Jusque dans la plus haute aristocratie, tout le monde me prodigua les témoignages les plus affectueux et compatit sincèrement à ma cruelle destinée. Je garderai toute ma vie un souvenir reconnaissant à tous ceux dont la sympathie m'a soutenue et réconfortée dans mes heures de tristesse et de découragement.

Je revois ma patrie après 19 ans d'absence

Lorsque j'avais écrit le chapitre précédent, il y a quelques années, c'est à peine si j'osais entrevoir la possibilité de réaliser le rêve longtemps caressé, vers lequel tendaient toutes mes pensées, toutes mes aspirations, mon être tout entier. Les dix-neuf ans qui s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté ma chère patrie avaient été pour moi une longue suite de chagrins et de déceptions. Les circonstances extraordinaires qui avaient si complètement transformé ma vie m'avaient cruellement éprouvée. J'avais traversé les situations les plus douloureuses et l'on ne souhaiterait pas à ses pires ennemis les maux que j'ai soufferts. Pendant quelques années, ma robuste constitution me permit de supporter la vie difficile et le rude climat du Nord ; mais d'année en année les conditions de l'existence européenne me devenaient plus pénibles.

Il y a deux ans, je résolus de faire part de mes projets à mes enfants : « Mes chéris, leur dis-je, voilà longtemps que je songe à retourner à Zanzibar ». Puis, je leur exposai mes intentions. L'une de mes filles me rappela les malheurs qui nous menaçaient, évoqua la fatalité qui nous poursuivait, les insuccès antérieurs et ne me cacha pas le peu de confiance qu'elle avait dans cette tentative aventureuse. Nous allions nous exposer à des fatigues et à des tourments qui n'abou-

tiraient qu'à une déception nouvelle. Tel n'était pas l'avis de mon autre fille qui, interrompant sa sœur, s'écria avec feu : « Non, maman, tu ne dois rien négliger pour te rapprocher de notre famille, tu pourrais le regretter plus tard et penser que tu as manqué l'occasion favorable ». C'était ma propre pensée que ma fille exprimait.

Pleine de confiance dans l'avenir, je commençai aussitôt les démarches nécessaires, et je reçus de tous les personnages auxquels je dus m'adresser l'accueil le plus encourageant. Mais l'affaire n'avancait que lentement. Enfin, après bien des démarches, bien des alternatives de craintes et d'espoir, je reçus un jour du Ministère des Affaires Étrangères l'invitation de me tenir prête à bref délai à partir pour Zanzibar. J'éprouvai une telle émotion que je ne m'abandonnai pas sur le moment à toute la joie que me causait la perspective de ce bonheur si longtemps désiré. Après une muette prière d'actions de grâces à la divine Providence, je me sentis pénétrée d'une ardente reconnaissance envers notre bien-aimé Empereur et envers le Gouvernement allemand. Mes enfants et moi leur garderons toujours une inaltérable gratitude.

Je me dispenserai de raconter ici tous les détails de cet événement dont se sont entretenues, à l'époque, les feuilles quotidiennes qui ont relaté tous les incidents politiques se rattachant à cette affaire.

Je devais être rendue à Port-Saïd le 12 juillet 1885. Accompagnée de mes enfants, je quittai Berlin le 1^{er} juillet et nous partîmes pour Breslau, Vienne et Trieste où nous arrivâmes à bon port le 3 juillet. Mes enfants étaient émerveillés de tout ce qu'ils voyaient de beau et de nouveau ; pour moi je me sentais trop fatiguée par toutes mes émotions pour partager leur enthousiasme.

Ce ne fut qu'une fois en mer, à bord du vapeur « *Vénus* » de la Compagnie Lloyd, que je commençai à goûter un peu de repos. Dès 1 heure de l'après-midi le navire prenait le large, et j'éprouvai alors une sensation de bien-être et de tranquillité dont j'avais besoin après les agitations de ces dernières semaines.

Le 5 juillet nous arrivions à Korfou. Une promenade d'une heure et demie nous révéla et nous permit d'admirer les splendeurs de cette île merveilleuse. Nous regagnâmes le bord absolument enchantées de notre excursion. Nous passâmes devant Ithaque à la pointe sud de la Grèce, puis devant la montagneuse Candie pour arriver à Alexandrie le mercredi 8 juillet.

Avec ses palmiers et ses minarets, cette ville orientale me donna la délicieuse impression de la patrie, cette impression indéfinissable que rien ne peut rendre, que seul peut comprendre celui qui, par suite de circonstances analogues, est resté longtemps éloigné du sol natal. Depuis 19 ans je n'avais habité que le Nord et j'avais passé tous mes hivers en Allemagne, où la chaleur des poêles ne pouvait me remplacer mon chaud soleil africain.

Bien que pendant ces dix-neuf ans j'eusse consciencieusement rempli mes devoirs de maîtresse de maison allemande, mes aspirations et mes pensées étaient bien loin de là. Rien ne m'était plus agréable que lorsque seule, loin de toute préoccupation étrangère, je pouvais m'absorber dans la lecture d'un livre parlant des contrées du Sud et de l'Orient. On ne s'étonnera donc pas que le seul aspect d'Alexandrie, la vue de la multitude qui s'agitait dans le port m'aient plongée dans le ravissement.

Nous fûmes retenus à la douane par les formalités régle-

mentaires. Assiégés par une foule bruyante, nous avions la plus grande hâte de gagner la voiture qui devait nous conduire à l'hôtel. Nous étions entourés par une vingtaine d'individus qui, tous en même temps, nous offraient leurs services. Il fallut l'intervention d'un agent de police pour les écarter et nous laisser passer. L'un d'eux cependant, plus tenace que les autres, sauta derrière la voiture en marche et ne nous quitta plus, nous vantant ses talents d'interprète. Je ne crus pas devoir l'informer que je parlais l'arabe, et que par conséquent je n'avais pas besoin d'interprète.

Les deux jours que nous restâmes à Alexandrie, dans un hôtel coûteux et malpropre, passèrent cependant trop vite à mon gré. Je recherchais de préférence les quartiers arabes où je ne me lassais pas d'observer pendant des heures la vie pittoresque du peuple. Dès que j'adressais à quelqu'un la parole en arabe, les visages méfiants d'abord s'éclairaient subitement, les yeux s'illuminaient de plaisir : « Mère (1), me criaient alors les gens à droite et à gauche, où as-tu si bien appris notre langue ? Tu es certainement allée à Bagdad ; combien de temps as-tu habité là-bas ? »

Notre cocher arabe du nom de Mhammed, nous prit bientôt en telle affection qu'il me supplia de l'emmener avec moi comme serviteur ; il voulait, m'assurait-il, nous servir fidèlement jusqu'à la fin de sa vie, — sans jamais toucher à notre vin ! Le matin de notre départ, comme il arrivait avec sa voiture pour nous conduire au port, il était profondément triste et j'eus beaucoup de peine à consoler le pauvre homme.

Alexandrie, si belle jadis, est aujourd'hui en ruines ! C'est

(1) Mère est pris ici dans l'acception de cousine, tante, parente.

un effet de « l'humanité anglaise ». Depuis le vice-roi d'Égypte et quelques-uns de ses ministres, qui ne sont en réalité que les créatures de l'Angleterre, jusqu'au dernier des indigènes, tous haïssent les Anglais. Il m'arriva bien des fols, dans les boutiques aussi bien que dans la rue, d'entendre les gens parler entre eux des Anglais dans les plus mauvais termes. Les Européens d'ailleurs professent les mêmes sentiments à l'égard des Anglais. On me demandait souvent si j'étais Anglaise, et sur ma réponse que j'étais Allemande, je remarquais aussitôt l'impression favorable qui se manifestait.

Nous quitions Alexandrie après un très agréable séjour et dix-huit heures plus tard, nous arrivions à Port-Saïd. Le vaisseau « Adler » de l'escadre de l'Est Africain nous attendait, et nous nous rendions à son bord le soir même. Port-Saïd est un petit port de mer, mais on y trouve de tout, et les boutiques renferment à profusion tout ce qu'on peut désirer.

C'est là que commence le désert de sable que coupe et traverse le canal qui relie la Méditerranée à la Mer Rouge, l'Atlantique à l'Océan Indien. La voie navigable est étroite au point que deux vaisseaux ne peuvent passer de front. Pour éviter la rencontre de deux navires, on a pratiqué sur plusieurs points des bassins de garage avec enseignes indicatrices placées sur le rivage et portant la mention Gare limite Sud ou Gare limite Nord. Les vaisseaux venant dans une direction sont souvent obligés de stationner pendant des heures dans ces bassins, pour attendre que le ou les vaisseaux venant en sens inverse soient passés. — A Port-Saïd ou à Suez, chaque navire prend à son bord un pilote qui le dirige à travers tous les obstacles ; ce pilote connaît la signification

des signaux établis aux voies de garage au moyen de ballons sphériques hissés en haut des pavillons ; selon le nombre de ces petites sphères et la place qu'elles occupent, on sait si l'on peut passer, ou combien de vaisseaux il faut laisser passer avant de poursuivre sa route à travers le canal. Jamais un navire ne peut marcher à toute vapeur dans le canal, parce que les grosses lames qu'il soulèverait pourraient détériorer la rive sablonneuse que rien ne protège. La route cependant est assez bien entretenue, surtout lorsque commencent ces courses de vitesse entre les vaisseaux qui arrivent de l'Océan, et qui, tous veulent, bien entendu, prendre la tête pour s'engager dans l'étroit défilé. Pendant la nuit, tous les vaisseaux engagés dans le canal doivent rester au repos.

Aux approches de Suez, le canal s'élargit, et une fois dans la Mer Rouge, le navire put enfin marcher à toute vapeur. La chaleur déjà très forte dans le canal, était intolérable lorsque nous nous trouvâmes entre ces rochers qui enclavent le bras de mer et forment de chaque côté comme une gigantesque muraille. Sous cette brûlante atmosphère des tropiques, je me sentais revivre, et j'éprouvais un bien-être que je n'avais jamais ressenti depuis que j'avais quitté ma patrie. Mais il n'en était pas de même de mes pauvres enfants, que cette chaleur rendait maussades et somnolents.

La mer assez haute ne nous permettant pas d'ouvrir les hublots de nos cabines, l'air devenait de plus en plus irrespirable, et pendant une nuit plus particulièrement chaude, nous ne descendîmes pas dans nos cabines. Assises sur des chaises, nous pouvions au moins respirer et nous finîmes par goûter un sommeil paisible et bienfaisant.

La traversée de Suez à Aden dura sept jours, et nous dûmes

rester cinq jours à Aden avant que « l'Adler » reçût l'ordre de poursuivre sa route. Quelle joie ce fut alors pour moi ! huit jours encore, et j'allais enfin revoir ma chère patrie !

Jusqu'à Aden, nous avons très peu souffert du mal de mer ; mais à peine quitions-nous cette ville rocheuse que nous étions pris par la mousson du Sud-Ouest. Nous arrivions dans les régions dangereuses où quelques semaines auparavant le vaisseau « *Augusta* » avait été englouti. Un matin, il était huit heures, nous étions à déjeuner avec les officiers du bord, lorsqu'une énorme vague s'abattit sur le pont, jetant l'effroi parmi nous. C'en était fait du calme et du bien-être dont nous avons joui jusqu'à alors. Soulevé tout à coup par la plus violente tempête que j'aie jamais vue, le navire fut tout le jour et toute la nuit le jouet de l'Océan furieux. Les énormes vagues inondaient d'écume jusqu'aux deux cheminées du navire, au point qu'après la tempête, elles apparaissaient toutes blanches du sel desséché qui les recouvrait. L'eau pénétrait partout, les cabines étaient si humides qu'il était impossible d'y coucher. Afin d'être prêtes à tout événement, nous ne nous devêtîmes pas pendant trois nuits ; nous nous tenions dans le petit salon, où l'eau ruisselant à travers le toit, nous obligeait à tenir nos parapluies ouverts. Les fentes des fenêtres ainsi que l'ouverture du haut avaient été hermétiquement calfeutrées, et l'on avait même recouvert le haut avec une grosse toile goudronnée, ce qui fait que nous respirions un air absolument suffocant. Si dans les premiers jours, nous avons souffert du mal de mer par suite de l'effrayant tangage et du roulis, maintenant, il nous fallait subir l'agitation de la mer et les nuits sans sommeil. Mes enfants et moi nous avons un aspect lamentable ; nous ne pouvions pas nous coiffer, et il nous était très difficile de

faire notre toilette. Les vêtements de nos tiroirs étaient humides et ne pouvaient pas nous servir à remplacer ceux que nous portions et qui étaient mouillés. Nos chaussures étaient perdues au point que je dus emprunter les pantoufles de notre aimable commandant M. de D.

Après trois jours de tourmente furieuse, la tempête s'apaisa enfin. Les lames balayaient encore fréquemment le pont ; cependant nous pouvions nous installer quelques heures par jour dans un endroit élevé où le commandant nous avait fait dresser une tente.

Au début de l'effroyable tempête que nous venions de subir, j'avais été saisie d'épouvante ; mais la conscience que nous sommes partout entre les mains de Dieu, et le sentiment d'avoir près de moi mes biens les plus précieux, tout ce que j'aimais au monde, mes trois enfants, releva mon courage et me rendit le calme.

Le 2 août, nous étions en vue de l'île de Pemba. Quelle émotion ce fut pour moi ! car une distance de 30 milles marines me séparait de Zanzibar, distance que l'on pouvait franchir en trois heures ! L'obscurité grandissante nous obligea de faire route vers le promontoire nord de Zanzibar, l'entrée du port la nuit étant trop dangereuse à cause des bancs de sable.

Par une singulière coïncidence, je revoyais ma patrie dans le même mois où je l'avais quittée 19 ans plus tôt et le même jour, à la même heure, où 15 ans auparavant j'avais eu la douleur de perdre mon mari. Ce fut sous l'empire de ces troublants souvenirs que je me mis au lit plus tôt que d'habitude, mais jusqu'au matin, je pus à peine fermer les yeux. Agitée par les émotions les plus diverses, je ne trouvai de calme que dans la prière. Je suppliai le ciel de seconder

mes desseins et de m'aider dans l'accomplissement de mes vœux.

Pendant la nuit, notre vaisseau s'était avancé non loin du phare ; et comme dans ma fiévreuse impatience, j'étais de bonne heure sur le pont, je pus contempler avec ravissement les palmiers de ma terre natale, qui, doucement balancés par la brise, semblaient m'adresser leur salut de bienvenue. Des larmes de joie mouillaient mes paupières, et je me retirai vivement dans ma cabine pour remercier le Très-Haut du bonheur qu'il me donnait. Les événements qui avaient traversé ma vie offraient de si étranges contrastes, que par suite, mon esprit et mon cœur avaient subi les influences les plus diverses et les plus contradictoires. L'homme n'est guère que le reflet des milieux où les circonstances le jettent. Lorsque j'avais quitté Zanzibar j'étais une vraie Arabe et une bonne Mahométane, et qu'étais-je aujourd'hui ! Une mauvaise chrétienne et quelque chose de plus qu'une demi-allemande !

Il me semblait cependant que toutes les années de ma jeunesse venaient à moi pour me faire oublier les longs jours de soucis et de peines. Une aube nouvelle se levait en mon cœur, et les sereines images du passé m'apparaissaient l'une après l'autre dans un rayonnement de souvenirs et d'espoirs.

Il se peut que cette impression ait trouvé un écho dans l'âme de mes enfants qui ne cessaient de me prodiguer leurs caresses, et tenaient attachés sur moi leurs regards silencieux et graves. Leur tendresse me faisait oublier tout ce que j'avais souffert, et je remerciai le Seigneur de m'avoir donné cette précieuse compensation à tout ce que j'avais perdu.

En approchant de la ville, nous eûmes la déception de voir que la flotille allemande n'était pas encore arrivée. Comme l'*Adler* devait en faire partie, il dut se résigner à faire machine en arrière et se diriger sur l'est de l'île pour y attendre la flotille. Ce fut encore un retard de onze jours. Le 11 août, un peu avant 4 heures, un matelot s'écria : « Un bateau en vue ! » Nous ne fîmes pas tout de suite grand cas de l'avertissement, supposant que c'était un paquebot transportant des passagers. Bientôt cependant, nous remarquons que le bateau signalé se dirigeait vers nous ; nous mîmes sous vapeur, hissant notre pavillon et signalant notre nom. Peu après, le contre signal était envoyé et nous reconnûmes le vapeur *Ehrenfels* qui venait se ranger le long de notre vaisseau, et nous apprenait qu'il était chargé par le commodore de prendre nos ordres et de nous faire entrer dans le port où la flotille se trouvait depuis quatre jours. Nous prîmes aussitôt la route du port, mais notre machine manquait de force, la nuit commençait à nous envahir, et nous dûmes cette fois encore gagner le promontoir nord pour y passer la nuit.

Le lendemain matin, éveillés dès six heures, nous regardions émerger du port tout une forêt de mâts. Nous passions pour la seconde fois devant un superbe bois de palmiers dans lequel on voyait disséminés de petits villages nègres. Les signaux répétés nous indiquèrent l'endroit où nous devions jeter l'ancre à l'arrivée du vaisseau amiral. Il y avait dans le port quatre vaisseaux de guerre allemands *Stoch*, *Gneisenau*, *Elisabeth* et *Prince Adalbert* ; deux vaisseaux de guerre anglais, cinq steamers au Sultan et plusieurs navires à voiles.

M. le commodore Paschen jugea nécessaire de tenir pro-

visoirement secrète ma présence à bord de l'*Adler*, mesure qui souleva une explosion de rires parmi les officiers de l'escadre. Mais dès l'arrivée de l'aimable et très énergique amiral Knorr, les choses changèrent complètement, et je fus libre de descendre à terre. Indépendamment des sentiments qui m'agitaient depuis qu'il m'était donné de revoir ma patrie, j'éprouvais une impression singulière à me promener en plein jour dans les rues en compagnie de messieurs, dans cette même ville où je ne serais sortie jadis que la nuit et drapée dans mes voiles. On serait en droit de penser qu'après 19 ans d'existence européenne, j'aurais dû rompre avec ces préjugés, et c'est bien ce que j'avais fait depuis longtemps. Mais, me retrouvant à Zanzibar, le passé avec ses souvenirs et ses vieilles traditions se dressait tout à coup devant moi, et je compris alors quelle transformation j'avais subie au cours du temps écoulé. Je n'avais pas éprouvé cette sensation en Egypte où j'étais passée deux fois, et ce n'est que sur le sol natal que je m'en sentais pénétrée.

A notre première visite dans la ville, je remarquai l'étonnement qui se lisait dans tous les regards. La foule se pressait autour de nous, me disant en arabe ou en souahili : « Comment vas-tu, Maitresse ? » Si nous entrions dans une boutique pour quelque emplette, une foule considérable encombrait la rue étroite, mais dès que nous sortions, chacun se rangeait respectueusement pour nous laisser passer. Notre escorte s'augmentait tous les jours, et chaque fois l'accueil de la population devenait de plus en plus cordial. Le Sultan, ainsi que son fidèle conseiller, le Consul d'Angleterre, étaient fort mécontents de ces manifestations de sympathie, et se proposaient d'adresser une plainte au chef de l'escadre. Le Sultan fut même contraint de faire fustiger

quelques-uns de nos fideles. Pour éviter toutes complications, je crus devoir conseiller aux uns et aux autres d'éviter de nous accompagner ; mais ils me répondirent que la crainte d'un châtement ne les empêcherait pas de me témoigner leur joie. Souvent, des esclaves venaient avec les plus grandes précautions m'apporter les compliments de leurs maitresses, qui m'assuraient de leur fidélité et de leur attachement ; elles souhaitaient vivement de me rendre visite à bord, et terminaient en me disant que leurs maisons étaient toujours à ma disposition. Les lettres mêmes qui m'étaient apportées par les esclaves sous leurs calottes, faute de poches, m'étaient remises secrètement. Il arrivait souvent, au cours d'une promenade, qu'une dame cachée derrière la porte de sa maison attendait notre passage pour m'interpeller et me saluer de ces mots : « Dieu soit avec toi et te donne une bonne santé ». Mes frères et sœurs, mes parents et mes amis d'autrefois me firent prier à plusieurs reprises d'aller les voir ; mais je ne me rendis à aucune invitation, non pour des considérations personnelles, car je me sentais parfaitement forte de mon droit, mais parce que les circonstances actuelles m'obligeaient à être très circonspecte pour ceux que j'aurais pu compromettre.

Si nous passions en barque devant le palais ou devant les bâtiments du harem, nous pouvions voir les femmes du Sultan qui nous saluaient amicalement. Comme nous étions toujours accompagnées dans nos excursions par des officiers de l'escadre, je dus prier ces messieurs, dans l'intérêt des femmes, de ne pas leur rendre leurs saluts, afin de ne pas attirer quelque terrible châtement à l'une ou l'autre de ces imprudentes. On m'avait raconté que leur Seigneur et Maitre se tenait souvent caché dans un endroit de la maison d'où il pou-

vait à la fois observer la mer et la rue, et surprendre les signes d'intelligence qui pourraient s'échanger entre les femmes du harem et les promeneurs du dehors. Ceci n'était pas une simple conjecture ; on savait, et les Européens de Zanzibar ne se faisaient pas faute de le raconter que l'année précédente, comme le Sultan était en observation dans sa cachette, il avait remarqué qu'un jeune Portugais, passant devant le harem, avait salué sa favorite, une Circassienne d'une beauté merveilleuse, qui avait rendu le salut. Il n'y avait là rien de contraire aux usages, et il y a plus de trente ans, alors que j'étais toute jeune, nous étions toujours saluées par des Européens, surtout par les officiers de marine français et anglais qui visitaient notre île ; de même, les marchands Européens établis à Zanzibar nous saluaient tous et nous rendions les saluts ; notre entourage masculin l'avait toujours toléré et personne n'y trouvait à redire. Mais Bargasch en jugeait autrement, et il fustigea si cruellement sa belle Circassienne pour cette peccadille qu'elle mourut quelques jours plus tard. A son lit de mort, transporté de douleur et de remords il la suppliait de lui pardonner, mais elle refusa et mourut sans lui avoir accordé le pardon qu'il implorait. Le souvenir de son infortunée victime le poursuit sans cesse et il se rend toujours régulièrement sur sa tombe.

Dans nos excursions de l'intérieur, nous rencontrions souvent des asniers sur les routes de campagne ; ces braves gens ne manquaient jamais de mettre respectueusement pied à terre à quelques pas de nous, conduisaient leurs montures à la bride jusqu'à ce que nous fussions passés, puis remontaient dessus. Malgré les punitions, le peuple ne se lassait pas de me témoigner son attachement et de me crier tout haut dans la rue : « Kouaheri Bibi ! » — Porte-toi bien maîtresse !

Ces cris qui retentissaient sur la plage, presque sous les fenêtres du Sultan lorsque nous regagnions notre vaisseau ne devaient certainement pas lui être très agréables.

Il ne manquait pas d'espions pour épier nos faits et gestes, et nos moindres démarches. C'étaient surtout les Indous qui étaient furieux de nous entendre parler allemand entre nous, et de ne pouvoir comprendre ce que nous disions. Un soir, la veille de mon départ, deux de mes fidèles amies qui avaient profité de l'obscurité pour venir me faire leurs adieux, appelèrent mon attention sur un individu au visage bronzé que nous avions eu l'occasion de voir souvent comme marchand sur notre navire. Or, ce marchand était en même temps un émissaire de Maldodji Péra Daudji, marchand de Zanzibar, ancien lampiste et barbier de la cour, personnage très influent de l'entourage du Sultan.

Ce Pera Daudji, un Indou, intrigant et rusé, s'était insinué dans les bonnes grâces du Sultan et était devenu son factotum ; cet ancien lampiste servait le Souverain de Zanzibar dans les plus hautes comme dans les plus basses besognes. Toutes les négociations diplomatiques passaient par ses mains, et ces mêmes mains servaient à table les hôtes du Sultan. Redouté de tous à Zanzibar, personne n'aurait voulu encourir le mécontentement du tout-puissant Pera Daudji. Sa solde était de 30 dollars par mois ; mais son luxe ne pouvait se contenter de ce maigre salaire, aussi ne reculait-il devant aucun moyen pour se procurer le supplément indispensable à ses besoins. Le joaillier du Sultan ayant refusé de donner au lampiste une commission sur toutes les commandes du Sultan, perdit complètement la pratique de son royal client ; Pera Daudji porta chez un rival plus accommodant les commandes du palais.

Le hasard voulut que, l'anniversaire de ma naissance arrivât pendant les quelques jours que je passai à Zanzibar ; j'allais pour la première fois le célébrer dans ma patrie où ces solennités ne sont pas en usage. Les officiers de l'escadre rivalisèrent de gracieusetés pour que ce jour de fête restât pour moi un jour de joie, et ils y ont pleinement réussi. Je ne saurai jamais assez reconnaître toutes les délicates attentions dont je fus l'objet de leur part. Mais, par une étrange ironie des choses, le commandant de l'*Adler* eut l'idée, pour le repas du bord, de faire tuer un porc en mon honneur, à moi Mahométane, dans ma propre patrie, où les lois de l'Islam sont si fidèlement et si rigoureusement observées ! Certes j'aurais accueilli d'un sourire incrédule la prophétesse indigène qui, dix-neuf ans plus tôt, m'aurait prédit pareille infraction aux préceptes de notre religion. Les choses les plus graves ont parfois des côtés comiques.

Vue de la mer, Zanzibar m'apparut telle qu'elle était autrefois, d'un aspect plus riant peut-être ; beaucoup de maisons nouvelles ont été construites, et le phare qui s'élève devant le palais, avec sa lumière électrique, est d'un effet superbe. Les officiers de l'escadre appelaient le phare : « l'Arbre de Noël du Sultan » à cause des multiples couronnes de lumières qui l'entourent. Intérieurement, l'aspect de la ville me plut moins.

Mon long séjour en Allemagne m'avait probablement fait oublier les particularités indigènes de ma patrie ; dans tous les cas, je trouvai l'intérieur de la ville dans un état lamentable. Des amas de détritits s'étendent devant les maisons, le long des rues étroites et malpropres. Partout on laisse s'accumuler des ruines où croissent les mauvaises herbes et même de grands arbres dont rien ne gêne le développement. Personne

ne s'en occupe ; chacun passe indifférent, évitant seulement les tas de pierres et les mares d'eau. Les fosses où l'on jette la cendre et la poussière sont absolument inconnues. Les rues en tiennent lieu. Je veux bien admettre que l'administration d'une ville ne soit pas chose facile ; mais le Sultan, qui avait parcouru des rues propres et bien tenues à Bombay, pendant qu'il y avait séjourné ; puis, plus tard, en Angleterre et en France, aurait pu exiger pour Zanzibar quelques améliorations dans ce sens. Il avait bien su y introduire la fabrication de la glace, la lumière électrique, une sorte de chemin de fer et bien d'autres innovations empruntées à l'Europe. Toutefois, il avait négligé d'y importer les secrets de la cuisine française, qui restait encore tout à fait inconnue à Zanzibar.

Le délabrement manifeste de l'intérieur de la ville m'impressionna douloureusement. Mais je ne me doutais pas encore de ce j'allais trouver à Bet il Mtoni et à Bet il Râz, ce dernier palais à peine achevé quand je quittai Zanzibar. Lorsque j'allai pour la première fois visiter la maison où je suis née, je fus désespérée du spectacle navrant qui s'offrit à mes yeux. Au lieu d'une habitation, je ne trouvai plus que des ruines désolées ! Une oppression subite étreignit tout mon être. Comment, c'était là tout ce qui restait de Bet il Mtoni ! Un escalier manquait complètement, l'autre, tout couvert de mousse, tenait à peine et l'on ne pouvait s'y engager sans péril. Plus de la moitié de la maison gisait écroulée sous les décombres : les bains autrefois si recherchés n'existaient plus, un amas de débris informes révélait seuls l'emplacement qu'ils avaient occupé ; les rares parties encore debout n'avaient plus ni plancher, ni toiture. Partout la désolation et la ruine. Des végétations de toutes sor-

tes envahissaient la cour, témoignant ainsi l'abandon de ces lieux si vivants et si gais autrefois. Rien n'aurait permis au visiteur étranger de soupçonner tout un passé de splendeur enseveli sous ces murs écroulés.

Les sentiments qui bouleversaient mon cœur ne pouvaient être partagés par mes compagnons qui venaient là pour la première fois. A ce moment, la gaieté de mes enfants me parut insupportable. Si j'avais prévu trouver en cet état l'ancienne habitation familiale, j'aurais préféré faire seule ce douloureux pèlerinage. De cette porte ébranlée et près de tomber, de cet enchevêtrement de poutres pourries gisant les unes sur les autres, de ces monceaux de décombres, je croyais voir se lever les ombres des anciens habitants de cette demeure. Pendant quelques instants le présent disparut, et mon esprit revécut les belles années de ma jeunesse. Les observations amicales des officiers, les voix de mes enfants que j'entendais, en tressaillant douloureusement, critiquer les différentes parties des ruines m'arrachèrent à mes sombres méditations.

J'ai eu maintes fois l'occasion d'entendre dire que les Arabes sans respect pour les morts laissent leurs demeures tomber en ruines. C'est tout à fait inexact ; le manque de respect n'est pour rien dans cet abandon ; il ne faut accuser que l'insouciance, la nonchalance bien connues de l'Oriental. Il est très rare que l'Arabe fasse restaurer sa maison, ce qui fait que la température peut exercer tout à loisir son influence détériorante sur la chaux de mauvaise qualité que produit notre Ile. La maison menace-t-elle de s'écrouler, on en bâtit une nouvelle et on laisse l'autre tomber en ruines. Le terrain a si peu de valeur !

Dans une aile de la maison existait encore une chambre

assez bien conservée que mon neveu Ali bin Sound, le fils de Zouène voulut habiter jusqu'à sa mort, par attachement pour l'ancienne résidence de la famille. C'est là qu'il s'était éteint deux ans auparavant.

Quand nous entrâmes dans cette partie de la maison, nous fûmes saluées par deux soldats arabes venus d'Oman depuis quelques mois. Leurs familles les avaient laissé partir, pour leur permettre de venir gagner quelque argent dans la riche Zanzibar. Mais ils s'y trouvaient si malheureux qu'ils étaient décidés à tout quitter pour retourner à Mesket aussitôt que possible. Ils se plaignirent à moi de leur santé ; l'un souffrait des yeux, l'autre de l'estomac, et tous deux me suppliaient de les guérir.

Un peu étonnée de les voir habiter cet endroit abandonné, je leur en demandai la raison, et j'appris, non sans surprise, qu'ils n'étaient pas seuls, mais qu'ils faisaient partie de la garnison qui, si extraordinaire que cela paraisse, était chargée de surveiller étroitement les ruines ! Cette mesure, que ne justifiait guère un intérêt militaire, ne devait avoir été prise que dans la crainte superstitieuse du mauvais esprit. Cependant je ne l'affirmerais pas.

J'emportai comme souvenir quelques herbes, deux feuilles et une pierre qui se trouvaient dans un endroit où mon excellent Père avait coutume de prier.

Comme nous quitions ce qui avait été le beau palais de Bet il Mtoni, nous vîmes un Arabe d'aspect très distingué, mis avec recherche et qui, venant à nous, se présenta comme le premier officier de la garnison. Il s'arrêta longtemps à causer avec nous et nous accompagna jusqu'à notre bateau. Dans le court trajet que nous avions à parcourir, nous aperçûmes un vénérable vieillard, à longue barbe, qui se tenait

près du Mtoni pour procéder à ses pieuses ablutions. En passant près de lui nous nous aperçûmes qu'il était aveugle. Depuis mon arrivée à Zanzibar, j'avais toujours prudemment évité d'adresser la première un salut à quelqu'un, afin de ne pas lui attirer de désagrément ; ici, en face de cet aveugle, le respect me commandait de faire une exception. J'allai à lui et lui souhaitai le bonsoir en arabe. J'avais quelques scrupules, en ma qualité de chrétienne, de troubler ce fidèle musulman dans ses pieuses occupations, et je m'attendais à une réponse maussade, car il avait dû reconnaître que nous étions Européens, nous ayant, à distance, entendu parler l'allemand.

Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je le vis étendre ses deux mains, saisir les miennes et les porter à ses lèvres en les pressant quelque temps contre son visage. Émue et surprise, j'avais hâte de savoir s'il ne me confondait pas avec une autre personne : « Me connais-tu donc ? » lui demandai-je anxieuse. « Si je te connais ! s'écria-t-il, tu es ma maîtresse, Salmé, que, dans le temps j'ai souvent portée sur mes genoux lorsque tu étais petite. O combien nous nous sommes réjouis d'apprendre que tu étais revenue ! Dieu te garde et te protège, toi, notre bien chère ! » L'officier arabe qui avait assisté à cette démonstration de fidèle attachement, me raconta que ce vieillard était le Mueddin (Muezzin) de la colonie de Bet il Mtoni, et avait mission du Sultan de prier sur la tombe d'Ali bin Sound qui, de son vivant, avait été cruellement persécuté par le Sultan.

Je fus d'autant plus surprise de cet hommage posthume que je savais combien Bargasch s'était montré barbare et puérilement tracassier vis-à-vis d'Ali bin Sound et de ma sœur Rajé. Rajé, la sœur directe de la mère d'Ali, était âgée

déjà lorsque Bargasch la pria de quitter Mesket pour venir s'installer à Zanzibar, il y avait de cela déjà plusieurs années. Il avait mis une maison de campagne à sa disposition et lui servait une rente. Lorsque Ali tomba malade du mal qui devait l'emporter, sa tante Rajé vint le soigner. Abandonné à ses esclaves, Ali était seul, n'avait ni femme ni enfants pour s'occuper de lui, il était donc bien naturel que la propre sœur de sa mère vint s'installer à son chevet. Mais Bargasch qui, sans aucune raison, haïssait mortellement Ali, était incapable de comprendre les sentiments de dévouement et de compassion qui animaient Rajé. Furieux contre sa sœur, sans égard pour cette femme qui, par son âge, aurait pu être sa mère, il lui supprima sa pension et mit le comble à son ignominie en la chassant de la maison qu'il lui avait donnée. Il ne parut pas aux funérailles d'Ali, ce qui est un manque de convenances que l'on n'a pas, même vis-à-vis de son plus cruel ennemi. Et maintenant, il fait dire des prières sur la tombe de son neveu ! Il est permis de trouver cela étrange !

Puisque j'en suis venue à parler du chef de notre maison à Zanzibar, je cède à la tentation de révéler quelques particularités de sa vie privée. Il m'est infiniment pénible de dévoiler publiquement les vilenies de celui qui me tient de si près par les liens du sang ; car, malgré les années écoulées loin des miens, malgré l'ingratitude et la dureté que m'avait témoignées ce même Bargasch pour lequel je m'étais dévouée et compromise autrefois, j'ai toujours gardé pour tous les miens un inaltérable attachement. Si je ne crois pas devoir le ménager aujourd'hui, c'est que Sejjid Bargasch est impitoyable pour tous, pour ses sujets et pour sa propre famille.

Ce n'est un secret pour personne à Zanzibar que lorsqu'à la mort de Madjid en 1870, Bargasch lui succéda sur le trône, il inaugura son règne en faisant jeter en prison notre frère Chalifé auquel il n'avait rien à reprocher. On soupçonna, non sans raison, que Bargasch redoutait que Chalifé, comme héritier du trône, ne conspirât contre lui, comme lui-même avait jadis conspiré contre Madjid. Pendant trois ans l'infortuné prince languit dans sa prison les fers aux pieds et enchaîné. Enfin, comme une de ses sœurs malades se disposait à partir pour le pèlerinage de La Mecque, Bargasch dont la conscience était tourmentée, alla la supplier de lui pardonner, il ne voulait pas s'attirer la malédiction de quelqu'un qui se rendait dans la ville Sainte du Prophète. La sœur de Chalifé exigea qu'il rendit la liberté à son frère innocent, et ne lui pardonna pas avant qu'il n'eût accompli cet acte de justice tardive.

Toutefois il ne cessa de l'épier jalousement lui et ses amis. C'est ainsi qu'il apprit que Chalifé avait un ami dévoué et fort riche. Comme il n'avait pas oublié le temps où lui-même avait pu apprécier l'importance de compter parmi ses fidèles des chefs opulents, il résolut d'éloigner à tout prix de l'héritier présomptif un ami puissant, qui pourrait devenir un redoutable auxiliaire.

Il fit donc venir l'ami de Chalifé et lui parla en ces termes : « J'ai entendu dire que tu avais l'intention de vendre tes plantages ; dis-moi ce que tu en veux et je te les achète ». — « C'est une erreur, répondit l'autre, je n'ai pas l'intention de vendre mes terres ». — « Mais c'est un avantage pour toi de me les vendre ; maintenant va et réfléchis à la chose ».

Un peu plus tard le malheureux fut appelé de nouveau par le Sultan qui lui demanda à brûle pourpoint : « Voyons parle

combien valent tes plantages? » — « Mais Altesse, je n'ai jamais pensé à les vendre. » — « Eh bien, ce que tu penses m'est parfaitement indifférent. Je te les paie 50.000 dollars. Voici un mandat pour cette somme, va-t'en et fais toi payer ».

Profondément mortifié, le malheureux quitta le Sultan qui remplissait de façon si étrange le rôle de « Père de son peuple ». Mais un coup plus terrible encore lui était réservé. Lorsqu'il voulut toucher les 50.000 dollars, on lui expliqua que cette somme lui serait payée en vingt ans; il ne toucherait donc annuellement que 2 500 dollars. C'était la ruine, et c'est ce que voulait le Sultan.

Une autre aventure, dont le souvenir me fait rougir de honte et remplit mon cœur de compassion, dépeint la nature brutale et mauvaise de Bargasch. On avait calomnieusement accusé l'une de mes sœurs d'aimer quelqu'un dont Bargasch ne voulait pas comme beau-frère. Le bruit étant parvenu jusqu'à lui, il alla demander des explications à sa sœur. Elle affirma ne rien savoir de plus que tout le monde, mais ce fut en vain qu'elle se disculpa, le tendre frère osa frapper lui-même, de cinquante coups de bâton sa propre sœur ! La malheureuse dut garder le lit pendant un mois, et souffrit longtemps encore des suites de ce traitement barbare. Je ne doute pas cependant qu'après sa mort il ne fasse dire des prières sur sa tombe, comme il en fait dire sur les tombes de sa femme et de son neveu Ali bin Sound.

Les Européens se plaisent à vanter l'amabilité du Souverain de Zanzibar; les divers exemples que je viens de citer peuvent donner une idée exacte de l'aménité de son caractère. Ce qui est certain c'est qu'au fond il n'est rien au monde que Bargasch haïsse autant que le seul nom d'Européen.

Que dire aussi de ses protestations d'amitié envers l'Allemagne? Je pense que la Société Allemande de l'Est Africain est assez documentée pour établir le peu de sincérité de ces démonstrations. Elle en a fait elle-même récemment la désagréable expérience, principalement en ce qui concerne la soi-disant « Lettre de recommandation du Sultan ».

Il est bien évident que je ne comptais pas obtenir de Bargasch qu'il reconnût mes droits. Les journaux de l'époque ont raconté que j'étais revenue en Allemagne, rapportant la totalité de ma fortune réalisée par la vente de 28 maisons que je possédais à Zanzibar. Or, je n'ai pas touché un pfennig, et mes prétentions, reconnues légitimes par le Consul Anglais lui-même, n'ont pas encore reçu satisfaction. Mon généreux frère m'avait fait offrir la somme énorme de 6.000 roupies (9.600 marks ou 12.000 fr.) comme transaction, une fois donnée. Je refusai. Qu'était-ce que cette somme dérisoire en comparaison de ce qui m'est dû? Depuis le commencement du règne de Bargasch de nombreux décès sont survenus dans ma famille, 5 frères, 3 sœurs, ma tante Asché, 1 neveu et une belle-mère très riche sont décédés; je suis en droit de réclamer ma part de tous ces héritages. Le Sultan refusait toute tentative de réconciliation avec moi enveloppant son refus, vis-à-vis du Gouvernement allemand, dans une phraséologie qui ne voulait rien dire, et il dût éprouver une vraie joie lorsque mes intérêts personnels se trouvèrent engloutis dans les bas-fonds de la politique.

Pour tous ceux qui connaissent la situation exacte de Zanzibar, il est évident que le Sultan n'a plus que l'ombre du pouvoir. Sa souveraineté s'exerce encore dans les questions d'ordre secondaire, mais en réalité c'est le Consul Général d'Angleterre qui gouverne tout. Ce diplomate est d'ailleurs, au

dire même de ses ennemis, l'un des plus habiles de notre époque. Si l'expérience ne m'avait pas si cruellement instruite, il est probable que je me serais abandonnée au riant espoir de voir mes intérêts soutenus par le Consul d'Angleterre ; j'aurais pris pour vrai ce que me transmit de sa part un officier supérieur de l'escadre, me disant que le Consul était désolé de n'avoir pu trouver encore l'occasion de parler au Sultan, et de lui recommander chaleureusement ma cause.

Je restai un peu sceptique devant ces démonstrations diplomatiques, et bien m'en prit. Quelques jours plus tard j'apprenais que ce même Consul d'Angleterre avait été deux semaines auparavant l'hôte du Sultan dans une de ses propriétés de campagne, où, malgré la vie claustrale de harem, il avait passé plusieurs jours. La chronique raconte aussi que le téléphone relie le palais du Sultan au Consulat Général, avec lequel il est en communication constante.

En Allemagne, il est rigoureusement interdit de violer le secret des lettres. J'ignore si la même prohibition existe en Angleterre, dans tous les cas elle n'est sans doute pas applicable à Zanzibar, car la poste qui est anglaise n'en tient aucun compte. En mars 1885, le hasard mit sous mes yeux un article du *Berliner Tageblatt* intitulé. « L'Allemagne, l'Angleterre et Zanzibar » et dont je détache l'entrefilet suivant :

... « Longtemps avant qu'il ne fût question de colonies allemandes, le Sultan était prévenu et gardé contre toute combinaison de ce genre ; longtemps avant que l'étendard blanc à croix noire ne flottât devant Zanzibar, le soin constant des Consuls anglais et des officiers Anglais de l'île, car l'armée du Sultan avait des officiers instructeurs anglais,

était de ne laisser parvenir à la cour aucune lettre d'Allemagne ...»

Je n'avais pas cru que pareille chose fût possible. Malheureusement, l'expérience me démontra que rien n'était plus exact.

On mit tout en œuvre pour soulever la population contre moi. Quelques officiers m'ayant priée de les guider dans le choix et l'achat de bijoux qu'ils voulaient rapporter à leurs familles, le hasard nous conduisit chez un orfèvre qui, circonstance que nous ignorions, travaillait précisément pour le Sultan.

Aussitôt informé par son factotum Pera Daudji, le Sultan fit appeler le joaillier et déchargea sur lui toute sa colère pour avoir eu l'audace de faire des affaires avec nous. Mais le négociant, habituellement respectueux et soumis, répondit tranquillement au maître irrité qu'il aurait eu honte de renvoyer de sa boutique la sœur de son Souverain. La réponse ne fut pas du goût du Sultan qui menaça l'orfèvre de lui retirer sa très lucrative pratique. Celui-ci ne se laissa pas intimider, il répondit que Zanzibar le dégoûtait déjà sans cela, et qu'il préférerait retourner au plus tôt dans son pays. Pour couper court à toutes les difficultés, et ne pas me désobliger, l'orfèvre ferma sa maison pour le temps qui lui restait à passer à Zanzibar.

On chercha de même à me mettre dans l'embarras en défendant sévèrement aux asniers de nous louer leurs montures. Parmi eux, quelques-uns de mes anciens esclaves furent emprisonnés pour avoir passé outre à la défense, et m'avoir donné cette preuve de leur attachement et de leur fidélité.

Ces mesures et d'autres aussi absurdes obtenaient précisé-

ment le résultat contraire à celui qu'on en attendait. L'opinion de la foule se traduisait pas ces mots : » pija kana kasi ja watoto, Bibi », ce qui veut dire « Il se conduit absolument comme un petit enfant, ô Maitresse ».

En approchant de Zanzibar, je sentais grandir mes incertitudes sur l'accueil que j'y trouverais. Je ne m'attendais certainement pas à une réception affectueuse de la part de mon frère ; je pensais tout au plus que, par égard pour l'Allemagne, il ferait bon visage à vilain jeu. Les indignes procédés qu'il avait eus vis-à-vis de mes autres frères et sœurs ne me laissaient aucune illusion pour moi. Mais je me demandais comment la population envisagerait mon apparition subite. A ma très grande joie, je recueillis partout et de tous les témoignages les plus sincères de respect et d'affection. Les Arabes, les Indous, les Banyans et les indigènes me suppliaient tous de rester à Zanzibar.

Cette bienveillante attitude de la population me prouva qu'il n'était pas question d'hostilité religieuse contre moi. Un jour, je rencontrai deux Arabes avec lesquels j'entrai en conversation ; un troisième arrivant m'apprit que mes deux interlocuteurs étaient mes parents, — je ne les avais pas reconnus ; je leur dis alors que si j'avais su auparavant qui ils étaient je ne leur aurais pas parlé, ne sachant pas quelles étaient actuellement les dispositions de mes parents à mon égard. Tous deux s'empressèrent de me répondre que leurs sentiments pour moi n'avaient pas changé, et qu'ils me considéraient toujours comme la fille de mon Père. Et comme je faisais allusion à la religion que j'avais embrassée, l'un d'eux me dit que ce destin m'était réservé depuis l'origine du monde. « Oui, le Dieu qui t'a séparée de nous et de la patrie est le même Dieu que tous les hommes adorent et

prient ; sa toute puissante volonté a fait que tu es venue à nous et nous nous en réjouissons tous. Tu restes maintenant pour toujours près de nous avec tes enfants, n'est-il pas vrai ? »

Toutes ces démonstrations sympathiques, jointes au bonheur d'avoir revu encore une fois la patrie m'ont soutenue dans les heures difficiles. et m'ont permis d'emporter de mon voyage un ineffaçable et délicieux souvenir.

Une chose m'a péniblement frappée, et les officiers de l'escadre l'ont remarquée comme moi, c'est le désaccord qui règne parmi les rares Allemands installés à Zanzibar. Il n'existe entre eux aucun lien de confraternité. Trois maisons allemandes, seulement, sont représentées là-bas. dont l'une s'occupe exclusivement de l'importation de l'ivoire. Le nombre des Allemands s'élève à 12 au plus, indépendamment des employés de la Société Allemande de l'Est Africain. Alors que ce petit groupe devrait vivre dans une étroite union, il est déchiré par les haines et les jalousies individuelles. Il serait à désirer de tous en général, et de l'Allemagne en particulier, que cette frénésie de concurrence, — car il n'y a pas autre chose — fit place au grand et noble sentiment de solidarité nationale. Bien que je ne sois qu'une étrangère en Allemagne, je me permets cependant de faire appel à tous ceux qui sont loin de leur patrie allemande et de leur crier : « Tenez vous étroitement unis ! » Si le compatriote qui arrive de loin est péniblement frappé de vos discordes, que doivent dire et penser les représentants des autres nations ?

Il y a lieu d'espérer que maintenant que l'Empire d'Allemagne a un Consulat installé à Zanzibar, la situation pourra s'améliorer. Le Consul n'a ni intérêt personnel, ni intérêt d'affaires qui gêne son impartialité. Il lui sera donc facile

d'imposer l'autorité de sa justice à ces intérêts mercantiles, et d'exciter chez les représentants de notre peuple les nobles sentiments de confraternité patriotique.

Que dire de la Société de l'Est Africain ? Quelques personnes qui suivent avec un sérieux intérêt les efforts de la colonisation allemande, me disaient au début que c'est à Angra Pequena et à la Terre de l'Empereur Wilhelm seulement que cette colonisation prospérait.

En arrivant à Zanzibar, je comptais fermement trouver la Société en pleine prospérité, ce fut donc une déception pour moi de constater tout le contraire. Loin de moi la pensée d'en rejeter la faute sur l'entreprise encore bien nouvelle, dont la plupart des fonctionnaires, jeunes et inexpérimentés, se trouvent aux prises avec des conditions locales tout à fait inconnues pour eux. Mais pourquoi ne pas envoyer là-bas des gens au courant des affaires coloniales et connaissant le pays ? C'est un changement radical dans l'administration de l'entreprise qui pourra la relever et la rendre productive. Dans les conditions actuelles, il n'y a pas à compter sur un accroissement des bénéfices. Pourquoi ne place-t-on pas à la tête de cette affaire, un homme de talent et d'expérience, auquel on donnerait des pouvoirs illimités, et qui aurait sa résidence permanente à Zanzibar ? Il faudrait également éviter, autant que possible, les changements trop fréquents des représentants, ce qui est très préjudiciable à la Société.

Ce ne sont pas seulement mes opinions personnelles que j'exprime ici, mais celles de la majorité des hommes avec lesquels j'ai eu l'occasion de parler pendant mon séjour à Zanzibar, et qui sont tous d'accord avec moi sur ce point. L'intérêt seul que je porte à la Société, dont je souhaite ardemment le succès, me fait m'exprimer aussi franchement sur les

défauts de son organisation. J'ai été très heureuse de constater les dispositions sympathiques de la population à l'égard de l'Allemagne. Bien souvent on me chuchotait : « Restez chez nous ; nous deviendrons bien volontiers vos sujets ». Je me réjouissais de ces démonstrations amicales toutes spontanées, librement exprimés de côtés différents par des personnes qui ne se connaissaient pas. Puissent ces sentiments d'amitié pour l'Allemagne lui demeurer acquis dans l'avenir.

Ce ne fut pas sans chagrin que pour la seconde fois je quittai ma patrie, et les êtres aimés que j'abandonnais de nouveau partageaient mes douloureux regrets.

Rien ne saurait mieux terminer ce récit que la lettre en Arabe que je reçus en Europe d'un groupe d'amis, et qui est l'expression fidèle des sentiments d'affectueuse tristesse que mon départ avait laissée dans leurs âmes. La traduction rend bien imparfaitement la délicatesse et la naïveté des termes :

« Vous êtes partie et vous ne m'avez rien dit ;

» Cela déchire mon cœur et remplit mon être d'un feu dévorant ;

» Ah ! que je me serais nouée à votre cou, sans qu'on pût m'en arracher, lorsque vous nous avez quittés !

» Vous auriez pu vous mettre sur ma tête et marcher sur mes yeux.

» Vous habitez dans mon cœur, et cependant vous êtes partie !

» Vous avez ajouté une douleur à mon âme, comme je n'en ai encore jamais senti.

» Mon corps a dépéri, et mes larmes ne peuvent être retenues.

» L'une après l'autre elles ruissellent sur mes joues comme les flots de la mer ;

» O Seigneur, Maître de l'Univers ! Réunis-nous avant notre mort.

» Ne fût-ce seulement qu'un jour avant !

» Si nous vivons, nous viendrons ensemble !

» Et si nous mourons, l'immortalité nous reste.

» O que ne suis-je un oiseau ; impatient, je volerais vers vous ;

» Mais comment un oiseau peut-il voler, lorsque ses ailes sont coupées !



FIN

TABLE DES MATIÈRES

Bet il Mtoni	1
Bet il Vatoro	15
Une journée à Bet il Sahel	26
Notre existence à Bet il Vatoro et à Bet il Sahel	37
Notre transfert à Bet il Tani	43
La vie quotidienne dans notre maison	48
Nos repas	57
Naissance et premières années d'un Prince ou d'une Princesse	61
L'École en Orient	71
Le trousseau annuel. Les toilettes et les modes dans notre maison	79
Sur un plantage	85
Le voyage du Père	94
Le message funèbre	102
Notre deuil	108
Silhouettes et portraits de mes frères et sœurs. Anecdotes	115
La situation de la femme en Orient	146
Le mariage arabe	163
Une visite entre dames arabes	171
Les audiences. Rapports des hommes entre eux	179
Le carême	184
La petite fête	192
La grande fête	202
Un sacrifice solennel à la fontaine Tschemschem	207

Les maladies et le traitement médical. Les possédés.....	216
L'esclavage.....	228
La mort de ma Mère. Une révolution de palais.....	238
Kisimbani et Bouboubou.....	268
Mon dernier séjour à Zanzibar.....	278
Importantes modifications dans ma vie.....	285
Sejjid Bargasch à Londres.....	290
Je revois ma patrie après dix-neuf ans d'absence.....	299

2

